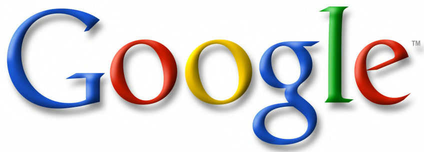
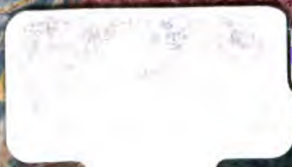






Sir Windham Dalling, Bart.




TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE LA
FRANCE,

Depuis le commencement de la Monarchie jusqu'à présent,

Par M. D'AUVIGNY.

TOME DOUZIE'ME.

LES GRANDS CAPITAINES.

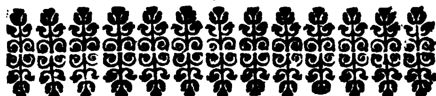


A AMSTERDAM,

Et se vend

A PARIS, chez LE GRAS, Grand-Salle du Palais, à l'L couronnée.

M DCC XLV.



LES HOMMES ILLUSTRES

Contenus dans le Tome douziéme.

LES



LES HOMMES ILLUSTRES DE LA FRANCE.

SCEPEAUX DE LA VIEILLEVILLE,

Maréchal de France, Gouverneur du Pays Messin, sous les Rois François I, Henri II, François II. & Charles IX.

LE Maréchal de Scepeaux ou de la Vieilleville, est du nombre de ces hommes célébres, en qui la nature & la fortune ont rassemblé le plus d'avantages, soit par la naissance & les richesses, soit par des dons plus précieux & plus rares, tels que les sentimens du cœur & les talens de l'esprit. Ce grand homme trop peu connu

ſous un nom ſi glorieuſement acquis, ſemble avoir été deſtiné à faire voir que la vertu, les talens & les ſervices, ſecondés du bonheur, peuvent bien élever aux plus hautes dignités; mais que c'eſt en vain pour les deſcendans d'un homme illuſtre, qu'il ait joüi de tous ces avantages parmi ſes contemporains, ſi l'hiſtoire ſoigneuſe de recüillir les actions des grands hommes, n'en perpétuë le ſouvenir à la poſtérité. En effet, peu de Capitaines de ſon tems ont rendu à la Patrie des ſervices auſſi ſignalés que le Maréchal de Scepeaux; ſa réputation étoit répanduë dans toutes les Cours de l'Europe. François I. Henri II. François II. & Charles IX. ſous leſquels il vêcut, le diſtinguerent en pluſieurs occaſions parmi la Nobleſſe la plus qualifiée: toujours employé dans les expéditions les plus difficiles, il ſçut par une intelligence ſupérieure vaincre tous les obſtacles, & il ne laiſſa rien à la fortune de ce qu'il put lui ôter par ſa prudence & ſon courage. Cependant ſi l'on en excepte ſon Secrétaire de Carlois, qui compoſa l'hiſtoire de ſa vie, ſans la faire imprimer, & du Pas qui en a donné un extrait, preſque aucun Auteur n'a parlé de la perſonne

du Maréchal de Scepeaux, quoique plusieurs ayent rapportés un grand nombre de ses actions. Le détail que j'en vais donner fera juger de l'injustice de leur silence.

François de Scepeaux * étoit fils de René de Scepeaux, Seigneur de la Vieilleville, &c. & de Margueritte de la Jaille, & petit-fils de François de Scepeaux & de Marguerite d'Estouteville, issuë d'une des plus anciennes & des plus grandes Maisons de l'Europe. Il fut élevé enfant d'honneur de Loüise de Savoye, mere de François I. une des plus grandes Princesses de son siécle, & en même tems par la maniere dont elle se conduisit en plusieurs affaires importantes, la plus dangéreuse ennemie du Roi son fils. Sa cour étoit composée de tout ce que la France avoit de plus noble, & cette fiere Princesse ne souffrit jamais auprès de sa personne, que des gens de la plus haute qualité. Le jeune de Sce-

* Le nom de Scepeaux se prononce différemment; les actes anciens portent *d'Estepeaux*, d'autres d'Espaeux, & enfin de Scepeaux. Ce dernier paroît être le plus naturel, il vient du latin *de Sepeliis*; c'est ainsi qu'on appelle la terre de Scepeaux, située dans le Comté de Laval. On ne sçait si cette terre a reçu son nom de la Maison de Scepeaux, ou si elle le lui a donné.

peaux (qui se nommoit alors de la Vieilleville) ne resta que quatre ans auprès de cette Princesse, l'amitié qu'elle lui témoignoit lui attira quelques envieux, & il fut obligé de quitter la Cour, à cause d'une affaire qu'il eut avec un des Maîtres-d'Hôtel de cette Princesse. Cet Officier se prit de paroles avec le jeune la Vieilleville, pendant qu'ils assistoient l'un & l'autre au dîner de leur Maîtresse; la querelle s'échauffa au point, que le Maître-d'Hôtel donna un soufflet à la Vieilleville. Celui-ci voulut en avoir raison, mais l'Officier ayant refusé de mettre l'épée à la main, la Vieilleville lui passa la sienne au travers du corps, & le tua. Cette affaire l'obligea de quitter la Cour; il se retira dans sa famille, où il resta peu de tems, son pere lui fit un équipage, & l'envoya en Italie pour y servir dans l'armée du Vicomte de Lautrec, de l'illustre Maison de Foix, son parent.

Ce Général étoit alors fort avant dans les bonnes graces du Roi, le malheureux succès de quelques-unes de ses entreprises, ne lui avoit rien ôté de son mérite, il n'en étoit devenu que plus habile & plus expérimenté, & son armée étoit regardée alors

comme la meilleure école, où la jeune Nobleſſe pût apprendre le métier de la guerre. Lautrec étoit fier & impérieux ; la naiſſance, la dignité, la proximité du ſang même, n'étoient point des titres pour mériter ſes égards. Il exigeoit de chaque perſonne les qualités propres à ſon état, & vainement la Vieilleville eut-il cité l'étroite alliance de leurs Maiſons, s'il n'eût montré au ſiége de Pavie, par des marques ſignalées d'un grand courage, qu'il étoit digne de lui apartenir.

Auſſi-tôt que la faveur du Général ſe fut déclarée pour la Vieilleville ; 1528.
pluſieurs Officiers de ſon âge s'attacherent à lui ; il préfera ceux qui avoient peu de fortune : on apprend ordinairement avec eux à devenir ſenſible, attentif à ſes devoirs, & à ſe former le cœur ; les autres ne ſervent ſouvent qu'à le corrompre. Un Gentilhomme, nommé Cornillon, lui parut ſurtout digne de ſon eſtime & de ſon amitié ; il voulut ſe l'attacher particuliérement & l'avoir pour compagnon d'armes dans toutes ſes expéditions. Cornillon étoit pauvre ; mais ce qui juſques-là avoit été un obſtacle à ſon avancement & même un défaut

aux yeux du grand nombre, devint un mérite aux yeux de la Vieilleville. Ce jeune Seigneur fit d'abord tout ce qu'il falloit pour adoucir la rigueur du sort de cet Officier, & il lui proposa ensuite de vivre ensemble & de partager également les hasards de la guerre & les faveurs de la fortune : on verra bientôt si les propositions de la Vieilleville étoient sincéres.

Deux objets principaux avoient déterminé le Roi à faire passer Lautrec en Italie. Le premier étoit la conquête du Royaume de Naples, & l'autre la délivrance du Pape detenu au Château S. Ange, par l'armée de l'Empereur. Celle de France prit donc le chemin de Naples le long des rivages de la mer, & en chemin faisant, elle se saisit des Villes qui se trouverent sur la route ; la flotte des Vénitiens approchoit en même tems & cotoyoit, pour ainsi dire, l'armée de terre. Quand on eut passé Boulogne, l'Amiral Vénitien fit avertir Lautrec, qu'il y avoit apparence qu'il alloit être attaqué par les galeres de l'Emperour ; la jeune Noblesse Françoise demanda alors la permission de se rendre sur la flotte des Vénitiens, la Vieilleville & Cor-

nillon furent du nombre de ceux qui l'obtinrent. Les Espagnols déja supérieurs en vaisseaux, eurent encore l'avantage du vent, ce qui obligea leurs ennemis à céder après une vigoureuse défense. La galere que montoit la Vieilleville ayant été emportée, il se trouva prisonnier du Prince de Monaco, qui commandoit la flotte Impériale. La Vieilleville fut extrêmement affligé d'un contretems aussi fâcheux; l'ennui & l'oisiveté d'une prison ne convenoit gueres à la vivacité d'un jeune Militaire plein d'ardeur. Il sollicita vivement pour être mis au plûtôt à rançon; le Prince de Monaco la fixa à cinq cens écus, & lui laissa la liberté de les aller chercher lui-même; il eût accepté une pareille offre avec joye, si l'intérêt de Cornillon ne l'eût retenu.

Action généreuse de la Vieilleville.

Ce Gentilhomme qui avoit été fait prisonnier avec lui, étoit taxé à deux cens écus, qu'il lui étoit impossible de payer; la Vieilleville craignit que son Général le voyant de retour, ne fît payer les cinq cens écus de sa rançon au Prince de Monaco, & que le retenant ensuite auprès de lui, il ne laissât son malheureux ami dans les fers

des Espagnols. Il aima donc mieux y rester plus long-tems lui-même, & écrire à M. de Lautrec de lui envoyer sept cens écus. La réponse de son Général justifia la crainte qu'il avoit eüe pour le sort de Cornillon; on ne lui envoya que la somme exigée pour sa rançon particuliere; la Vieilleville ne délibera point sur ce qu'il avoit à faire, l'inquiétude seule de ce qui pouvoit arriver à son ami, l'avoit déterminé à reculer le moment de sa liberté; assuré du malheur de ce Gentilhomme, il la refusa tout à fait, & protesta au Prince de Monaco, qu'il mourroit son prisonnier, plûtôt que de l'abandonner jamais. Le Prince touché d'une résolution si généreuse, se contenta de ce qu'il avoit reçu & les mit tous deux en liberté.

Cependant le Maréchal de Lautrec maître de Rimini, Ancone, Recanati & de la Bruzze, étoit déja fort avancé dans la Capitanate, lorsque la Vieilleville arriva à l'armée. On venoit de prendre le Haras de l'Empereur, le plus beau de l'Europe, le Maréchal de Lautrec s'en étoit servi pour remonter sa cavalerie. En sorte, qu'on voyoit de simples soldats montés sur

des chevaux, qui dans un autre tems auroient excité l'envie des Princes. Lautrec en donna deux à la Vieilleville, & lui confia en même tems le commandement des volontaires de l'armée.

La Vieilleville se rend maître de Melphe.

On assiégeoit alors la Ville de Melphe, que le Prince * de ce nom défendoit en personne avec beaucoup de valeur; sa femme, ses enfans, tous ses biens étoient enfermés avec lui; c'étoit plus qu'il n'en falloit pour porter un homme, habile & courageux d'ailleurs, à faire une vigoureuse défense. Ce Prince étoit partout, & la Vieilleville, qui cherchoit les périls & la gloire, se trouvoit souvent aux prises avec lui. On convint de donner un assaut général, dont Lautrec sembla vouloir laisser tout l'honneur du succès à l'intrépidité Françoise, par le peu de précautions qu'il prit pour l'assurer. La Vieilleville à la tête des volontaires, monta le premier sur la brêche, où il trouva le Prince de Melphe combattant avec sa bravoure ordinaire. La résistance fut longue & opiniâtre; mais quoique bien secondé

* Jean Caraccioli, Prince de Melphe, mort Maréchal de France.

par les siens, il fallut céder; ce Prince se rendit à la Vieilleville.

La Vieilleville engage le Prince de Melphe à prendre le parti de la France.

La France avoit bien plus d'intérêt de gagner des hommes que des Places, surtout en Italie, & l'on commençoit alors à connoître de quel prix étoient les cœurs: la Vieilleville s'attacha à rendre le Prince de Melphe bon François. Ce fut en cette occurrence, que l'on s'apperçut de son talent pour la négociation; il en faut plus quelquefois pour déterminer un particulier, qu'un Nation entiere. Le Prince de Melphe, persuadé de la justice des armes du Roi, voulut néanmoins conserver pour son Souverain, toute la fidélité qu'il lui devoit. Ses amis agirent avec ardeur, pour engager l'Empereur à le tirer des mains des François; mais ce Prince fit la même faute que son ayeul Ferdinand avoit faite à l'égard de Pierre de Navarre †. Le Prince de Melphe malheureux, lui parut criminel, ou du moins peu digne de son attention; & le mépris

† Pierre de Navarre, homme de basse extraction, devint un des plus grands Capitaines de son tems; il fut pris par les François à la bataille de Ravenne, où il servoit pour l'Espagne; les Espagnols n'ayant tenu compte de le racheter, Navarre passa au service de France.

qu'il lui fit paroître, acheva ce que la Vieilleville avoit si heureusement commencé. Le Prince de Melphe consentit à devoir la liberté à un Roi généreux qui la lui offroit, & lui jura une fidélité éternelle. L'histoire fait une mention honorable des services qu'il rendit depuis à la Couronne.

L'armée étoit devant Naples, dont la flotte de Philippin Doria bloquoit le Port, & Lautrec ne pouvant espérer de prendre cette Ville autrement que par famine, ne cherchoit point à se battre. L'ardent la Vieilleville au contraire, auroit bien voulu signaler son courage par quelque action d'éclat. Il demanda à son Général la permission de passer sur les galeres de Doria, qui étoient exposées à de fréquentes attaques. Philippin qui avoit demeuré long-tems à la Cour de France, connoissoit parfaitement le nom & le mérite de la Vieilleville. Il le reçut avec de grands honneurs, & lui offrit le commandement des galeres, sur lesquels il venoit demander de servir. La Vieilleville n'accepta que celle qui portoit le nom de la Régente, & il attendit alors avec impatience l'occasion de se signaler. Le Viceroi de Na-

Siége de Naples.

ples la lui offrit bientôt. Le salut de la Place dépendoit de la liberté du port, par où seulement on pouvoit faire entrer des vivres, des munitions de guerre, des soldats, & tout ce qui peut servir à rendre une Place imprénable. Il fut donc décidé dans le Conseil des assiégés, qu'ils tenteroient un effort contre la flotte de Philippin Doria, qui étoit souvent dégarnie de ses Officiers; comme ils croyoient n'avoir rien à craindre, ils descendoient souvent & alloient au camp se reposer des fatigues de la mer. On arma aussi secrettement qu'il fut possible, six galeres dans le Port; elles furent chargées des plus braves soldats & commandées par des Chefs d'élite. Deux de ces galeres sortirent d'abord pour attirer celles de Doria au combat; il en avoit été averti par Lautrec, qui avoit envoyé en même tems à son secours quatre cens des meilleurs hommes de l'armée; les deux premieres galeres des ennemis furent coulées à fond, deux autres furent prises & les deux dernieres épouvantées prirent la fuite à force de rames.

La Vieilleville monté sur la Régence, avoit combattu avec toute l'ardeur

possible ; il poursuivit les galeres qui fuyoient, en atteignit une, l'accrocha & crut d'abord pouvoir s'en rendre facilement le maître ; mais le désespoir tint lieu de courage aux vaincus, ils se battirent comme des furieux ; & la Vielleville plus brave que sçavant dans les combats de mer, eut la douleur de se trouver obligé de se rendre, pendant qu'il voyoit partout ses compagnons victorieux. Les Napolitains ayant attaché sa galere à la suite de la leur, la conduisoient en triomphe vers le port ; lorsqu'ils apperçurent, aux mats de leur premiere galere qui avoit fui, les corps de tous les Officiers, que le Prince d'Orange, outré de sa perte, venoit d'y faire pendre. La crainte les saisit, & la Vieilleville en profita, pour leur persuader de ne point aller se mettre à la discrétion d'un Général irrité, qui les attendoit sans doute pour leur faire subir un infâme supplice. Il ajoûta de grandes promesses pour les Officiers, s'ils vouloient se déclarer en faveur de la France, & il vint à bout de les déterminer.

Pendant cet espéce de traité bien singulier, à cause de la circonstance

entre un prisonnier & ses vainqueurs, un Esquif s'étoit détaché pour avertir le Prince d'Orange de la révolte de la galere. Aussi-tôt il remplaça les Officiers punis, & envoya leur galere à toute rame, pour assurer l'autre d'un favorable traitement. Elle fut trompée en ce que la Vieilleville, qui avoit fait d'abord relever les enseignes de la Régente, se voyant poursuivi, les abatit une seconde fois, & remit la galere de Naples en état de victoire. Celle du Prince d'Orange s'approcha sur cette aparence sans tirer un seul coup, & la Vieilleville, se voyant à la demi portée du canon, lui fit lâcher deux bordées terribles, il l'attaqua en même tems d'un côté, pendant que ses prisonniers, qui n'avoient plus à espérer de grace, l'attaquoient de l'autre: un moment l'en rendit le maître. Philippin Doria avoit vû le malheur qui lui étoit arrivé à la fin de son combat, & ce Général le croyoit déja prisonnier dans Naples, lorsqu'il le vit arriver avec deux galeres ennemies. On le reçut avec de grandes acclamations. Le Maréchal de Lautrec qui prenoit plus d'intérêt à ce jeune Seigneur, à mesure qu'il acquéroit plus de gloire,

le fit revenir promptement à l'armée.

Le succès de ce combat naval fut presque le seul avantage que les François remporterent durant le siége de Naples; les vents, la pluye, de fréquens orages, & des maladies contagieuses désolerent bientôt leur camp, l'on commençoit à y manquer de vivres & de munitions, parce qu'il ne venoit plus d'argent de France. Dans cette extrêmité, le Maréchal de Lautrec, malade lui-même, se détermina à envoyer la Vieilleville au Roi, pour lui représenter les differens besoins de son armée, si on pouvoit encore donner ce nom au petit nombre de troupes qui lui étoient restées.

La Vieilleville arriva à la Cour chargé d'instructions, où Lautrec avoit eu soin de faire une mention honorable des services qu'il avoit rendus. Ce Général demandoit en même tems, que Sa Majesté accordât à la Vieilleville le pardon de ce qui s'étoit passé à l'égard du Maître-d'Hôtel de la Princesse Régente. Le Roi reçut le jeune la Vieilleville avec beaucoup de bonté, il l'entretint pendant huit jours sur les affaires d'Italie. Ce jeune Seigneur n'en dissimula pas le mauvais état; mais en

même tems il proposa des expédiens, dont plusieurs furent approuvés. Toute la Cour eut bientôt les yeux sur la Vieilleville, Marguerite Reine de Navarre, sœur du Roi, le prit ouvertement sous sa protection, le Dauphin le demanda au Roi pour demeurer auprès de sa personne; mais l'amitié particuliere que ce Monarque avoit pour le Duc d'Orléans son second fils, depuis Henri II. le fit refuser au Dauphin, & sur ce que ce Prince s'en plaignit, le Roi lui reprocha d'avoir encore besoin de secours & d'exemple, pour exciter son émulation: « La Vieilleville, lui dit-il, n'est pas plus âgé » que vous, voyez ce que son seul » courage lui a déja fait acquérir de » gloire; s'il ne périt à l'armée, il sera » quelque jour Connétable ou Maréchal de France. »

La bonne opinion que le Roi avoit conçut de la Vieilleville, augmenta pendant son séjour auprès de lui. Ce Prince aimoit les gens ouverts, gais & actifs. Le nouveau Courtisan avec ces qualités, avoit encore celle de sçavoir se présenter souvent sans importunité. D'ailleurs les circonstances le servoient assez heureusement,

la jalousie de François I. & de l'Empereur, continuoit de mettre toute l'Europe en mouvement, la Vieilleville fut chargé de faire quelques voyages par ordre de la Cour ; on soupçonnoit la fidélité des Gouverneurs des Provinces frontieres, & on cherchoit aussi les moyens de corrompre celle des Officiers de l'Empereur, négociation difficile : l'art utile, mais peu honorable, de faire des traîtres, demande une grande capacité.

L'Empereur, à la tête d'une armée formidable, s'avançoit pour descendre en Provence. On avoit lieu de craindre que le Pape, qui s'étoit montré de tout tems ami de l'Empereur, ne nuisit infiniment à la France, en livrant le Comtat d'Avignon. Le Conseil résolut de faire toute ses efforts pour s'en emparer. Le Vicelégat se défiant de ce dessein, étoit sur ses gardes ; la moindre démarche hazardée pouvoit non-seulement faire avorter le projet, mais encore donner au Pape un prétexte spécieux pour rompre avec la France, & c'étoit ce qu'il souhaitoit. Les meilleures têtes du Conseil s'attribuoient déja le soin d'une entreprise si difficile, où l'on convenoit aisément

qu'il ſe vit ſoutenu de tout ſon monde, il ſe ſaiſit de la porte ; & le Vice-légat étant rentré pour ſe mettre en défenſe, la Vieilleville le ſuivit, & le reſte de ſes troupes arrivant à meſure, il ſe trouva maître d'Avignon, ſans avoir perdu que très - peu de monde. Il n'y eut que douze hommes de tués tant de part que d'autre.

La diſcipline qu'il fit obſerver à ſes ſoldats dans une Ville auſſi riche que celle qu'il venoit de ſurprendre, fut une des circonſtances la plus glorieuſe de cette entrepriſe. Les Juifs même, objet ordinaire de la prévention & de la cupidité du ſoldat, ſe trouverent en ſûreté par les précautions de leur Chef. Après avoir établi une bonne garniſon, la Vieilleville partit d'Avignon, ſe rendit dans le Piémont pour y faire la révûë des garniſons, que le Roi y entretenoit ; il partit enſuite pour l'Anjou, où il ſe maria avec Madame Renée le Roux, fille de N. Seigneur de Chemans & de la Roche des Aubieres. Il fut obligé de partir peu de tems après pour prendre la Lieutenance d'une compagnie de Gendarmes, que commandoit Jean de Laval, Seigneur de Châteaubriant ſon

coufin, Gouverneur de Bretagne; ce Seigneur fe trouvant obligé de refter dans cette Province, la Vieilleville fut chargé de commander fa compagnie; il la conduifit aux extrêmités du Royaume fur les frontieres d'Efpagne, pour former le fiége de Perpignan. Cette Place étoit déja une des plus fortes de l'Europe: la réfiftance fut vive, & la valeur du foldat eut bien des occafions de s'y fignaler. M. le Dauphin commandoit l'armée en perfonne; il avoit pour Lieutenans généraux & pour confeils, les Seigneurs d'Annebaut & de Briffac, qui paffoient l'un & l'autre pour les plus grands Capitaines du Royaume; après avoir donné une infinité de preuves de la plus haute valeur, ils n'avoient plus à en donner que de modération & de prudence.

Siége de Perpignan.

Depuis un tems il étoit décidé qu'un Général ne devoit fonger qu'à temporifer, à marcher à pas lents vers les fuccès, & à fe les affurer à force d'examens & de précautions. Les premieres pertes de François I. caufées par l'ardeur & la témérité de ce Prince, trop fouvent imitées par fes Généraux, avoient introduit cette façon de pen-

qu'il falloit plus de conduite que de bravoure, & chacun attendoit que le choix du Roi confirmât le sien, lorsque ce Monarque déclara qu'il commettoit la Vieilleville pour s'assurer d'Avignon.

Jalousie qui s'éleve contre la Vieilleville

Cette préference fut plûtôt regardée comme une marque de la faveur du Prince, que de sa refléxion; & comme dans les tems orageux où l'autorité royale se trouvant plus occupée & en quelque sorte affoiblie par le danger, on se donne plus de liberté pour censurer ses décrets, ce choix fut blâmé hautement, & les plus sages alléguerent cette foible raison, que la Vieilleville étoit trop jeune pour mériter une pareille confiance, comme si la nature n'avoit pas ses favoris, qu'elle excepte des régles communes. Les grands hommes s'annoncent de bonne heure; le génie & la refléxion suppléent aisément à ce qui peut leur manquer du côté de l'âge & de l'expérience.

La Vieilleville partit pour Avignon, suivi d'un corps assez nombreux de troupes d'élite. Lorsqu'il fut arrivé dans le Comtat, il partagea sa troupe, il en posta une partie un peu loin de

la Ville, & il se réserva un certain nombre de soldats choisis, avec lesquels il s'approcha de la porte de la Ville; il demanda qu'on avertît le Vicelégat, qu'un Officier François venoit pour lui parler de la part du Roi, le Vicelégat fit ouvrir la porte & sortit pour lui parler. Le peu de monde que la Vieilleville avoit avec lui n'inspira d'abord aucune défiance au Vicelégat, & il ne fit aucune difficulté d'entrer en pourparler avec lui. La Vieilleville commença par assurer le Vicelégat de la bonne volonté du Roi, & il le pria de sa part de ne laisser entrer dans Avignon aucunes troupes pour l'Empereur. Le Vicelégat l'assura que les ordres du Pape étoient conformes à sa demande; mais lorsque la Vieilleville demanda des ôtages pour sûreté des paroles qu'on lui donnoit, le Vicelégat refusa absolument de le satisfaire sur cet article.

La Vieilleville se rend maître d'Avignon.

La conférence se changea bientôt en contestation, on s'échauffa de part & d'autre. La Vieilleville, qui n'avoit traîné la conférence que pour donner le tems au corps des troupes qu'il avoit laissé un peu loin, de le venir rejoindre, parla bien plus haut, lorf-

n'écouter que ſon propre intérêt. Le Roi d'Angleterre, qui de ſon côté vouloit effacer de la mémoire de l'Empereur le cruel affront qu'il lui avoit fait, ſe crut obligé de le ſeconder avec plus de zéle; il compoſa ſon armée de tout ce qu'il avoit de plus déterminé parmi les Proteſtans: ſe doutant bien que l'antipathie naturelle, qui eſt entre les François & les Anglois, recevroit encore un nouvelle accroiſſement par l'animoſité qu'inſpire, ſurtout dans les commencemens, la différence des Religions; en effet, les Anglois n'eurent pas plûtôt pris terre en Picardie, qu'ils annoncerent leur arrivée par les plus affreuſes violences; les femmes enceintes, les enfans au berceau, furent les triſtes victimes de leur premiere fureur, & partout où ils parurent d'abord, on ne vit que meurtres & incendies: ce fut ainſi que leur Général les conduiſit à travers le ſang & les flâmes, aux pieds des murailles de Landreci, que l'Empereur tenoit aſſiégée.

Siége de Landreci levé par les Impériaux.

Le Roi étoit venu lui-même au ſecours de cette Place, avec une armée aſſez forte pour donner bataille ou

pour

pour l'éviter. La Vieilleville le suivit à la tête des Gendarmes de Châteaubriant ; & il apprit dans cette campagne, sous les ordres d'un de nos plus braves Rois, combien les forces, menagées avec prudence, sont supérieures au courage dénué de refléxion. Le Roi assez puissant pour espérer de vaincre & pour faire craindre aux ennemis d'être vaincus, n'eut en vûë que l'utilité de son expédition. Il obligea les Impériaux à lever le siége de Landreci & à se retirer sur leurs terres, après s'être vainement consumés, dans l'espérance d'une bataille qu'il sembloit disposé à risquer.

Attaqué depuis si long-tems par des ennemis si redoutables, François I. devoit regarder comme l'effet d'un rare bonheur de pouvoir leur opposer une résistance aussi vigoureuse ; peut-être le véritable intérêt de son Etat auroit demandé, qu'on restât seulement sur la défensive. Ce Monarque auroit volontiers pris ce parti, s'il ne s'étoit senti choqué personnellement, & par l'endroit le plus sensible, par la conduite de l'Empereur, qui en se réconciliant avec le Roi d'Angleterre, son ennemi déclaré, venoit de le dé-

tacher des intérêts de la France. Ce nouveau trait de Charles-Quint, confirmoit les bruits qui s'étoient répandus par toute l'Europe, sur le caractére de François I. On disoit que ce Prince n'avoit jamais connu l'art de conserver ses anciens alliés, ni d'en faire de nouveaux. Il est vrai qu'à l'exception du Roi d'Ecosse, que sa situation rendoit inséparable des intérêts de la France, cette Couronne n'avoit pour elle aucune Puissance de l'Europe. D'ailleurs les Ministres de l'Empereur & l'Empereur lui-même, avoient un talent supérieur pour les négociations. Un ennemi aussi redoutable par tant d'endroits, demandoit qu'on mit tout en œuvre pour lui résister. Le Roi imagina de faire alliance avec le grand Seigneur, malgré les plaintes ameres qu'il prévoyoit bien que sa conduite pourroit occasionner. Le Baron de la Garde y détermina le Sultan, & l'Europe surprise, vit avec une espéce d'horreur, les enseignes Mahométanes mêlées avec les drapeaux François. Le reproche fut universel, cette union fut regardée par les dévots comme sacrilége, comme s'il y avoit une liaison nécessaire entre la guerre & la Reli-

gion. Cependant ces Turcs si détestés comme barbares, le furent moins que les Anglois, ils n'attaquerent que les hommes & les Places; & leur conduite à l'égard des Alliés de l'Empereur, fut le reproche le plus frapant, des violences que les Anglois avoient exercées.

Barberousse ce Corsaire fameux, 1542. que la fortune & sa valeur avoit placé sur le trône d'Alger, commandoit l'armée du Sultan; le Comte d'Enguyen fut mis à la tête des troupes Françoises qui devoient la joindre, & tous deux formerent le siége de Nice. La Ville fut emportée en peu de tems: le Château restoit aux ennemis, & sa conquête étoit le seul objet des assiégeans: ils firent des efforts prodigieux, mais ni le courage féroce du Roi d'Alger, ni la bravoure impétueuse du Prince François, ne purent l'emporter sur la résistance opiniâtre des assiégés, qui étoient couverts des plus fortes murailles qu'il y eût alors en Italie: tous les efforts furent inutiles, il fallut y renoncer. Les armées se séparerent, le Comte d'Enguyen revint en France, les Turcs retournerent à Constantinople.

La Vieilleville avoit fait cette campagne avec le Comte d'Enguyen, le Roi l'avoit donné à ce jeune Prince, comme un homme capable de le servir utilement. Ce Prince reconnut en lui tant de sagesse & de bravoure, qu'il s'y attacha d'une façon particuliere. La Vieilleville ayant l'honneur de lui être allié, le Comte ne l'appelloit point autrement que son oncle. Il voulut l'avoir auprès de lui, lorsqu'il alla en Piémont pour y faire le siége deCarignan, La Vieilleville partit aussi-tôt que ce Prince le lui eut mandé, & il arriva à son armée peu de tems avant qu'on livrât la fameuse bataille de Cerisolles, si ardemment souhaitée
1544. par toute l'armée Françoise, & permise avec tant de peine par le Roi & le Connétable; ç'a été la seule bataille rangée que notre Nation ait gagné d'une façon aussi décisive sur les Espagnols, depuis le regne de Charles V. M. de la Vieilleville fut chargé par le Comte d'Enguyen de ranger une partie de l'armée en bataille.

On sçait que le désavantage du terrain pensa être la cause de la défaite des François, il ne fut reparé que par le courage & l'activité du Comte

d'Enguyen & des Officiers généraux qui combattoient sous ses ordres, parmi lesquels la Vieilleville tenoit un des premiers rangs. Aussi ce Prince en fit-il une mention honorable dans les Lettres qu'il écrivit au Roi sur sa victoire ; & ce Monarque déja prévenu pour la Vieilleville, continua de le faire servir avec distinction dans ses armées, pendant le reste de la guerre, il le recommanda même étant au lit de la mort à son fils Henri, qui devoit lui succéder ; & cette recommandation si honorable, surtout dans des circonstances où l'on sçait peu dissimuler, ajouta encore aux sentimens d'estime & de confiance, que le jeune Prince avoit pour lui. Le Connétable & ceux des grands Officiers de la Couronne qui possedoient la faveur du Roi, avoient de leur côté concû de lui l'opinion la plus avantageuse. Lorsque le jeune Henri fut parvenu à la Couronne, on résolut dans le Conseil d'envoyer quelqu'un en Angleterre, pour renouveller le traité d'alliance de la France avec cette Couronne ; on craignoit qu'un changement de régne n'y causât quelque altération. Ce fut la Vieilleville que l'on nomma

Ambassadeur auprès du Roi Edoüard, successeur de Henri VIII.

La haute noblesse d'Angleterre qui résidoit à la Cour, reçut la Vieilleville avec beaucoup de magnificence ; cette jalousie qui divise depuis tant de siécles les deux peuples, & cette fureur qu'ils ont témoignée en tant d'occasions, n'ont jamais passé jusqu'à la Noblesse ; celle d'Angleterre ne connoit qu'une loüable émulation, & ces deux corps respectables avoient déja formé, par une pareille générosité de senti-
1547. mens, une liaison que l'amour des sciences & des beaux arts a bien augmentée depuis. Le traité fut confirmé avec beaucoup de sincérité en apparence ; mais comme la politique ne suit point les mouvemens du cœur ; à peine la Vieilleville fut-il revenu à la Cour, que la guerre recommença entre les deux Nations ; l'armée Françoise se rendit dans le Boulonois. M. de la Vieilleville ayant quitté, à cause de son ambassade en Angleterre, la Lieutenance des Gendarmes de Châteaubriant, servit dans cette armée comme volontaire, & s'attacha particuliérement au jeune Prince de † Join-

† On l'appelloit le Duc d'Aumalle.

ville, depuis Duc de Guise; on sçait qu'elle étoit sa valeur; la Vieilleville l'accompagna dans les expéditions les plus périlleuses, & il se trouva auprès de lui, lorsqu'il reçut dans une action un terrible coup de lance dans le front, ce fut lui qui le soutint sur la selle, d'où la violence du coup auroit pu le faire tomber; il s'exposa au plus grand péril pour le sauver & combattit long-tems à ses côtés, où il eut son cheval tué sous lui; malgré cela néanmoins, il vint à bout de le tirer de la mêlée, & le reconduisit au camp. Peu après la Vieilleville donna encore des preuves de sa valeur. En reconnoissance de ces actions d'éclat, le Roi lui proposa une partie de la dépoüille du Maréchal de Biez §, Gouverneur de Boulogne, accusé d'avoir livré cette Ville aux ennemis. Il laissoit vacante une compagnie de Gendarmes de cent hommes. Le Roi en offrit la moitié à la Vieilleville, qui ne pouvant

§ Le Maréchal de Biez fut condamné à mort, comme ayant autorisé la trahison de Jacques de Couci son gendre, qui rendit Boulogne aux Anglois, contre l'avis des Officiers, celui-ci eut la tête tranchée; à l'égard du Maréchal, la peine de mort fut commuée en une prison perpétuelle. Ses amis obtinrent sa liberté, & sa mémoire fut réhabilitée sous Henri III.

se résoudre à profiter du malhéur d'un homme de qualité avec lequel il avoit vêcu, préfera la Lieutenance des cent hommes d'armes du Maréchal de S. André.

Au retour de cette campagne, on fit à Rheims la cérémonie du Sacre du Roi, où la Vieilleville se trouva. Il quitta ensuite la Cour pour se rendre dans ses terres en Anjou. En passant par Angers, il rendit visite à son frere, qui étoit grand Doyen d'Angers; celui-ci lui proposa de donner sa fille en mariage à un Sire d'Epinai, d'une illustre & ancienne Maison de Bretagne, ce mariage fut bientôt conclu. La Vieilleville vint ensuite à la Cour pour y présenter son gendre; ils suivirent le Roi l'un & l'autre dans le voyage que fit ce Prince pour visiter ses Villes frontieres.

Pendant ce voyage, le Roi fut informé des mouvemens qui venoient de s'élever en Poitou & en Xaintonge au sujet de la Gabelle. Le Duc de Guise fut commandé pour aller appaiser le tumulte, la Vieilleville accompagna ce Seigneur dans cette expédition. Le Duc de Guise se comporta dans une circonstance aussi délicate,

avec une prudence & une modération qui lui fit beaucoup d'honneur. Il parut avec une noble confiance dans la Ville de Xaintes, au milieu d'un peuple nombreux & encore furieux dans sa crainte. Il rétablit l'ordre sans le secours de la violence, & ramena l'esprit de soumission, sans paroître se souvenir de la révolte. Cette conduite étoit nécessaire dans un tems, où les voisins de la France armés contr'elle, se trouvoient dans la disposition & en état de profiter de ses troubles. L'armée qui auroit été employée à détruire les sujets & les forces de l'Etat, fut envoyée contre ses ennemis, & destinée au siége de Boulogne, que le Roi investit en personne sur la fin du mois d'Août 1549. Cette expédition ne fut point heureuse, & Henri II. après des tentatives qui firent honneur à son courage, se vit obligé de céder à la résistance des Anglois & à la rigueur de la saison.

Le gendre de M. de la Vieilleville donna pendant ce siége des preuves d'une valeur peu équivoque. Ce jeune Seigneur croyant que le Comte de Sommerset, Anglois de réputation, étoit dans Boulogne, le fit demander

pour tirer un coup de lance avec lui ; on lui répondit que cet Officier étoit malade à Londres. D'Epinai fit demander, si quelqu'autre Milord ne voudroit pas à sa place faire preuve de sa personne dans un combat singulier ; Milord Dudlai, jeune Anglois de même âge que d'Epinai, se présenta : on convint avant que de prendre la carriere, que celui des deux qui renverseroit son adversaire, le feroit son prisonnier, & s'empareroit de son cheval & de ses armes ; les articles convenus, les deux champions vinrent l'un sur l'autre, d'Epinai rompit sa lance sur son ennemi & le renversa, il s'en saisit à l'instant, & vint présenter son prisonnier au Roi, ce Prince le donna à d'Epinai ; & en le lui rendant, il le fit Chevalier selon l'usage de ce tems. Lorsqu'on vint à lever le siége de Boulogne, d'Epinai consulta la Vieilleville sur la conduite qu'il tiendroit à l'égard du jeune Anglois son prisonnier ; ils résolurent l'un & l'autre de lui donner sa liberté, sans exiger de rançon, d'Epinai demanda seulement qu'il lui envoyât six dogues d'Angleterre. Le Milord fut si touché de la générosité du beau-pere & du

gendre, que lorſqu'il fut de retour en ſon Pays, il fit placer les armoiries de l'un & de l'autre en pluſieurs endroits de ſon Château.

L'événement du ſiége de Boulogne fit penſer à la paix, elle fut de nouveau concluë entre les deux Nations. Le Roi ſe rendit enſuite à Angers, d'où il paſſa à Durtal, terre appartenante à M. de la Vieilleville; ce Seigneur le reçut & toute ſa Cour avec une grande magnificence, pendant cinq jours que Sa Majeſté lui fit l'honneur d'y reſter: ſéjour un peu long pour une pareille compagnie, ſurtout après pluſieurs années de guerre.

Le Maréchal de Saint André, qui partageoit avec le Connétable & le Duc de Guiſe la faveur du Roi, fut nommé Ambaſſadeur auprès du Roi d'Angleterre, pour faire jurer à ce Prince la paix qui venoit d'être concluë: on vit alors quel eſt l'effet de la faveur des Rois. Saint André ſe trouva preſſé par les plus grands Seigneurs du Royaume, qui vouloient l'accompagner: on en choiſit ſoixante, au nombre deſquels on compta M. de la Vieilleville & d'Epinai ſon gendre, qui

furent témoins d'une des plus magnifiques & des plus inutiles Ambassades, que l'on eût vûë depuis long-tems en Europe. Peu de tems, après le Roi en reçut une de la part des Princes d'Allemagne, ligués contre l'Empereur. Le Comte de Nassau, héritier de la Maison de Châlons, Chef de cet Ambassade reconnu M. de la Vieilleville pour son parent, & s'attacha à le gagner, comme étant un des Seigneurs du Royaume qui avoit le plus de crédit dans le Conseil, où il ne venoit cependant que d'être admis : en effet, quoique l'avis du Connétable qui tendoit à refuser la protection du Roi aux Princes Allemans, fut vivement appuyé par les anciens du Conseil, on suivit l'avis contraire proposé par la Vieilleville.

On auroit pu espérer de grands avantages du parti que l'on prenoit, si la même politique qui avoit soulevé l'Allemagne & ses Princes contre l'Empereur, eût pû tenir long-tems contre les ressources que ce Prince habile trouvoit toujours en luimême, à mesure que l'armée du Roi avançoit sa marche, elle faisoit changer les dispositions de l'Empereur &

des mécontens ; quoique divisés, ils avoient néanmoins les mêmes intérêts à ménager & de pareils inconvéniens à craindre. Et comme l'avoit pensé le Connétable, il falloit que le Roi satisfît les Princes ligués en armant pour leur querelle, s'il vouloit se mettre en état d'en profiter ; d'ailleurs on devoit bien s'attendre que le seul bruit de ses armes réuniroit l'Empereur avec eux.

Le Roi s'avança vers Metz, que le Connétable surprit ; de-là, on fit une vaine tentative sur Strasbourg, & enfin l'armée entiere s'approcha de Spire. La Vieilleville qui commandoit les Gendarmes du Duc de Guise & du Maréchal de Saint André, fut envoyé vers les Membres de la Chambre Impériale assemblée à Spire, pour les déterminer à recevoir le Roi avec un certain nombre de troupes qu'ils fixeroient. Le premier avis fut d'abord de refuser absolument l'entrée ; mais la Vieilleville représenta avec tant de forces les suites du juste ressentiment, que cette conduite inspireroit à un grand Roi, qui n'avoit pris les armes qu'à la priere & pour la liberté de l'Allemagne, que les Membres de la

Chambre, quoique très-inquiets pour cette même liberté, convinrent de recevoir le Roi dans Spire, avec cent Gentilhommes de sa suite, & les deux Compagnies que commandoit de la Vieilleville; mais cet arrangement n'eut point de lieu, parce que le Roi reçut des Lettres de Maurice Duc de Saxe, Chef des Princes ligués, qui lui apprenoit leur accommodement avec l'Empereur.

La Vieilleville est nômé Marêch. de Camp.

Ce fut au retour de cette marche pénible, que le Roi ayant porté la guerre dans le Duché de Luxembourg, donna le titre de Maréchal de Camp à M. de la Vieilleville, & le chargea en cette qualité de former le siége de plusieurs petites Places dont il se rendit maître. Ces expéditions, peu dignes d'une armée aussi considérable que celle du Roi, inspirerent plus de ressentiment à l'Empereur, qu'elles ne lui donnerent d'inquiétude: ce Prince leva de nouvelles troupes, bien moins pour se défendre que pour sé vanger, il joignit ces nouvelles levées aux anciennes troupes, qui l'avoient suivis dans toutes ses guerres, & vint mettre le siége devant Metz.

Cette Ville se trouvant dans le

même état, qui avoit facilité au Connétable les moyens de s'en emparer, offroit encore moins de résistance à son ancien Maître, & le Conseil de France en étoit si persuadé, que jugeant des desseins de l'ennemi par ses forces, on eut pour Verdun & pour Toul, la même inquiétude que pour Metz. Le Maréchal de S. André commandoit dans la premiere de ces Places & dans le Pays voisin; il avoit sous ses ordres un corps de troupes assez considérable. Le Roi lui donna pour Lieutenant la Vieilleville, comme l'homme du monde le plus capable de le seconder, soit qu'il fallut soutenir un siége, ou faire la guerre au-dehors pour inquiéter les Impériaux, en quelque endroit qu'ils s'attachassent. Leur dessein sur Metz s'étant manifesté, toutes les garnisons voisines furent mises en mouvement pour inquiéter le camp de l'Empereur.

Le Maréchal de S. André toujours avide de gloire, se plaignoit sans cesse de ce que sa qualité de Gouverneur l'enfermoit dans sa Place, pendant que la plus brillante Noblesse de la Cour & du Royaume, faisoit des prodiges à la défense de Metz. La Vieille-

ville n'ayant pas les mêmes raisons de résidence ; & ses Espions dont il entretenoit toujours un grand nombre, l'ayant instruit de la situation des ennemis, il sortit de Verdun à la tête de quatorze cens hommes, & enleva deux cens Wallons logés au Village de Frêne. Il attendit dans ce Village cinq Cornettes des ennemis qui escortoient cent chariots chargés de vivres.

La Vieilleville informé de leur approche, divisa sa Cavalerie en trois corps, & chargea leur tête, pendant que son Infanterie placée entre Mallaton & lui, ne laissoient aux convois aucun lieu à la retraite, ni à la fuite ; les ennemis voulurent cependant après leur défaite se jetter dans Mallaton ; mais pour sauver quelques fuyards, ils perdirent cette Ville, où la Vieilleville & ses troupes entrerent pêle-mêle avec eux. Le Château de Conflans & la petite Ville d'Etain, suivirent le sort de Mallaton. La Vieilleville s'en empara, & ne rentra dans Verdun qu'après avoir battu cinq enseignes de Lansquenets & cinq cornettes de Rhéistres, qui s'étoient logés à Rougerieules, Village à cinq quarts de

lieuës de Metz. Il leur tua environ sept cens hommes, leur prit plus de huit cens chevaux & fit plusieurs prisonniers; après cette expédition, il se retira à Verdun auprès du Maréchal de S. André.

Peu de tems après, la Vieilleville reçut de la part du Roi un ordre pour se rendre à Toul, où commandoit le Duc de Nevers. Ce Seigneur lui fit un accueil tel que le méritoit un Officier de la distinction de la Vieilleville, & lui donna un pouvoir absolu sur toutes les troupes que le Roi lui avoit confiées. Le changement de lieu donna à la Vieilleville de nouvelles occasions de nuire aux ennemis, sur qui ce Seigneur sembloit vouloir se vanger de n'avoir pu partager les périls & la gloire des braves défenseurs de Metz. Il forma un dessein sur la Ville de Pont à Mousson, où commandoient pour l'Empereur Dom Alphonse d'Arbolongua Espagnol, & Fabrice Colonne Romain. Ils avoient avec eux une bonne garnison, la Place étoit bien munie, & ce qu'ils apprenoient chaque jour des exploits des deux partis, leur inspiroit une nouvelle ardeur de se signaler. Ce fut en feignant de leur en

aisément, leur inspira de la confiance pour celui qui le leur alléguoit ; & ils donnerent ordre qu'on lui ouvrît les portes de leur Ville, à quelque heure qu'il se présentât, se flattant de le revoir bientôt.

L'Espion part dès le point du jour & va au camp de l'Empereur, il s'adresse au Duc d'Albe, Seigneur plus au fait de l'art de la guerre, que de la connoissance des hommes, & à qui l'envie de nuire aux ennemis, ne permettoit pas de reflèchir assez sur les moyens obliques, dont on pouvoit se servir pour le surprendre. L'Espion en imposa de façon, que le Duc Dalbe persuadé de sa sincérité, lui accorda des Lettres pour Fabrice & d'Arbolanqua, à qui il mandoit que le Porteur avoit de bons desseins, & qu'ils pouvoient y ajoûter foi. Ces deux Commandans n'eurent plus alors aucune inquiétude, & s'entendant assurer qu'on leur livreroit la Vieilleville & ses troupes, ils vouloient que l'on comblât de présens le malheureux qui les trahissoit ; mais il les refusa tous, ne demandant pour toute récompense que de se voir livrer la Vieilleville, pour le tuer de sa propre main. On le

se lui promit, & il partit sur le champ feignant d'aller trouver la Duchesse de Lorraine. Il revint à Toul, où il resta enfermé pendant vingt-quatre heures chez la Vieilleville, qui lui donnoit de nouvelles instruction. L'Espion repartit ensuite, & arriva au Pont-à-Mousson, fort avant dans la nuit. Il dit aux Gouverneurs que la Vieilleville devoit partir le lendemain à la pointe du jour, pour aller conférer avec la Duchesse de Lorraine à Condé sur la Mozelle, & qu'il ne menoit avec lui qu'environ cent vingt chevaux pour son escorte. Aussi-tôt Fabrice prend les armes, sort de la Ville à la tête de trois cens chevaux d'élite, & s'avance sur le chemin que devoit tenir la Vieilleville. 1552.

Ce Capitaine parut en effet comme l'Espion l'avoit avancé, suivi seulement de cent vingt chevaux; Fabrice alla pour le charger, il recula au petit pas jusqu'au bois des Rosiers, où il avoit placé ses embuscades. Elles tomberent toutes ensemble sur Fabrice, à qui son courage ne servit qu'à lui faire courir plus de danger, tous ses gens furent tués & lui-même pris après une vigoureuse défense, dans laquelle il

fut blessé. A l'instant, la Vieilleville fait prendre à ses soldats les dépoüilles & les enseignes des ennemis, qu'il changea contre les siennes, il prit ensuite la route de Pont-à-Mousson; & pour mieux tromper l'ennemi, il chargea un de ses confidens nommé Saligny, de porter sa propre cornette, ses banderoles & ses armes à Pont-à-Mousson, d'y aller à toute bride, & de crier en arrivant : *Victoire, la Vieilleville est prisonnier, Fabrice l'amene avec quarante François*. Il le fit accompagner par quatre Cavaliers inconnus aux ennemis, & leur donna ordre aussi-tôt qu'ils seroient entrés, de mettre sa cornette sur la porte de la Ville en signe de victoire, & de tâcher de se rendre maîtres de la herse & de la bascule du Pont, de peur qu'on ne le refermât.

La ruse réussit; au premiers cris de victoire, d'Arbolongua qui étoit demeuré pour la garde de la Ville, en sortit; & trompé par la vüë de ses drapeaux, il vint se livrer aux François, la Vieilleville le força de prendre sa propre cornette; & placé entre six Gendarmes qui avoient ordre de le tuer au moindre signe, cet Officier

plein d'honneur & de courage, se vit forcé de crier *victoire* pour aider à surprendre sa Place, la Vieilleville y entra sans trouver aucune résistance. Lorsqu'il se vit maître paisible de la Place, il voulut tenter de consoler Dom Alphonse; mais l'Espagnol trop sensible à son malheur, ne lui répondit que par des marques de désespoir, & il fut trouvé mort le lendemain dans son lit.

Siége de Metz levé par l'Empereur.

1553.

Pendant que ces choses se passoient, le Duc de Guise de son côté avoit forcé l'Empereur de lever le siége de Metz. Aussi-tôt que ce siége fut levé, M. de la Vieilleville vint passer quelque tems à Durtal pour s'y reposer des fatigues de la guerre. Il avoit envoyé au Roi avant de partir vingt-cinq, tant enseignes que cornettes, qui avoient été prises sur l'ennemi. Il y avoit près de trois mois que la Vieilleville étoit dans sa terre de Durtal, lorsque le Roi lui envoya un Courier pour lui annoncer, qu'il lui faisoit présent du Gouvernement de Metz & de tout le Pays Messin. Ce Gouvernement lui avoit déja été offert, il y avoit quelques années; mais l'envie qu'il avoit euë de servir en Allema-

gne, l'avoit empêché de l'accepter; on l'avoit donné, comme par commission, à M. de Gonnor. La Vieilleville vint en prendre possession au mois de Mai 1553. Outre les pouvoirs ordinaire qu'on accorde aux Gouverneurs, celui de la Vieilleville s'étendoit à la vie & à la mort.

Metz devint alors une Ecole militaire, où la Noblesse s'empressoit d'être reçûë, & ce fut sous les yeux de la Vieilleville que se formerent la plûparts des grands Capitaines de son tems. Les occupations qui concernoient le dedans de sa Place, ne le détournoient point de son attention continuelle sur les ennemis; ses troupes les harceloient sans cesse sous ses ordres. Il en vouloit surtout à Thionville & à Luxembourg. Le brave Comte de Mansfelt commandoit dans ces deux Places; ses incommodités l'empêchant d'agir par lui-même, on lui faisoit un crime des fautes que faisoient ses Lieutenans; sçachant d'ailleurs que la Vieilleville étoit d'un caractére à ne point lui donner de relâche, il écrivit à l'Empereur pour demander son congé, on le lui accorda, & le Comte de Mesque vint remplir

sa place. M. de la Vieilleville & M. de l'Epinai son gendre, avoient été faits pendant ce tems-là Capitaines de Compagnie de cent hommes d'armes. La Vieilleville eut celle qui vaqua par la mort de M. d'Humieres, & on donna à l'Epinai celle de Gonnor qui étoit restée à Metz; ces Compagnies étoient composées de soldats choisis, que la réputation des Chefs & l'espérance du gain y avoient attirés, elles étoient tous les jours en campagne & tous les jours victorieuses.

Le Comte de Mesque dont les soldats étoient découragés par leur fréquentes défaites, pressé lui-même d'ailleurs par les plaintes des habitans de la campagne, ruinés par tant de courses, cherchoit en vain dans sa prudence des remédes que son courage ne pouvoit procurer. Il se résolut enfin à envoyer demander une tréve à M. de la Vieilleville, qui la refusa, en lui faisant comprendre combien une proposition de cette nature étoit déplacée, surtout pendant que les deux Nations étoient aux mains de toutes parts. Le Comte de Mesque sentit vivement la faute qu'il avoit faite; il redemanda à M. de la Vieilleville la

Lettre qu'il lui avoit écrite à ce ſujet. La Vieilleville la lui fit rendre à l'inſtant.

1553. Peu de tems après, le Préſident de Marillac qui avoit été chargé de négociation de la part de la Cour, paſſa par Metz pour revenir en France ; le Gouverneur lui donna une puiſſante eſcorte, composée de la plus grande partie de ſes Gendarmes & de ſes Arquebuſiers à cheval. Le Comte de Meſque averti de cet affoibliſſement de la garniſon, crut ne pouvoir trouver un inſtant plus favorable pour venir enlever les troupeaux de différentes eſpéces, qui paiſſoient ſur les glacis & aux environs de Metz. Il choiſit pour cette expédition huit enſeignes de gens de pied & huit à neuf cens chevaux, il eut ſoin que les portes de ſa Place fuſſent fermées juſqu'à l'inſtant de ſon départ ; de ſorte que la Vieilleville n'en eut avis qu'à l'inſtant que les Impériaux ſortoient de Thionville. Sa cavalerie étoit déja partie, & à peine lui reſtoit-il cent quarante chevaux. Les Chefs de ſes troupes furent aſſemblés à l'inſtant. Trois cens hommes de pieds furent envoyés à Donchamp, village ſitué à peu près

à une égale distance de Metz & de ce qui restoit de chemin à faire aux ennemis pour y arriver. La cavalerie fut séparée en deux troupes égales, conduites séparément par deux Officiers estimés, Thévalle & d'Orvaulx. Ils partirent & s'avancerent au-delà de Donchamp à quelque distance l'un de l'autre.

Monsieur d'Epinai, dont la réputation étoit intéressée en cet événement, se rendit auprès de l'infanterie, afin de recevoir les avis & de les faire passer à M. de la Vieilleville. Pour lui, après avoir fait défense aux habitans de sortir de leurs maisons sous peine de la vie, il se rendit à la porte de Pontiffroi, tout armé & suivi de trois cens Arquebusiers : là, il attendit des nouvelles de l'ennemi, & on ne lui en apprit que de fâcheuses. Elles venoient de M. d'Epinai, dont le courage connu ne pouvoit rien laisser craindre de suspect. Il mandoit qu'ayant reconnu les ennemis au nombre de plus de deux mille hommes, avec une cavalerie supérieure, il sembloit téméraire de les attendre & que Messieurs de Thevalle & d'Orvaulx se retiroient à Donchamp.

Action courageuse de la Vieilleville.

M. de la Vieilleville sans répondre, monte à cheval, arrive à ce village, envoye au-delà & du côté des ennemis qui s'avançoient, cent Arquebusiers seulement, avec ordre de ne paroître que quand ils seroient entr'eux & lui; ils avoient avec eux quelques tambours de surplus, afin de paroître en plus grand nombre. De Lanque brave Officier, fut posté à la droite de Donchamp, avec les troupes que la Vieilleville avoit amenées. Ce Général de son côté joignit sa cavalerie, leur montra de la confiance & leur en donna. Le Comte de Mesque n'étoit plus qu'à un quart de lieuë, l'avis commun étoit de l'attendre près de Donchamp; celui de la Vieilleville fut de le prévenir. Il partit avec sa cavalerie, qu'il fit accompagner d'un petit nombre de Mousquetaires, & s'avança au pas. Le Comte de Mesque voyant venir à lui cette petite troupe, sentit bien que son dessein étoit découvert, néanmoins il n'en crut pas le succès moins assuré.

Lorsque les troupes furent à portée du fusil, la mousquerie de la Vieilleville fit un feu terrible, qui commença par jetter du désordre dans les rangs

des ennemis ; & dans le tems qu'ils tâchoient de se rallier, il se fit une seconde décharge, qui les incommoda considérablement. La Lanque vint les prendre en flanc, & s'annonça par une décharge de la mousqueterie de toute sa troupe. Celle qui étoit placée au-dessus des ennemis, arriva en même tems & les prit en queuë, les effrayant plus encore par le bruit de leurs tambours, que par celui de leurs mousquets. Le Comte de Mesque pressé de toutes parts & surpris à chaque instant par de nouvelles charges, fit de vains efforts pour rallier ses soldats: sa cavalerie rompuë s'enfuit en désordre & se jetta à travers son infanterie, qui s'avançoit à grand pas à son secours; la Vieilleville suivi de sa petite troupe de Cavaliers, pénétra dans les rangs ouverts, sabra tout ce qui ne fuyoit pas, tua quinze cent hommes aux ennemis, enleva leurs étendards, & leur drapeaux & fit prisonnier le reste de ceux qui eurent le courage de l'attendre.

M. de la Vieilleville plein de joye d'un succès si prompt & si heureux, se retira en bon ordre; il envoya sçavoir des nouvelles de M. d'Epinai, qu'il

avoit vû tomber au plus fort de la mêlée; mais heureusement il se trouva sans blessure, il n'étoit tombé que parce que son cheval avoit été tué sous lui; ils rentrerent dans Metz triomphans avec toutes leurs troupes, à quelques soldats près. Les ennemis déconcertés par cette derniere défaite, n'espérerent plus rien que de la surprise, & s'attacherent à former des intelligences dans Metz. Cette Ville autrefois à l'Empire, conservoit de ses partisans dans son sein; d'ailleurs l'intérêt en fait naître en tous lieux. Le Gouverneur fit étrangler en prison, deux Officiers convaincus de malversation dans l'exercice de leur emploi, & de peur que le relâchement dans la discipline, ne rendît les soldats moins attentifs à leur devoir, il devint plus févere & plus défiant que jamais.

L'inquiétude qu'il témoignoit sur les moindres mouvemens, son activité, ses soins continuels, inspirerent de la crainte à ceux qui tramoient contre lui, cela n'empêcha pas néanmoins qu'il n'y eut des gens assez téméraires, qui crurent pouvoir tromper sa vigilange. Un complice d'une trahison prête à éclore vint lui en donner avis;

le jour même destiné à l'exécution ; mais sans entrer dans aucun détail, sans doute, dans la crainte de se décéler lui-même par les circonstances. La Vieilleville n'ayant pour secours dans une occasion si critique que ses soins & sa diligence, fit fermer les portes de la Ville (c'étoit d'ordinaire sa premiere précaution) la garnison eut ordre de se mettre sous les armes ; & ne s'en rapportant qu'à lui, il fit la visite des maisons & des Couvents ; son inquiétude étoit d'autant plus vive, qu'il sçavoit que les troupes ennemies avançoient à grands pas, ce qui supposoit quelque intelligence secrete dans l'intérieur de Metz.

Conjuration découverte contre la Vieilleville.

Enfin il arriva au Couvent des Cordéliers, tous les différens endroits de cette vaste maison furent visités avec la derniere exactitude, on n'y trouva que les Religieux & leurs domestiques. Le bonheur de la Vieilleville lui fit prendre garde à deux Moines couchés, comme s'ils eussent été malades. On voyoit cependant sur leurs visages des marques d'une très-bonne santé ; d'ailleurs ils avoient dans la phisionomie quelque chose de fier & de martial, que la clôture ne donne pas ; on

foüilla ſous leurs lits & enſuite ſous leurs habits mêmes ; on y trouva des habits de ſoldats, on les ſaiſit, leur ſupplice fut ordonné, & ils ne l'éviterent qu'en promettant de revéler toute la conjuration. La Vieilleville apprit d'eux que la Reine de Hongrie en étoit le Chef, ayant ſous ſes ordres le Comte de Meſque ; le Gardien des Cordeliers, qui étoit en rélation depuis long-tems avec eux, s'étoit engagé à recevoir cinquante ſoldats choiſis dans ſon Monaſtére, avec leſquels il devoit mettre le feu en divers quartiers de la Ville pour occuper la garniſon ; pendant le tumulte que cauſeroit cet incendie, le Comte de Meſque ſuivi d'environ quatre mille hommes devoit venir préſenter l'eſcalade, qui ſeroit favoriſée par les Cordeliers & les ſoldats du parti, qui tenteroient de ſe rendre maîtres de quelque endroits de la muraille. Le Gardien du Couvent principal, inſtrument de cette entrepriſe, étoit à Thionville, d'où il devoit revenir le même jour pour l'achever. La Vieilleville alla l'attendre lui-même à la porte de Pontiffroi ; il parut, fut arrêté & convaincu ; & lorſqu'on en eut tiré tous les éclairciſ-

ſemens néceſſaires, il fut mis en priſon.

Les ennemis comptant ſur le ſuccès de leur intelligence, n'étoient plus qu'à ſix lieux de Metz, où ils devoient être rendus vers les neuf heures du ſoir : ſur cette nouvelle, les Compagnies d'hommes d'armes du Gouverneur & celle de M. d'Epinai, monterent à cheval avec trois cens Arquebuſiers & deux cens Corſelets ; les troupes ſe ſéparerent en ſept & formerent autant d'embuſcades dans un bois éloigné de Metz d'environ cinq quart de lieuë, ſur le chemin de l'ennemi. Lorſque les ennemis furent en marche & à portée de découvrir la Ville, le Comte de Meſque apperçut avec plaiſir un grand feu, qui étoit le ſignal convenu. Il ne crut plus devoir prendre aucunes précautions ; & pour arriver plûtôt, il fit avancer ſes gens en déſordre, leur promettant le pillage, pour les encourager. Tous juſqu'aux valets ſe piquerent alors de diligence, & embaraſſerent les ſoldats en ſe mêlant parmi eux. Ce fut-là l'inſtant que la Vieilleville choiſit pour faire paroître la troupe qu'il commandoit ; il fit des merveilles, & les ſept autres

arrivant successivement, imiterent si bien la premiere, que le Comte de Mesque, après des efforts qui le firent plaindre de son malheur, fut obligé de prendre la fuite, laissant plus de douze cens hommes sur le champ de bataille & environ cinq cens prisonniers. La Vieilleville accorda ensuite la vie aux soldats, déguisés en Cordeliers, qui avoient découvert la conspiration, ils furent seulement condamnés à faire amende honorable & à un bannissement perpétuel. Le Gardien & les Cordeliers qui avoient trempé dans cette conjuration, resterent prisonniers jusqu'à ce que le Roi eut décidé de leur sort.

La Vieilleville dépêcha aussi-tôt un Courier, pour informer le Roi de tout ce qui s'étoit passé. Il demanda aussi, quelque tems après, la permission de venir à la Cour; il n'eut pas de peine à l'obtenir, & le Roi envoya à Metz, pour commander en sa place, M. de la Chapelle de Biron; celui-ci porta avec lui l'Arrêt du Gardien des Cordeliers, qui fut exécuté pendant l'absence de la Vieilleville.

On doit présumer que la Vieilleville fut bien reçu à la Cour; il avoit

rendu à l'Etat des services trop signalés pour n'y être pas bien accueilli. Le Roi lui donna à son arrivée le grand Collier de l'Ordre. Ce fut dans ce voyage qu'il maria Mademoiselle de Scepeaux sa seconde fille, avec M. de Deüilli du Châtelet, fils du Grand Sénéchal de Lorraine. Il employa environ cinq mois, tant à faire sa cour, qu'à arranger ses affaires, après quoi il partit pour retourner dans son Gouvernement; il avoit obtenu du Roi la permission de faire construire à Metz une Citadelle: son dessein étoit de s'y employer au plûtôt, & de presser vivement la construction d'un édifice si nécessaire pour arrêter les fréquentes insultes des ennemis; mais à peine fut-il arrivé à Metz, qu'il tomba dangéreusement malade; sa bonne constitution le tira heureusement d'affaire, mais sa convalescence fut longue. Les Médecins lui ordonnerent pour se rétablir tout à fait, de prendre son air natal; il partit donc encore une fois de Metz pour retourner dans ses terres, & il laissa M. de Senneterre son Lieutenant, pour gouverner à son absence.

Aussi-tôt que la Vieilleville fut ré-

tabli, il retourna à Metz avec son gendre; il fut obligé en arrivant de faire de terribles exemples, pour remettre la discipline dans toute sa régularité. Les soldats de la garnison, & même les Officiers, s'étoient révoltés contre Senneterre, il fut même prouvé qu'on avoit voulu attenter à sa personne. La Vieilleville fit arrêter les chefs de cette révolte, & il y eut trois Capitaines qui furent condamnés à avoir la tête tranchée, cela fut exécuté dans la prison: tous les autres se rangerent bientôt à leur devoir. Lorsque tout fut pacifié, il apporta tous ses soins pour conduire au plûtôt à sa perfection la Citadelle que le Roi lui avoit permis de faire construire à Metz.

La Vieilleville fait le siége de Thionville.

Au commencement de 1558, le Duc de Guise prit Calais en huit jours de tems, la Vieilleville de son côté demanda à former le siége de Thionville. Le Roi le lui accorda, avec des Patentes de Général d'armée; les conditions, ausquelles on lui permit de faire cette entreprise, firent bien connoître qu'il regardoit les moyens d'être utile, comme une espéce de grace. La plus grande partie des troupes suivoient le Duc de Guise; le reste étoit

néceſſaire ſur les frontieres & dans les garniſons ; la Vieilleville en envoya lever en Allemagne ; & en attendant leur arrivée, il fit reconnoître la Ville en dedans & en dehors des fortifications, par un Allemand habile Ingénieur, nommé Hanſelaour ; après ſon retour, il partit de Metz avec des troupes, qui ſe groſſirent de quelques détachemens de Toul, de Verdun & des autres Places de ſon Gouvernement ; les Allemans le joignirent, & ce Général inveſtit Thionville avec une armée de douze mille hommes. La Vieilleville avoit promis de prendre la Place en ſept jours, & les apparences ne démentoient point cette promeſſe, les batteries étoient dreſſées & avoient déja fait un grand effort ; mais le Duc de Guiſe vainqueur de Calais, de Guines & de tout le Comté d'Oye, parût ſouffrir avec peine que l'on entreprit de faire diverſion à ſa gloire, & manda à la Vieilleville de ne rien avancer juſqu'à ſon arrivée. Cet ordre fâcheux dans la circonſtance, fut néanmoins reçu avec reſpect, & Guiſe n'eut à changer de l'ordre du ſiége, que ce qui pouvoit lui en donner la gloire. Le Maréchal

de Strozzi l'accompagnoit par tout, & sembloit vouloir échaper au malheur de son étoile, sous les auspices de cet heureux général. Il connoissoit depuis long-tems la Vieilleville, & avoit pour lui beaucoup plus d'estime que d'inclination. Une batterie placée du côté de la porte, dite de Luxembourg, lui parût devoir faire peu d'effet, Guise la fit transporter du côté de la riviere, sur le principe qu'on néglige de fortifier les Villes du côté où la nature a placé elle-même des défenses aussi fortes La Vieilleville s'y opposa, mais Strozzy fut écouté, & le canon tonna jour & nuit sur la Place. La grandeur de la brêche & le peu de tems qu'elle avoit couté à ouvrir, parurent favoriser d'abord le sentiment de Strozzy, qui tout joyeux du succès, obtint du Duc de Guise qu'on ordonnât l'assaut. Les troupes le donnerent avec toute l'ardeur & tout le courage qu'inspire l'espérance prochaine du succès, rien ne résista à leur premier feu; mais ayant vû du haut de la brêche un retranchement flanqué de casemates & de ravelins, elles se rebuterent & revinrent en désordre dans le camp. Strozzi naturellement impétueux, &

qui d'ailleurs étoit plus intéressé qu'un autre à faire réussir ce projet, qui étoit son propre ouvrage, prend de nouvelles troupes, revient à l'assaut & se maintient sur la brêche, sur laquelle il place quatre piéces de canons pour battre le retranchement. Pendant ce travail, il se montroit à découvert l'épée à la main, & avec aussi peu de précaution que s'il eût été sous sa tente. Il fut tué d'un coup de mousquet dans le moment qu'il montroit au Duc de Guise le progrès & les suites que devoit avoir son attaque.

On continua d'agir suivant son dessein, & le siége tiroit en longueur ; alors le Duc de Guise se plaignit à la Vieilleville, & voulut lui reprocher d'avoir trop légérement promis la conquête d'une Place aussi forte ; la Vieilleville lui représenta les changemens faits par Strozzi, & ce qu'il avoit dit pour en prévenir les inconvéniens. Pour cette fois son avis prévalut, & le Duc de Guise trop grand homme pour être long-tems jaloux, rendit au Gouverneur de Metz sa premiere autorité sur l'armée ; trois jours après il fit une nouvelle brêche, l'emporta après une résistance opiniâtre, se logea

ſur la muraille, & le lendemain pénétra juſque dans les retranchemens de l'intérieur de la Place. Le Gouverneur fit battre la chamade, & envoya un Trompette à la Vieilleville; celui-ci piqué & aſſuré de ſa conquête, refuſa d'accorder aucune capitulation. Enfin à force de prieres, les ennemis obtinrent de ſortir de la Place, ſans avoir d'autre marque des honneurs militaires, que l'épée.

Ce fut ainſi que Thionville fut miſe
1558. ſous l'obéiſſance du Roi, le 25 Juin.
Priſe de Thionville. Quoique le Duc de Guiſe y eut eu, par ſa qualité de Lieutenant Général du Royaume, le principal commandement, l'honneur en fut attribué à la Vieilleville, non par les Hiſtoriens qui tous éblouïs de la gloire du Duc de Guiſe, ſembloient n'en connoître point d'autre; mais par la plûpart des Militaires de ſon tems, & par le Roi même, qui lui donna des Lettres pour la premiere Charge de Maréchal de France qui vacqueroit, ſpécifiant dans les Lettres, que s'il n'en vacquoit point pendant ce terme, Sa Majeſté en créeroit une en ſa faveur. Ce fut
1559. en cette qualité qu'il conduiſit à Cateau Cambreſis, Claude de France,

mariée au Duc de Lorraine, & qu'il assista aux conférences qu'on y tenoit pour la paix. Elle fut concluë sur la fin de l'année, & ce fut pendant les réjoüissances faites à cette occasion, que Henri II. fut tué par Montgommeri.

Cathérine de Médicis nomme la Vieilleville son Chevalier d'honneur.

Cathérine de Médicis donna une place à la Vieilleville dans son conseil, & elle le nomma son Chevalier d'honneur; cette place le fixa auprès de la Reine. La Cour étoit alors dans une agitation bien tumultueuse, les fréquentes conjurations tramées contre les Guises, en avoit fait un espéce de camp; tous les Courtisans étoient soldats & toujours sous les armes. La Vieilleville qui avoit toujours été attaché aux Guises, moins à cause de leur pouvoir, que par rapport aux qualités personnelles des Princes de cette Maison, leur rendit de grands services dans le tems de la fameuse conjuration d'Amboise; il défit plusieurs corps de troupes, que les Protestans avoient armés contr'eux; il rétablit le bon ordre dans Roüen qu'ils avoient soulevée, & il rendit le même calme à la Ville de Dieppe; il revint ensuite trouver la Cour à Or-

léans, où il fut très-bien reçu du Roi & de la Régente; peu après il partit pour son Gouvernement de Metz, où il apprit la mort de François II.

La Vieilleville nommé Ambassadeur dans différentes Cours d'Allemagne.

Cette mort causa de plus grands troubles encore que celle de Henri II. parce qu'elle avoit été précedée d'un régne plus foible, & que les Religionaires, malgré les supplices qu'on leur faisoit subir, étoient devenus plus forts; en sorte que l'autorité royale ébranlée cherchoit de tous côtés les moyens de se soutenir. On avoit surtout à craindre de la part de quelques Princes de l'Empire & de la Reine d'Angleterre, à cause de la conformité de Religion. La Cour résolut de leur envoyer un Ambassadeur, & son choix tomba sur la Vieilleville. Ce Seigneur reçut d'aussi amples instructions, qu'on lui en pouvoit donner sur une négociation, dont l'objet devoit changer, suivant ce qu'il découvriroit dans les différentes Cours d'Allemagne; car dans ces tems de divisions, aucune disposition n'étoit assurée, les intérêts changeans avec la croyance, & la prévention réglant également les principaux mouvemens de l'un & de l'autre parti.

M. de la Vieilleville arriva d'abord à la Cour du Comte Palatin du Rhin, de la Maison de Baviere. Ce Comte montra l'attachement qu'il avoit pour la Couronne de France par les honneurs qu'il rendit à la Vieilleville, il le conduisit lui-même jusqu'à une lieuë de sa Ville de Heidelberg, avec trois cent chevaux. La Vieilleville passa dans la Saxe & séjourna à Weimar, où il donna une somme d'argent aux Princes Jean & Guillaume de Saxe, chassés de leurs Etats par l'Empereur. Ce présent, plus conforme au mauvais état des Finances de France, qu'à leur dignité & à leur situation, fut reçu néanmoins avec reconnoissance. La Cour de Saxe en prit ombrage, & le Duc Auguste qui tenoit ses Etats de la libéralité de l'Empereur, refusa absolument de voir la Vieilleville. Cependant ce Prince ne voulant pas lui refuser l'entrée d'aucune de ses Places, quitta lui-même Ingolstat où il étoit, & il chargea en partant le Bourgmestre de cette Place d'une Lettre pour l'Ambassadeur de France.

Elle contenoit, que le Roi de France ayant abandonné depuis long-tems son alliance & favorisé ses ennemis,

il ne lui convenoit pas de traiter avec Sa Majesté, qu'il ne vouloit absolument voir aucune personne de sa part, ni recevoir de ses Lettres ; qu'à l'égard de M. de la Vieilleville, il estimoit sa personne, & auroit été bien aise de le recevoir, à cause de sa réputation. Cette Lettre contenoit au surplus quelques menaces & décéloit une grande fierté dans le Souverain qui l'écrivoit ; cela n'empêcha pas M. de la Vieilleville de demeurer huit jours à Ingolstat, d'où il partit pour se rendre à la Cour de Vienne. L'Ambassadeur de France qui y résidoit, vint au-devant de lui jusqu'à trois lieuës de la Ville pour lui faire honneur, & en même tems pour l'instruire des dispositions de l'Empereur. Elles ne pouvoient être plus favorables, l'audience lui fut accordée le lendemain de son arrivée ; & l'Empereur recevant son salut, lui dit : « Soyez le bien-» venu, M. de la Vieilleville, quoi-» que vous ne m'apportiez pas la resti-» tution de votre Gouvernement de » Metz, & d'autres Places que la Fran-» ce a usurpée sur l'Empire ; je sçai » que vous aimés la paix, & que le » principal honneur du Traité de Ca-

» teau Cambresis vous est dû. » Il l'entretint ensuite deux heures en particulier, & chargea le Cardinal d'Arras de lui faire les honneurs de sa Cour.

On sçait la force de l'attachement que les Grands d'Allemagne ont pour l'ancienne Noblesse. Ce sentiment, qui les a garantis jusqu'à présent des inconvéniens qui suivent les mésalliances, leur inspire un attachement naturel pour les Etrangers, qui jouissent du même avantage. La Vieilleville reconnu pour un homme d'une condition distinguée, reçut les plus grands honneurs de tous les Courtisans ; on lui donna à la mode du Pays plusieurs festins, à l'un desquels les Princesses assisterent ; quoiqu'en Allemagne les Princesses & surtout celles de la Maison d'Autriche se communiquent très-rarement. Elizabeth d'Autriche, niéce de l'Empereur, y vint elle-même ; & la Vieilleville jugeant cette alliance convenable dans la situation des affaires, parla à l'Empereur du mariage de cette Princesse avec le Roi. Quoique l'Ambassadeur ne put point montrer qu'on l'eût chargé de cette négociation, il obtint cependant qu'Elizabeth accepteroit le portrait du Roi &

qu'elle lui donneroit le sien; l'Empereur donna sa parole, & cette alliance eut été sans doute achevée sans les troubles qui survinrent.

La Vieilleville va en Angleterre.

Après avoir visité plusieurs autres Cours d'Allemagne, avec tout le succès qu'il pouvoit souhaiter, la Vieilleville revint en France, d'où il passa en Angleterre, pour y rompre les menées du Cardinal de Châtillon, qui y alloit faire un voyage de la part des Protestans de France. Elizabeth qui régnoit sur l'Angleterre, soutenoit hautement leur parti: venir lui proposer la neutralité, c'étoit lui demander le sacrifice de son inclination & de ses propres intérêts. La Vieilleville, sans se rebuter d'un premier refus, qui avoit comblé de joye toute la Cour d'Elizabeth, fit de nouveaux efforts auprès de cette Princesse, & obtint au moins pour un tems, la suspension du secours qu'elle avoit promis aux Religionaires de France.

La fin & le succès de cette négociation, permit à la Vieilleville de revenir à la Cour, où il étoit attendu avec une grande impatience. Les Protestans avoient pris les armes, & ravageoient les environs de Paris sous la conduite

du Prince de Condé & de l'Amiral de Coligni ; la Vieilleville à qui l'on avoit donné le commandement d'une partie des troupes qui défendoient la Capitale, voyant que les Religionaires faisoient, du côté du Fauxbourg S. Jacques, des progrès capables d'inquiéter les Parisiens, choisit la nuit pour faire une grande sortie sur les Réitres, logés en partie dans un petit Village nommé Maison-rouge, près le Bourg-la-Reine. Il vint à eux avec autant de secret que de diligence, les chargea, & après en avoir tué plusieurs, qui étoient ensevelis dans le sommeil, il mit en fuite, ou prit ceux qui s'étoient mis en état de combattre. Cet échec joint à d'autres accidens arrivés à l'armée Protestante, obligea le Prince de Condé à abandonner ses desseins sur la Capitale, & à se retirer du côté d'Orléans, dont il avoit fait sa Place d'armes. 1563.

L'armée royale le suivit & lui livra bataille dans les plaines de Dreux. M. de la Vieilleville avoit été retenu à la Cour par la Reine Mere, qui vouloit avoir auprès d'elle un Général expérimenté, qu'elle pût consulter dans l'occasion, & en quelque sorte qui fût

capable de lui prédire le succès des événemens d'une guerre, dont dépendoit sa fortune & le destin de l'Etat. Plusieurs Couriers arrivés coup sur coup, vinrent lui apprendre la perte de la bataille. L'allarme se répandit à la Cour, chaque instant sembloit annoncer celui de l'arrivée du Prince de Condé victorieux & irrité. On assembla le Conseil, qui inclina pour la fuite. La Vieilleville rejetta un avis si contraire à la dignité royale, & demanda ensuite ce qu'étoit devenu le Duc de Guise; on lui dit que ce Prince obligé de céder le commandement de l'armée au Connétable, s'étoit tenu assez éloigné du champ de bataille à la tête de ses Gendarmes, de quelques autres troupes, & de cinq cens Gentilshommes attachés à sa personne, qu'il avoit vû prendre le Connétable & tuer le Maréchal de S. André sans s'ébranler. La Vieilleville se tournant alors vers la Reine, la rassura contre sa crainte; & parlant en homme instruit des idées du Duc de Guise & des ressources de ce grand homme : *Votre Majesté*, ajouta-t'il, *peut compter recevoir avant qu'il soit vingt-quatre heures, des nouvelles différentes de la bataille.*

En

En effet, on apprit que le Duc de Guise, après l'avoir laissé perdre au Connétable, l'avoit regagnée sur le Prince de Condé qu'il tenoit prisonnier.

La Vieilleville est fait Marechal de France.

La Vieilleville pour avoir prédit ce succès, reçut à la Cour les éloges qu'on eût accordé au vainqueur même; & le Duc de Guise de son côté le fit assurer de sa reconnoissance, à cause de la confiance qu'il avoit inspirée à la Reine pour sa personne. Le Maréchal de S. André ayant été tué à cette action, laissa vacante une place de Maréchal de France. Le Roi envoya le Maréchal de Montmorenci pour l'offrir à la Vieilleville, qui crut devoir la refuser, en disant que dans un tems de guerres difficiles & fréquentes, il falloit à la tête des armées des Généraux d'une expérience profonde, & qu'il avoit à cet égard un grand nombre de supérieurs. Le Prince de la Roche-sur-Yon, dont il avoit l'honneur d'être allié, alla le trouver de la part du Roi; on dit même que le Parlement le fit prier de se rendre à la volonté de son Maître, qui voulut bien lui-même sceller ses provisions; & après avoir reçu son serment, le fit dîner le même jour à sa table.

Cependant la guerre continuoit dans toutes les Provinces, & l'armée Protestante conduite par l'Amiral de Coligni; menaçoit de se cantonner dans la Normandie, de mettre en contribution cette Province, & de venir quand elle jugeroit à propos, jusqu'aux portes de Paris. La crainte prenoit chaque jour de nouvelles forces, dans les esprits de ceux qui composoient le Conseil du Roi. Tant qu'avoit vêcu le Duc de Guise, son courage & son bonheur avoient soutenu leur espérance; mais un lâche assassin venoit de terminer la vie de ce grand Prince. Cette mort sembloit annoncer la ruine de l'Etat. L'autorité royale déposée entre ses mains, contenoit dans le devoir une foule de mauvais citoyens toujours portés au désordre, lorsqu'ils y trouvent leurs intérêts. Ce ne fut partout que confusion, que révolte, les Villes considérables, les petites Places, les bourgades mêmes faisoient acheter leur fidélité ou vendoient leur perfidie.

La Cour craignoit surtout pour Roüen, où le zéle inconsideré d'un grand nombre de Catholiques, pouvoit produire les mêmes désordres que

la mauvaise volonté des Protestans. Le Maréchal de la Vieilleville y fut envoyé avec cent Arquebusiers seulement, pour ne point donner d'ombrage. Messieurs d'Epinai & de Thevalle partirent avec lui : en arrivant, il alla trouver le Gouverneur, pour lui faire part de la commission dont il étoit chargé. Cet Officier le reçut parfaitement bien ; mais à travers toutes les politesses, il étoit aisé de voir le chagrin qu'il avoit de recevoir des ordres dans le même lieu, où la veille on n'en recevoit que de lui. Le Maréchal parut ne s'en pas appercevoir, non plus que de sa partialité trop marquée pour les Catholiques ; mais Villebon (c'étoit le nom du Gouverneur) ayant fait arrêter & tuer au coin d'une ruë un malheureux Protestant, qui étoit rentré en secret dans la Ville pour prendre chez lui de l'argent, qu'on ne lui avoit pas permis d'emporter, le Maréchal condamna hautement cette violence, & menaça d'en punir les auteurs, sans se mettre en peine de cacher qu'il comprenoit Villebon dans leur nombre. Il dit même, en parlant de lui, que cette conduite le rendoit indigne de sa Charge. Le

Gouverneur fier de l'appui des Catholiques, & leur faiſant valoir ſa derniere action, ſe contenta d'envoyer faire des complimens au Maréchal, & négligea enſuite de le voir.

Division ſurvenuë entre la Vieilleville & Villebon Gouvern. de Roüen.

Ce procedé ne pouvoit avoir que des ſuites fâcheuſes, pour un homme qui ſe voyoit en tête un Maréchal de France, autoriſé & en faveur : on le repréſenta à Villebon, qui ne put s'empêcher d'en convenir, il prit le parti de réparer ſa faute ; & ſe trouvant quelques jours après à la Meſſe dans la même Egliſe que la Vieilleville, il aborda le Maréchal, le ſalua & le ſatisfit ; de ſorte que celui-ci voulant montrer aux habitans & à la garniſon diviſés, que leur réconciliation étoit ſincére, le pria de venir dîner avec lui à l'Abbaye de S. Oüen, il invita auſſi trois de ſes neveux. Sur la fin du repas, Villebon échauffé voulut entrer en explication, & prouver qu'il n'avoit eu aucune part à l'aſſaſſinat dont on l'accuſoit. Le Maréchal le pria de ne lui rien rappeller à ce ſujet ; mais le Gouverneur l'apoſtropha, en lui diſant : *Il y en a qui ont dit que j'étois indigne de ma Charge, ceux-là en ont menti.* Alors le Maréchal ſe leve, & pouſſe

Villebon d'une façon convenable à cette injure. Le Gouverneur met l'épée à la main, la Vieilleville tire la sienne, & d'un coup violent lui coupe le bras au-dessus du poignet; ensorte que la main tomba sur le carreau tenant encore l'épée. Villebon avec ses trois neveux, avoit encore amené six de ses Gendarmes; mais pas un n'osa entreprendre de le vanger; & ses neveux tout couverts de son sang, le prirent entre leurs bras pour le porter de l'Abbaye dans le Château. Le peuple qui l'aimoit accourut en foule pour le voir & le plaindre; plusieurs se récrioient en le voyant demi mort, tout sanglant & privé de son bras; son malheur faisoit condamner la violence de la Vieilleville, parce qu'on ignoroit ce qui l'avoit excité; les neveux du Gouverneur voulurent profiter de cette pitié du peuple pour perdre son ennemi; & donnant à cet accident une cause intéressante pour la multitude, ils dirent que leur oncle souffroit ainsi pour avoir voulu soutenir le parti des Catholiques, dont le Maréchal désiroit la destruction; qu'il étoit tems de prendre les armes pour défendre la Religion & la liberté.

Cette imposture n'auroit pas eu sans doute tout le succès dont elle fut suivie, si Villebon n'avoit eu des troupes à lui; mais sa Compagnie étant venu se ranger auprès de ses neveux, enseigne déployée, les vieilles bandes Françoises de la garnison & de la plus grande partie des habitans s'y joignirent; ils vinrent à grand cris environner l'Abbaye de S. Ouen. Le Maréchal de la Vieilleville s'y trouva assiégé & exposé au plus grand danger qu'il eut couru de sa vie.

Une seule porte de la Ville nommé Rougemare, n'étoit pas encore au pouvoir des ennemis, il envoya M. d'Epinai pour s'en saisir avec une partie de ses Gentilhommes & de ses domestiques; c'étoit-là ses seules troupes. L'autre sous la conduite de M. de Thevalle, garda les portes de l'Abbaye; les plus adroits Arquebusiers monterent aux clochers, du haut desquels ils tiroient dans les ruës sur la multitude; d'autres s'échaffaudant le long des murailles, tiroient à travers les vîtres avec d'autant plus d'avantage, qu'ils se trouvoient à couvert. Cependant on donna un assaut à l'Abbaye, les vieilles troupes le commencerent;

mais les habitans encouragés par leur exemple, devinrent bientôt plus redoutables aux gens de la Vieilleville, qui se trouvoient à chaque instant sur le point d'être forcés. Pour lui, ayant à vanger sa querelle particuliere & le respect dû au Roi offensé en sa personne, il faisoit des prodiges de valeur, montant au haut des tours pour examiner les ennemis, & descendant avec la même promptitude pour les combattre. L'endroit qu'ils attaquoient avec le plus de fureur, étoit la porte de l'Abbaye où étoit M. de Thevalle. Cet Officier voyant son Général exposé, & que sa vie dépandoit de sa résistance, fit des efforts incroyables avec une poignée de soldats, contre plus de quatre mille hommes qui l'attaquoient; il vint à bout de les repousser, & les obligea de se contenter d'avoir gagné la place qui conduit à la porte & d'y poser un corps-de-garde; ils se flattoient d'emporter sans peine le lendemain, ce que leur confusion & le premier feu des gens de la Vieilleville les avoit empêché de prendre.

La nuit qui donnoit aux séditieux le tems de prendre des mesures assurées,

redoubloit l'inquiétude du Maréchal; plusieurs de ses gens avoient été tués, d'autres blessés : on continuoit toujours avec vigueur à attaquer la porte de Rougemare, que M. d'Epinai défendoit comme la seule ressource du Maréchal; c'étoit en effet par-là seulement que pouvoit arriver le secours, que la Vieilleville avoit envoyé demander au plûtôt au Rhingrave, qui étoit campé à douze lieuës de Roüen; les révoltés n'avoient que le secours à craindre, & la perte du Maréchal dépendoit de la défaite de son gendre; mais quoiqu'il fut demeuré vainqueur, leur malheur commun sembloit n'être que suspendu, leurs forces étoient considérablement diminuées & celles des mutins s'augmentoient à chaque instant. Quelque diligence que le Rhingrave pût faire, il ne pouvoit arriver que bien avant dans la nuit du lendemain, & pour apprendre sans doute la défaite du Maréchal, plûtôt que pour la prévenir; mais le même bonheur qu'il avoit éprouvé jusques-là le servit en cette occasion.

La Compagnie de Villegagnon étoit inviolablement attachée à sa personne; mais les vieilles bandes qui for-

moient le reste de la garnison ayant moins d'intérêt à sa défense, furent les premieres à refléchir sur leur devoir, sur l'autorité d'un Maréchal de France, & sur les suites d'un soulévement contre un Officier de cette distinction ; le seul fruit qu'ils pouvoient en espérer étoit sa mort, & ils n'avoient à craindre rien moins que leur perte entiere ; ainsi l'habitude d'obéir à Villebon, comme Gouverneur de la Place qui les avoit d'abord entraînés, fut dans l'instant oubliée. Un grand murmure s'éleva parmi ces troupes, & prenant les armes, elles marcherent en bataille vers la place de l'Abbaye, ménaçant de charger la Compagnie de Villebon si elle se présentoit.

Les neveux du Gouverneur furent donc obligés de se retirer avec elle ; après avoir néanmoins obtenu des vieilles bandes, qu'elles laisseroient subsister la barricade jusqu'à ce que la Cour eut envoyé ses ordres. Profitant de cet intervalle, ils vont au Château en tirent l'artillerie, & suivis de quatre mille Bourgeois bien armés, viennent une seconde fois pour forcer l'Abbaye. Le Maréchal voyoit tous ces mouvemens, & n'en pouvoit pénétrer

la cauſe jusqu'à ce qu'il vit les vieilles bandes, ſe barricader à leur tour dans les maiſons voiſines de la place, & ſe mettre en état de réſiſter aux habitans. Il ſe fit alors une ſuſpenſion d'armes, les neveux du Gouverneur ne ſe voyant point aſſez de forces pour défaire les vieilles bandes, & celles-ci de leur côté ne voulant s'expoſer qu'à la derniere extrêmité contre la multitude dont ils étoient pourſuivis.

Le Maréchal en état de ſe ſoutenir quelques momens à l'abri des murailles de l'Abbaye, ne s'étoit pas preſſé d'en ſortir, les deux partis auroient connus ſa foibleſſe, & la certitude de le vaincre les auroit pu réunir; il jugea donc qu'il étoit plus ſage de reſter enfermé dans l'Abbaye. Il y avoit déja deux jours qu'il étoit dans cette violente ſituation, lorſque le matin du troiſiéme jour un grand bruit lui annonça enfin l'arrivée du Rhingrave, ſuivi de toute ſa cavalerie. Ce Prince entra dans la Ville au grand trot & marcha droit à l'Abbaye de S. Oüen, tuant tout ce qui ſe préſentoit dans les ruës, ſans diſtinction de ſexe ni d'âge; les rébelles n'oſerent l'attendre, la barricade fut levée & le Maréchal ſe

trouva en liberté : peu d'heures après M. de Bourri & le Baron de Neufbourg, arriverent aussi avec quelque cavalerie, & rendirent le Maréchal le plus fort dans la Ville ; les mutins se crurent alors aussi près du supplice, que la Vieilleville l'avoit été de périr : mais ce Général laissant à l'autorité royale le soin de leur punition, se contenta des excuses du Parlement & de la disgrace de Villebon, que le Maréchal de Brissac envoyé par Sa Majesté avec quatre cens chevaux au secours de la Vieilleville, mit dehors du Château, quoique blessé, le privant du Gouvernement de Roüen & de toutes ses Charges.

Villebon, quoique chassé de son Gouvernement par un homme revêtu des pouvoirs du Roi, avoit cependant à la Cour des amis puissans, qui pouvoient rémuer en sa faveur. Le Maréchal de la Vieilleville qui le sçavoit, prit le parti de s'y transporter pour empêcher l'effet de leurs intrigues. Cette démarche qu'il ne devoit faire que pour justifier sa conduite, devint par l'événement une nouvelle preuve de la faveur qu'il avoit à la Cour. Orléans, dont on avoit pour-

ſuivi le ſiége pendant les troubles de Roüen, demandoit à ſe rendre. Le Roi dépêcha un Courier au Maréchal pour qu'il ſe trouvât à la capitulation. Il ne reſta auprès du Roi, qu'autant de tems qu'il en fallut pour l'informer au juſte de tous les détails qui concernoient la révolte de Roüen : la juſtice de ſa cauſe, & ce qui vaut encore mieux à la Cour, ſa grande faveur, lui concilierent tous les eſprits & impoſerent ſilence à ſes ennemis. Il partit peu après pour ſe rendre à Metz, ſur le bruit qui ſe répandit que les Princes de l'Empire ménaçoient de l'aſſiéger.

La priſe de cette Place ſembloit intéreſſer l'honneur de tout le Corps Germanique, à qui elle avoit appartenu; & chacun des Souverains qui le compoſent, s'empreſſant à fournir des troupes, on vit bientôt ſur pied une armée auſſi nombreuſe que celle qui avoit ſuivit Charles V. dans une pareille expédition : mais ces forces réunies ne cauſoient point les mêmes allarmes en France ; on avoit encore la mémoire toute récente de la gloire qu'avoient acquiſe les premiers défenſeurs de Metz, & la Vieilleville vit accourir de tous côtés une ſi grande

foule de Noblesse, que si on n'eût donné des bornes à son zéle, elle eût bientôt formé une seconde garnison. D'ailleurs les fortifications de la Place avoient été considérablement augmentées par le Maréchal de la Vieilleville depuis qu'il en étoit Gouverneur. On a fait mention ci-dessus de la Citadelle élevée par ses soins, qui rendoit cette Place bien difficile à être attaquée avec quelque succès.

Les Princes de l'Empire ne jugerent point à propos de commencer une entreprise, où tout leur présageoit un succès semblable à celui de Charles V. & leur armée destinée seulement contre Metz, ne passa point le Rhin. Le Maréchal quitta alors son Gouvernement, dans le dessein de faire un voyage dans ses terres ; mais en passant à Paris, il vint faire sa cour au Roi, qui lui ordonna de partir pour le Havre, que son armée assiégeoit. Il y commanda sous le Connétable de Montmorenci ; l'un & l'autre revinrent à la Cour après cette conquête, & le Connétable n'en sortit que pour livrer cette funeste bataille de S. Deni où il perdit la vie.

La réputation du Maréchal, l'an-

cienneté de ses services & la bienveillance de la Reine-mere, auroient pû lui faire obtenir le principal commandement des armées après la mort du Connétable; mais si ces avantages lui donnoient peu d'égaux, il n'en avoit pas moins de concurrens & de jaloux, égalemens disposés à blâmer la préference qu'on lui auroit accordée, & ce qu'il pouvoit entreprendre pour la justifier. D'ailleurs la guerre présente étoit une guerre civile, la plus dangéreuse & la plus difficile de toutes les guerres, en ce que les deux partis, dans le tems même de la plus grande animosité, conservent à beaucoup d'égard des intérêts pareils, toujours difficiles à connoître & souvent impossibles à ménager. Ainsi quand on parla dans le Conseil de donner un Général à l'armée destinée contre les Huguenots, la Vieilleville proposa le Duc d'Anjou frere du Roi, non qu'il ignorât que la naissance ajoute peu au courage, & qu'elle ne donne rien à l'expérience; mais parce qu'il sçavoit que le Conseil livré à une Reine impérieuse, idolâtre de son fils, n'oseroit s'opposer à son choix, & qu'il suffiroit d'avoir à la tête des troupes

un nom respecté, à l'ombre duquel la valeur & l'expérience des Généraux agiroient avec plus d'autorité.

Le Duc d'Anjou est nômé Généralissime des armées.

Le Duc d'Anjou fut donc nommé Généralissime des armées. Les Maréchaux de la Vieilleville, de Bissac & de Bourdillon, servirent à ce Prince de Lieutenans généraux dans la même armée. M. le Prince s'étoit retiré vers la Rochelle, où devoient se réunir les principales forces des Huguenots, & l'armée du Duc d'Anjou le poursuivoit avec plus de désir, que d'apparence de le joindre. Condé, pour l'arrêter, détachoit de tous côtés des partis, à mesure qu'il recevoit de nouvelles troupes, & ménaçoit toutes les Places qui se trouvoient sur son passage; on craignit surtout pour Poitiers, à cause du grand nombre de Protestans du voisinage, qui y avoient des intelligences. Le Duc d'Anjou y envoya le Maréchal de la Vieilleville, avec sa Compagnie de cent hommes d'armes, MM. d'Epinai, de Thevalle & un grand nombre de Noblesse. Son arrivée rompit tous les desseins que le Prince de Condé avoit sur Poitiers; & son parti ayant tenté de faire surprendre Lusignan, par quelques

troupes ramassées dans le Pays, elles furent attaquées, battuës, & leurs Chefs pendus par ordre du Maréchal.

Siége de S. Jean d'Angeli.

Il resta quelques mois à Poitiers pour y établir la sûreté ; & lorsqu'il vit que tout y étoit dans le calme qu'il souhaitoit, il vint mettre le siége devant S. Jean d'Angeli ; la résistance que fit cette Place, donna une grande réputation au siége, d'autant plus que le Maréchal, en l'attaquant dans les formes, faisoit agir les troupes avec la même vivacité, que s'il eût voulu la prendre d'assaut. La Cour s'entretint du siége de Saint Jean d'Angeli, & la haute Noblesse s'empressa pour s'y rendre.

Le Duc de Guise, ce fils fameux du Héros assassiné devant Orléans, aussi avide de gloire que son pere, accourût des premiers & y donna les plus grandes preuves de courage. Par respect pour sa naissance, le Maréchal lui offrit le commandement de l'armée ; & quoique le Duc de Guise, l'ayant refusé absolument, ne combattit que sous ses ordres, la plûpart des Historiens ont attribué à ce Prince la gloire d'avoir emporté la Place, qui est seulement dûë au Maréchal. Le Roi

l'avoüa hautement en lui donnant les provisions du Gouvernement de Bretagne, vacant par la mort de Martigues, tué à ce siége.

Le Prince de Montpensier désiroit depuis long-tems cette grande Place, & son peu de fortune le mettoit presque en droit de l'exiger; il l'a vint demander au Roi avec des instances qui furent vivement appuyées des personnes de crédit. Sa Majesté fit connoître à la Vieilleville ce qu'il désiroit de son désintéressement. Le Maréchal donna à l'instant sa démission, & il fut le premier qui complimenta celui-là même qui venoit de le dépoüiller.

La Vieilleville remet au Roi le Gouvernement de Bretagne.

Le Gouvernement de Bretagne étoit néanmoins par rapport à la fortune, le prix le plus considérable que la Vieilleville eut reçû de ses services, & la paix générale qui se conclut peu de tems après, lui laissoit moins d'espérance que jamais, de recouvrer l'équivalent d'un établissement aussi avantageux. Sa dignité de Maréchal de France, ne lui donnoit un rang supérieur qu'à l'armée & de l'emploi que pendant la guerre, & peut-être que ce Général eut été condamné à passer le reste de sa vie dans les trou-

bles de la Cour, ou dans l'inaction en quelqu'une de ses terres, si la France pacifiée par des traités, n'avoit toujours enfermé dans son sein des ennemis tous prêts à les rompre, & plûtôt fatigués que rassasiés de division, & de combats.

Chaque jour laissoit voir encore des étincelles du feu éteint, & de celui qui se ralluma depuis avec tant de fureur. On crut devoir employer toutes les ressources de la prudence, pour éviter les malheurs d'une guerre nouvelle, & le Conseil ordonna que les quatre Maréchaux de France visiteroient toutes les Provinces du Royaume : on accorda à chacun le droit de vie & de mort dans son département. Celui de M. de la Vieilleville comprit la Bourgogne, le Berri, le Bourbonnois, le Lyonnois, le Dauphiné, l'Auvergne, la Marche, le Vivarais & la Provence. Il parcourut ces différentes Provinces, où le bon ordre fut rétabli au moins en apparence, il s'attacha surtout au Dauphiné & au Lyonnois, où les Protestans formant le plus grand nombre, s'étoient rendus les plus forts; il fit ensorte que le Prince de Soubise son parent, à cause

de Parthenai, & le Comte de Sault devenus maîtres de Lyon, fortifient de cette Ville, la plus considérable de celles que ceux de leur Religion possedoient en France, & qu'ils avoient le plus d'intérêt à conserver. Les Chanoines de S. Jean, qui forment un des plus nobles Chapitres de l'Europe, y rentrerent avec les autres Ecclésiastiques Romain, que les Huguenots en avoient bannis, & la Messe s'y célébra dans toutes les Eglises avec une joye & des cérémonies extraordinaires.

Les Chanoines de Lyon rentrent dans leur Cathédrale.

Le Maréchal alla ensuite à Grenoble pour y rétablir le Parlement qui en avoit été chassé, & les Protestans lui céderent partout sans difficulté, à cause des troupes qui le suivoient. C'est en se mettant en état de l'emporter par la force, qu'on se met à l'abri des discussions. Les services que la Vieilleville rendit en cette occasion au Roi & à l'Etat, intéressoient aussi l'Eglise; & le Pape par reconnoissance, le fit assurer de l'honneur de sa bienveillance: il le choisit même pour rétablir la tranquillité dans Avignon.

Cette Ville si paisible sous les Rois

de Naples, & ensuite sous la domination des Papes, venoit d'éprouver qu'il n'est point d'azile, ni de dispositions capables de garantir des fureurs de Religion. Les Protestans s'étoient introduits jusques dans cette Ville Papale, & avoient formé des prosélites au milieu de cette foule de Prêtres Romains qui l'habitent. La petite Ville de Cisteron, voisine de la premiere, étoit devenuë une des Places des Huguenots; & leur garnison commandée par un Capitaine nommé Louboi, faisoit des courses jusqu'aux portes, & quelquesfois dans la Ville même d'Avignon. Le Maréchal reçût donc une Lettre du Pape, qui le prioit de s'y rendre, avec un ample pouvoir d'y commander.

Louboi, Commandant dans Cisteron, est sommé de rendre la Place.

Le Vice-Légat suivi d'un nombreux Clergé, vint le recevoir à la porte de la Ville, où sa présence rétablit d'abord le calme; sur le champ s'étant assuré des Catholiques qui étoient dans Cisteron, il fit sommer Louboi de lui rendre cette Place; & sur le refus des rébelles, il présenta l'escalade à la Ville. Louboi surpris, attaqué au-dehors & au-dedans, & se voyant sur le point d'être envelopé, se cassa la tête

d'un coup de pistolet, pour se dérober au dernier supplice ; dont la Vieilleville l'avoit menacé ; & ceux de ses malheureux complices qui ne périrent pas les armes à la main, furent roüés ou pendus.

Cette expédition jetta tant de terreur parmi les Protestans du Comtat, qu'ils ne témoignerent plus que des sentimens de soumission ; & le Pape satisfait, fit publier une Amnistie générale. Sa Sainteté vouloit reconnoître les services du Maréchal, par un présent considérable ; mais ce Seigneur le refusa, disant qu'il appartenoit à un Maître trop puissant & trop généreux, pour qu'il lui fut permis d'ajoûter rien à ses bienfaits. Ce refus étoit principalement occasionné par la conduite du Pape, qui pendant qu'il recevoit des services signalés du Roi, se liguoit avec l'Empereur, pour détourner les Suisses de faire alliance avec la France ; cependant ils avoient envoyé des Ambassadeurs au Roi, & ce Prince étoit à Lyon, où il attendoit le Maréchal avec d'autant plus d'impatience, que les Suisses l'avoient demandé expressément pour Ambassadeur auprès de leurs Cantons, dont quelques-

uns penchoient encore pour les ennemis de la France.

La Vieilleville va en Suiſſe avec le caractére d'Ambaſſadeur Extraordinaire.

Il ſe rendit donc en Suiſſe, avec le caractére d'Ambaſſadeur Extraordinaire, où après beaucoup d'efforts, il vint à bout de gagner à la France & de réunir au Corps Helvétique, le Canton de Lucerne, qui vouloit ſe ſéparer de leurs intérêts. Le ſuccès de cette négociation étoit important dans la ſituation préſente des affaires. La Vieilleville vint lui-même en informer la Cour : on ne peut exprimer la joye que l'on y eut d'une nouvelle auſſi intéreſſante, le Roi y fut plus ſenſible que perſonne ; ce Prince auroit bien voulu en témoigner efficacement ſa reconnoiſſance à la Vieilleville ; mais ne pouvant plus rien ajouter aux titres dont il étoit déja décoré, il lui fit les inſtances les plus vives pour le déterminer à fixer ſa réſidence à la Cour, afin de l'aider de ſes conſeils ; mais le Maréchal eut le courage de refuſer d'habiter un ſéjour auſſi dangéreux ; & le ſuccès de ſes ſervices l'ayant rendu moins néceſſaire, il préfera d'aller en ſes terres joüir d'une liberté qu'il ſe ſeroit vû obligé de vendre à la faveur.

La Vieilleville se retira donc à Durtal, comblé des faveurs de son Roi & estimé généralement de tous les Courtisans: on vit alors que le mérite & la vertu peuvent être quelquefois recherchés dans la retraite. La Cour qu'il avoit fui vint le chercher, le Roi, les Reines, les Ducs d'Anjou & d'Alençon, avec plusieurs Princes du Sang, vinrent lui rendre visite dans sa belle maison de Durtal, & y séjournerent pendant plus d'un mois. Le Maréchal les reçut avec la décence & la noblesse qui convenoit à un homme de sa qualité, qui a l'honneur d'avoir son Roi pour Hôte. Il donna à toute la Cour des fêtes magnifiques; mais il fut sage dans sa dépense: sa conduite fut en cela bien différente de celle de ces hommes nouveaux, qui par un faste orgüeilleux semblent vouloir exciter la jalousie du Maître même à qui ils doivent leur fortune.

L'envie & l'ambition, qui regnent ordinairement dans la Cour des Rois, troublerent bientôt la douceur, dont toute la Cour joüissoit à Durtal. Les marques d'amitié que Charles IX. donnoit à la Vieilleville & les communications intimes qu'il avoit fréquem- 1571. Sa mort.

ment avec lui, exciterent la jalousie la plus cruelle. On n'a jamais sçu d'où partoit le coup, mais ce qui est certain, c'est que le dernier jour de Novembre 1571. la Vieilleville fut empoisonné. Quelque chose que l'on pût faire, il fut impossible d'empêcher l'effet du poison, & ce grand homme mourut douze heures après l'avoir pris. Le Roi & toute sa Cour furent témoins de la triste catastrophe de ce grand homme, qui auroit, sans doute, par ses sages conseils & par sa conduite, prévenu les troubles affreux qui désolerent peu après les régnes malheureux de Charles IX. & de Henri III. son Successeur.



BLAISE



BLAISE
DE MONTLUC,

Nommé Colonel Général de l'Infanterie Françoise, Gouverneur de Sienne en Toscane, Commandant pour le Roi en Guyenne & Maréchal de France, sous les Rois Henri II. François II. & Charles IX.

CETTE Vie est celle d'un homme qui commença par être soldat, & dont les progrès lents, mais suivis & assurés, feront connoître comment avec de la naissance, des mœurs, de la conduite, de la capacité & du tems, on peut, sans le secours du hazard, sans bien & sans protecteur, parvenir à une grande réputation & à une brillante fortune. Il passa par tous les grades Militaires, & parvint successivement aux plus élevés. Il fut toujours fort employé dans les différentes situations de sa vie; de sorte, qu'on trouvera dans son histoire, des détails 1533.

certains, intéressans & circonstanciés sur les expéditions les plus importantes, exécutées sous ses yeux, pendant près de soixante & deux années qu'il porta les armes.

Naissance de Montluc.

Blaise de Montluc, nâquit au Château de ce nom; situé en Guyenne, dans le lieu de la Province le plus abondant, mais fort éloigné de la mer & des pays stériles, où l'on auroit pu trafiquer du surplus des denrées. Ce défaut de commerce, fait que l'argent est fort rare dans cette Province. Le nom de Montluc est ancien, & cette Maison est une des meilleures de la Guyenne; mais la fortune du Seigneur de Montluc, pere de celui dont il s'agit, étoit très-médiocre, son revenu se montoit au plus à mille livres. Voilà tout ce qu'il avoit pour se soutenir & pour donner de l'éducation à six enfans, dont celui-ci étoit l'aîné: deux d'entr'eux avoient déja embrassés l'état Ecclésiastique; celui-ci fut destiné au métier des armes; mais il fut d'abord Page du Duc Antoine de Lorraine, il resta auprès de ce Prince jusqu'à l'âge de 16 ans, il en sortit alors pour entrer dans le service; son premier emploi fut celui de simple soldat dans

la Compagnie d'un de ses parens, qui loin d'adoucir son service, le rendit encore plus difficile, afin de l'accoutumer de bonne heure aux grandes fatigues, ausquels il étoit aisé de prévoir que ce Gentilhomme devroit son avancement. Aussi remarqua-t'on dans tout le cours de la vie de Montluc, un reste de ce courage brusque, propre aux soldats, peu de pitié comme eux, un esprit de détail, & dans la plûpart de ses actions, des marques d'une bravoure, dont il fut autant redevable à l'habitude qu'à la nature. Son pere en l'envoyant à la guerre, lui avoit donné un cheval, des armes & vingt pistolles, en quoi consistoit toute sa légitime; cet équipage modeste fut le premier fond d'un soldat qui mourut fort riche & Maréchal de France.

Montluc servit en qualité d'Archer dans la Compagnie d'hommes d'armes du Duc Antoine, que commandoit le Chevalier Bayard; mais ayant entendu parler des grands exploits de guerre qui se faisoient en Italie, il résolut d'y aller demander de l'emploi au Maréchal de Lautrec, auprès duquel servoient deux de ses oncles. Ce Général à qui Montluc fut recommandé lui

Premiere campagne de Montluc.

donna une place d'Archer ; & ce fut avec la paye modique de ce dernier des emplois militaires, que Montluc fut obligé de s'entretenir pendant quelques années. Il étoit réduit à user d'une grande œconomie pour suffire à tout, & l'habitude la lui ayant fait conserver jusqu'à dans la haute fortune, où son mérite le fit parvenir, on lui reprocha un peu d'avarice ; ce qui n'étoit dans son principe qu'une sage précaution, devint dans la suite un défaut. Les places d'Archers, quoique les dernieres de l'armée, n'en étoient pas moins recherchées, & souvent une de ces places étoit occupée par deux ou trois Seigneurs, ce qui engageoit les Gentilhommes Archers comme eux, à de grandes dépenses. Pour subvenir au plus nécessaire, Montluc étoit obligé de se retrancher bien des choses ; il porta l'œconomie, ainsi qu'il le dit lui-même, jusqu'à se priver souvent de vin, réservant cette liqueur pour se fortifier avant ou après un grand travail ; il ne joüoit jamais, & ne se trouvoit à aucune partie de plaisir, dans la crainte de s'échaper & de se voir réduit à ne pouvoir remplir son service.

La guerre s'étant déclarée plus fortement que jamais en Italie, entre le Roi & l'Empereur, Montluc chercha à se trouver dans les occasions les plus périlleuses ; en deux jours il perdit deux chevaux qui furent tués sous lui, ils lui furent rendus par M. de Rocquelaure, cousin-germain de sa mere ; il en perdit encore trois autres peu de jours après, ce qui auroit épuisé pour jamais toute sa fortune, si la valeur du jeune Montluc ne lui avoit donné un grand nombre de protecteurs, dont la générosité répara ses pertes. Ils le délivrerent même de prison, où sans doute ce Gentilhomme seroit resté jusqu'à la paix, s'il n'avoit eu pour s'en tirer que le secours de sa famille. Peu de tems après Montluc se trouva à la bataille de la Bicoque, combattant à pied aux côtés du Seigneur Anne de Montmorenci, depuis Connétable de France, dont il acquit l'estime & l'amitié ; mais les troubles survenus depuis en France, & la division des premieres têtes de l'Etat, priverent Montluc d'un aussi puissante protection ; l'éducation qu'il avoit reçuë chez le Duc Antoine de Lorraine, le porta dans le parti des Guises, qui

Pertes qu'il fait.

étoit contraire à celui du Connétable.

Il va au Royaume de Naples.

L'infortune des François dans le Duché de Milan, après la bataille de la Bicoque, les obligea d'abandonner cette belle Province pour revenir en France. Les hommes d'armes ayant soutenus long-tems l'effort des ennemis dans le dernier combat, un grand nombre d'entre les plus braves y étoient péris, ce qui laissoit plusieurs places vacantes, on en donna une à Montluc; & comme on sçavoit son peu de fortune, on y ajouta une paie d'Archer à la solde ordinaire; mais la guerre changeant de lieu & les troupes de dispositions, il se trouva peu après obligé d'abandonner cette place avantageuse, pour entrer dans l'infanterie où il servit jusqu'à la fin de ses jours.

Revient en Guyenne.

Les ennemis vainqueurs de toutes parts, après avoir fait rentrer les François dans leur pays, en ménaçoient les frontieres & particuliérement les Provinces maritimes. Lautrec revenu en Guyenne, craignit pour Bayonne, la plus forte & la derniere des Places de la Guyenne, dont la conquête auroit donné entrée aux ennemis jusque dans le cœur du Royaume. Ce

Général ne voulant confier à personne la défense d'une Place aussi importante, s'y jetta lui-même avec ce qu'il put rassembler d'infanterie, laissant ordre à d'autres troupes de venir former un camp au-dessus de la Ville, afin de se trouver en état de recevoir continuellement de nouveaux secours, & de pouvoir opposer aux ennemis, une armée qui auroit le tems de se grossir à l'abri des murailles de Bayonne. Ce fut dans ces troupes & dans la Compagnie du Capitaine la Clotte, que Montluc prit une Enseigne; en ce tems-là, les Officiers de ce grade n'étoient attachés que pour un tems aux corps où ils se trouvoient employés. Ils changeoient d'Enseigne suivant les occasions, & la disposition en appartenoit absolument au Capitaine. La Clotte, avec quelques autres Compagnies, fut commandé à quelques jours de-là, pour aller reconnoître les ennemis qui étoient campés à S. Jean de Luz. On leur donna environ cent Gendarmes pour les soutenir, M. de Lautrec avoit reglé ce petit nombre sur le peu d'apparence que les partis ennemis fussent du côté où il envoyoit le sien.

Ils arriverent tous ensemble sans risque, jusqu'à un quart de lieuë de S. Jean de Luz, sur le haut d'une colline fort étenduë, & dont la pente étoit bornée par un ruisseau étroit, mais assez profond. Le Capitaine Carbon comme le plus ancien, commandoit toute la troupe; il laissa toute son infanterie sur le haut de la colline: il prit avec lui quarante chevaux, & tous les Gendarmes, il descendit la colline, passa le ruisseau, d'où il s'avança à la vûë des ennemis: là, il fit halte; ce Capitaine ne voyant aucun mouvement dans le camp Impérial, fit faire durant une heure un grand bruit de ses trompettes pour
1533. braver les ennemis; enfin il revenoit sur ses pas surpris de leur lâcheté, lorsque deux ou trois des siens qui s'étoient plus avancés que le gros de la troupe, vinrent à toute bride l'avertir que l'armée ennemie s'avançoit pour le combattre.

Déroute des François.

Carbon sur cet avis, s'arrêta pour mettre sa troupe en ordre & faire tête aux premiers escadrons, ne pouvant croire que toute une armée voulut s'ébranler contre un seul détachement; il culbuta en effet les premiers enne-

mis qui se présenterent ; mais voyant venir à lui plusieurs nouveaux escadrons pour l'enveloper, il commença à se troubler & à se mettre en désordre. Son infanterie remarquoit bien du haut de la colline où il l'avoit placée, son extrême péril ; mais elle remarquoit en même tems dans le fond de la plaine, de nouveaux ennemis qui venoient seconder les premiers ; ce qui faisoit croire aux plus résolus, que Carbon & les siens étoient perdus sans ressource. Montluc proposa cependant à la Clotte de faire avancer l'infanterie, pour tenter de dégager les Gendarmes ; Lautrec lui remontra que ce seroit s'exposer à être hâché en piéces avec eux, les ennemis se trouvant dix contre un.

Cependant les Gendarmes ranimés par le Seigneur de Grammont qui combattoit avec eux, se soutinrent avec beaucoup de valeur, tâchant de s'avancer le plus promptement qu'il seroit possible vers le ruisseau, afin de le mettre entr'eux & les ennemis ; mais comme ils s'avançoient avec succès, Grammont fut renversé, & son cheval tué sous lui. L'effort que fit ce Seigneur pour se dégager, &

le secours qu'on voulut lui donner augmenterent encore le désordre, ce qui donna plus de tems aux ennemis pour se fortifier, & plus d'inquiétude à l'infanterie, qui ne pouvoit se sauver sans le secours des Gendarmes. Montluc représenta alors à la Clotte, qu'y ayant un danger presque égal à aller soutenir la Gendarmerie, ou à se retirer sans elle, on devoit préferer le parti le plus glorieux & qui offroit le plus d'espérance. Les Officiers ne lui répondirent autre chose, sinon : *Ah! nous sommes tous perdus. Croyez-vous que nos fantassins veüillent vous suivre à la boucherie.* Alors Montluc regardant le désespoir de ses Chefs, comme un motif de s'emparer de l'autorité, dit aux soldats : *Allons, enfans, allons, secourir nos Gendarmes.* Cent d'entr'eux le suivirent, les autres resterent effrayés du péril, qui en effet sembloit inévitable. Montluc passa le ruisseau avec cette troupe, jettant vingt hommes sur une de ses aîles, avec ordre de coucher les ennemis en joüe sans jamais tirer; afin que les tenant ainsi en inquiétude, il eut le tems de faire ses charges avec plus d'ordre & de succès.

Corbon désespéré de s'être jetté dans un si grand péril, faisoit les plus grands efforts pour se dégager, sans néanmoins oser l'espérer ; mais lorsqu'il vit Montluc, le courage lui revint : *O Montluc, mon ami*, s'écria-t'il, *pousse hardiment, je ne t'abandonnerai pas*. Le premier avoit si bien pris ses mesures, qu'en faisant tirer à la tête des chevaux, il en avoit abattus près de cinquante à la premiere charge, ce qui auroit suffi pour mettre le désordre parmi les ennemis, s'ils n'eussent été à chaque instant secourus par leurs compagnons. Le Capitaine Carbon profitant de ce moment de relâche, prit au galop le chemin du ruisseau, qu'il passa avec toute sa cavalerie; les Gendarmes démontés, se tenant à la queuë des chevaux des autres. Alors Montluc demeura seul à l'entrée de la plaine, avec cent hommes seulement, contre plus de sept à huit cens chevaux, il regarda de toutes parts, & voyant un petit tertre escarpé au-delà du ruisseau, il y courut & de-là fit un feu si terrible, que les ennemis lui donnerent le tems de mettre entr'eux & lui un fossé assez large, pour ne pouvoir être franchi par les chevaux. Combat de Mon-luc.

Pendant qu'ils cherchoient un gué, Montluc s'avançoit à grands pas, vers le camp où les Gendarmes François s'étoient déja rendus.

Les ennemis le ſuivirent avec obſtination, le retardant autant qu'il leur étoit poſſible, pour donner le tems à un corps d'infanterie de leur armée, de joindre Montluc. Cet Officier étoit perdu ſans reſſource, s'il eut été capable de craindre; mais continuant de marcher avec réſolution, de ſe défendre juſqu'à l'extrêmité, il rencontra un marais qui ſuffiſoit pour le couvrir entiérement d'un côté, il l'étoit de l'autre par un foſſé; de ſorte, qu'il marcha ainſi ſans riſque environ un quart de liuë, les Gendarmes ennemis les pourſuivoient avec moins d'ardeur; depuis que la cavalerie Françoiſe étoit en ſûreté, ils ne jugeoient pas à propos d'acheter la défaite d'une poignée de ſoldats, au prix des hommes & des chevaux qu'elle pouvoit leur coûter. Cependant ils ſuivoient Montluc dans l'eſpérance de le tailler en piéces, auſſi-tôt qu'il auroit perdu le ruiſſeau & le marais qui le couvroient.

Montluc pénétrant leur deſſein,

fit halte un moment, pour donner le tems à ses soldats de reprendre haleine, & à M. de Lautrec de lui envoyer du secours. Au sortir de la tête du marais, il se jetta dans un verger fermé de fortes haïes & de-là dans un autre, & enfin dans un cimetiere entouré de murailles ; en un instant il se trouva environné de la cavalerie & de l'infanterie des ennemis, à l'exception d'un seul côté, qui aboutissoit à une ruë du Village, bordée en cet endroit-là de quelques maisons. Montluc se jetta à la hâte dans ce chemin, fit doubler le pas à ses soldats, afin de gagner avant les ennemis une riviere, dont les bords escarpés le couvriroient contre leur cavalerie, s'il venoit à bout de la passer. Cette riviere peu éloignée de Bayonne, avoit un pont au bout duquel le Capitaine Carbon avoit placé quelques chevaux, pour favoriser la retraite de Montluc, si la fortune l'amenoit jusques-là ; mais ce dernier se trouvant trop au-dessous du pont pour le gagner, sans courir risque d'être coupé par les ennemis, il se jetta suivi de toute sa troupe à corps perdu dans la riviere, qu'il passa sans autre perte que de trois hommes. Ensuite

il gagna le pont de l'autre côté de la riviere, où il se joignit aux troupes, que le Capitaine Corbon y avoit laissé. Ce secours étoit trop foible pour arrêter les ennemis; mais il suffisoit pour sauver Montluc, qui trouvant ses Archers dégarnis de flêches & ses Arquebusiers sans poudre, leur fit mettre l'épée à la main, pour montrer aux ennemis que pour avoir perdu quelques moyens de se battre, il n'en étoit pas moins résolu à les attendre. A cette vûë les ennemis rebutés, s'arrêterent quelque tems & reprirent ensuite le chemin du camp, laissant à Montluc la liberté de regagner Bayonne.

Au bruit du combat & de la défaite du Capitaine Carbon, M. de Lautrec avoit fait mettre toute sa garnison sous les armes, & lui-même étoit sorti jusque sur les glacis de la Place, voyant arriver Carbon tout couvert de sueur & de sang, suivi de quelques Gendarmes, les uns blessés, les autres démontés. Il demanda en colere à ce Capitaine, si c'étoit ainsi qu'il exposoit ses troupes & l'honneur de la France: *Ah! Monseigneur*, lui répondit Carbon, *il est vrai que j'ai fait*

une grande folie, jamais il ne m'est rien arrivé de pareil; je ferai plus sage à l'avenir. Lautrec demanda ensuite ce qu'étoit devenu Montluc. Carbon répondit qu'il s'étoit perdu pour les sauver, & qu'il étoit inutile de l'attendre; mais dans le tems qu'il parloit ainsi, deux Cavaliers vinrent apprendre au Maréchal que Montluc s'avançoit avec toute sa troupe. M. de Grammont qui reconnoissoit lui devoir la vie, prit soin de détailler au Maréchal tout ce qu'avoit fait Montluc; & cet Officier étant arrivé, M. de Lautrec lui dit en l'embrassant dans le jargon de leur commun Pays: *Montluc, mon ami, je n'oublierai jamais le service que vous avez rendu au Roi, je m'en ressouviendrai tant que je vivrai.*

En effet, ce Général le plus fier de tous les Seigneurs de son tems, même avec ses égaux, ne se parût jamais avec Montluc, il lui donna peu de tems après une Compagnie complette de trois cens hommes de pied, quoiqu'il eût à peine vingt ans: mais la prise de Fontarabie par les ennemis, jointe à quelques autres pertes, & la désertion du Connétable de Bourbon,

ayant réduit le Roi à réformer quelques-unes de ses troupes en Guyenne, la Compagnie de Montluc se trouva du nombre ; ainsi sa fortune élevée avec peine, se trouva tout à coup renversée par cet accident, & de Capitaine il redevint volontaire dans l'armée de Provence, que le grand Maître de Montmorenci, commandoit contre le Connétable de Bourbon.

Après cette campagne, qui se passa sans combat, Montluc suivit le Roi au siége de Pavie, & fut pris à la tête des enfans perdus, le jour de la bataille ; les vainqueurs avoient chacun des prisonniers d'importance, dont ils espéroient tirer une forte rançon. L'Officier entre les mains duquel étoit tombé Montluc & deux autres Gentilhommes de ses voisins, lui demanda qui ils étoient : *Nous sommes Gascons*, répondit-il, *& Gentilhommes ; mais sans autre bien que notre courage & l'espérance. Allez donc*, leur dit l'Officier Espagnol, *je vous rend votre liberté ; souvenez-vous comment les soldats de ma Nation en usent avec les soldats de la vôtre.* Cette générosité qui fut très-
1534. applaudie, seroit devenuë inutile peu de jours après ; car le Connétable de

Bourbon accablé du nombre des prisonniers, donna ordre à tous ceux qui seroient prouvez hors d'état de païer rançon de se retirer aussi-tôt, afin d'épargner les vivres. Il les obligea même de partir sans en emporter; de sorte, que depuis Pavie jusqu'à Embrun, les François ne mangerent que des choux & d'autres légumes qu'ils cueïlloient dans les champs.

Montluc se retira dans la maison de son pere, plus pauvre encore qu'il n'en étoit parti, & il y demeura jusqu'à ce que la guerre fut déclarée entre le Roi & l'Empereur. M. de Lautrec lui envoya une commission de Capitaine de huit cens hommes, avec lesquels il le suivit au Royaume de Naples. Le premier siége où Montluc se trouva, fut celui d'Ascoli, Ville forte par sa situation & par le nombre de bons soldats qui composoient la garnison. Il souhaitoit depuis longtems de se trouver à un siége, les occasions périlleuses pouvant seules avancer sa fortune; sa résolution étoit de courir tous les risques du premier assaut, de monter à la brêche & d'y mourir, ou d'entrer le premier dans la Ville. Montluc exécuta ce dessein,

mais avec beaucoup plus de danger qu'il n'avoit pû le prévoir. Les ennemis avoient une seconde muraille assez foible, mais à laquelle le canon affoibli par la résistance de l'autre, n'avoit fait qu'un trou peu spacieux.

Assaut sanglant.

Montluc suivi des gens de pied François & Allemans, franchit la brêche, & passe par ce trou avec quinze ou vingt soldats, croyant être suivi par les autres ; mais les ennemis avoient eu le tems de renverser une grosse pierre pour boucher ce passage ; de sorte, que Montluc se trouva avec sa petite troupe enfermé dans la Ville.

Blessure de Montluc.

On tiroit sur lui, non-seulement de la ruë ; mais encore des fenêtres & du haut des maisons. Il reçut d'abord un coup qui lui perça la rondache & le bras de part en part au-dessus du poignet ; ensuite un autre sur la jointure de l'épaule & du bras qui lui fit perdre le sentiment ; il tomba en cet état contre le trou de la muraille, d'où ceux de ses gens qui étoient demeurés dehors lui voyant seulement les jambes, le tirerent avec tant de force, le croyant mort, qu'ils lui disloquerent les bras & les jambes, & le laisserent rouler tout le long de la brêche jus-

qu'au fond du fossé. La douleur de cette chûte lui rendit le sentiment ; & se persuadant que le bras blessé, dont il avoit perdu l'usage, étoit demeuré dans la Ville, il demanda qu'on alla le chercher, se plaignant amérement des soldats qui l'avoient abandonnés.

La Bastide Lieutenant de Montluc, ému des plaintes de ce Capitaine, le fait asseoir sur la brêche, prend des échelles, & recommence un nouvel assaut, voulant, disoit-il aux soldats, venger leur Chef. Quelques-uns voulurent emporter Montluc ; mais il le refusa, encourageant ses soldats de la voix, & leur montrant le sang dont il étoit couvert ; enfin la Ville fut emportée avec un grand massacre, quoique Montluc priât avec beaucoup d'instance qu'on épargnât le sang des ennemis, & surtout les femmes & les filles ; mais les soldats plus animés par la vûë de ses blessures, que contenus par ses discours, tuerent tout jusqu'aux femmes & aux enfans, & réduisirent ensuite la Ville en cendres.

On rapporta Montluc dans sa tente, où ses playes ayant été visités, les Chirurgiens conclurent à lui couper

le bras. Il ne pouvoit ſe réſoudre à ſouffrir cette opération, ni ſe conſoler de demeurer eſtropié pour toute ſa vie dans une ſi grande jeuneſſe. Il avoit fait priſonnier quelque tems auparavant un jeune Chirurgien, qui avoit ſervi M. le Connétable de Bourbon, lui ſeul étoit d'avis qu'on ne coupât point le bras à Montluc, ſon ſentiment fut préferé.

Cependant M. de Lautrec, à qui on avoit fait tout craindre pour la vie de Montluc, s'il ne ſe ſoumettoit à l'opération, lui envoya dire qu'il le prioit de ne pas s'expoſer à périr, en craignant de perdre ſa fortune avec ſon bras; que ſi le Roi ne lui donnoit pas dequoi vivre, ſa femme & lui avoient quarante mille livres de rente, dont ils l'aideroient avec joye tout le reſte de ſa vie. Montluc le fit remercier de ſes bontés, en lui diſant, que les quarante mille livres de rente en entier, ne le conſoleroient pas de la perte de ſon bras, & qu'il étoit réſolu de vivre & de mourir tout entier. On porta cette réponſe à M. de Lautrec, qui dit: « Montluc fait bien; auſſi me répen» tois-je de lui faire perdre ſon bras; » car s'il fut mort, je me le ſerois tou-

» jours reproché ; & d'un autre côté, » je l'eusse vû avec peine vivre sans » bras. » Enfin il le fit porter à Termes de Bresse, chez un Gentilhomme à lui, & emmena deux des principaux de la Ville, pour sûreté de sa personne.

Montluc demeura dans cette Ville environ trois mois, au bout desquels se trouvant en état de supporter la litiere, il se rendit à l'armée, qui étoit campée alors dans la terre de Labour. Son intrépidité lui avoit acquis l'amitié du fameux Pierre de Navarre, soldat de fortune comme lui ; il parla fortement en sa faveur au Maréchal de Lautrec, & obtint pour lui la confiscation d'une terre de douze cens ducats de rente, nommée la Tour de la Nunciade, une des premieres Baronies du Royaume de Naples. Ce bienfait, joint aux appointemens de Montluc, le rendit un des plus riches Capitaines de l'armée ; mais le sort tarda peu à lui faire éprouver un second revers.

Les François perdirent bientôt après le Royaume de Naples, & Montluc toute la fortune qu'il avoit dans ce Pays-là. Il revint donc encore une fois

les avant de pouvoir rien entreprendre, ce qui le força de consumer la plus grande partie des vivres qu'il avoit amenées d'Italie. Pour le gêner encore davantage, le Roi ordonna au Baron de la Garde & au Capitaine Torrine, de brûler tous les moulins qui étoient vers Arles, ce qu'ils exécuterent avec beaucoup de succès; mais il en restoit un, nommé le moulin d'Auriole, d'où l'Empereur tiroit assez de farine pour la consommation de sa maison & de six mille vieux soldats Espagnols, qu'il regardoit comme la force de son armée.

Le Roi averti de l'embarras où la ruine de ce moulin plongeroit l'Empereur, manda aux Seigneurs de Barbezieux & de Montpezat, de le faire brûler à quelque prix que ce fût. On le proposa au Capitaine du Guast, homme déterminé & capable de toutes sortes d'entreprises; mais qui néanmoins refusa celle-là, alléguant que de Marseille au moulin d'Auriole, il y avoit cinq lieuës & quatre seulement du camp de l'Empereur, d'où l'on ne manqueroit pas d'envoyer contre lui assez de troupes pour l'accabler; que d'ailleurs le moulin étoit situé aux

pieds

pieds d'une petite Ville, où il y avoit assez de soldats pour le battre, quand même l'Empereur ne leur enverroit point de secours; qu'il y avoit aussi des rivieres à passer, des collines, des villages, des ravines, tous obstacles capables de l'arrêter & de le livrer aux ennemis; & que quand même il seroit assez heureux pour brûler le moulin, il étoit impossible à ses soldats de faire dix lieuës sans se reposer, & de se reposer sans se perdre.

Les Gouverneurs de Marseille envoyerent cette réponse au Roi, qui faisant seulement attention au dernier article, manda sur le champ à M. de Barbezieux, qu'il cherchât quelqu'un de plus zélé que du Guast, la destruction du moulin étant d'une si grande importance, qu'il croyoit l'acheter peu cher, s'il ne lui en coûtoit que mille soldats, (tant on fait bon marché des hommes.) Fonterailles autre Officier, connu pour un des plus braves de l'armée, refusa aussi de se charger de cette expédition, après en avoir bien examiné tous les inconvéniens, ce qui causa beaucoup de dépit au Roi. Enfin Montluc se présenta: il avoit pris une carte exacte & bien

Montluc brûle le moulin d'Auriole.

détaillée, des lieux où il avoit à passer pour se rendre au moulin d'Auriole; & ses mesures, selon lui, étoient si justes, qu'avec un peu de fortune, il comptoit réussir. Son dessein fut proposé à M. de Berbezieux, qui le loüa beaucoup; mais qui par amitié pour sa personne, voulut d'abord le détourner de l'exécution. On avoit offert mille hommes au Capitaine du Guast, Montluc n'en demanda que cent vingt; mais il les choisit entre les plus braves, les plus robustes & les plus dispos de la garnison; il demanda aussi trois guides parfaitement instruits du pays.

M. de Barbezieux & Montpezat se recrierent sur le petit nombre d'hommes que Montluc choisissoit, & lui ordonnerent d'en prendre davantage, ce qu'il refusa de faire en disant, qu'il lui suffisoit de cent vingt hommes pour brûler un moulin par surprise; & qu'à l'égard du retour, il seroit plus assuré avec une petit nombre qu'avec un plus grand, ne pouvant échaper à l'Empereur s'il étoit poursuivi, que par ruse & non par la force. Montpezat goûtant à demi ses raisons, dit à M. de Barbezieux: *Laissons-le aller, s'il se*

perd, on ne pourra s'en prendre à nous, & le Roi verra qu'au moins on a tenté de le satisfaire.

M. de Villebon qui avoit grande autorité dans la Ville, étoit alors indisposé contre Montluc, ne pouvant, disoit-il, souffrir sa présomption & ses bravades, il lui dit d'un air railleur : *Je parie que M. de Montluc, non-seulement avec ses cent vingt hommes brûlera le moulin d'Auriole ; mais qu'il ira battre l'Empereur, & nous l'amenera prisonnier.* Montluc le regardant avec l'air brusque d'un soldat, lui répondit : *Parbleu, Monsieur, vous ressemblez au cogne fêtu ; vous ne voulez rien faire, ni rien laisser faire aux autres.* M. de Barbezieux interrompit cette dispute, en disant que puisque Montluc le vouloit, il lui laissoit la liberté de partir. Alors pour que le projet ne transpirât pas, on fit fermer les portes de la Ville jusqu'à l'entrée de la nuit, que Montluc se présenta à celle par où il devoit sortir.

Toute la garnison de Marseille s'étoit rassemblée dans cette ruë, chacun vouloit suivre Montluc ; M. de Barbezieux étoit avec Montpezat au-delà du guichet de la porte, pour voir

ſortir les ſoldats deſtinés à l'expédition ; ils les tiroient par la main l'un après l'autre, pour empêcher qu'il n'en ſortît de ceux que Montluc n'avoit pas choiſis. M. de Tavanes, depuis Maréchal de France, s'obſtina à le vouloir ſuivre avec vingt Gentilhommes de ſes amis, tous braves & propres à un coup de main. M. de Barbezieux appercevant Tavanes, voulut l'obliger à rentrer dans la Ville ; mais celui-ci s'obſtina de telle ſorte, que le Gouverneur fut contraint de le laiſſer aller, de façon que dans les cent vingt ſoldats de Montluc, il ſe trouva près de quatre vingt Gentilhommes. Montluc s'avança à la faveur de la nuit dans un grand ſilence : tout à coup il entendit le bruit d'une troupe de cavalerie derriere lui ; c'étoit M. de Cartelpers, Lieutenant de M. de Montpezat, qui étant lié d'amitié avec Montluc, avoit voulu le ſuivre ; il étoit accompagné de vingt hommes d'armes, qui furent d'un grand ſecours à Montluc.

Quand ce Capitaine fut arrivé à quelques lieuës, il donna ſoixante hommes au centenier de la Compagnie, avec ordre de s'éloigner de lui

de cent pas, & de marcher d'un pas reglé pour se trouver toujours à la même distance ; il lui donna un guide, un autre à Castelpers, qui prit le grand chemin, il garda le troisiéme & continua sa route dans un grand silence. Enfin ils trouverent les montagnes voisines d'Auriole, qu'ils eurent beaucoup de peine à traverser, ayant choisi exprès, pour être moins exposé aux découvertes, les chemins les moins pratiqués.

Après avoir franchi ces obstacles, Montluc arriva au Bourg d'Auriole. Il posta son Lieutenant à la porte même dans deux maisons, avec ordre d'empêcher la garnison de sortir, & de ne point quitter ce poste pour venir le secourir. Montluc alla ensuite droit au moulin ; mais pour y aller, il falloit passer le long de la muraille du Bourg ; les sentinelles l'entendirent, & crierent qui vive : Montluc répondit *Espagne*, au lieu d'Empire. Le sentinelle s'appercevant de l'erreur du mot, tira son coup d'arquebuse, ce qui fit prendre les armes à la garnison. Montluc voyant qu'il n'avoit plus de tems à perdre, voulut se jetter à corps perdu dans le moulin ; mais il en trouva la

porte fermée, avec une barre de fer & un coffre derriere ; on vint à bout de la rompre à coups de hâche, & les soldats entrerent à la file. Montluc & M. de Tavanes furent long-tems presque seuls dans la salle basse du moulin ; les soldats qui le gardoient au nombre de soixante, étant montés au-dessus où ils se défendoient avec avantage ; Montluc ordonna d'enfoncer la couverture du moulin pour les déloger, ce que les ennemis ayant entendus, ils se jetterent la plûpart dans la riviere, & le reste fut tué.

1535.

L'Empereur sort de Provence.

Cependant le Gouverneur du Bourg entendant le bruit du combat, voulut aller au secours du moulin avec toute sa garnison; mais il fut arrêté à la porte du Bourg, par le Lieutenant que Montluc y avoit laissé. Le Gouverneur se battit avec intrépidité, mais ses efforts furent inutiles, il lui fut impossible de passer, & il vit du haut du Bourg l'incendie du moulin, dont Montluc fit rouler les meules dans la riviere & emporter tous les ferremens, afin que les ennemis ne pussent le rebâtir. Après cette expédition, Montluc jugeant que son Lieutenant devoit soutenir avec beaucoup de peine l'effort de la garni-

son, pria M. de Cartelpers de se montrer aux ennemis avec ses vingt chevaux, pour ôter aux Impériaux l'envie de sortir ; ensuite il alla retirer son Lieutenant, & reprit au grand pas le chemin de Marseille. Les ennemis les voyant descendre la montagne, s'apperçurent de leur petit nombre, & firent une sortie ; mais Montluc avoit déja gagné une colline voisine, d'où bientôt il les perdit de vûë. Ce Capitaine avoit pris en allant le chemin le plus difficile, afin que les soldats trouvassent du délassement dans la facilité du retour ; Montluc ne voulut pas leur permettre de faire alte, & ils mangerent en marchant du pain qu'il avoit eu la précaution de faire emporter avec eux.

Lorsqu'ils furent à deux lieuës de Marseille, Montluc entendit un bruit terrible du canon de la Ville & des galeres, ce qui lui fit croire que l'Empereur l'avoit enfin investie ; cette persuasion quoique fausse, lui fut extrêmement utile ; car elle le fit penser à changer de route & à traverser le chemin montagneux, qui conduit au pied de Notre-Dame de la

Garde, d'où il espéroit qu'on lui donneroit les moyens d'entrer dans la Ville. Ce chemin étoit beaucoup plus long, que celui qu'il avoit eu dessein de suivre, & les soldats qui avoient marchés toute la nuit, furent encore obligés de marcher tout le jour. Pour surcroit de malheur, le Gouverneur de Notre-Dame de la Garde n'ayant eu aucun avis de leur arrivée, les prit pour des ennemis, & fit tirer le canon sur eux jusqu'à ce que Montluc lui eut fait connoître qui il étoit. Le bruit que cet Officier avoit entendu, étoit celui d'une forte escarmouche, que l'Empereur avoit fait donner à la Ville, pour se vanger de la destruction du moulin d'Auriole; mais ses troupes ayant été fort maltraitées, il les retira de devant la Ville.

M. de Barbezieux s'étoit rendu à la
1537. porte pour examiner leur marche, quand Montluc parut de l'autre côté, il rentra dans la barriere le prenant pour un ennemi; & après l'avoir reconnu, il le traita avec assez d'indifférence: il prétendoit s'attribuer à lui seul toute la gloire de cette exécution. En effet, lorsque M. de Barbe-

zieux en rendit compte au Roi, il ne parla point de Montluc, ce qui le priva de l'honneur & de la récompenſe qu'il s'étoit promis. Cette injuſtice le piqua ſi vivement, qu'il remit ſon emploi & ſe retira chez lui, pour y attendre l'effet des bons offices que des Chefs plus équitables promettoient de lui rendre.

Montluc eſt fait Capitaine de gens de pied.

1538.

M. de Montmorenci alors Grand-Maître de France, le manda à la Cour pour lui donner une Compagnie de gens de pied, ce qui étoit depuis longtems l'objet de ſes ſouhaits. L'armée où Montluc devoit ſervir, étoit deſtinée pour le ſecours de Téroüane aſſiégée : Sa Compagnie forma une partie de la garde de M. le Dauphin, depuis Roi ſous le nom de Henri II. Les deſſeins du Roi ayant été remplis en Picardie, Montluc fut commandé pour conduire deux Compagnies d'infanterie dans le Piémont ; il paſſa le pas de Suze avec le Connétable de Montmorenci, & fut dangéreuſement bleſſé au ſiége de Barcelonette. Il comptoit alors avoir perdu le mérite de cette campagne, à cauſe d'une tréve qui fut concluë pour dix ans ; mais l'Empereur l'ayant enfrainte, la guerre

recommença plus vivement que jamais dans le Piémont, sous les ordres du Maréchal de Brissac.

Avant d'aller servir sous ce Général, Montluc suivit M. le Dauphin au siége de Perpignan, & s'attacha particuliérement au Connétable, qui voulant avoir une connoissance parfaite de l'intérieur de la Place, engagea Montluc à aller visiter ses fortifications, il s'habilla donc en Cuisinier, se disant au Président Poiet, qui étoit alors en conférence avec un Officier de la garnison. Sous ce titre Montluc entra dans la Place, fit le tour des murailles, examina avec attention tout ce qui servoit à leur défense, & vint ensuite en rendre compte au Connétable, ainsi que de la peur qu'il avoit euë; un soldat de la garnison s'étoit attaché à le reconnoître & le nommoit, comme l'exemple d'une ressemblance singuliere avec M. de Montluc, ce qui lui causa tant de frayeur, qu'il jura au Connétable que pour sa dignité même, il ne voudroit pas une seconde fois s'exposer à un pareil danger. Le supplice étant égal pour les espions, de quelque qualité qu'ils soient.

Le siége de Perpignan n'eut pas un succès heureux, ce qui chagrina beaucoup M. le Dauphin : le Roi se plaignit de sa conduite ; & son mécontentement alla si loin, que le jeune Prince ayant nommé à une Compagnie vacante, le Roi refusa l'Officier choisi & donna la Compagnie à Montluc. Il se trouva alors fort embarrassé sur ce qu'il avoit à faire, dans une occasion où il s'agissoit de déplaire au Dauphin ou de désobéir au Roi ; de ces deux partis également dangéreux, il choisit celui dans lequel il voyoit plus davantage. Il prit la Compagnie, & fit ensuite supplier M. le Dauphin, d'excuser la nécessité où il se trouvoit d'accepter une place qu'il demandoit pour un autre. Le Dauphin ne fut nullement appaisé par cette démarche, & il profita dans la suite de toutes occasions qui se présenterent de mortifier Montluc. Un jour que cet Officier au retour d'un rude escarmouche, se vantoit d'être arrivé aux ennemis le premier & au camp le dernier : *Cela est vrai*, lui dit le Dauphin, *parce que vous avez pris pour revenir un chemin plus long que les autres.*

Les ennemis de Montluc firent trop

valoir cette raillerie du Dauphin, cela fut cause que peu après ce Prince lui rendit ses bonnes graces ; il fut si touché de voir qu'un brave Officier utile au service du Roi & au sien, fut exposé au traits satyriques des Courtisans, qu'il résolut de réparer publiquement le tort qu'il lui avoit fait : l'ayant remarqué un soir à son souper, il l'appella pour s'informer de quelques opérations militaires, ne pouvant, lui dit-il avec bonté, rien apprendre plus sûrement, que par la bouche d'un Officier aussi prudent que courageux. Montluc pleura de joye à cette espéce de satisfaction que lui faisoit le Dauphin, il lui jura un attachement éternel pour sa personne ; & depuis ce tems-là, il le nomma toujours son bon Maître, se regardant comme plus particuliérement à lui que le reste de ses sujets. Enfin on leva le siége de Perpignan, malgré le dépit du Dauphin : la guerre continua seulement dans le Comté de Nice & dans le Piémont.

Le Maréchal de Brissac commandoit dans cette Province, Montluc vint l'y trouver avec sa Compagnie, dans l'espérance d'avancer rapidement sous un

Général équitable & ami des Officiers. Brissac connoissoit depuis long-tems Montluc comme un homme de main, utile surtout dans le genre de guerre qu'il avoit à soutenir dans le Piémont, où la surprise & la ruse devoient plus souvent être mises en usage que la force. Il l'occupa d'abord aux siéges des petites Places qui étoient aux environs de Turin. Son dessein étoit d'en chasser les ennemis, & d'y faire subsister ses troupes par le moyen des vivres de cette Province, parce qu'il étoit trop difficile d'en faire venir du Lyonnois, d'où jusques-là les François avoient été obligés de tirer une partie de leur subsistance.

Montluc fut aussi chargé de faire des courses fréquentes sur le pays ennemi. Un jour qu'il avoit poussé sa marche un peu loin, il entendit dire que M. de Savoye étoit à la Messe à une demie lieuë de lui dans un petit Village, où il n'avoit pour sa garde que trente hommes de cavalerie au plus : il résolut de se rendre maître de sa personne ; mais comme un dessein d'une si grande importance ne pouvoit être suivi avec trop de précaution, il craignit que les Païsans mal

instruits, n'eusse diminué le nombre des gardes du Duc ; il voulut pour marcher à coup sûr, être accompagné de Gabaret, Capitaine de cavalerie ; celui-ci s'étant fait attendre trop long-tems, Montluc ne put arriver qu'un quart d'heure après le départ du Duc de Savoye, dont la prise n'avoit dépendu que d'un peu plus de diligence : cet événement auroit fini toute la guerre du Piémont. Pour l'indemniser d'avoir manqué cette occasion, dont les soldats paroissoient inconsolables, Montluc chercha les ennemis avec plus d'ardeur que jamais. Il rencontra enfin deux Enseignes de gens de pied & une Compagnie de cavalerie, que la Trinitat Officier général de l'Empereur, conduisoit avec un grand convoi de farines, sur environ quatre cent chevaux. Montluc les observa quelque tems, ensuite quoiqu'inférieur en force, il marcha droit aux ennemis.

La Trinitat qui méprisoit la petite troupe de Montluc, ne daigna pas s'arrêter ; il marcha toujours tambour battant, comme s'il n'avoit pas reconnu les François. Montluc par l'habitude qu'il avoit de la guerre, vint à bout

de les compter, quoiqu'il en fut assez éloigné, & il trouva qu'ils étoient environ cinq cens. Il se tourna alors vers ses soldats, & leur dit : » Amis, nous » avons manqué M. de Savoye, il faut » prendre tout ceci : ces gens-là sont » trois fois plus forts que nous ; mais » nous les battrons : vous sçavez que » mon pressentiment ne m'a jamais » trompé. » Montluc avoit fait acroire à ses gens qu'il avoit dans les grandes occasions un certain présage des succès, & ceux-ci le croyoient toujours sur sa parole ; ils allerent donc tête baissée aux ennemis, en criant : *combattons, combattons* ; ils chargerent avec tant de furie, qu'ils les étonnerent ; mais la Trinitat les rassura bientôt, & il sçut mettre ses troupes en si bonne disposition, que Montluc commença à craindre malgré son prétendu pronostic ; cependant il fit redoubler les charges, & pendant ce tems-là il étoit uniquement appliqué à trouver le moyen de pénétrer dans leurs rangs. 1558.

Le courage des soldats Impériaux ne répondoit pas à la capacité de leurs Chefs, ils se troublerent ; & malgré les efforts des Officiers, ils commencerent à se mettre en désordre ; aussi- Montluc défait un convoi.

tôt que Montluc s'en apperçut, il détacha sur eux quaranteGendarmes, qui à grands coups de sabre taillerent en piéces la plus grande partie de ces soldats : mais ceux de Montluc penserent trouver leur ruine dans leur propre victoire. A peine le combat fut-il fini, qu'ils se jetterent sur le bagage avec tant d'avidité, que si vingt hommes des ennemis se fussent réunis pour les combattre, ils les eussent vaincus sans résource, tant ils étoient occupés à butiner ; chaque soldat étoit si chargé des dépoüilles des ennemis, que plusieurs succomboient sous le faix, sans que pour cela aucun voulut en laisser la moindre partie. Cependant il ne foüillerent point les morts, sur lesquels les païsans trouverent plus de vingt mille livres en espéce. Cet argent étoit le payement de leur soldat, qu'ils avoient reçuë la veille même du combat. Cet exploit de Montluc lui fit d'autant plus d'honneur, que la plûpart des autres Capitaines de l'armée avoient éprouvés des succès contraires. M. d'Aussan venoit d'être défait à la tête d'un corps considérable, ce qui avoit beaucoup chagriné les Généraux, parce jusqu'alors les

armes Françoises s'étoient acquis beaucoup d'honneur dans cette campagne.

Cependant le siége de Fossan fut résolu & entrepris; Cezar de Naples, Lieutenant pour l'Empereur dans le Piémont, vouloit secourir la Place à quelque prix que ce fût. Il fit marcher pour cela vers la Ville un corps d'infanterie Italienne & un autre d'Espagnols, soutenu d'un grand nombre de Gendarmes. M. de Terme qui commandoit au siége, fut averti par un espion de la marche des Italiens; mais il ne sçut rien de celle des Espagnols, ni de la cavalerie; de sorte qu'il crut n'avoir à combattre qu'une partie des ennemis. Il fit venir Montluc, à qui il ordonna de prendre quatre cens hommes d'infanterie, qui seroient soutenus de deux Compagnies de cavalerie. Il croyoit que ce nombre devoit suffire, pour rompre les mesures des ennemis. Montluc partit dans cette persuasion, & marchoit à une défaite certaine : mais heureusement pour lui, il rencontra Cental, Capitaine de cavalerie. Cet Officier fatigué d'une longue marche, pria Montluc de vouloir lui donner quelques heures de

Siége de Fossan.

repos, & qu'il seroit de son expédition. Montluc se fâcha d'abord de ce retardement ; & bien plus, quand étant arrivé à l'endroit indiqué, il vit que les Italiens étoient déja passés. Il commençoit à reprocher cet accident à M. de Cental, lorsque jettant les yeux de l'autre côté de la plaine, il apperçut les Espagnols & la cavalerie des ennemis. Il vit alors que si il fut arrivé plûtôt, il auroit eu à combattre ensemble ces deux troupes réunies. Il se cacha donc autant qu'il lui fut possible, afin que les Italiens qui marchoient fort vite, s'éloignassent assez des Espagnols pour ne point entendre le bruit du combat qu'il vouloit livrer à ceux-ci.

Combat de Montluc.

Les Espagnols se trouvant dans une vallée fraiche & agréable, voulurent se reposer : cette alte favorisa encore le dessein de Montluc ; il arrangea sa troupe, descendit dans la vallée & attaqua les Espagnols, qui le reçurent avec beaucoup d'ordre & de courage ; ils tâchoient cependant toujours d'avancer, quoiqu'en combattant, dans l'espérance de rejoindre les Compagnies Italiennes. Montluc les poursuivit avec tant de vivacité, qu'ils en

vinrent deux fois aux mains, sans que les Espagnols se rompissent. Ils avoient eu l'habileté de se couvrir d'un fossé assez profond, pour que la cavalerie Françoise ne pût les aborder ; de sorte, que n'ayant à combattre qu'à coups de piques & d'épées, une marche prompte les délivroit de tout danger.

Montluc qui s'en apperçut, ordonna 1539. à sa cavalerie de faire ses efforts pour passer ; dix à douze Gendarmes qui en vinrent à bout, se virent d'abord démontés à coups de piques : cette résistance rebuta les autres : *Ah ! Cental*, s'écria alors Montluc, *vous avez donc plus peur de perdre vos chevaux que la victoire ?* Cet Officier animé par le reproche de son compagnon, risqua de périr pour le seconder ; & franchissant le fossé, il se trouva aux mains avec les ennemis. Ils n'en résisterent pas avec moins de courage, & combattirent de telle sorte, que Montluc ne doutoit point de sa perte, s'ils étoient secondés des Italiens. Comme il craignoit toujours qu'il ne vint du secours aux ennemis : il fit de nouveaux efforts pour animer ses cavaliers : *Ah ! mon ami*, dit-il au Capitaine de Mons, qui en commandoit

une partie, *faudra-t'il que nous ayons aujourd'hui la honte, de ne pouvoir vaincre à forces égales.* Ensuite se tournant vers son neveu nommé Serillac, qui servoit aussi dans la cavalerie : *Et toi aussi mon neveu*, lui dit il, *m'abandonneras-tu ? refuseras-tu de donner sur les ennemis ?* Serillac voyant son oncle la hallebarde à la main, se jetta à corps perdu dans les rangs des Espagnols, & quoique dans l'instant même son cheval eut été tué sous lui de sept coups d'arquebuse, il combattit à pied avec une ardeur surprenante ; son exemple anima les autres troupes, les Espagnols enveloppés de toutes parts, furent rompus & renversés.

On détruit le pont de Carignan.

A peine Montluc fut-il sorti du danger qu'il avoit couru dans ce combat, qu'il retomba dans un autre. M. de Termes vouloit rompre le pont de Carignan, pour ôter aux ennemis la communication qu'ils avoient avec le païs situé au-delà de la riviere. L'entreprise étoit d'autant plus difficile, que les ennemis gardoient ce pont avec beaucoup de soin. Dix-sept Enseignes d'Infanterie, des Suisses & de la Cavalerie furent commandés à ce sujet. M. de

Boutieres voulut aussi que l'on menât deux pieces de canon, afin d'abattre une maison de pierre située à l'entrée du pont, où les ennemis avoient logés quelques Allemans. Le canon eut à peine tiré la premiere volée, que le toit s'écroula; les ennemis en sortirent, & ils furent à l'instant chargé & mis en fuite par Montluc. La lune étoit fort claire, on voyoit sans peine d'un bout du pont à l'autre; mais en certains momens il tomboit un verglas si épais, qu'il obscurcissoit entierement l'air & glaçoit les mains des soldats. On avoit mis environ cent païsans armés de haches dans huit bateaux, pour couper le pont: ils travailloient avec beaucoup d'ardeur, lorsqu'un corps des ennemis entendant le bruit de leurs coups, s'approcha de la troupe de Montluc, à la faveur d'un moment d'obscurité, ils firent à l'instant une décharge de leurs arquebuses, & puis s'en retournerent au plus vîte. Montluc qui s'attendoit bien qu'ils reviendroient dans peu en plus grand nombre, se disposa à les recevoir.

En effet Colonne qui se trouvoit àl a tête des ennemis de ce côté-là,

rassembla douze cens hommes, avec lesquels il vint tête baissée & leur fit faire, en tirant tous à la fois, une décharge de leurs arquebuses. Heureusement pour Montluc, sa troupe se trouva dans un terrain plus bas que celui qu'occupoit les Espagnols, de sorte que leurs coups s'élevant trop ne blesserent personne; mais ils firent peur à tous les soldats, tant François qu'Italiens & Suisses, qui tous ensemble prirent la fuite, & laisserent Montluc seul vis-à-vis des ennemis. L'obscurité le sauva, les ennemis n'ayant pû voir la fuite des siens, continuerent de tirer sans s'approcher davantage, croyant que le silence des François provenoit de leur désordre. Montluc cependant éprouvoit une grande inquietude. Le mot de ralliement étoit *Saint Pierre*, il le répeta en vain à diverses reprises, enfin il se mit à crier de toute sa force : *Montluc, Montluc, malheureux soldats m'abandonnerez-vous ainsi ?* Il avoit dans sa compagnie environ quarante gentilshommes fort attaché à sa personne, qui crurent d'abord que ce Capitaine avoit suivi la multitude dans sa fuite; mais lorsqu'ils

entendirent sa voix, ils allerent tous le joindre, appellant à leur tour les soldats plus éloignés.

Montluc se trouvant avec environ cent hommes, alla droit aux ennemis. Dirigé seulement par le sifflement des balles, car l'abondance du verglas qui tomboit continuellement, faisoit qu'il étoit impossible de se voir. Il s'approcha des Impériaux de la longueur d'une pique, avant de faire feu. Ceux-ci effrayés de se voir si près des François qu'ils jugeoient hors de combat, se renverserent les uns sur les autres, & s'enfuirent vers la ville la plus voisine. D'un autre côté tout le reste des troupes Françoises, & mêmes les païsans qui travailloient au pont, s'enfuirent jusqu'à Carmagnole, jugeant au bruit que les ennemis avoient fait si long-tems, que tout étoit perdu sans ressource. Le seul Lieutenant de Montluc l'attendit avec environ quarante hommes, dont quelques-uns furent envoyés vers les fuyards pour tacher de les ramener au pont que cinq ou six païsans achevoient de couper. Le Capitaine Fanas fut le premier qui revint, mais il avoit le corps tout

1540.

froissé & ses habits tout en pieces ; ses soldats l'avoient mis en cet état en voulant le forcer de venir avec eux. Montluc craignant que les ennemis ne revinssent une seconde fois, fit prendre des haches à soixante des siens, qui travaillerent avec tant de vigueur que le pont fut entierement abbattu.

Cependant M. de Boutieres que la terreur panique des troupes avoit inquiété, envoyoit coup sur coup vers Montluc, pour lui ordonner de quitter le travail ; ce Capitaine ne laissa pas de le continuer, ce qui malgré son succès pensa lui être imputé à désobéissance, la discipline étant alors observée avec une grande exactitude ; mais l'importance du service qu'il avoit rendu ayant adouci M. de Boutieres, il n'écrivit point à la Cour, ainsi qu'il l'en avoit d'abord menacé. La retraite se fit en bon ordre, & les soldats rians entre eux de leur frayeur commune, admiroienr l'intrépidité de Montluc, que l'obscurité profonde où il s'étoit vû plongé, les coups redoublés des ennemis, & l'abandon général des siens, n'avoient pû ébranler ; mais il s'en falloit beaucoup

coup que Montluc eut aussi bonne opinion de lui-même, il avoüa à ses amis, que s'il eut crû les ennemis en si grand nombre & si près de lui, il n'eut pas manqué de suivre ses compagnons; c'est assez le caractere du François d'être poltron ou brave par imitation.

Le détail qu'on fit au Roi des entreprises hardies de cette campagne, lui donna une grande idée du courage de ses troupes; mais le peu de succès qui les suivit, donna lieu à ce Prince de se plaindre de la conduite de Boutieres, il étoit trop timide pour qu'on en put espérer de grands avantages. Le Roi le rappella du Piemont, & donna le commandement de cette Province au Comte d'Enguien, Prince du Sang, & l'un des plus grands Généraux de son Royaume. L'arrivée de ce Prince dans le Piémont inspira une nouvelle ardeur aux troupes; les Officiers & les soldats se rejoüirent de sa venuë, comme d'un présage heureux pour les succès à venir. Montluc en parut encore plus content que les autres. Il avoit toujours eu dans la personne de ce Prince un protecteur déclaré, & il esperoit

beaucoup de la faveur d'un Général, trop élevé d'ailleurs au-dessus des autres, pour avoir à craindre les inquiétudes & les jalousies qui font perdre
1544. l'émulation dans le service, & laissent les bonnes actions sans récompense.

L'Empereur avoit donné le Gouvernement du Milanois au Marquis du Guast, aussi grand Général que méchant homme. La puissance de l'Empereur son maître, & les heureux succès de ses armes, depuis plusieurs années, lui avoient inspiré une présomption si extraordinaire, qu'il regardoit les François comme incapables de résister à ses efforts. Il se vantoit de les battre à la premiere occasion. Il avoit sous ses ordres une armée formidable par le nombre & la quantité des troupes, & capable en effet de donner de l'inquiétude à un Général moins courageux que le Comte d'Enguien.

La politique en certaines occasions sembleroit vouloir, que les Princes du Sang commandassent les armées, leur haute naissance leur donne plus de liberté & plus d'amour pour la gloire. M. de Boutieres avoit fui tou-

tes les occasions d'en venir à une action décisive avec les ennemis, le Comte d'Enguien au contraire la cherchoit avec ardeur. Mais comme les disgraces passées, & le peu de succès des campagnes précédentes, avoient inspiré beaucoup de retenuë au ministere. Le Comte d'Enguien n'osa suivre son penchant, qui le portoit à poursuivre le Marquis du Guast & à le punir de ses bravades; cependant ne voulant point laisser à ce Général le tems de se fortifier & d'accroître sa présomption, il prit l'avis de tous ses Officiers, qui fut d'envoyer l'un d'entre eux à la Cour, pour demander au Roi la permission de donner bataille.

Le Comte d'Enguien choisit Montluc, comme celui qui avoit une connoissance plus particuliere des affaires d'Italie, & pour qui Sa Majesté témoignoit plus de confiance. Montluc partit donc avec ordre de demander du secours, de l'argent & surtout la permission de donner bataille. D'abord on lui refusa l'un & l'autre, le Roi trouvoit que son armée étoit assez forte pour demeurer sur la défensive; que les soldats pouvoient en-

core subsister long-tems; & qu'il étoit dangereux d'en venir à une action générale. A l'égard de Montluc on lui fit beaucoup d'accueil, le Roi lui accorda même une charge de gentilhomme servant, que l'on donnoit seulement alors à des gentilshommes militaires pour récompense de leurs services.

Malgré le premier refus, Montluc ne cessa de solliciter ce que le Comte d'Enguien l'avoit chargé d'obtenir; il alloit tour à tour chez le Comte de Saint Pol, chez le grand Ecuyer Gayot de Genoüillac, & chez l'Amiral d'Anebaut, qui étoient alors les maîtres du Conseil, depuis la retraite du Connétable à Chantilli. Ses sollicitations furent encore appuyées par de nouvelles Lettres du Comte d'Enguien, qui apprenoient l'arrivée de nouvelles troupes au Marquis du Guast, & qui faisoient voir qu'on ne pourroit se soutenir dans le Piémont, si on lui donnoit le tems de joindre celles que l'Empereur lui destinoit. On assembla à ce sujet un grand Conseil de guerre où Montluc fut appellé. Il étoit composé des trois Seigneurs qu'on vient de nommer, le Roi y

présida en personne, & voulut que M. le Dauphin y assistât. Sa Majesté jetta d'abord les yeux sur Montluc, à qui elle dit : » Je veux que vous » retourniez en Piémont porter la » déliberation de moi & de mon « Conseil à M. d'Enguien ; je veux » aussi que vous entendiez la diffi- « culté que nous faisons de lui ac- » corder la permission qu'il nous de- » mande de donner bataille. «

M. de Saint Pol parla le premier. Il dit que l'Empereur & le Roi d'Angleterre menaçoient d'entrer en France à la tête de toutes leurs forces : que dans six semaines au plus tard, on les verroit sur les frontieres, sans avoir rien à leur opposer que des troupes nouvellement levées, à moins qu'on ne fit revenir les compagnies du Piémont, ce qui ne se pourroit faire si le Comte d'Enguien, livrant bataille, étoit vaincu : que supposant cet accident, on voyoit la perte évidente du Royaume, dénué de deffenseurs, & attaqué par trois armées victorieuses : qu'à tout évenement il valloit mieux abandonner une Province nouvellement conquise, & toujours disputée, comme le

Piémont, que d'exposer la France entiere.

L'Amiral d'Anebaut qui parla ensuite, confirma son avis en alleguant de nouvelles raisons pour le faire valoir. Le Seigneur de Saint André se trouva aussi du même sentiment, ce qui désesperoit Montluc. Il ouvroit la bouche à chaque instant, comme un homme qui veut parler, il levoit la main & s'agitoit de telle sorte, que tout hors de lui-même il interrompit Galliot de Genoüillac qui opinoit à son rang; mais le Comte de Saint Pol prenant un ton sévere, s'écria : *Tout beau, Montluc, tout beau.* Ce qui lui imposa silence, mais avec tant de contrainte que le Roi ne put s'empêcher de rire.

Discours de Montluc au Roi.

Toutes les opinions ayant été écoutées, Sa Majesté lui dit : » Montluc, vous avez entendu ? oüi, Sire, » répliqua-t'il avec hardiesse, mais si » votre Majesté me vouloit permettre » de lui dire mon avis ; je le ferois » très-volontiers. Parlez, lui dit le » Roi, mais avec la sincerité d'un » homme de bien. Sire, reprit Mont» luc, je me tiens heureux de ce que » sans aller contre la décision de vo-

» tre Conseil, j'ai à parler devant un
» Roi soldat, & qui n'a jamais plus
» épargné sa personne que le moindre
» gentilhomme de son Royaume ;
» nous sommes cinq à six mille Gas-
» cons comptés ; car vous sçavez que
» jamais les compagnies ne sont com-
» plettes : mais j'estime que nous se-
» ront cinq mille cinq ou six cens
» Gascons comptés, & de cela je
» vous en répond sur mon hon-
» neur ; que tant Capitaines que sol-
» dats, nous vous baillerons nos
» noms, & les lieux d'où nous som-
» mes, & nous obligerons nos têtes,
» que tous combatterons le jour de
» la bataille, s'il vous plaît de l'ac-
» corder, & nous donner congé de
» combattre. C'est chose que nous at-
» tendons & désirons depuis long-
» tems, sans tant tourniller. Croyez,
» Sire, qu'au monde il n'y a point
» de soldats plus résolus que ceux-là,
» ils ne désirent que de mener les
» mains. Il y a d'ailleurs treize En-
» seignes de Suisses. Je connois les six
» de Saint Julien, mieux que celles
» du Baron, lesquelles Fourly com-
» mande. J'ai vû faire la montre à
» toutes. Il y peut autant d'hommes

» comptés parmi eux, que parmi
» nous. Ils vous feront pareille pro-
» messe que nous, qui sommes vos
» sujets, & vous envoyeront les
» noms de tous, pour les envoyer à
» leurs Cantons, afin que s'il y en a
» quelques-uns qui ne fassent leur
» devoir, qu'ils soient dégradés des
» armes. C'est chose à laquelle ils
» veulent se soumettre, comme ils
» m'ont assurés à mon départ. Et
» puisque c'est une même nation, pa-
» roit que ceux du Baron n'en ferons
» pas moins. Votre Majesté les a pû
» connoître à Landrecy. Voilà donc,
» Sire, neuf mille hommes ou plus,
» desquels vous pouvez faire état, &
» vous assurer qu'ils combattront jus-
» qu'au dernier soupir de leur vie.
» Quant aux Italiens & Provenceaux
» qui sont avec M. de Croy, &
» aussi des Gruiens, qui nous sont
» venus trouver devant Yvrée, je ne
» vous en assure pas ; mais j'espere
» qu'ils feront tous aussi-bien que
» nous, mêmement quand ils nous
» verront mener les mains. « En mê-
» me-tems, Montluc faisoit les mêmes
gestes des bras, que s'il eut frappé,
ce qui donnoit beaucoup de plaisir

au Roi. » Vous avez, ajouta Mont-
» luc, quatre cens hommes d'armes
» en Piémont, dont il se trouvera
» bien trois cens & autant d'Archers
» en disposition de bien faire. «

Le Roi ému par cette éloquence militaire, soutenuë de raisons frappantes, tourna les yeux vers le Comte de Saint Pol, pour lui demander ce qu'il pensoit. Ce Seigneur avoit remarqué les gestes du Dauphin, & s'appercevoit aussi sans peine de l'inclination du Roi : » Avoüez-le,
» Sire, lui dit-il; vous changez d'o-
» pinion & voulez en croire ce fou
» enragé. Mon cousin, répondit le
» Roi, foi de gentilhomme, il m'a
» dit de si grandes raisons, & si bien
» représenté le bon cœur de mes gens
» que je ne sçai que faire. L'Amiral
» prenant la parole, lui dit : Sire,
» nous ne pouvons sçavoir le succès
» de la bataille, Dieu seul le sçait;
» mais je vous obligerois bien ma vie
» & mon honneur, que tous ceux
» que Montluc vous a nommés com-
» battront en gens de bien, je sçai
» ce qu'ils valent pour les avoir com-
» mandés. Faites une chose, nous
» connoissons bien que vous êtes à

» demi gagné, priez Dieu qu'à ce
» coup il vous veüille aider, &
» conseiller ce que devez faire. «

Le Roi consent à la bataille.

Alors le Roi mettant son bonnet sur la table, joignant les mains, & levant les yeux au Ciel; s'écria: » Mon Dieu, je te supplie qu'il te » plaise me donner aujourd'hui le » conseil de ce que je dois faire pour » le bien de mon Royaume, & que » tout soit à ton honneur & à ta » gloire. Eh bien, Sire, reprit l'A- » miral, quand le Roi eut achevé, » quelle opinion avez-vous. Sa Majesté ayant gardé un moment de silence, se tourna vers Montluc, & lui dit: » Qu'ils combattent, qu'ils » combattent. Or donc, répliqua » l'Amiral, il n'en faut plus parler, » vous seul, Sire, serez la cause de » la perte ou du guain. « Alors le Conseil se leva, & M. de Saint Pol s'approchant de Montluc, lui dit en riant: » Fol enragé que tu es, tu se- » ras cause du plus grand bien ou du » plus grand mal qui peut arriver au » Roi. Dis bien aux Officiers & aux » soldats de l'armée à quel prix on » leur donne la liberté de combattre, » c'est par confiance en eux plutôt

» que par raiſon, qu'on s'expoſe
» ainſi. Monſieur, répondit-il, je
» vous ſupplie très-humblement, de
» n'avoir ni crainte ni inquiétude.
» Nous gagnerons la bataille, & aſ-
» ſurez-vous que les premieres nou-
» velles que vous en aurez, feront
» que nous les aurons tous friquaſſés,
» & en mangerons ſi nous voulons. «
Le Roi mit alors la main ſur ſon bras,
& lui dit : » Montluc, recomman-
» de-moi à mon couſin d'Enguien,
» & à tous ſes Capitaines qui ſont de
» par de-là, de quelques nations qu'ils
» ſoient. Dis-leur la grande confiance
» que j'ai en eux, qui m'a fait con-
» deſcendre à leur envie de combat-
» tre; je les prie qu'à ce coup ils me
» ſervent, n'en ayant jamais eu tant
» de beſoin. Sire, répondit Mont-
» luc, je leur porterai votre recom-
» mandation qui leur ſera un coup
» d'éperon, pour leur donner encore
» plus de volonté de combattre. Je
» ſupplie votre Majeſté de n'avoir
» aucune inquiétude ſur l'iſſuë de la
» bataille. «

En ſortant Montluc trouva ſur la porte Meſſieurs de Dampierre, de Saint André, d'Aſtier, & pluſieurs

autres, qui lui demanderent avec empressement, s'il avoit la permission de combattre; sur sa réponse ils firent de vives instances pour qu'il leur fut permis de partir avec lui pour l'armée. Le Roi leur accorda avec peine la permission d'accompagner Montluc, considérant que c'étoit exposer la principale Noblesse de son Royaume; mais enfin il ne put se refuser à leurs empressemens. Ils partirent au nombre de plus de cent, dont les principaux étoient le Seigneur de Chatillon, depuis Amiral de France, le fils de l'Amiral d'Anebaut, le Vidame de Chartres, le reste étoit de Noblesse inférieure. Montluc prit la poste, & arriva devant eux dans le Piémont, où il rendit compte à M. d'Enguien du succès de son voyage, & du secours qui lui arrivoit.

Quand l'armée eut appris qu'enfin on donneroit la bataille, ce fut une joie universelle; les Officiers & les soldats venoient en corps remercier Montluc, & lui renouveller leurs premieres protestations de vaincre ou de mourir; chacun songea à ses chevaux & à ses armes, se disposant tous à ce combat de la même façon, que

si c'eut été une guerre personnelle. Il n'étoit plus question que de découvrir les ennemis, Montluc fut encore chargé de ce soin. Il partit à la tête de vingt sallades, & rencontra l'armée Impériale, à quelque distance de l'Abbaye de Staffarde; mais il ne put sçavoir si son dessein étoit de loger en cet endroit ou de décamper; de retour dans la tente du Comte d'Enguien pour lui faire son rapport, il y trouva Messieurs de Chatillon, de Dampierre, de Saint André, d'Escars, d'Astier & Jarnac, qui avoient leurs armes toutes prêtes sur les lits de la tente. Montluc fit son rapport, & ces Seigneurs l'ayant entendu, ils presserent le Comte d'Enguien de les mener au combat. Ce Prince, suivant leur conseil, donna les ordres nécessaires pour faire marcher l'armée, qui se mit en bataille dans la plaine de Cerisolles avec tant d'ordre & de promptitude que jusqu'à l'artillerie tout se trouva prêt en même tems.

On entendit aussi-tôt les trompettes & les tambours des ennemis, aussi disposés à combattre que les François; mais quelques-uns des prin-

cipaux chefs de l'armée s'approchant du Comte d'Enguien, le supplierent de ne rien précipiter, pour éviter le danger auquel le Royaume demeureroit exposé, s'il avoit le malheur de perdre la bataille. D'un autre côté il entendit les cris des soldats qui la demandoient, en invectivant tout haut contre ceux qui s'opposoient à leur ardeur. De sorte que le jeune Prince demeuroit incertain entre son desir & le conseil des autres. Montluc, voyant avec dépit qu'on perdoit l'occasion de combattre avec avantage, s'avança pour demander au Comte d'Enguien, si on n'avoit pas assez déliberé en France sur les conséquences de la bataille, sans s'amuser à y penser de nouveau. Tous les Seigneurs volontaires appuyerent son avis, ce qui obligea ceux qui ne vouloient point combattre à tirer le Prince à l'écart, où ils confererent long-tems à pied à la vûë de toute l'armée.

Le dépit étoit général, & on attendoit avec impatience ce qui seroit résolu dans ce petit conseil, lorsqu'on s'apperçut que le Prince d'un air chagrin remontoit à cheval pour revenir

au camp. L'armée reçut ordre de le suivre, & on chargea quelques Officiers d'aller de nouveau reconnoître les ennemis. On les trouva presque sans Cavalerie & assez mal postés, ce qui auroit donné une victoire certaine aux François, s'ils eussent profité de cette circonstance. Le Comte d'Enguien de retour à Carmagnole l'apprit avec un dépit extrême, & s'emporta même contre ceux, dont le zéle indiscret l'avoit empêché de suivre son inclination. Alors Montluc, que l'éloignement du combat avoit encore plus mortifié que les autres, s'approchant du Comte d'Enguien, lui dit : *Monseigneur, quand vous vous êtes levé ce matin, que pouviez-vous demander à Dieu, si non qu'il vous envoyât ce que vous avez laissé échapper aujourd'hui, des ennemis en plaine sans haye ni fossé qui vous empêchassent d'aller à eux. Eh non, Monsieur, non, de par Dieu, n'envoyez personne que vous-même, nous sçavons bien tous que vous voulez le combat.* Le Comte d'Enguien s'emporta alors vivement contre ceux qui l'avoient empêché de donner bataille, & demanda à être seul dans sa tente.

Cependant l'armée témoignoit un grand mécontement ; les soldats qui s'étoient attendus à la bataille, demandoient qu'au moins on les payât, menaçant de se soulever si on les refusoit. Les Capitaines aussi peu satisfaits que les soldats, ne se mettoient point en peine de les appaiser ; ils prierent seulement Montluc de retourner vers le Comte d'Enguien, pour lui rendre compte de ce qui se passoit. Il y alla suivi de plusieurs autres, qui tous faisoient un grand bruit à la porte. Le Comte d'Enguien ne pouvant desapprouver leurs plaintes, les fit prier d'avoir patience jusqu'à sa sortie du Conseil. On y agitoit encore, si l'on donneroit bataille ou non. Le Prince se plaignoit hautement de ceux qui l'avoient retenu la veille, disant qu'ils lui avoient dérobés l'honneur d'une victoire assurée. Un d'entre eux néanmoins entreprit encore de s'opposer à cet avis, en déduisant de nouveau toutes les raisons qui l'avoient déterminé la veille, & qui le retenoient encore. M. d'Enguien l'interrompit en colere, & lui dit, que malgré toutes ses raisons, il étoit résolu de com-

battre, & que si quelqu'un lui disputoit le contraire, il cesseroit de l'estimer. Alors celui qui avoit d'abord parlé, lui dit : *Monseigneur, vous voulez donc absolument la bataille. Oüi*, répliqua le Prince, *& tout résolument. Il n'est donc plus question*, reprit-il, *de déliberer, mais de monter à cheval.*

Alors la Chambre du Conseil s'ouvrit, & ceux-mêmes qui demandoient de l'argent avec menaces, se hâterent de retourner sous leurs tentes pour se disposer au combat. L'armée s'étant mise en marche, s'avança dans une grande plaine coupée par le milieu, par une colline assez étendue, & qui sans gâter la disposition du terrain, déroboit néanmoins à une partie de l'armée la vûë de l'autre. L'Infanterie, la Cavalerie, les Suisses, prirent chacun les postes qu'ils devoient occuper. Montluc fut mis à la tête des Arquebusiers, ce qui le rendit en un moment un des principaux chefs de l'armée. La bataille commença par une escarmouche que Montluc s'attacha à observer, ne doutant pas que l'effort des ennemis ne vint bientôt se jetter sur lui, ce qui arriva. Il combattit environ trois

heures contre les Arquebusiers ennemis, s'appuyant quand il le falloit d'une grande maison, auprès de laquelle le Comte d'Enguien l'avoit posté d'abord. Les ennemis voyant, que malgré leur nombre supérieur ils ne pouvoient gagner sur lui aucun avantage, firent soutenir leurs Arquebusiers par quelques Escadrons de Cavalerie. Le Comte d'Enguien s'en appercevant, lui envoya ordre de se mettre à couvert de la maison jusqu'à ce qu'il eut achevé d'autres desseins; mais Montluc échauffé du combat, répondit qu'il ne fuiroit point devant les ennemis, & que si on vouloit lui envoyer de la Cavalerie, il promettoit de défaire ceux qu'il avoit en tête.

Le Comte d'Enguien lui envoya environ cent cinquante chevaux avec un nouvel ordre de se retirer, auquel ce Capitaine refusa encore une fois d'obéir, disant qu'on ne rendoit pas un compte fidéle au Prince. Il fit usage de la Cavalerie qui lui étoit survenuë, il chargea de nouveau les ennemis, qu'il répoussa jusqu'à leur bataille. L'artillerie du Marquis du Guâst étoit placée vis-à-vis la maison

que Montluc avoit abandonnée, & tiroit de ce côté-là avec furie. M. de Mailli crut devoir y répondre, & y fit traîner plusieurs canons. En même tems M. de Taïs, qui commandoit un corps d'Infanterie Françoise, s'avança les piques baissées contre les Italiens. Montluc l'appercevant, & voyant qu'un corps de troupes se tenoit ventre à terre cachés derriere les Suisses, courut à M. de Taïs, & l'arrêta en lui disant: *Où allez-vous, Monsieur, vous allez vous perdre, les Allemands que vous ne voyez pas viennent vous prendre en flanc*. M. de Taïs s'arrêta, mais avec beaucoup de peine, ses Officiers & ses soldats demandant avec obstination qu'on les menât au combat, plutôt que de les laisser exposés au canon, qui tiroit continuellement sur eux. Montluc les pria d'avoir patience, les promettant de les mettre bientôt à couvert de ce feu; ce qu'il fit en effet en chargeant vigoureusement.

Succès de Montluc.

Montluc conseilla à M. de Taïs de faire mettre son Infanterie un genoüil en terre, & se faisant suivre par les Arquebusiers: » Mes compa-
» gnons, leur dit-il, combattons

Grisons assez nombreux, mais déja effrayé de la seule présence des ennemis. Ce qui fit prendre la résolution au Prince de charger le bataillon Espagnol avec sa cavalerie, l'attaquant à la fois par le front & par les côtés; mais ces vieux soldats s'étant arrêtés au milieu de la plaine, firent deux décharges si furieuses sur la cavalerie Françoise, qu'ils tuerent presque tout ce qui se trouva aux premiers rangs; ensuite continuant leur route, ils tomberent sur les Grisons, qui dans un instant furent mis en une entiere déroute. Alors le Comte d'Enguien croyant la bataille perduë, ne chercha plus qu'a faire une fin glorieuse, il chargea une seconde fois l'Infanterie Espagnole qui le reçut avec le même succès pour elle, & autant de danger pour lui que la premiere, il vit tomber un grand nombre de gens de qualité qui l'environnoient, & leur mort lui faisoit chercher la sienne avec encore plus d'ardeur, lorsque ses Courtisans & ses domestiques s'appercevant de son désespoir, l'environnerent en le suppliant de songer à sa conservation.

Le Seigneur de Saint André, depuis

Maréchal de France, qui étoit particuliérement attaché au Comte d'Enguien, se trouvoit au milieu des ennemis avec quelques-uns des plus téméraires. Le Prince jettant les yeux de ce côté-là, dit à ses gens : *Si vous voulez que je me retire, allez donc le dégager*. On en vint à bout, mais ce fut avec beaucoup de peine, parce que les Espagnols, quoique souvent percés, se rallioient toujours, & défendoient les approches de leur bataillon à coups d'arquebuses, de traits & de piques. Le Comte d'Enguien, qui ne pouvoit pas découvrir d'où il étoit, ce qui se passoit de l'autre côté de la colline, crut que les affaires y alloient aussi mal que du côté où il commandoit : il voyoit avec douleur, que la plus grande partie de ses troupes étoient en déroute : *Que dira le Roi ?* s'écrioit-t'il. On remarqua même que dans le fort de ses agitations, il parut plusieurs fois tenté de se percer lui-même de son épée, aimant mieux, disoit-il, mourir, que de survivre au danger où il venoit d'exposer la France.

On croit la bataille perdue.

Cependant le Colonel Taïs & Montluc, vainqueurs des Allemans & des Italiens, poursuivoient vivement leur

victoire ; en vain le Marquis du Guaſt fit-il les plus grands efforts à la tête de ſa cavalerie. Il fut mis en déroute & dans le même état de déſeſpoir que le Comte d'Enguien ; de ſorte, que des deux armées, il partit à la fois des fuyards qui allerent répandre mutuellement le bruit de leur défaite Le Comte d'Enguien croyoit la ſienne aſſurée ; & dans l'extrême agitation où il ſe trouvoit, il ne ſongeoit pas même à ce qu'il devoit ordonner pour le reſte de l'armée, lorſqu'il entendit les cris de victoire que pouſſoit ſon aîle droite ; il vit auſſi dans cet inſtant ce même bataillon Eſpagnol, par lequel il avoit été défait ſonger à la retraite, pour ſe dérober aux vainqueurs. Alors il rallia ce qu'il trouva à ſa portée de cavalerie & d'infanterie, & revint attaquer ce bataillon Eſpagnol. La plus grande partie des fuyards voyant la fortune favoriſer leur parti, revinrent à toute bride, & ne furent pas ceux qui firent le moins de carnage,

Victoire de Cériſolles. 1544.

Les Eſpagnols voyant fondre ſur eux toute l'armée Françoiſe, firent d'abord grand feu ; mais craignant les Suiſſes, qui avoient jurés de ne donner quartier à perſonne ; ils s'approcherent

cherent de la cavalerie du Comte d'Enguien, à qui ils rendirent leurs drapeaux & leurs piques, en demandant quartier. Ces braves ſoldats méritoient par leur courage qu'on les conſervât; néanmoins ceux d'entre les cavaliers qui avoient été plus maltraités, en tuerent pluſieurs malgré le Comte d'Enguien, dont le deſſein étoit de les ſauver tous.

Montluc voyant la bataille gagnée ſongea à pourſuivre les fuyards; il avoit donné ordre à un domeſtique de lui tenir prêt un cheval Turc, pour le monter auſſi-tôt après le combat; mais cet homme, voyant que le canon portoit juſqu'à l'endroit où il s'étoit placé, & que la plus grande partie de l'armée prenoit la fuite, s'étoit ſauvé auſſi avec les autres. Montluc fut outré de ce contretems, il s'étoit flatté à cauſe de la vîteſſe de ſon cheval, de faire priſonnier le Marquis du Guaſt, ou quelque autre perſonne de conſidération; cela ne l'empêcha pas cependant de ſe mettre à la ſuite des fuyards; mais les ayant apperçû de loin, il les trouva en ſi bon ordre, qu'il ne crut pas devoir avancer davantage, il revint auprès du Comte d'Enguien.

Montluc est armé Chevalier.

Ce jeune Prince étoit à pied au milieu du champ de bataille, environné d'Officiers & entouré de drapeaux ennemis, qu'on lui apportoit de toutes parts; mais l'impression du danger qu'il avoit courû d'être défait, n'avoit pû être détruite par la victoire même; il sembloit encore triste & inquiet, lorsque Montluc l'aborda : *Mon Prince*, lui dit-il, *vous ai-je aujourd'hui servi à vôtre contentement. Oüi, Montluc*, répondit le Comte d'Enguien, *je n'oublierai jamais le service que vous avez rendu au Roi; & j'aurai soin de l'en instruire.* En même tems il l'embrassa & l'arma Chevalier avec beaucoup d'autres sur le champ de bataille. Montluc lui demanda ensuite l'honneur d'être nommé pour porter à la Cour la nouvelle de la victoire, ainsi qu'il l'avoit été pour demander la permission de combattre. Le Comte d'Enguien, & M. de Taïs qui avoit vû combattre Montluc sous ses yeux, trouverent sa proposition juste, & lui permirent de partir le lendemain matin; mais M. d'Escars, homme d'une naissance & d'une valeur distinguée, employa tant de sollicitations, que le Prince lui permit d'aller à la Cour à la

place de Montluc. Celui-ci fit des plaintes bien ameres de ce qu'on lui enlevoit ainsi l'occasion d'une fortune certaine.

Deux jours après Montluc se présenta au Comte d'Enguien, pour lui demander la permission de se retirer chez lui; en attendant, dit-il, que l'on voulut bien faire attention à ses services: « Montluc, lui dit ce Prin» ce, je vois bien que vous êtes fâché; » je n'ai pû refuser à d'Escars & à ses » amis, ce qu'ils m'ont demandé avec » instance; mais je puis par d'autres » moyens réparer le tort que je vous » ai fait malgré moi, comptez sur mes » promesses: je veux vous donner un » congé d'aller chez vous, à condition » que vous reviendrez promptement » dans le Piémont servir sous moi. » Montluc ne vouloit pas s'engager positivement; mais le Prince le détermina en lui donnant une commission de Capitaine de douze cens hommes qu'il devoit lever en Gascogne.

Montluc prit la route de cette Province, d'où il repartit pour le Piémont, aussi-tôt qu'il eut mit sa Compagnie en état; & en arrivant à Villanne, bourgade située sur la route

de Gascogne en Piémont, le hazard l'adressa dans la même Hôtellerie où logeoit le Seigneur Pierre Colonne, fait prisonnier à Carignan, que l'on emmenoit en France suivant les articles de la capitulation. Montluc alla le saluer, & lui faire compliment sur sa situation. Pierre Colonne lui répondit qu'elle étoit moins à plaindre, en ce qu'il se trouvoit entre les mains d'ennemis généreux, incapables d'abuser de sa mauvaise fortune. Il lui dit en suite qu'il sçavoit que, c'étoit lui qui avoit rompu le Pont de Carignan, & que cette expédition nocturne avoit été accompagnée de circonstances bien singulieres: « Je crois, ré» pondit Montluc, que vous ne les sça» vez pas toutes, & je vous dirai qu'en » un certain moment nos gens furent » saisis d'une si grande terreur, que » tous prenant la fuite, les vôtres n'eu» rent à combattre que moi seul, & » peu après environ quarante soldats, » qui étant revenus me joindre chasse» rent aussi les vôtres. Eh bien, reprit » Colonne, seulement avec ces qua» rante hommes, vous vous seriez vû » maître de Carignan, si vous nous » aviez poursuivi. » Il ajouta que jus-

qu'à ce jour-là il avoit crû que les Espagnols n'avoient point de peur ; mais qu'ils l'avoient convaincu du contraire, que les voyant fuir, il s'étoit jetté à la porte de la Ville à dessein de les arrêter & de la fermer ; mais que ces fuyards étoient venus en si grand nombre à la fois & avec tant de violence, qu'ils avoient mis la porte hors des gonds : » Enfin, ajouta Colonne, cette porte » étant fermée, je rentrai dans la Ville » pour tâcher de rassurer les soldats, qui » au lieu de m'écouter fuyoient dans les » ruës, comme des gens éperdus de » frayeur ; plusieurs d'entr'eux sauterent même les murailles de la Ville » pour fuir dans la campagne du côté » opposé aux François, s'imaginant » voir les ennemis dans leurs compa» gnons. »

Prise de Boulogne par les Anglois.

Ce récit fit connoître à Montluc, que la terreur avoit été égale dans les deux partis, & que tous deux étoient redevables de leur salut à leur commune frayeur. Montluc n'arriva point dans le Piémont, où sa troupe étoit destinée, le Roi le rappella en France. Ce Prince avoit besoin de toutes ses forces, pour les opposer à l'Empereur & au Roi d'Angleterre, qui étoit en-

tré de nouveau dans ses Etats avec des troupes innombrables. Montluc alla servir en Picardie sous M. le Dauphin, qui vouloit secourir Boulogne ; mais le Gouverneur de cette Place l'ayant renduë presque sans résistance, les Anglois impatient de regagner leur Isle, laisserent une assez forte garnison dans Boulogne, se retirerent ensuite sans penser à réparer les brêches de la Place. Cela inspira aux François le dessein de donner à la Ville ce qu'on appelloit en ce tems-là une *camisade*.

Montluc venoit d'être fait Mestre de Camp, grade qui donnoit la même autorité & la même fonction, que de nos jours celui de Maréchal de Camp. M. de Taïs & Montluc furent chargés de cette expédition à la tête de neuf à dix Enseignes, tant Françoises qu'Italiennes. Ils devoient donner ensemble par trois brêches qui étoient restées à la muraille. D'abord au lieu des Italiens, on avoit voulu envoyer des Allemans, plus aguerris que les premiers, & plus capables, au sentiment de Montluc, d'une expédition de cette nature, ce changement pensa tout perdre.

M. de Taïs entra le premier dans la

Ville basse de Boulogne, sans avoir été remarqué des Anglois qui se tenoient dans la Ville haute, comme la plus importante & la mieux fortifiée, Montluc entra de même & pénétra jusqu'à l'Eglise; dans ce moment M. de Taïs ayant été obligé de se retirer à cause d'une blessure dangéreuse qu'il venoit de recevoir, Montluc demeura seul chargé du commandement; & dans un embarras extrême, la plus grande partie des soldats ayant suivi M. de Taïs sur un bruit qui avoit couru, qu'une partie des Anglois de la Ville haute étoit sortie de la Ville basse, pour s'emparer des brêches en dehors, & tenir ainsi les François enfermés entre eux & le reste de la garnison.

Camisade de Boulogne.

Les seules Enseignes étoient restées, & il étoit important de les sauver, ce fut à quoi Montluc songea principalement, en disposant tout néanmoins pour la retraite; mais comme il la commençoit & qu'il vouloit regagner la muraille, cinq ou six cens soldats Anglois vinrent à lui les piques baissées, en criant en Anglois: *Qui và là?* Montluc répondit dans la même langue: *Amis, amis.* Il étoit sauvé, si les

1546.

Anglois en fussent restés-là ; mais ayant continué de lui parler dans leur langue, il ne put répondre, & se vit chargé sur le champ avec tant de vivacité, que la plûpart de ses soldats prirent la fuite.

Montluc vint à bout de retenir quelques François ; & rappellant les Italiens, il repoussa à son tour les Anglois jusqu'au-delà de l'Eglise. Toutes les Enseignes s'étoient réunis auprès de lui ; mais elles avoient à peine chacune six soldats pour les garder ; il dit aux Italiennes de tenir bon devant l'Eglise, pendant qu'il alloit combattre pour regagner une brêche, & qu'on les viendroit chercher sur le champ. En effet, Montluc alla droit à la même brêche par où il étoit entré, & y trouva quelques Anglois qui prirent la fuite. Une pluye violente étant survenuë, les soldats ne pouvoient tenir leurs armes à découvert, soit arcs ou armes à feu, & bientôt leurs habits ayant été percés, il ne leur resta plus de moyens de défense que dans leurs piques.

Jusques-là Montluc se trouvoit maître de la brêche, & pouvoit ainsi sortir de la Ville, ce qu'il eût fait sans

le danger où les Italiens se seroient trouvez après son départ. Il leur envoya un Gentilhomme, pour leur dire de se hâter de le venir joindre. Un moment après ce Gentilhomme revint à toute bride lui dire, qu'une troupe d'Anglois l'avoit empêché de passer, & qu'à leur contenance il jugeoit que les Italiens étoient ou morts ou enfermés dans l'Eglise; en même tems quatre cens Anglois parurent & s'avancerent contre Montluc, pendant que d'autres de leurs compagnons cherchoient à l'environner. Montluc se voyant ainsi pressé, se retourna vers trois ou quatre Officiers de distinction qui l'accompagnoient; c'étoit d'Andelot frere de l'Amiral de Coligni, le Seigneur de Noailles, &c. *Que croyez-vous qu'on doive faire, Messieurs?* leur dit-il. *Combattre*, répondit d'Andelot, *ce parti est le meilleur.* Mais il n'étoit pas du goût des soldats qui demandoient hautement la retraite, se trouvant découragés par la violence de la pluye, qui avoit rendu leurs armes inutiles, Montluc leur parla pour les animer; & ne doutant pas qu'on ne le suivît, il alla le premier la pique à la main aux ennemis.

Danger où se trouve Montluc.

D'Andelot & Noailles se tenoient à ses côtés, ils combattirent avec toute la valeur possible ; & leur exemple donnant de l'audace aux soldats, ils mirent les Anglois en fuite. Montluc les poursuivit l'épée dans les reins, & arriva à leur suite, jusqu'à l'endroit où d'autres Anglois tenoient les Enseignes Italiennes enfermés ; le tumulte les dégagea, & toutes ensembles sous la conduite de d'Andélot, marcherent à la brêche au grand pas, d'où elles gagnerent la montagne voisine de la Ville, contiguë à la Ville haute, pendant que Montluc faisoit ferme avec quelques soldats, pour empêcher qu'on les poursuivît. A la fin sa troupe diminuant toujours, il se trouva réduit à cinq piquiers, avec lesquels il se tint au bord d'un petit ruisseau formé par la pluye : six Anglois qui voulurent le forcer furent percés de coups, pendant que d'autres n'osant l'aborder, lui tirerent plusieurs fléches, dont trois percerent sa rondelle : ce qui fut, dit-il, tout le butin qu'il emporta de Boulogne.

Cependant M. le Dauphin & l'Amiral, faisoient marcher les Lansquenets au secours de Montluc, lorsqu'ils ren-

contrerent d'Andelot avec toutes les Enſeignes, ce qui leur donna beaucoup de joye ; mais cela penſa être cauſe de la perte de Montluc. D'Andelot qui ne l'avoit plus vû paroître, leur ayant dit qu'il le comptoit mort ; les Allemans ſe retirerent, & il n'y eut que le Vidame de Chartres avec un frere de Montluc, qui hazarderent de s'avancer juſqu'aux pieds des murailles de la Ville, où n'entendant aucun bruit, ils jugerent comme les premiers que Montluc étoit perdu, & ſe retirerent.

Cet Officier ſortit de Boulogne ſi mal en ordre & ſi peu ſuivi, que les ennemis le jugeant un ſimple ſoldat, ne daignerent pas le pourſuivre ; il fit à pied le chemin de Boulogne au Camp, ayant de la bouë juſqu'au genoux, ce qui ne l'empêcha pas de ſe rendre le ſoir à la tente de M. le Dauphin pour demander l'ordre. Ce Prince appercevant un homme qu'il croyoit mort, lui dit : *Te voilà, Montluc. Oüi, Monſeigneur*, répondit-il, *grace à ma fortune ; car nulle autre qu'elle ne m'a ſecouru.*

Réception que lui fait le Dauphin.

M. le Duc d'Orléans qui avoit accompagné M. le Dauphin à l'armée,

regarda Montluc en riant ; & sur le même air qu'on avoit fait en Piémont contre les François battus à l'assaut de Coüi, il chanta quelques mots sur la camisade de Boulogne. Montluc prenant cette raillerie pour un reproche, osa dire à M. le Duc d'Orléans, que si on ne lui avoit pas donné des lâches pour compagnons, il ne se seroit pas trouvé en danger ; & que si les autres ne l'avoient point eu pour chef, ils ne se seroient pas sauvez. *Montluc, Montluc*, lui dit M. le Dauphin, *vous ne pouvez désavoüer la faute que vous avez faite, en vous engageant ainsi dans une Ville à forces inégales. Comment, Monsieur*, répondit Montluc avec feu, *auriez-vous opinion que j'eusse fait faute ? Si je le sçavois, j'irois tout à l'heure me faire tuer dans la Ville ; vraiment après cela nous sommes bien sots de nous faire tuer pour votre service.* M. le Dauphin voulant l'adoucir, lui dit avec bonté : *Montluc, je ne parle point de vous ; vous avez sauvé les vôtres : on blâme seulement ceux qui s'étant trop exposés, ont été obligés de fuir.*

Montluc fortifie Outreau.

M. le Dauphin n'ayant plus d'espérance de reprendre Boulogne, & ne craignant pas non plus que les Anglois

poursuivissent leurs premiers avantages, quitta l'armée & en laissa la conduite au Maréchal de Biez, sous lequel Monthuc revint servir après avoir été de l'inutile expédition, que le Roi fit faire sur les côtes d'Angleterre. Une grande partie des troupes revinrent à la terre d'Oye, où le Maréchal de Biez s'occupoit à fortifier le Fort d'Outreau devant Boulogne, afin de bloquer cette Place; mais les Pionniers employez aux travaux, étant mal païez du Maréchal, maltraités des Piqueurs & subornez par des Anglois, profiterent d'une nuit, où ils se voyoient moins observés, pour déserter tous ensemble. Toute la courtine d'un côté du Fort restoit à faire, ce qui laissoit la Place ouverte, & exposée aux entreprises des Anglois. Il manda à Montluc de lui envoyer des soldats, au lieu des Paysans qui l'avoient quitté; mais les soldats la plûpart Gascons, répondirent qu'ils s'étoient engagez pour combattre & non pour faire des murailles, & qu'ils déserteroient plûtôt que de se soumettre à ce travail.

Montluc dit au Maréchal qu'on s'exposeroit trop à vouloir forcer ces

soldats, & qu'il ne sçavoit autre moyen que de promettre à ceux qui voudroient travailler, la même païe qu'on donnoit aux Pionniers, afin de les tenter par ce léger profit. On y consentit, & Montluc s'étant assuré de quelques Compagnies qui appartenoient à des Officiers de ses parens, fit porter plusieurs sacs pleins de sols, du pain, du vin & de la viande. Il prit le premier une bêche, remua la terre & fut imité par tous les Officiers. Les soldats travaillerent ensuite avec beaucoup d'ardeur. A l'heure de midi chaque Capitaine dîna avec sa Compagnie, leur distribuant lui-même des vivres, & loüant ceux qui avoient témoigné plus d'application. Le soir on quitta le travail, & des Trésoriers donnerent à chaque soldat les cinq sols promis. Les autres soldats qui avoient refusés de travailler, se moquoient des premiers, & les appelloient, *Pionniers Gastadours*; mais le lendemain tous demanderent à être reçus, & en huit jours tous les travaux du Fort furent achevés, ce qui n'auroit point été exécuté en deux mois par les mains des Pionniers.

Le Maréchal de Biez ayant achevé

le Fort d'Outreau, songea à poursuivre les Anglois & à leur livrer bataille ; mais les ennemis n'ayant pas voulu l'accepter, il forma le dessein de leur enlever un Fort, nommé de leur nom, qu'ils avoient construit avec beaucoup de soin & de peine, pour empêcher les approches de Boulogne, & garder la terre d'Oye. Le Maréchal s'avança avec l'infanterie de l'armée, & suivi de Messieurs de Brissac & de Taïs, il se mit sur un petit tertre à l'ombre d'un arbre, pour examiner la Place, & voir par quel côté on l'attaqueroit, pendant que Montluc chargé de commander une partie de l'infanterie traversoit un pré, qui s'étendoit depuis le tertre où se tenoit le Général jusqu'au premier fossé de la Place.

Il aide à prendre le Fort des Anglois.

Les deux Fossés étoient séparés par une levée de terre en forme de terrasse, sur laquelle les Anglois avoient placés cinq à six mousquets gros comme de petits canons, pour tirer sur les François à mesure qu'ils approcheroient. Ils comptoient beaucoup sur cette défense, qui néanmoins n'arrêta pas Montluc ; par son ordre, on fit un grand feu d'arquebuses sur tout ce

qui ſe montroit : on vit enfin paroître environ ſix vingt Anglois, qui vouloient tenter une ſortie. Ce Capitaine marcha contr'eux, les combattit quelque tems ; & remarquant que la plûpart commençoient à regarder derriere eux, comme des gens qui ſongent à la retraite ; il ſe ménagea moins & les pouſſa juſqu'à leurs murailles, où il prit la plus grande partie de leurs mouſquets.

Les Officiers qui ſuivoient Montluc, lui conſeilloient de s'en tenir à cet avantage, & d'attendre le reſte des troupes. *Non*, dit-il, *nous ſommes aſſez pour battre des gens qui ont peur*. Auſſitôt ſuivant les Anglois, ils les pouſſerent juſqu'à la gorge de leur premier baſtion, où les ennemis firent ferme. Montluc courut auſſi-tôt vers le Maréchal de Biez & M. de Taïs, qui continuoient de tenir conſeil : *Allons, Meſſieurs*, leur cria-t'il, *allons au combat ; nous les emporterons, je les ai tâtés. Quelle idée, Montluc*, répondit le Maréchal, *plût à Dieu que nous fuſſions aſſurez de les emporter promptement avec notre artillerie*. Montluc ſoutint qu'on n'avoit pas beſoin de ce ſecours, & qu'avant que l'artillerie fut en train

de marcher, on seroit maître du Fort. M. de Taïs se laissa gagner, & alla avec Montluc. Le Maréchal de Biez n'avoit pas bonne opinion de cette précipitation : *Je les laisse faire*, dit-il, *nous verrons si Taïs, est aussi brave qu'il le dit avec ses Gascons.*

Cet Officier & Montluc se mirent chacun à la tête d'une troupe pour emporter le dedans du Fort. Montluc contre l'ordinaire, fit mettre les Sergens à la tête, au lieu de les tenir sur les flancs, & leur dit : *Compagnons, vous sçavez ce que je sçai faire ; voyez-vous cette Enseigne des ennemis plantée sur la courtine, il faut aller la prendre ; si en y allant quelques-uns d'entre vous recule, je lui coupe les jarrêts. Soldats*, ajouta-t'il, *coupez les miens si je ne vous donne l'exemple.* En effet, appuyant la halebarde dont il étoit armé contre la muraille du parapet, il la tenoit d'une main, & de l'autre s'efforçoit de monter ; des soldats qui ne le connoissoient point, jugeant à ses habits simples que c'étoit un de leurs compagnons, le prirent brusquement par les jambes, & le pousserent dessus la courtine dans le fossé. Heureusement pour lui des Sergens & des Piquiers s'y

trouverent en même tems que lui ; ils poussérent ensemble les ennemis, & M. de Taïs étant arrivé aussi-tôt avec sa troupe, les Anglois sortirent du Fort & prirent la fuite vers Calais. On voyoit de loin voltiger les drapeaux François au-dessus des murailles du Fort. *O Dieu!* s'écria le Maréchal de Biez, *ils sont dedans.* Ce Général y courut lui-même suivi d'environ cent chevaux ; & se trouva maître en deux heures de combat d'un Fort, qu'il avoit crû capable de l'arrêter plusieurs jours.

Allarme des Anglois.

Cependant l'allarme étoit répanduë dans Calais. Le Gouverneur fit sortir douze Enseignes d'infanterie, avec cinquante ou soixante lances, pour venir au secours ; mais il étoit trop tard ; & l'avis des plus expérimentés d'entre les François, étoit de combattre ces nouvelles troupes, leur défaite laissant Calais si foible & si dégarni de soldats, qu'il eut été aisé de s'en rendre maître ; d'autres prétendirent, qu'on couroit risque de perdre l'avantage qu'on venoit de remporter, en s'exposant contre des troupes fraîches & aguerries. La cavalerie commandée par M. Brissac, fut donc la seule qui

se mêla ; mais avec désavantage, l'infanterie ayant refusé de la soutenir. Ainsi l'on perdit l'occasion de reprendre Calais avec beaucoup de facilité. La fortune de la France qui sembloit dèslors être attachée à la seule personne du Duc de Guise, lui réservant la gloire de cette importante conquête.

Montluc qui étoit demeuré aux environs du Fort d'Outreau, continua de harceler les Anglois de Boulogne, & battit le lendemain un de leur parti, en présence des principaux Officiers de l'armée, qui avoient parlé trop avantageusement devant lui de la valeur des Anglois. Il étoit presque passé en proverbe depuis les fameuses batailles de Creci & d'Azincourt, qu'un Fantassin Anglois valoit seul deux François ; Montluc dit qu'il ne souffriroit point que cette opinion subsistât davantage. Ce Capitaine convenoit que les Anglois sembloient attaquer avec plus de courage & de résolution ; mais il en trouvoit la cause dans la façon des armes des Anglois, qui étant très-courtes, les obligeoient de s'approcher beaucoup plus des ennemis. Il les chercha, les battit en plusieurs rencontres ; & les ayant rou-

jours vaincus avec peu d'efforts, il dit que les Anglois dont on avoit voulu effrayer les autres Nations, étoient sans doute les anciens Anglois habitués en Gascogne; & qu'ils avoient perdu leur premiere valeur en perdant cette belliqueuse Province.

Montluc va en Gascogne.

Montluc ne fit rien de remarquable pendant la fin de cette campagne, après laquelle il revint à la Cour, pour y servir en qualité de Gentilhomme ordinaire; ces sortes de Charges étoient alors remplies par des Gentilshommes de la premiere Noblesse. Il trouva le Roi fort occupé du soin de donner la paix à ses peuples; ce Monarque sembloit faire moins d'attention que jamais aux gens de guerre. Il se trouvoit en effet accablé du poids des affaires, le Connétable étoit éloigné depuis quelque tems, & il se défioit des Guises; de sorte, que les Militaires devenus en quelque façon inutiles, trouvoient peu d'appui à la Cour. Montluc se retira chez lui, où il demeura jusqu'à l'avénement de Henri II. à la Couronne, tems où le Connétable & les Guises reprirent une nouvelle faveur.

1547. Jusques-là Montluc avoit paru

également attaché aux deux Maisons de Guise & de Montmorenci ; mais s'étant trouvées opposées d'intérêt dans le commencement de ce nouveau regne, il prit le parti du Duc de Guise, dont l'affabilité & la douceur rendoient encore plus insupportable l'excessive sevérité du Connétable, de qui Montluc dépendoit particuliérement, à cause de sa Charge dans la maison du Roi. Le crédit du Duc de Guise augmentoit chaque jour, il promit à Montluc de l'avancer, cela le détermina à faire sa cour à ce Prince ; d'ailleurs, l'attachement sincére de Montluc pour la Religion Catholique, fut une des raisons qui l'engagerent à préferer le Duc de Guise, en faveur duquel il se déclara toute sa vie, souvent même aux dépens de sa réputation.

Revient à la Cour.

Ce Prince lui fit d'abord avoir la dignité de Mestre de Camp dans l'armée du Piémont, commandée par la Prince de Melphe & le Gouvernement de Montcallier, Place forte dans cette même Province. Il s'y rendit avec des troupes, dans l'espérance de pouvoir acquérir un nouveau dégré de gloire, dans un Pays qui étoit devenu

1548.

Il part pour le Piémont.

ſiſſant un jour de marché, il fit déguiſer un grand nombre de ſoldats en Villageois, qui eurent le tems d'entrer dans la Place avant que les ſentinelles fuſſent poſées; ils ſe réunirent même ſans être reconnus; mais au lieu d'étaler leurs denrées, ils mirent l'épée à la main, & forçerent la garniſon effrayée de ſe retirer dans le Château. Baſſé la fit ſommer de ſe rendre; & comme elle s'y étoit réfugiée plûtôt pour éviter la premiere furie du vainqueur, que dans l'eſpoir de lui réſiſter: elle ſe rendit le lendemain à des conditions honnêtes.

Montluc qui n'avoit point été de l'entrepriſe de Saint Damian, aida à exécuter celle de Quiers, beaucoup plus périlleuſe, parce qu'il fallut y combattre; elle réuſſit néanmoins, & par-là le Maréchal de Briſſac ſe trouva ſupérieur en forces & avancé dans le Pays ennemi: ce qu'il y eut de ſingulier à l'expédition de Quiers; c'eſt que ſi toutes les meſures priſes d'abord par le Maréchal euſſent réuſſi, ſes troupes euſſent été vaincuës; mais les échelles s'étant trouvées trop courtes, il fallut avoir recours au canon avec lequel on emporta la Place le même jour.

Dans

Dans ce même tems le Maréchal se rendit maître de la Ville de Quiers, où Montluc se blessa à la cuisse, en descendant avec trop de précipitation de la brêche dans le fossé, pour empêcher quelques gens sans aveu d'entrer dans cette Ville qu'ils vouloient piller. Le Maréchal de Brissac, malgré les affaires importantes qui l'occupoient, vint voir Montluc, & tint même conseil trois fois dans la chambre où il étoit couché. Cette situation étoit pénible pour un homme qui regardoit le repos comme le plus fatiguant de tous les travaux; mais en vain voulut-il forcer sa blessure, on l'obligea de se tenir deux mois & demi au lit, pendant que le Maréchal continuoit la guerre avec beaucoup de succès.

Dom Fernand Gouverneur du Milanois, ayant assemblé une grande armée, le bruit courut que les deux Généraux vouloient livrer bataille, ce qui attira dans le Piémont une foule de Noblesse, qui s'y rendit de France dans l'espoir de se signaler. Montluc se trouva guéri en ce tems-là, au moins fut-il en état de suivre l'armée monté sur une mule. On s'attacha d'a-

Siége de Lans.

bord au siége de Lans, croyant que l'importance de la Place engageroit le Gouverneur du Milanès à le secourir. La Ville de Lans étoit environnée de précipices, à l'exception de la porte du Château, qui étoit défenduë par deux épais bastions bien garnis d'artillerie, & contre lesquels on auroit vainement fait joüer le canon à cause de l'épaisseur des murailles, & de la facilité que les ennemis, supérieurs en artillerie, auroient de démonter celles des François. On ne pouvoit non plus transporter le canon à cause des précipices, & il ne restoit de Place capable de le contenir, qu'une montagne escarpée, située derriere le Château; mais elle étoit si roide & d'un accès si difficile, que les Ingénieurs, après l'avoir examinée, dirent qu'il étoit impossible d'y faire monter une seule piéce de canon.

Le Maréchal & les principaux Officiers de l'armée y allerent après eux, & revinrent convaincus de l'impossibilité de prendre la Place sans artillerie, & de la difficulté de la placer. M. de Brissac fit dire à Montluc de renvoyer le canon, que cet Officier avoit amené avec assez de peine. Il s'emporta con-

tre cet ordre, & soutint qu'il n'y avoit nulle Place dans le monde contre laquelle on ne pût à force de travail & de soin faire agir l'artillerie : on lui soutint le contraire, & le Maréchal voulant le convaincre, lui dit d'aller lui-même faire une nouvelle visite des lieux, ce qu'il entreprit monté sur sa mulle, & suivi de quelques-uns des Officiers qui avoient été avec le Maréchal.

Il alla donc sur la montagne à travers les arquebusades qu'on lui tiroit de la Ville. On trembloit pour sa personne à cause qu'il étoit à cheval, & que les gens de pied avoit beaucoup de peine à se garantir du feu des ennemis. Enfin Montluc arriva au haut de la montagne, où il demeura longtems à examiner le terrain, trouvant en effet toutes les difficultés qu'on lui avoit dépeintes; mais l'ardeur de les vaincre rendant son examen plus exact, il découvrit une espace uni capable de contenir plusieurs piéces, & trouva les moyens de les faire parvenir jusques-là. Il en rendit compte au Maréchal, & lui dit qu'à force de travail, on viendroit à bout de faire un chemin capable de conduire l'artille-

rie, jusqu'à l'endroit qu'il avoit remarqué.

« J'étois surpris, dit le Maréchal, » de ne pas vous trouver, j'ai envoyé » deux fois vous chercher pour assister » au Conseil, où vous entendrez la ré- » solution que nous avons prise de » nous en retourner; il faut que vous » rameniez l'artillerie par le même » chemin qu'elle a été amenée. Alors Montluc lui répondit : « Com- » ment, Monsieur, vous voulez vous » en retourner sans prendre cette Pla- » ce, cela n'est pas digne de M. de » Brissac : je viens de la reconnoître, » & par le même lieu où vous l'avez » reconnuë, & vous assure que nous » y menerons l'artillerie. Il faudra » donc, lui répondit M. de Brissac, » que ce soit Dieu qui l'y conduise; » car il n'est point en la puissance des » hommes de le faire. Je ne suis point » Dieu, répondit Montluc, & je l'y » amenerai. Oüi, repliqua le Maré- » chal, mais avec des engins; & ce- » pendant Dom Fernand qui est à Ver- » ceil, assemble une armée & nous » veut donner bataille; il a trois mille » Allemans, & je n'ai ni Suisses, ni » Allemans pour lui répondre. Je vous

» oblige mon honneur & ma vie, re-
» partit Montluc, de mettre quatre
» piéces de canon sur la montagne en
» deux matins. Mais ces trois mille Al-
» lemans, dit le Maréchal, viendront
» nous attaquer. Eh! Monseigneur,
» reprit Montluc, faites-vous tant de
» cas des Allemans du Gouverneur du
» Milanès, que nos Gascons ne leur
» puissent répondre : de ces trois mille
» Allemans, je suis sûr qu'il y en a
» quinze cens qui n'ont point de chauss-
» ses, au lieu que la plûpart de nos
» soldats sont vêtus de satin & de ve-
» lours, & les gens bien vêtus sont
» plus braves que les autres. »

M. de Montmorenci fils du Connétable, ayant écouté Montluc avec beaucoup d'attention, prit la parole, & dit au Maréchal : « Monsieur,
» Montluc est vieux Capitaine, il me
» semble que vous devez ajoûter foi à
» ce qu'il vous a dit. Vous ne le con-
» noissez pas comme moi, répondit le
» Maréchal; car il ne trouve rien de
» difficile, & un jour il nous fera tout
» perdre. Non pas, Monsieur, s'écria
» Montluc, quand je vois un danger
» évident, j'ai aussi grand peur de ma
» peau que les autres, mais en ceci je

» ne trouve aucun inconvénient. » M. de Nemours soutint aussi Montluc, & pria qu'on le laissât faire. Le Prince de Condé, le Comte d'Enguien & le Duc d'Aumalle, ainsi que M. de Gonnor, depuis Maréchal de France, & plusieurs autres, furent de même avis : « Oh bien ! reprit M. de Brissac, je » vois que tous vous autres avez en» vie de faire les fols, faisons-les » donc, car je vous ferai connoître » que je le suis autant que vous. Montluc triomphant, se tourna vers les Princes à qui il dit : « Messieurs, » il faut aussi que vous mettiez la » main à l'œuvre, & que vous met» tiez le cœur au ventre aux soldats, » afin que s'ils vouloient reculer à un » aussi grand travail, que celui qu'il » faut entreprendre, on leur puisse » reprocher que les Princes & Sei» gneurs y ont mis la main avant » eux. »

Le Maréchal voulant faire connoître, qu'il n'avoit point eu d'injustes préventions contre cette entreprise, voulut bien se charger lui-même de conduire une piéce de canon, le Prince de Condé & le Comte d'Enguien conduisirent le second, M. de Mont-

morenci le troisiéme, & le dernier fut laissé ainsi que les autres au pied de la montagne, le reste de l'ouvrage étant abandonné à Montluc. Il alla le lendemain faire commencer à applanir le terrain : soixante Pionniers armés de gros marteaux & de pics de fer, rompirent les pointes des rochers, écarterent les pierres mobiles, comblerent les trous, élargirent les passages, & travaillerent avec tant d'ardeur, qu'à deux heures après midi, l'ouvrage se trouva achevé ; alors quatre-vingt soldats de la Compagnie de Montluc, monterent la premiere piéce avec une difficulté surprenante. M. de Picquigni marchoit devant elle une petite lanterne à la main, pour éclairer aux conducteurs, ce qui l'exposoit aux arquebusades fréquentes des ennemis, qui pouvoient le voir. Les trois autres suivant la même route que les premiers, monterent avec beaucoup plus de facilité ; de sorte, que sur les quatre heures du matin les piéces furent placées en batterie.

Montluc fait la capitulation de Lans.

Le Maréchal de Brissac souhaitant le succès de cette entreprise avec beaucoup d'ardeur, se tint debout une partie de la nuit, envoyant sçavoir de

quart d'heure en quart d'heure à quel point étoit l'ouvrage : on lui vint dire enfin qu'il étoit achevé. Sur le champ ce Général se rendit lui-même à la batterie, & félicita Montluc de son heureux succès ; il souffrit même les reproches, que cet Officier lui fit d'avoir cru légérement aux premiers avis qu'on lui avoit donnés. Au point du jour on tira quelques volées de canon sur le Château, ce qui intimida de telle sorte la garnison, qu'on entendit presque aussi-tôt battre la chamade. Montluc eut l'honneur de faire cette capitulation, dont le Maréchal l'avoit chargé.

L'extrême fatigue qu'il avoit essuyée ne lui permettant pas de suivre l'armée, il se rendit à Montcalier pour y attendre une parfaite guérison. Il monta à cheval aussi-tôt qu'il lui fut possible de le faire & joignit l'armée, où l'on étoit dans l'attente de quelque grand événement, à cause des forces que le Gouverneur du Milanès assembloit, & des desseins qu'il paroissoit avoir sur plusieurs Places du Piémont. Dom Fernand en vouloit surtout à Cazal, Ville aussi foible, qu'elle a été depuis bien fortifiée.

Montlüc informé de ce dessein, en alla instruire le Maréchal à Turin, où il faisoit sa résidence ordinaire, & lui demanda si son dessein étoit d'abandonner Cazal : « Oüi, répondit le » Maréchal, & qui voudriez-vous qui » fut si fol & hors de sens, que d'en» treprendre la défense d'une telle » Ville ? Ce sera moi, répondit Mont» luc. Monsieur, ajouta-t'il, le Roi » ne nous paie, ni ne nous entretient, » que pour trois raisons, l'une pour » lui gagner une bataille, afin que par » le moyen d'icelle, il puisse conquérir » beaucoup de Pays : l'autre pour lui » défendre une Ville ; car il n'y a Vil» le qui se perde, sans amener grande » perte de Pays, & la troisiéme pour » prendre une Ville ; car le gain d'u» ne Ville assujetti beaucoup de gens, » & tout le reste n'est qu'escarmou» ches, qui ne servent qu'en particu» lier à nous faire connoître & estimer » de nos supérieurs & acquérir de » l'honneur ; car quant au Roi, il ne » profite de rien des avantages parti» culiers, que des trois choses que j'ai » dites ci-dessus ; & par ainsi je mou» rerai plûtôt dans cette Place, que » de consentir qu'elle se rende. »

1551.
Montluc entreprend de défendre Cazal.

Il fortifie cette Place.

M. le Maréchal parut fort satisfait de sa fermeté, & résolut de le laisser le maître. Brissac étoit fort judicieux, & se faisoit une régle de tout ce qui étoit raisonnable, en quoi il étoit bien différent de M. de Lautrec, qui s'abandonnoit trop facilement à tout ce qui se présentoit à son imagination. Montluc entra donc dans Cazal avec un assez grand nombre de troupes, afin de réparer par-là le défaut des fortifications & se mettre en état d'en élever de nouvelles, si les ennemis lui en donnoient le tems.

Cazal étoit alors une petite Ville fermée d'une muraille de cailloux & entourée d'un fossé plein d'eau, mais sans bastions, au moins capables de résistance : aussi-tôt après l'arrivée de Montluc cinq cens Pionniers commencerent à élever des fortifications, avec tant d'ardeur & de succès, que l'on commença à espérer de pouvoir faire quelque résistance ; mais le Maréchal de Brissac ne doutant pas qu'à la fin une Place aussi foible ne fût prise, voulut retirer une Compagnie d'hommes d'armes de M. de Gié, que son fils commandoit ; mais ce jeune Officier plein de courage & de bonne

volonté, répondit au Maréchal qu'après avoir été si long-tems dans Cazal, il n'en sortiroit pas à la veille d'un siége, & qu'il aimoit mieux perdre sa Compagnie.

Le Maréchal mécontent de cette réponse, lui envoya un nouvel ordre de sortir de Cazal, & sur un second refus obligea sa Compagnie de le quitter. M. de Gié demeura donc seul avec Montluc, piqué contre le Maréchal de ce qu'il avoit forcé ses Gendarmes à l'abandonner ainsi. Le Maréchal peu de jours après sçachant que les ennemis étoient encore éloignés, se rendit à Cazal pour examiner les travaux, qu'il trouva très-foibles. La plûpart des Officiers qui l'accompagnoient, jugerent que Montluc s'étoit chargé d'une entreprise au-dessus de ses forces, & quelques-uns le quitterent en pleurant, comme un homme qu'ils jugeoient perdu sans ressource. Cette tendresse capable d'intimider les soldats, parut dangéreuse à Montluc; & pour en éviter les marques, il pria le Maréchal de ne plus revenir, afin de le laisser tout entier au soin de mettre sa Place en état de défense. Il réussit de telle sorte, que Dom Ferdinand

qui ne vouloit rien risquer, abandonna le dessein de venir assiéger Cazal.

Pour surcroit de fortune, les François si heureux jusques-là dans tous leurs projets, marcherent une nuit vers Albe, l'attaquerent & la prirent. M. le Maréchal l'ayant sçu, envoya promptement à Montluc une Lettre qui contenoit ces mots : *M. de Montluc, je viens d'être averti sur l'heure, que notre entreprise d'Albe a réussi comme nous pouvions l'espérer ; nos gens sont dedans, & j'y vais en diligence.* Le Courier apporta cette nouvelle environ sur les dix heures du matin.

Le Gouverneur de Vulpian ayant retenu un Trompette de M. de Maugiron, Montluc jugea à propos d'envoyer à l'instant un Tambour du Capitaine Griti, pour lui montrer la Lettre de M. le Maréchal, & il le chargea en même tems d'aller dire au Gouverneur de Vulpian, que Dom Fernand ne pourroit mieux reparer son honneur, qu'en venant assiéger Cazal ou en présentant le combat : mais le Tambour étant arrivé à la porte de Vulpian, on lui dit que le Gouverneur étoit allé à la pointe du jour au Conseil à Riverol, où le Gouverneur du

Milanès faisoit alors sa résidence. Il apprit aux soldats, qu'il trouva à la porte, la prise d'Albe, ce qui leur parut si peu croyable, qu'ils maltraiterent beaucoup le Tambour, le mirent en prison, & le menacerent de le pendre, s'il se trouvoit que la nouvelle fût supposée. Le Tambour protesta de sa sincérité, & attendit sa liberté des réponses que les ennemis feroient. Leur malheur ne fut que trop confirmé, & Montluc débarrassé de toute crainte, envoya une partie des troupes qui avoient été dans Cazal, afin de fortifier Albe, supposant avec raison, que ces soldats accoutumés aux travaux, & joyeux d'avoir conservé Cazal, montreroient plus d'émulation & animeroient les autres; la chose réussit, & Montluc vint recevoir les éloges de ses Généraux.

Le Gouverneur du Milanès fut vivement affligé du mauvais succès de cette campagne, il l'attribua à Dom Arbre, un de ses Lieutenans, qui s'étoit amusé à prendre quelques Forts situés aux environs de Cazal, au lieu d'aller promptement attaquer la Ville même, ce qui auroit embarrassé Montluc, à qui il donna au contraire tout

le tems de se fortifier. M. de Brissac, à l'occasion du reproche fait à Dom Arbre sur sa lenteur, fit faire cette attention à ses Officiers, que dans les opérations de la guerre, plus qu'en aucune autre, la diligence est le premier des moyens qui conduisent au succès.

Les Espagnols ne parurent pas avoir adopté cette maxime, tant ils se montrerent lents dans la suite, dans tout ce qu'ils voulurent entreprendre. Ils mirent en ce tems-là le siége devant S. Damian, petite Place forte, munie d'une bonne garnison, mais très-peu fournie de vivres. Le Gouverneur en envoya demander ainsi que de la poudre, & Montluc fut chargé de conduire ce secours, difficile à faire entrer dans une Ville environnée d'une armée entiere & par un tems fâcheux, la terre se trouvant alors toute couverte de neige. Montluc amassa un certain nombre de sacs; dans les uns il mit de la poudre, dans les autres des vivres; trente Païsans furent chargés d'une partie de ces munitions, & s'avancerent vers S. Damian, suivis de quelques Suisses, & de cinq à six Gentilhommes, qui vouloient se jetter avec eux dans la Place.

Montluc secourt S. Damian.

Le Maréchal de Brissac, que le secours de S. Damian intéressoit vivement, en avoit donné la conduite à deux vieux Officiers, dont il connoissoit la prudence, il croyoit que leur expérience pourroit servir au succès ; Montluc fut d'un sentiment contraire, & pensa que dans certaines entreprises brusques & hardies, il faloit préferer le jeune soldat ; il n'appréhende pas tant le danger : il est vrai que la conduite est nécessaire, mais on peut le diriger par des ordres précis ; d'ailleurs, il est prompt, la chaleur lui augmente le courage, qui souvent est réfroidie dans le vieillard. Il chargea donc deux jeunes Officiers de l'exécution de ses ordres ; & afin de faciliter leur entrée dans la Ville, une autre troupe donna une fausse allarme au camp des ennemis.

Un de ces Officiers se nommoit Dom Petro Antonio, jeune homme rempli de courage, mais peu reglé dans sa conduite, ce qui avoit obligé Montluc, naturellement sevére, à l'envoyer deux fois en prison. « Dom » Pedro, lui dit-il alors, si tu entres » dans la Place, je te promets non-

» seulement d'oublier tes folies, mais
» de te procurer toutes sortes de ré-
» compenses : tu as donné assez de
» preuves de ta valeur, donnes-en au-
» jourd'hui de ta prudence, & j'en-
» gagerai M. le Maréchal à te donner
» une Compagnie. » Ce jeune homme flatté du choix qu'on avoit fait de lui, répondit à Montluc qu'il entreroit dans la Place; *& j'en reviendrai*, ajouta-t'il, *mort ou sage*. Il tint parole. Le secours entra dans Saint Damian, & Dom Fernand qui n'avoit espéré prendre cette Ville qu'à cause du défaut de vivres & de munitions, la battit encore durant quelques jours; & enfin voyant qu'une mine, sur l'effet de laquelle il comptoit beaucoup, avoit été éventée, il leva le siége & se retira. Accident, qui lui parut d'autant moins aisé à supporter, qu'il l'éprouvoit pour la troisiéme fois depuis cette campagne.

Montluc Gentilhôme de la Chambre.

Montluc étoit toujours fort incommodé de la cuisse, à cause des fatigues continuelles qu'il étoit obligé d'essuyer, pendant un maladie à laquelle il falloit du repos; il pria le Maréchal de vouloir b en s'employer pour lui en procurer, & il lui remit

son état de Mestre de Camp. M. de Brissac content de ses services, sollicita lui-même une récompense; & sans que Montluc eut fait aucune démarche à ce sujet, il reçut les provisions de Gentilhomme de la Chambre & celles du Gouvernement d'Albe, ce qui le mit au rang des premiers Officiers de l'armée. Il joüissoit outre cela d'une réputation bien supérieure à sa fortune, & l'on avoit principalement recours à lui dans toutes les expéditions difficiles.

Le Maréchal de Brissac en entrant dans le Piémont, avoit tout mis en usage pour attacher à la France la haute Noblesse du Pays; c'étoit le seul moyen de vaincre la disposition des peuples, toujours portés pour leur ancien Maître. Le Comte de Bene étoit un des Seigneurs Piémontois que le Maréchal avoit gagné, & ce fut lui que Dom Fernand voulut attaquer le premier pour le punir de sa désertion, & faire craindre aux autres une destinée semblable. Il étoit encore animé dans ce dessein, par le jeune Duc de Savoye nouvellement arrivé dans le Piémont, dont la présence réveilloit l'inclination des peuples. Il fut donc

résolu de mettre le siége devant Bene, & de tout employer pour se rendre maître de cette Place, qu'on vouloit détruire de fond en comble.

Siége de Bene.

On commença par entreprendre de tarir deux sources qui donnoient de l'eau dans la Ville, & d'empêcher ainsi les moulins de moudre le bled : peu après toute l'armée ennemie environna la Place. Le Maréchal s'en inquiéta peu, croyant que Bene étoit bien fournie de vivres, parce qu'il avoit donné ordre qu'on y fît entrer douze cens sacs de bled ; mais le soir même le Gouverneur de la Ville le détrompa, en lui mandant qu'il se trouvoit à peine pour quinze jours de vivres ; ce qui le fit entrer dans une grande colere, contre celui qui avoit été chargé de ses ordres. Cependant le reméde paroissoit impossible ; l'exemple de S. Damian, où l'on avoit jetté du secours malgré les ennemis, leur avoit inspiré plus de défiance, & les avenuës de Bene étoient gardées avec une grande exactitude.

Le Comte de Bene n'avoit pas manqué de se jetter dans sa Ville ; mais ce Seigneur ne s'étant jamais trouvé à

aucune expédition militaire, & n'aïant aucune idée de la défense d'une Place, son inquiétude étoit extraordinaire ; il envoya divers Couriers au Maréchal, pour le prier de ne pas le laisser périr dans une Place qu'il avoit donnée à la France, dans l'espoir d'une protection proportionnée à la fidélité qu'il témoigneroit pour elle. Le Maréchal touché du sort de ce Seigneur, répondit qu'il mettroit tout en usage pour le sauver ; mais que ses efforts pourroient bien être sans succès. Le Comte renvoya une seconde fois, pour dire qu'il demandoit seulement M. de Montluc. Cette proposition embarrassa le Maréchal, qui ne vouloit point exposer un Officier de cette importance, dans une occasion où le danger étoit évident. D'ailleurs Montluc encore mal remis de sa cuisse sortoit d'avoir la fiévre ; cependant le Maréchal lui en parla : *Voulez-vous*, lui dit-il, *sauver ce pauvre Comte de Bene, il a une grande confiance en vous, & dit que pour la moitié de son bien, il voudroit vous avoir avec lui.* Montluc étoit instruit de l'état de la Place, ce qui ne lui donnoit pas d'envie de s'y enfermer. *Que ferai-je*, répondit-il au

Montluc défend Bene.

Maréchal, *dans une Ville où les soldats mourront de faim dans trois jours; je ne suis pas pour faire des miracles. J'ai si grande opinion de vous*, repliqua le Maréchal, *que si je vous sçavois dans la Place, je la croirois sauvée. En tous cas*, ajouta-t'il, *vous obtiendrez une capitulation honorable. Ah! Monsieur*, s'écria Montluc, *que dites-vous, j'aimerois mieux être mort, que de voir jamais mon nom en de pareilles écritures.*

M. de Bonivet craignant beaucoup pour Montluc, n'osoit lui conseiller de se jetter dans Bene; mais l'y voyant résolu, il ordonna à douze ou quinze Gentilhommes de sa suite de suivre Montluc, qui partit accompagné d'environ trente chevaux, avec un Valet de Chambre seulement, & entra dans Bene. Le Comte & la Comtesse de ce nom vinrent le recevoir avec de grandes démonstrations de joye, & tous les habitans de la Ville crurent voir en lui leur libérateur.

Moyen singulier qu'il employe.

Montluc ne se donna pas un moment de repos; il fit venir sur le champ la Noblesse de la Ville, les Charpentiers, les Maçons; il encouragea les Gentilhommes à la défense de leur patrie, & anima les Ouvriers

au travail ; ensuite il visita les provisions, qui consistoient seulement en cinquante-deux sacs de bled ; de sorte, qu'en y comprenant la farine, il y avoit au plus des vivres pour huit jours. Montluc fit visiter toutes les maisons de la Ville, où l'on ne trouva rien de plus que ce qui avoit été déclaré d'abord, ce qui augmenta son inquiétude ; mais en visitant les ramparts, il remarqua que la campagne étoit couverte de bled déja murs, & que le camp des ennemis se trouvoit placé de façon, qu'avec de certaines précautions, il étoit possible d'en recueillir. Ce n'étoit pas assez, on manquoit de moulins, les ennemis s'étant emparés de ceux du dehors, & les meules des moulins se trouvant hors d'état de servir.

Dans cette perpléxité, un Maçon se présenta, qui dit avoir découvert quelques tombes, dont les dessus pouvoient servir de meules ; la Comtesse de Bene alla elle-même faire la visite des tombes avec le Maçon, & trouva dequoi faire onze meules, ce qui suffisoit pour le besoin de la Ville. Il n'étoit plus question que d'avoir du bled, ce fut à quoi Montluc s'appli-

ia. Les femmes & les enfans de la
ille s'assemblerent dans la place avec
; vieillards en état d'agir, ce qui
rmoit un nombre d'environ cinq à
cens personnes; on leur distribua
s serpes, des cordes, des faux & des
s; les plus forts devoient sier &
uper le bled, les femmes & les en-
is, lier & porter les gerbes, quand
es seroient faites.
Montluc distribua cette foule par
mpagnies, à chacune desquelles
donna plusieurs Chefs, pour avoir
il sur leur travail & pour que tout
fit en ordre. Les portes de la Ville
ient fermées, afin que les ennemis
fussent point instruits de ce qui s'y
soit; & avant de les ouvrir, Mont-
envoya au Gouverneur François
ne Ville voisine, pour le prier qu'à
e certaine heure, il fit attaquer le
np des ennemis, pour les occuper
ndant quelque tems. Ensuite, il fit
vrir une porte de la Ville, & la
ile s'écoula dans la campagne la
s voisine. Une troupe de gens de
erre les précédoient pour combat-
un corps-de-garde placé à la tête
n champ de bled, ils le mirent en
te sans peine, & aussi-tôt les tra-

vailleurs mirent la main à l'œuvre avec tant d'ardeur, qu'on croyoit voir les bleds s'anéantir devant eux. A peine les gerbes étoient-elles achevées, qu'on les transportoit sur le champ dans la Ville, où la confiance renaissoit à leur vuë.

Résolution des Habitans de Bene.

La joye augmenta encore, lorsque sans s'y attendre, ce qui étoit resté de Bourgeois virent le canal de la riviere se remplir, & l'eau faire mouvoir les roues des moulins. Le bled coupé fut dans l'instant mis en farine. Enfin tout le monde arriva chargé de gerbes, jusqu'au soldat même qui tenoit ses armes d'une main, & une gerbe l'autre. L'heureux succès de cette premiere sortie inspira tant d'ardeur aux Bourgeois, que sans prendre d'ordre, ni demander d'escorte, ils sortirent pendant la nuit du lendemain, firent la moisson chacun dans leur champ avec plus de précaution; mais avec autant d'avantage, que s'ils n'avoient point eu d'ennemis en tête: en même tems les moulins à bras que la Comtesse de Bene avoit fait commencer, se trouverent achevés; ce qui mit la Ville en état de se passer de la riviere, que les ennemis avoient mis à sec une seconde fois.

Les ennemis levent le siége.

Montluc s'étant ainsi assuré des murailles de la Ville & des magazins, fit chaque jour de nouvelles sorties sur les ennemis, tâchant de surprendre ceux de leurs quartiers qui étoient les plus avancés. Dom Fernand prévenu de son habileté, se tenoit toujours sur ses gardes, de façon que Montluc étant attendu, les escarmouches étoient chaudes & fréquentes. Ce Seigneur prévoyant qu'il alloit essuyer le même sort, qu'il avoit éprouvé devant les Villes d'Albe & de Saint Damian, se plaignit avec aigreur du Comte de la Trinitat, frere du Comte de Bene, qui étant engagé dans un parti contraire, avoit lui-même sollicité la ruine de sa maison, en demandant la perte de son frere. Dom Fernand l'accusa d'avoit favorisé son frere, après avoir cherché sa destruction. Ces reproches, ausquels le Comte de la Trinitat ne pouvoit rien répondre que de suspect, ne garantirent pas le Gouverneur du Milanès du malheur qui les causoit; il fut contraint de lever le siége de devant Bene & de se retirer, avec la douleur de n'avoir jusques-là obtenu aucun succès. M. de la Trinitat refusa d'abord de le suivre, affectant

tant un grand mécontentement des soupçons dont on l'avoit rendu l'objet, ce qui allarma Dom Fernand, qui après avoir perdu l'espérance de prendre une Ville, ne vouloit pas encore perdre un homme de qualité, dont le crédit étoit considérable dans le Piémont ; il tâcha donc de le regagner, en rejettant sur la fortune les fâcheux événemens qu'ils avoient éprouvés ensemble.

Siége de Courteville.

La Ville de Bene se trouvant délivrée de toute crainte, Montluc en sortit couvert de gloire, & se rendit à Albe pour y goûter quelque repos ; mais le Maréchal de Brissac vint lui-même le chercher jusque dans cette Ville, pour l'emmener à la surprise d'une Place nommée Courteville, où ce Seigneur avoit formé une intelligence : mais le projet n'ayant pas réussi, il fallut avoir recours à la force, & le canon fut mis en batterie ; on tira en deux jours environ douze cens coups de canon, qui abattirent une partie de la muraille, ce qui donna d'abord une grande joye aux assiégeans ; mais la fumée du canon & la poussiére des ruines s'étant abaissée, on découvrit une autre muraille fort

épaisse, derriere celle qui venoit d'être renversée. Il fallut canoner de nouveau, & on vint enfin à bout d'entrer dans la Ville; les ennemis ne s'étant pas opiniâtrés à une longue résistance, ils se retirerent dans le Château, où ils comptoient se vanger des François, en les obligeant à lever le siége.

C'étoit ce que le Maréchal apprêhendoit le plus. Il ordonna à Montluc de quitter un Monastere voisin de la Ville où il étoit logé, pour venir se placer plus près du Château. Montluc en examina les murailles avec beaucoup de soin, & reconnut que d'un côté où l'on jugeoit que l'artillerie ne pouvoit donner, on avoit si fort négligé la muraille, qu'elle avoit en plusieurs endroits des crévasses, par lesquelles on voyoit aisément tout ce qui se passoit dans la Place. M. de Richelieu étoit chargé du commandement de l'artillerie, & montroit autant génie que d'ardeur, pour toutes les opérations qui dépendoient de lui: Montluc l'engagea à venir visiter avec lui les défenses du Château; il lui montra l'ouverture des murailles, & le pressa ensuite de risquer la peine de quelques Canoniers, pour

tenter d'y conduire l'artillerie. Richelieu après avoir tout vû, lui remontra que la chose étoit absolument impossible : la place qu'il montroit étoit en effet propre à recevoir le canon ; mais les chemins qui y conduisoient étoient absolument impraticables, à moins qu'on ne voulût entreprendre de faire naviger des canons sur la riviere, dont le lit embrassoit la partie du Château, où la muraille se trouvoit fort défectueuse.

Prise de Courteville.

Montluc se mit en tête de reconnoître la riviere, quelque péril qu'il y eût à le faire, toute la courtine de ce côté-là étant jour & nuit couverte d'Arquebusiers choisis entre ceux qui tiroient avec plus de justesse ; il avoit dans sa Compagnie un soldat déterminé, souvent puni à cause de ses dissipations & de son opiniâtreté, caractere d'esprit qui suppose ordinairement de la témérité ; ce fut à cet homme-là que Montluc crut devoir s'adresser, pour lui faire essuyer le danger le plus évident auquel on puisse être exposé, il lui promit dix écus pour l'animer ; & le soldat, sans balancer davantage, alloit se jetter dans l'eau, si Montluc plus attentif à sa

conservation que lui-même, ne l'avoit forcé d'attendre l'arrivée de quelques Arquebusiers qu'il avoit mandés pour les opposer à ceux de la courtine, & les obliger de suspendre le feu continuel dont ils couvroient la riviere & ses bords.

Au signal de Montluc le soldat entra dans l'eau, où trouvant d'abord un lit peu profond, il fut obligé de marcher sur les mains, pour se dérober aux coups; dans cette posture fatiguante, il traversa la riviere jusqu'à la muraille de la Ville, tâta le fond, le jugea solide, & assura Montluc que les chariots d'artillerie n'en auroient que jusqu'aux moyeux. Il alla rendre compte de cette découverte au Maréchal de Brissac devant deux Ingénieurs, que le Général avoit chargé de sonder la riviere, & dont l'un nommé Duno, s'obstina à soutenir le contraire de ce qu'avançoit Montluc. Celui-ci s'emporta & demanda au Maréchal s'il croyoit plûtôt cet Ingénieur. « Oüi, lui repliqua-t'il, parce que » c'est son métier, & que je ne crois » pas qu'on doive exposer des gens à » périr sur une vaine espérance. Mon» sieur le Maréchal, répondit Mont-

» luc, il y a long-tems que je connois
» M. de Brissac, & je ne le vis jamais
» avoir tant de crainte des arquebusa-
» des qu'il laissât reconnoître par un
» autre, ce qu'il pouvoit reconnoître
» lui-même. Vous êtes le même, & pour
» être devenu Lieutenant de Roi,
» vous n'en êtes pas plus coüard.
» Montez à cheval, & je vous ferai
» avoüer, après l'avoir vû, que vous
» serez maître du Château avant d'a-
» voir tiré dix coups de canon. »

Le Maréchal voulut en effet monter à cheval; il suivit Montluc tout en colere avec Duno; ils allerent gagner le bord de la riviere par un chemin si étroit, qu'ils furent obligés de mettre pied à terre, & de courir de toute leur force à travers une grêle d'arquebusades, dont ceux de la Ville les accabloient. Duno piqué contre Montluc, se dépoüilla, entra dans la riviere de bout, bravant le feu de la Ville, d'où on le tiroit à la portée du pistolet; il alla de cette sorte jusqu'au pied de la muraille, trouvant à chaque pas la conviction de sa faute, qui fut aisément oubliée en faveur de son courage. On se disposa aussi-tôt à faire marcher l'artillerie, on arrangea tout

pour lui faire passer la riviere ; ce qui s'exécuta avec moins de peine & plus de succès qu'on ne l'avoit présumé, Montluc ayant placé quarante Arquebusiers derriere une roche, d'où ils tiroient sans cesse sur ceux de la Ville, qui pouvoient incommoder les travailleurs. Le canon se trouva placé pendant la nuit & en état de tirer à la pointe du jour, mais le Maréchal de Brissac qui vouloit voir l'effet de ses premieres volées, ayant appris que Dom Arbre étoit arrivé à une lieuë de la Place avec intention de la secourir ; il gagna une montagne voisine avec une partie des troupes, pendant que Montluc secondé de plusieurs Officiers Généraux, continuoit le siége avec ce qui lui restoit de soldats. On tira une volé de canon, & l'ennemi voyant battre ses murailles par un endroit qu'il avoit jugé hors d'atteinte, battit la chamade.

Capitulation de Courtevil-le.

Dom Diego étoit Gouverneur de la Place ; cet Officier joignoit à la hauteur naturelle à sa Nation, une fierté qui le rendoit insupportable. Tout vaincu qu'il étoit, il vouloit donner la loi dans la capitulation ; mais il avoit en tête dans la personne de

Montluc, un homme qui ne lui cédoit point en orgüeil. Il raya celles des propositions du Gouverneur, qu'il n'avoit point intention d'accorder, & signa les autres, couché sur un matelas étendu par terre; ce fut ainsi qu'il brava la fierté des Espagnols que Dom Diegue lui avoit députés. Montluc ne leur dissimula pas même que ce Gouverneur s'étoit rendu trop-tôt pour sa gloire, & que sa crainte avoit été beaucoup plus grande que le danger.

Le siége de Seve suivit de près la conquête de Courteville, Montluc s'y rendit après s'être emparé de deux petites Villes peu fortifiées, qui se trouverent sur son passage. Seve est situé de telle sorte, qu'on ne peut en être le maître que par le secours du hazard & de la fortune; au-dessus de cette Ville est une montagne couronnée d'un vaste rocher, dans lequel on avoit taillé une Eglise & un Hermitage, où l'on n'arrivoit qu'avec beaucoup de peine; on y entroit par-dessus une espéce de table de pierre portative, qui étant ôtée, laissoit voir un fossé qu'il étoit impossible de combler. A vingt pas de cet Hermitage, les ennemis avoient construit un Fort, dont les contrescar- 1552.

pes étoient si hautes, qu'on ne pouvoit les aborder sans être vû & exposé à une grêle de coups, il falloit passer à la vûë de ces Forts pour gagner Seve.

M. de Brissac s'étoit fait précéder de Montluc & de Francisque Bernardin, tous deux Maréchaux de Camp, afin de lui marquer les quartiers où camperoit l'armée; mais les ennemis du Fort étant venus attaquer Montluc, il oublia la commission dont on l'avoit chargé, & les combattit. Dom Bernardin le voyant exposé contre des forces supérieures, ne voulut pas l'abandonner: *Ce n'est point-là*, dit-il à Montluc, *ce que le Général nous a dit de faire; mais votre péril m'engage avec vous, & je ferai aussi le Gascon.* Bernardin étoit âgé & couvert d'armes pésantes; néanmoins il mit pied à terre, prit une pique & se mêla avec les ennemis; ceux-ci combattirent d'abord avec beaucoup de courage; mais les Gascons de Montluc animés par son exemple, les pousserent avec tant de rapidité, qu'ils les contraignirent de reculer en désordre jusques dans le Fort, où ils entrerent avec eux. L'Eglise fut prise dans le même mo-

ment, ceux-mêmes des ennemis qui logeoient dans l'Hermitage, quoiqu'inaccessible de toutes parts, prirent l'épouvante; rien n'étoit plus singulier, que de voir des gens qui pouvoient sans danger attendre une armée, se sauver devant deux ou trois cens hommes.

Cependant le Maréchal ne recevant aucune nouvelles de Montluc & de Francisque Bernardin, avoit fait alte avec toute l'armée; il dépêcha vers Montluc un Officier, qui le trouva sur le haut de la montagne maître du Fort, de l'Eglise & de l'Hermitage: un tel succès pouvoit excuser Montluc; mais l'Officier ne laissa pas de lui dire le mécontentement du Général, qui ne sçavoit où loger l'armée: *Vous reporterez à M. le Maréchal*, répondit Montluc, *qu'il a mal choisi ses Maréchaux de Camp; nous voulions loger l'armée dans la Ville, qu'on se dispose a assiéger*. Le Maréchal arriva lui-même peu après: il aimoit la discipline & en étoit exact observateur; il reprit sévérement Montluc, lui ordonna de songer à l'avenir à exécuter simplement ses ordres, sans croire être justifié par des succès, s'il y contrevenoit

dans la suite ; il ajouta qu'il s'étonnoit qu'un Officier aussi expérimenté, eut voulu donner un pareil exemple aux troupes. Montluc surpris de cette reprimande, & la reconnoissant juste, voulut diminuer sa faute en la faisant partager à Francisque Bernardin : *Non, non*, dit le Maréchal, *il a voulu faire comme vous, & a bien fait ; il ne pouvoit marquer les quartiers seul ; la tête blanche est trop sage ; ce sont-là des boutades de Gascogne.*

Prise de Seve.

L'armée qui s'étoit tenuë jusques-là dans la plaine, fut logée pour cette nuit, la cavalerie dans un vallon & l'infanterie dans un autre. Le lendemain, la Ville étonnée des avantages remportés la veille, se rendit sans faire aucune résistance. Ce fut à cette expédition que se borna la campagne par rapport à Montluc ; il quitta le Piémont pour revenir en Gascogne ; avec la plus grande partie des Gentilhommes qui composoient sa Compagnie, la Noblesse ne se faisant point alors de peine de servir en qualité de soldat sous un Capitaine de réputation. Montluc avoit voulu donner une distinction aux siens ; il fit couvrir leurs morions de taffetas jaune; de for-

te, qu'on les reconnoiſſoit partout : ce qui leur augmentoit beaucoup le courage, dit Montluc, rien n'animant davantage les hommes, que ce qui peut les mettre au-deſſus des autres. On ne parloit, ajoute-t'il, dans tout le Piémont, que des ſoldats aux morions jaunes : un ſeul faiſoit fuir quatre ennemis. Montluc qui les commandoit, joüiſſoit de la réputation du plus brave & du plus heureux de tous ceux qui portoient les armes.

En arrivant dans ſa Province, il reçut le prix de ſes ſervices, par l'eſtime particuliere dont les plus grands Seigneurs l'honorerent. Les éloges du peuple ſe joignirent aux leurs, & ce concours flatteur apprit à Montluc qu'un mérite réel & ſoutenu, trouve à la fin ſa récompenſe dans ſa propre Patrie. Le Maréchal de Briſſac avoit accordé à regret à Montluc de quitter le Piémont ; il connoiſſoit les défauts de ce Capitaine auſſi bien que ſes talens ; & à ſon extrême vivacité près, il trouvoit peu d'Officiers Généraux dans ſon armée, qui lui fuſſent auſſi utiles. Son abſence ne pouvoit être longue, & le Maréchal lui avoit déja envoyé pluſieurs exprès, pour

Révolte des Siennois.

l'engager à se rendre à l'armée, lorsqu'on apprit la révolte des Siennois.

1552. Ces peuples avoient dessein depuis long-tems de secoüer le joug de Côme de Médicis, Usurpateur du Duché de Toscane, & par-là oppresseur de sa patrie ; l'Empereur lui avoit donné des troupes pour assurer son nouveau pouvoir, & la garnison de Sienne se trouvoit toute composée d'Espagnols. Les Siennois animés par les Cardinaux de la faction de France, & par Monsieur de Termes, que cette Couronne avoit envoyé exprès en ce Pays-là, prirent les armes, chasserent les Espagnols de leur Ville, & s'emparerent de toutes celles qui étoient de sa dépendance. L'Italie s'allarma de cette révolution, qui ne pouvoit avoir que de fâcheuses suites. On ne doutoit pas que le Duc de Toscane, soutenu des forces de l'Empereur, ne poussât vivement la guerre contre les Siennois, qui de leur côté seroient défendus par la France avec autant de vivacité.

En effet, ce peuple avoit d'abord arboré les Etendards de la France sur les murailles, & ils avoient dépêché quelques-uns de leurs principaux Ha-

bitans pour se soumettre à sa domination. La Cour les reçut avec joye, leur fit de grandes promesses, & envoya pour les défendre le Maréchal de Strozzi, ennemi personnel de Côme de Médicis. Ce Seigneur brûlant de signaler son courage & sa vengeance aux yeux de sa Patrie & contre leur commun oppresseur, se rendit en poste à Sienne, pendant que le Maréchal de Brissac faisoit filer des troupes sur les terres de cette République.

Strozzi trouva dans Sienne un peuple nombreux & fort riche. Leur soulévement n'étant que contre des ennemis étrangers, ne leur avoit fait commettre aucune de ces fautes qui suivent les émotions populaires. Ils avoient établi un Sénat pour juger des affaires générales, des Commandans pour les troupes, des Magistrats particuliers, un trésor public bien fourni, un grand ordre de police, & enfin tout ce qui constituë une République. Le Maréchal de Strozzi assembla la Noblesse & les Officiers de guerre, présida au nom du Roi dans le Sénat, & convint avec eux de tout ce qu'il falloit entreprendre pour la défense de Sienne.

La joye d'avoir secoüé le joug des

Espagnols, étoit si grande dans cette Ville, que chacun se prêtoit sans peine à tout ce qui étoit nécessaire pour en assurer la possession. On prévoyoit un siége de la part du grand Duc; & afin de n'être point pris au dépourvû, les chariots & les bêtes de charge alloient & venoient sans cesse de la campagne à la Ville pour y apporter des bleds, du vin & les autres provisions nécessaires à la subsistance d'un grand peuple. On travailloit aussi aux fortifications, à élargir les fossés, hausser les murailles, nétoyer l'artillerie & mettre tout en ordre. Le Grand Duc de Toscane, informé de l'ardeur des Siennois à se mettre en défense, pensa à les attaquer promptement, dans la crainte que le tems dont ils profitoient si bien, ne leur donnât les moyens de rendre tous ses efforts inutiles.

Le Marquis de Marignan Général de ses troupes, parût en campagne, où il commença à faire le siége des Villes dépendantes de Sienne. Strozzi suivi d'un corps de braves Siennois, sortit pour s'opposer à ses entreprises, & chercha même d'abord l'occasion de le combattre; le Marquis de Marignan

l'évita dans le dessein de laisser rallentir la premiere ardeur des Siennois, & de diminuer le nombre des troupes du Maréchal de Strozzi; ce qui tint ce dernier en campagne plus longtems qu'il n'avoit pensé, prévoyant que s'il perdoit de vûë un aussi grand Capitaine que le Marquis de Marignan, celui-ci profiteroit à son avantage de cette absence, pour bloquer Sienne, ou du moins pour la priver de toutes les ressources qu'elle auroit pû tirer du dehors : cela l'engagea à écrire en France, pour qu'on lui envoyât un Officier capable de commander dans Sienne, pendant qu'il seroit à la tête de l'armée.

Sur cette dépêche le Roi assembla son Conseil, l'affaire de Sienne paroissant alors d'une grande importance. Quoique ce Conseil fut composé de plusieurs personnes, les voix du Connétable, du Duc de Guise & du Maréchal de Saint André, étoient les seules qui fussent comptées. Le Roi demanda à ces Seigneurs, quel hommes ils jugeoient capables de défendre Sienne ? Le Connétable nomma une de ses créatures, le Duc de Guise une autre, le Maréchal de S. André pro-

posa aussi un de ses partisans. Cette diversité de choix fit balancer Henri: *Ceux que vous cités*, leur dit-il, *sont capables de ce que je demande d'eux; mais ils sont trois. Montluc ne conviendroit-il pas mieux pour cette affaire-ci?* Le Duc de Guise & le Maréchal de S. André, réunirent aussi-tôt leurs voix en sa faveur; mais le Connétable lui donna hautement l'exclusion, soutenant que la valeur étant son principal mérite, il ne suffisoit pas dans un occasion, où il étoit plus nécessaire de gouverner avec sagessé, que de combattre avec courage; « Enfin, ajouta » le Connétable, on peut s'en rappor- » ter au Maréchal de Brissac sous le- » quel il sort, & dont on a reçu des » plaintes au sujet de son extrême vi- » vacité. »

Le Roi prenant en cette occasion les intérêts de Montluc, répondit qu'il ne lui étoit jamais revenu rien de contraire à l'opinion de sagesse & de conduite qu'il avoit conçûë de cet Officier, ni qu'on lui eût reproché de querelle particuliere. M. de Guise ajouta, que Montluc ayant déja été Gouverneur d'Albe & de Montcallier dans le Piémont, sous l'autorité du

Maréchal de Brissac ; on devoit croire que ce Général avoit été persuadé de sa prudence & satisfait de sa conduite. Le Connétable repliqua, qu'au moins restoit-il un doute là-dessus, depuis l'affaire de Seve, où Montluc avoit fait souffrir l'armée une nuit entiere pour être contrevenu aux ordres de son Général. Je rapporte cette contestation en détail, pour donner une idée de l'esprit qui regnoit dans les Conseils de ce tems-là ; les principaux de ceux dont il étoit composé avoient au moins une égale liberté, dont les suites n'étoient point à craindre ; & le Roi qui étoit instruit par lui-même de ses affaires & du mérite de ceux qui le servoient, étoit en état de prendre un parti sur les sujets qu'on lui proposoit. 1553.

Brissac se déclare contre Montluc.

On résolut, afin de terminer toute contestation, d'écrire au Maréchal de Brissac pour demander son avis sur Montluc. La réponse de ce Général ne fut pas favorable. Il souhaitoit que Montluc revint servir sous lui dans le Piémont, & croyoit de bonne-foi qu'il y seroit plus utile que dans Sienne, à cause de l'extrême vivacité de son caractére. Il manda donc au Roi,

que Montluc étoit un excellent Officier pour maintenir la justice & la police dans un camp, faire combattre les soldats, & bien assaillir une Ville; mais qu'il étoit bisarre, violent, emporté, & tel que ses supérieurs se trouvoient souvent obligé de lui céder; que les Siennois formoient un peuple vif, ami de ses droits, trop près du tems où il les avoient recouvrés pour souffrir qu'on y attentât; qu'ainsi ce seroit risquer de les mécontenter & de tout perdre, que de leur envoyer un homme du caractére de Montluc. Le Maréchal de Brissac agissoit avec tant de sincérité, que dans le même tems que cette Lettre arriva à la Cour, il écrivit à Montluc en Gascogne, pour l'exhorter à se rendre auprès de lui, & à ne se point charger d'un emploi dont la conduite coûteroit trop à son repos & à son tempéramment.

Le Connétable triompha de la Lettre de M. de Brissac, disant que personne ne devoit mieux connoître Montluc, qu'un Seigneur aussi éclairé: *Hé bien*, dit le Roi, *quand tous ceux de mon Conseil s'opposeroient au choix que j'ai fait de cet Officier, je le confirmerois; mon naturel est d'avoir de*

la confiance en lui. Le Duc de Guise ajouta en faveur de Montluc, que M. de Brissac sembloit se contredire dans la Lettre qu'il écrivoit à son sujet, puisqu'en lui donnant le mérite de sçavoir tenir la justice & la police dans les troupes & de les faire combattre ; il le jugeoit néanmoins incapable d'exécuter une commission, où il ne s'agissoit que de soutenir un siége & de maintenir le bon ordre dans la Ville. Le Duc de Guise ajouta que Sa Majesté ayant elle-même choisi Montluc, on devoit passer sur les petites considérations des autres. Le Maréchal de S. André fut du même avis, conseillant néanmoins de faire écrire à Montluc, pour l'exhorter à laisser en Gascogne sa promptitude & sa colere.

Le Roi se servit en effet de ces mêmes termes, dans une Lettre qu'il lui écrivit de sa main, lui promettant à ce prix la continuation d'une bienveillance, dont il éprouvoit des marques assez avantageuses pour chercher à la conserver. Le Courier trouva Montluc dans sa terre dangéreusement malade ; quelque glorieuse que fut la Charge dont on l'honoroit, ses

amis le détournoient de l'accepter, à cause de l'extrêmité où il se voyoit réduit : « J'ai commencé, leur dit-il, à » chercher de trop bonne heure la mort » dans les combats, pour vouloir l'at» tendre dans mon lit : je mourrai au » lit d'honneur, ou en chemin pour » m'y rendre. »

Montluc part pour Sienne.

Montluc se fit donc porter en litiere à Toulouse, où un nouvel accident augmentant le danger de sa maladie, les Médecins le ménacerent d'une mort certaine, s'il persistoit à continuer sa route ; il partit néanmoins de Toulouse & arriva à Montpellier. La Faculté de cette Ville fut du même avis que les Médecins de Toulouse, & on jugea que son obstination lui couteroit la vie ; mais la fatigue du voyage qui avoit d'abord empiré son mal, lui rendit peu à peu la santé, & il arriva à Marseille beaucoup moins incommodé, qu'il ne l'étoit en partant de sa maison.

Montluc s'embarqua sur les Galeres du Baron de la Garde, dont la Flotte étoit alors jointe à celle du Roi d'Alger ; les Galeres étoient chargées d'environ quatre mille hommes, pour les débarquer au port le plus voisin de

Sienne, d'où elles devoient gagner l'armée du Maréchal de Strozzi; mais les précautions du Marquis de Marignan empêcherent l'exécution de ce dessein, & les Galeres se virent obligées de prendre terre à Porto-Hercole, où Montluc descendit. De-là, il prit le chemin de Sienne, où il entra avec M. de Strozzi.

Cependant les François & les Allemans qui avoient débarqués avec Montluc, s'avançoient vers Bonconvent, d'où le Maréchal avoit été obligé de d'éloger les Grisons & les Italiens, pour placer ces premieres troupes. Le Marquis de Marignan, après avoir fait de vains efforts pour empêcher la descente des François, s'approcha de Sienne. Il chercha d'abord à attaquer les Grisons & les Italiens qui étoient sortis de Bonconvent; mais ceux-ci lui étant échapés, il s'avança jusqu'à Sainte Bonde, pour enlever la Compagnie de Bartholomé de Pezere, que M. de Strozzi y avoit mise en garnison. Le Marquis de Marignan s'étoit fait suivre de quatre petites piéces d'artillerie, pour forcer avec plus de facilité les murailles de Sainte Bonde, & d'un Monastere où le Capitaine

Pezere avoit logé une partie de ses soldats.

1553. Le Maréchal de Strozzi étoit dans ce moment à Sienne où il dînoit avec M. de Sansac & Montluc ; celui-ci entendant l'artillerie qui tiroit sur Sainte Bonde, pria M. de Strozzi de le laisser aller au secours du Capitaine Pezere, afin, disoit-il, de faire connoître aux Siennois quel homme on leur avoit donné pour les défendre. Le Maréchal répondit que Pezere soutiendroit avec beaucoup de courage l'effort des ennemis, & qu'il seroit tems de lui envoyer du secours après le dîner, s'excusant de ce retardement sur la santé de Montluc, qui se trouvoit encore très-foible.

Montluc bat les ennemis.

Un Officier envoyé par Pezere détermina M. de Strozzi, on lui apprit que le Marquis de Marignan animé par la premiere résistance du Capitaine Pezere, avoit fait venir de son camp une nouvelle troupe d'Allemans choisis, qui pressoient extrêmement cet Officier. Il ne fut plus alors possible d'arrêter Montluc, qui vouloit partir à pied, mais M. de Sansac l'obligea d'accepter un cheval Turc, sur lequel il suivit le Maréchal de

Strozzi jusqu'à la vûë de Bonconvent, d'où l'on découvroit tout le détail de l'attaque & de la défense. Les troupes paroissoient également en désordre de part & d'autre, ce qui fit craindre à Montluc pour le petit nombre. Il demanda donc au Maréchal de Strozzi la permission d'aller joindre Pezere, & de se mettre à la tête des Italiens que ce Capitaine commandoit, ce qui lui fut accordé.

En arrivant parmi ces Italiens, Montluc ne trouva point d'Officiers, chaque soldat n'avoit pour guide que son courage. Montluc se nomma, courut partout pour rallier ces troupes éparses, il en forma un bataillon regulier, & chargea ensuite les ennemis avec autant d'ordre que de vivacité. Le nombre céda à l'art, les ennemis reculerent, & Montluc gagna sur eux un coteau chargé de vignes, où leur cavalerie devenoit inutile: cet Officier s'étant apperçu que plusieurs Compagnies Italiennes placées sur la hauteur du coteau sembloient ne prendre aucune part au combat, il les mit dans la nécessité de s'y mêler, en attirant l'escarmouche sur leurs bras; ceux-ci repousserent une seconde fois

les ennemis, & les chasserent

maisons assez fortes, qui étoi

cées au bas du côteau, & do

roient un grand avantage pou

lier.

Cornelio Bentivoglio, Co

néral de l'Infanterie Sienn

à cette escarmouche. Il

long-tems sur le haut de l

sans vouloir se mêler au com

la crainte d'exposer les fo

République; voyant les en

poussés, il vouloit se reti

Montluc s'y opposa, en di

ne le pouvoit sans risque en

des ennemis, sans avoir de

rie pour le soutenir. En même tems Montluc s'avança vers elle & vers les Grisons, afin de les prier de se joindre à eux, leur promettant par ce moyen une victoire certaine sur les ennemis. Ces troupes refuserent d'abord de marcher sans l'ordre exprès du Maréchal de Strozzi, qui étoit alors trop éloigné de l'endroit où l'on combattoit, pour être en état de le donner assez promptement, Montluc s'adressa à un autre troupe de cavalerie; mais pendant qu'il la sollicitoit, Bentivoglio craignant toujours pour ses soldats,



les ennemis, & les chasserent de deux maisons assez fortes, qui étoient placées au bas du côteau, & dont ils tiroient un grand avantage pour se rallier.

Cornelio Bentivoglio, Colonel général de l'Infanterie Siennoise, étoit à cette escarmouche. Il étoit resté long-tems sur le haut de la colline, sans vouloir se mêler au combat, dans la crainte d'exposer les forces de la République; voyant les ennemis repoussés, il vouloit se retirer; mais Montluc s'y opposa, en disant qu'il ne le pouvoit sans risque en présence des ennemis, sans avoir de la cavalerie pour le soutenir. En même tems Montluc s'avança vers elle & vers les Grisons, afin de les prier de se joindre à eux, leur promettant par ce moyen une victoire certaine sur les ennemis. Ces troupes refuserent d'abord de marcher sans l'ordre exprès du Maréchal de Strozzi, qui étoit alors trop éloigné de l'endroit où l'on combattoit, pour être en état de le donner assez promptement, Montluc s'adressa à un autre troupe de cavalerie; mais pendant qu'il la sollicitoit, Bentivoglio craignant toujours pour ses soldats,

dats, commençoit la retraite ; ce qui auroit tout perdu, si Montluc ne fut descendu pour l'empêcher de commettre cette faute ; il lui fit voir la cavalerie qui venoit au galop à son secours.

Ardeur de Montluc dans le combat.

Bentivoglio s'arrêta une seconde fois malgré ses Officiers subalternes, qui vouloient absolument la retraite ; il marcha droit à une troupe d'ennemis qu'il mit en fuite, il alla ensuite contre trois Compagnies d'Espagnols ; ceux-ci se défendirent beaucoup mieux ; mais les fuyards de la premiere troupe étant revenus sur eux, leur communiquerent leur crainte, & tout se mit en fuite. Montluc contre sa coutume n'étoit point descendu de cheval ; il couroit dans tous les rangs, animoit les soldats, avoit l'œil sur chaque troupe, & les tenoit toujours à portée de se soutenir les unes les autres. Le Marquis de Marignan ayant remarqué Montluc à cheval au milieu de l'infanterie, allant & venant sans cesse, demanda qui il étoit. Lorsqu'il l'eut appris, ce Général ne doutant pas qu'un Officier de cette réputation, ne fut en état de soutenir ses premiers avantages, commença à

faire la retraite, quoiqu'il fut très-supérieur en troupes pour le nombre. Il dit même à Montluc après la prise de Sienne, que si au lieu de l'avoir contraint de se retirer, on eût continué de le poursuivre, la longueur & le désavantage du combat avoit fait tant d'impression sur le reste de son armée, qu'on l'auroit aisément mis en fuite, en se montrant seulement disposé & à portée de l'attaquer ; ainsi la Ville de Sienne se seroit trouvée délivrée, & la fortune de Côme de Médicis aussi chancellante, que la destinée de cette malheureuse Ville fut déplorable dans la suite ; mais il n'étoit pas au pouvoir de la prudence humaine, de prévoir la disposition des ennemis, ni d'entreprendre de la connoître.

Le Maréchal de Strozzi avoit continué de faire marquer son camp de l'autre côté de Sienne, pendant que Montluc combattoit ; & ce Général seroit rentré dans la Ville sans prendre part à l'escarmouche, si le bruit redoublé de l'artillerie & l'abondance de la fumée qui paroissoit sur le haut des collines, ne lui eût fait craindre pour Montluc, à cause du petit nom-

bre de troupes qui le suivoient, & aussi parce que le Marquis de Marignan pouvoit faire venir à chaque instant de nouvelles troupes. Strozzi courut donc au galop pour se mettre à la tête des siennes; mais quand il arriva, les Florentins étoient déja en fuite, ce qui lui causa un chagrin que tout le monde remarqua: il se voyoit, disoit-il, privé d'une partie de sa vengeance, qui consistoit à vaincre par lui-même les soldats de son implacable ennemi. On lui présenta deux Enseignes du Duc de Florence, qu'il considera avec une joye mêlée de colere, ce spectacle lui rappellant le souvenir des malheurs de sa maison.

Montluc rentra avec lui dans Sienne au bruit des acclamations des habitans, dont la plûpart avoit été témoin des actions qu'il avoit faites en cette journée. Le Maréchal, dont le dessein étoit de le laisser pour commander dans la Place, fut bien aise de la confiance que les Citoyens & les Gens de guerre prenoient en lui; il concourut à l'augmenter par les témoignages les plus avantageux, & il alla le lendemain se mettre à la tête de son camp; il étoit séparé de celui des ennemis par

Strozzi veut livrer bataille.

un champ large d'environ cent pas. Ce voiſinage occaſionna bientôt de violentes eſcarmouches. Le Marquis de Marignan qui les avoit prévûës, tenoit ſur les collines des environs pluſieurs petites piéces d'artillerie toujours prêtes à tirer; de ſorte, que les ſoldats aſſurés & ſoutenus par ce ſecours, remportoient ordinairement l'avantage dans ces combats. Montluc qui l'apprit, fit repréſenter au Maréchal de Strozzi qu'il ne devoit point ainſi expoſer la réputation de ſes troupes; que rien ne diminuoit tant le courage que des pertes continuelles, & que ces légers combats étant d'ordinaire les préludes d'une grande action, leurs ſuccès influoient beaucoup ſur ſa fortune.

Le Maréchal ne fit attention à la ſageſſe de cet avis, que pluſieurs jours après l'avoir reçu, il vit ſon infanterie découragée craindre à chaque inſtant l'approche des ennemis, ſa cavalerie qui étoit auſſi épouvantée d'avoir vû une multitude de chevaux mis en piéces par les boulets des ennemis juſques dans les ruës du camp, oſoit à peine aller au fourage. L'eſprit de terreur ſe répandit enfin ſur toute

l'armée; les Italiens sortoient de leurs tentes à regret, & fuyoient souvent l'ennemi, avant d'être à portée de ses coups; les Allemans & les François montrerent à leur tour aussi peu de courage; tout cela désespéroit le Maréchal de Strozzi. Ce Général espéroit chaque jour de pouvoir réparer les désavantages de la veille, ou du moins de les faire oublier toutes par une victoire signalée. Bien loin de conserver cette espérance, il fallut songer à la retraite, en présence d'un ennemi qu'il avoit jusques-là méprisé. La disposition présente de ses troupes, demandoit que cette démarche se fit avec toutes les précautions possibles.

Montluc conseille au Maréchal de faire retraite.

Le Marquis de Marignan encouragé par ses premiers succès, portoit une attention extraordinaire sur tous les mouvemens de Strozzi, qu'il se promettoit de vaincre avec d'autant plus de facilité, qu'il l'avoit déja réduit à une espéce de fuite. Aussi le Maréchal avoit-il une peine infinie à s'y résoudre; tantôt il convenoit de la nécessité de céder à la fortune; tantôt il vouloit essayer de combattre & d'en venir à une action générale. Montluc le détournoit de ce dessein autant qu'il

lui étoit possible, lui représentant que des soldats effrayés & déja vaincus par la peur, n'étoient point en état de rappeller la victoire; qu'il falloit faire une retraite prompte & même pendant la nuit. Ce dernier article parût surtout insupportable à Strozzi, il jura de ne point donner une pareille atteinte à sa gloire, en paroissant craindre trop son ennemi; Montluc lui représenta de nouveau, que de pareils sentimens pourroient être excusables dans un particulier chargé de ses seuls intérêts; mais qu'ils ne convenoient point à un homme, de qui les démarches devoient faire le destin d'un Etat.

Il prévoit sa defaite.

Strozzi balança quelques jours; les remontrances de Montluc lui sembloient sages; mais il lui paroissoit trop honteux de fuir dans les ténébres de la nuit à la face de toute l'Italie, qui s'attendoit à d'éclatans effets de sa vengeance. Enfin il se détermina à tout risquer, plûtôt que d'essuyer une pareille honte, il le fit dire à Montluc; celui-ci ne douta pas du malheureux succès d'une entreprise risquée contre toutes les régles de la prudence; mais une passion particuliere l'em-

porte presque toujours sur l'intérêt général ; en vain Montluc envoya-t'il coup sur coup différens Officiers au Maréchal, sa résolution étoit absolument prise, & rien ne fut capable de l'en détourner. Cette nouvelle étant répanduë dans Sienne, y causa beaucoup d'inquiétude. Montluc, sur qui cette grande Ville avoit les yeux, ne crut pas devoir dissimuler ce qu'il pensoit ; il demanda l'Assemblée du peuple & du Sénat. Le Palais & ses cours furent remplies, chacun brûlant d'apprendre ce qu'un homme d'une si profonde expérience avoit à leur dire sur la situation de leurs affaires.

Montluc représentoit la personne du Roi en l'absence du Maréchal de Strozzi, & le Sénat en cette qualité lui donna la premiere place : « Messieurs, dit-il, vous sçavez les intentions de mon Roi sur vous, & les » ordres qu'il nous a donnés pour votre défense : je remplirai autant qu'il » sera possible ses vûës & vos intérêts : plût à Dieu, qu'avec les mêmes » intentions, de plus absolus que moi » voulussent se servir des mêmes » moyens de vous être utiles. M. le » Maréchal de Strozzi trahi par le dé-

» désavantage du terrain, se trouve
» obligé de faire retraite ; c'est à re-
» grêt qu'un homme d'un aussi grand
» courage, & qui a des intérêts per-
» sonnels dans cette guerre, se déter-
» mine à une pareille démarche ; l'a-
» mour de la gloire la lui fait imagi-
» ner contraire à sa réputation, & la
» haine qu'il a sujet d'avoir contre son
» ennemi, ne lui permet pas de pré-
» voir que sa défaite lui causera bien
» plus de honte, que les précautions
» qu'il prendroit pour l'éviter. Il se
» hazarde à faire voir sa défaite au
» grand jour, plûtôt que d'être rede-
» vable de sa sûreté à la nuit. Il seroit
» inutile de faire de nouvelles tenta-
» tives auprès de lui, pour l'obliger à
» rompre ce dessein. Il a de fausses
» raisons & de mauvais Conseillers :
» dans cet état, un homme prévenu
» est incorrigible ; d'un autre côté, la
» victoire des ennemis est certaine ;
» c'est seulement contre elle que nous
» devons nous précautionner : regar-
» dons M. de Strozzi comme un hom-
» me perdu, & ne comptons plus que
» sur les débris de son armée, sur la
» force des murailles qui nous envi-
» ronnent & plus encore sur notre

» courage : vous vous vantez d'être
» les ſeuls peuples de l'Italie deſcen-
» dus des anciens Romains, imitez
» leur fermeté en ce qu'elle a de
» grand, & que l'exemple des mal-
» heurs qu'ils ont eſſuyés, vous ſer-
» vent à éviter ceux qui vous ména-
» cent. Après la bataille de Cannes,
» les Romains qui avoient comptés
» ſur la victoire, furent ſi conſternés
» de leur défaite, que les portes de
» Rome reſterent ouvertes pendant
» trois jours, ſans qu'il ſe trouvât en-
» tre tant de Citoyens, un ſeul hom-
» me aſſez hardi pour les fermer : dé-
» fiez-vous d'une terreur ſemblable à
» celle des Romains, votre ennemi
» pouvant par l'exemple de leur vain-
» queur, n'avoir pas la même négli-
» gence qui les ſauva ; ainſi regardez
» le Maréchal de Strozzi comme vain-
» cu, donnez ordre à la garde de vos
» portes & de vos ramparts, prévenez
» le peuple, tenez les troupes ſous les
» armes & prêtes à tout événement ;
» que ceux d'entre les habitans qui
» ont des proviſions dans la campa-
» gne, ſe hâtent de les apporter dans
» la Ville ; amaſſez avec ſoin les vi-
» vres & les munitions néceſſaires

» pour soutenir un long siége : le salut
» de Sienne dépend de ces précau-
» tions ; & le moyen le plus assuré de
» réparer les suites d'une défaite, c'est
» de sçavoir la prévoir & la suppor-
» ter. »

Le Sénat répondit à Montluc, que les Siennois s'en rapportoient à son expérience, au sujet de ce qu'il y avoit à craindre pour le Maréchal de Strozzi : Que Dieu pouvoit lui ôter ou lui donner la victoire ; mais que s'il la perdoit, la Ville de Sienne n'en seroit pas moins attachée au Roi, ni moins éprise de sa liberté. En même tems ils jurerent tous devant lui, de manger jusqu'à leurs enfans, plûtôt que de les rendre esclaves de leur injuste oppresseur. Montluc éprouvoit alors l'accablement d'un accès de fiévre ; il le dit aux Sénateurs pour augmenter leur attention, pendant que son état l'obligeroit de tenir le lit. On n'oublia rien de tout ce qu'il avoit conseillé, & la Ville se trouvant munie, on ferma les portes en attendant l'événement de ce qui alloit se passer entre les deux armées.

Le lendemain on entendit tonner l'artillerie des deux camps ; c'étoit le

signal de la bataille. Tous les Citoyens étoient en allarmes, & Montluc dans son lit, s'agitoit comme s'il se fut trouvé au combat; d'abord il avoit crû que les premiers coups de canon étoient tirés du camp des ennemis sur la retraite du Maréchal; mais la durée du bruit lui fit comprendre que ce Général avoit été forcé d'en venir aux mains. Aucun Citoyen ne sortoit de la Ville, de sorte qu'on ne pouvoit sçavoir ce qui se passoit dans la campagne; mais après un grand silence, on apperçut de dessus les murailles, des troupes d'infanterie & de cavalerie, marcher ça & là dans la plaine, la plus grande partie s'avançant vers les portes de Sienne. Les gardes les ayant reconnuës pour être de l'armée de M. de Strozzi, allerent avertir Montluc qui les reçut dans la Place; leur nombre suffisoit à peine pour former la garnison, tant l'infanterie avoit été maltraitée; car la cavalerie à qui l'on reprochoit de la lâcheté, avoit accompagné le Général jusqu'à Montalsin, où il demeura longtems au lit des blessures qu'il avoit reçûës à la bataille.

Strozzi livre bataille.

Strozzi malgré son danger, étoit

encore plus inquiet que malade ; il voyoit une armée perduë & tout un Etat prêt à se perdre par sa faute. A peine ce Général se trouvoit-il la force d'interroger les Officiers qui l'environnoient sur la destinée des troupes échapées au vainqueur, l'accident dont il éprouvoit les tristes suites, lui paroissant d'autant plus insupportable, qu'on lui avoit donné les moyens de s'en garantir. Enfin ayant recouvré un peu de forces, il envoya promptement à Rome où étoit M. de Lansac, en qualité d'Ambassadeur de la Cour de France, pour le prier de venir se jetter dans Sienne, avec ce qu'il pourroit assembler d'Officiers les plus expérimentés ; il lui mandoit la maladie de Montluc, afin de l'engager à plus de diligence.

Désordre dans Sienne.

M. de Lansac partit en effet de Rome le jour même, & vint en poste jusqu'aux environs de Sienne, où suivant les ordres du Maréchal de Strozzi, il voulut entrer accompagné, ce qui fut la cause de sa perte. Les ennemis avertis de son dessein, l'épierent & le firent prisonnier presque aux portes de Sienne ; ce qui pensa désespérer les habitans de cette Ville, qui

se voyoient sans Chef, Montluc étant chez lui plus malade que jamais. Il croyoit lui-même toucher à ses derniers jours, & *je crois*, dit-il dans ses Mémoires, *que si M. de Lansac fut arrivé, je serois mort; car je n'aurois plus rien à faire.*

Les principaux Sénateurs vinrent chez lui pour y déplorer le sort de leur Ville, toute prête à succomber sous les efforts de leurs ennemis: « Messieurs, dit-il, vous voyez mon » état, mais je ne vous serai inutile » que quand je serai mort, & de vo» tre côté ne désesperés de rien, jus» qu'à ce que vous voyez les brêches » faites & l'ennemi dans vos murail» les: ces gens-là ne sont point en» core si près, qu'on aye besoin de » nos bras: continuons de montrer » de la fermeté; que vos soldats & » vos Citoyens paroissent toujours en » armes; ils s'aguerriront en se voïant; » faites achever les travaux extérieurs » que nous avons commencés: le tems » qui peut nous nuire peut aussi nous » aider. » Le Conseil de guerre exécuta ponctuellement tout ce que Montluc avoit prescrit, & le courage des Siennois renaissoit avec l'espéran-

Montluc encourage les Habitans.

ce, lorſque les Médecins déclarerent que Montluc n'avoit plus que trois jours à vivre. Alors les Prêtres s'emparerent de ſon logis, les Officiers & les ſoldats en furent éloignés, & le bruit de ſa mort commença à ſe répandre dans la Ville.

Cornelio Bentivoglio, avoit la principale autorité dans la République, à cauſe de ſa naiſſance & de ſa capacité dans le métier des armes; ſon nom d'ailleurs étoit fameux parmi les Chefs de parti. Il pria le Sénat de s'aſſembler & d'en impoſer au peuple par une contenance aſsûrée, juſqu'à ce qu'on eût envoyé à M. de Strozzi, pour l'avertir de la ſituation de M. de Montluc, & de la diſpoſition du peuple. Cette réſolution fut ſuivie: on répandit que le Maréchal guéri de ſes bleſſures, ſe préparoit à venir combattre le Marquis de Marignan, & à délivrer Sienne; mais le Député de cette Ville le trouva dans un état bien différent. Ce Général étoit encore très-incommodé de ſes bleſſures, ſans argent & ſans ſoldats; cependant voulant, s'il étoit poſſible, faire oublier ſa défaite à quelque prix que ce fût; il commanda douze ou quinze cens

hommes d'infanterie, avec seulement quatre-vingt Cavaliers, monta à cheval, se faisant attacher sa jambe blessée à l'arson de la selle, & prit le chemin de Sienne, où il ne vouloit arriver que de nuit. Strozzi y envoya devant lui le Gentilhomme qui lui avoit été député, afin qu'on se disposât à le recevoir, & les troupes de la garnison furent commandées pour passer la nuit sur les ramparts.

Strozzi vient au secours de Sienne.

Tous ces mouvemens, ordonnés par différentes personnes, parvinrent à la connoissance du Marquis de Marignan. Il sçut par des espions les desseins & la route que devoit tenir Strozzi, à qui il dressa une embuscade. Le Maréchal n'avoit pas voulu se faire précéder par des Coureurs, dans la crainte d'être découvert; cette précaution, qui par l'événement l'eût sauvé, auroit pu lui nuire; il marchoit avec beaucoup de securité, lorsqu'après quelques coups d'arquebuses, tirés du dedans d'un amas de masures; il vit toute son infanterie en désordre, se renverser sur dix ou douze chevaux qui l'environnoient. Il appella vainement ses soldats, lui-même fut renversé de cheval, & obligé de

se traîner sur les mains jusques sous les débris d'une vieille maison, avec l'Evêque de Sienne, qui l'avoit voulu accompagner.

Danger qu'il court.

Le Général & le Prélat se tinrent-là dans un grand silence, croyant le combat fini; mais Serillac neveu de Montluc, qui commandoit les quatre-vingt chevaux de la suite du Maréchal, ayant laissé passer l'infanterie effrayée, fit faire un grand bruit de trompettes, & fondit sur les ennemis qui comptoient leur victoire assurée. Comme ils ne pouvoient distinguer dans l'obscurité le nombre des chevaux, ils crurent avoir toute une armée en tête; de sorte, qu'ils se mirent à fuir à leur tour, laissant Serillac maître du champ de bataille; où il demeura le reste de la nuit observant un grand silence, dans la crainte que les ennemis ne revinssent à la charge, & ne sçachant d'ailleurs s'il devoit retourner à Montalsin ou gagner Sienne, M. de Strozzi se trouvant perdu.

A la pointe du jour, ce Général dit à l'Evêque de Sienne de sortir de leur azile & de regarder dans la campagne, s'il paroissoit encore quelque

troupes, le Prélat apperçut Serillac; & le Maréchal l'ayant reconnu, ce fut une grande joye de part & d'autre, d'autant plus que le Marquis de Marignan, croyant Strozzi entré dans Sienne après la fuite de ses troupes, ne songeoit plus à lui fermer le passage de cette Ville, le Maréchal y arriva enfin avec l'Evêque & Serillac. Ils descendirent au logis de Montluc, qui depuis la veille avoit recouvré l'usage de la parole. La présence de Strozzi sembla le ranimer; le Sénat ainsi que le peuple, montrerent une nouvelle ardeur, & jurerent de se défendre jusqu'au dernier soupir.

Comme les ennemis ne faisoient encore que resserrer la Ville, & qu'on en n'étoit point aux mains, le Maréchal ne trouva rien à ajouter à ce que Montluc avoit ordonné: tout étoit en bon ordre. Strozzi demeura quinze jours à Sienne, pendant lesquels ses blessures se guérirent entiérement, & Montluc se trouva assez bien pour pouvoir se faire porter dans les ruës de la Ville. Alors le Maréchal voyant les Citoyens rassurés, songea à regagner Montalsin, où il avoit espérance de rassembler une armée assez

forte pour livrer une seconde bataille & délivrer Sienne, ou du moins lui donner des secours suffisans, pour attendre ceux que la Cour de France lui avoit promis. Il eut soin de répandre ces projets dans la Ville, afin qu'on eût moins de regret en le voyant partir. Après avoir eu de longues conférences avec Montluc, il sortit de la Ville, laissant cet Officier chargé seul des soins pénibles d'un des plus longs & des plus fameux siéges qu'on eût soutenus dans l'Europe depuis l'invention du canon.

Peu de jours après la sortie du Maréchal de Strozzi, le Marquis de Marignan commença à battre les ouvrages avancés de la Place. Montluc répondit à son artillerie par toute celle des ramparts de la Ville, dont les environs devinrent alors le théâtre d'une guerre vive & cruelle; chaque jour il y avoit quelques nouvelles escarmouches, dont l'avantage étoit le plus souvent du côté de Montluc; ce Gouverneur ayant à cœur, surtout dans ces commencemens, de ne rien risquer sans examen, afin d'inspirer de la confiance aux Siennois.

La Ville de Sienne étoit grande &

environnée de bonnes murailles. Une forte Citadelle la défendoit, outre plusieurs Forts élevés à la hâte par les Habitans & gardez avec soin, qui tenoient l'ennemi éloigné du corps de la Place. Le Général du Grand Duc les attaquoit souvent; mais avec peu de vigueur, ce qui fit penser à Montluc que le siége traîneroit en longueur, le dessein du Marquis de Marignan étant de prendre la Ville par famine, s'il voyoit qu'il y eût trop à risquer en n'employant que la force. La Place étoit bien fournie de vivres & de munitions de guerre; mais la garnison se trouvoit trop nombreuse, & le peuple en trop grande quantité, pour n'avoir pas besoin de prendre à ce sujet des précautions pour l'avenir. Montluc y songea de bonne heure, & surtout à conserver du pain, dont les Allemans surtout faisoient une grande consommation.

Leur pain de munition étoit fixé à vingt-quatre onces; entreprendre de le diminuer, c'étoit s'exposer beaucoup avec une Nation peu sobre, & toujours indocile sur ce qui regarde ses commodités; il crut donc devoir en parler aux Officiers avant de le

Montluc diminuë le pain, & fait un discours aux troupes.

dire aux soldats, & les ayant mandés:
« Messieurs, leur dit-il, vous sçavez
» l'état de Sienne, les desseins du Roi
» sur cette Ville, & ce que nous avons
» fait pour la conserver : chacun de
» nous, en s'enfermant dans cette Pla-
» ce, a dû pressentir tous les dangers
» ausquels il s'exposoit ; la guerre en
» a de différentes espéces; les combats
» & les blessures ne sont pas les plus
» difficiles à supporter : la faim est un
» ennemi bien plus cruel, & on ne
» peut prendre de trop sages mesures
» pour s'en garantir : montrons-nous
» véritables soldats, en ne nous occu-
» pant que de la guerre & en sacri-
» fiant tout à l'honneur : sauvons
» Sienne; voilà pourquoi nous nous
» sommes enfermés dans ses murail-
» les : l'ennemi, qui n'ose espérer de
» nous vaincre à force ouverte, tente
» de nous prendre par famine ; résis-
» tons-lui de ce côté-là par la sobrie-
» té, comme nous lui résistons avec
» les armes : le siége de Sienne sera
» long ; mais il ne sera pas éternel:
» on nous enverra du secours de Fran-
» ce ; mais il faut nous mettre en état
» de l'attendre au-delà du terme qu'on
» a pris pour l'envoyer, afin de devoir

» notre salut à nous-mêmes plus qu'à » personne. Le dessein que j'ai à vous » proposer pour les troupes, est de » réduire le pain à vingt onces; j'ai » voulu vous laisser le mérite de faire » recevoir ce changement à vos sol- » dats; je ne leur en parlerai qu'après » vous: que quelques-uns d'entre » vous ne m'alleguent point qu'ils se » plaindront; je suis sûr d'eux, l'étant » de vous: jamais depuis que je porte » les armes, je n'ai vû de mutinerie » de soldats, si les Officiers ne les ont » appuyez; ainsi je vous devrai leur » docilité, ou vous serez responsables » de leur révolte: en tous cas, je se- » rai bien aise de sçavoir ce que vous » pensez, afin que ceux qui préfere- » ront leur ventre à l'honneur, sortent » de la Ville sur le champ, & ne gâ- » tent pas les autres. »

Il résout le Sénat à retrancher les vivres à la Ville.

Le Général des Allemans se trouva présent à ce discours, que son Interprête lui rendit mot pour mot. Il se leva, & répondant pour ses soldats, il dit à Montluc en Italien, qu'on avoit tort de douter de leur bonne volonté; & que si jusques-là on les avoit soupçonné de songer trop à leurs aises, Sienne seroit le lieu où

ils commenceroient à faire perdre cette idée. Le Général des Allemans tint parole, contre l'espérance de Montluc, les soldats ne firent aucun murmure. Le Gouverneur avoit une opération plus pénible à achever ; c'étoit de réduire les Citoyens, accoutumés aux voluptés des Villes délicieuses d'Italie, à se contenter des alimens les plus communs, afin d'être en état de les conserver long-tems. On vouloit pour eux réduire le pain à quinze onces, la raison de Montluc étant que les Bourgeois travailloient moins que les gens de guerre, & que l'on pouvoit borner la subsistance des femmes & des enfans. Il proposa cet arrangement au Palais, & les Sénateurs furent les premiers à donner l'exemple au peuple.

Découragement des Siennois.

Par ce moyen, Montluc trouva qu'on pouvoit tenir deux ans dans Sienne; mais les Habitans, déja mécontens de ce qu'on avoit exigé d'eux, s'inquiéterent de tant de précautions. « Le secours, disoient-ils, étoit donc » bien incertain & bien éloigné : à » quoi leur servoit de s'être mis sous la » protection du plus puissant Roi de » l'Europe, s'ils étoient obligés de souf-

» frir de si étranges extrêmités, & de se
» défendre avec leurs propres forces ;
» que si on prévoyoit qu'ils seroient
» obligés de se rendre à des ennemis
» implacables, on ne devoit pas faire
» précéder ce malheur, par tant de
» maux où les alloit réduire la di-
» sette. »

Ces murmures causerent beaucoup de chagrin à Montluc, il craignit que les soldats demeurans la plûpart chez les Bourgeois, ceux-ci ne leur inspirassent leur découragement. Il recommanda aux Officiers d'avoir attention aux bruit secrets qui se répandroient entr'eux : « Le peuple, dit-il, est mé-
» content de ce qu'on fait pour lui-
» même : les précautions qu'on prend
» pour sa sûreté, lui semblent des mar-
» ques de crainte pour sa perte : les ar-
» mées ne volent point & ne vont
» point en poste ; on doit toujours ap-
» préhender d'avoir tenu trop peu
» d'un jour ; & rien ne doit paroître
» si honteux, que d'avoir à se repro-
» cher sa perte, par défaut de courage
» & de patience. »

Montluc parle au peuple.

Ces discours de Montluc étoient exactement rapportés aux Citoyens, avec les circonstances les plus capables

de faire renaître l'espérance du peuple, le plus dangéreux des ennemis que Montluc disoit avoir à combattre. Enfin il vit la tranquillité rétablie dans tous les esprits, & tous changeant tout à coup d'opinion, jurerent de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité. Montluc voulant répondre à cette ardeur, chargea un Gentilhomme en présence du Sénat, d'aller à Rome parler aux Ministres de France, pour les engager à faire hâter les secours promis, le Marquis de Marignan n'oubliant rien de son côté, de ce qui pouvoit le rendre maître de Sienne. Montluc ne comptoit pas recevoir des nouvelles favorables de Rome, ni de la Cour de France. Il sçavoit que le Roi se trouvant environné d'ennemis, songeroit à triompher d'eux avant de penser à ses Alliés. Ainsi le tems à qui le Marquis de Marignan, vouloit surtout devoir la prise de Sienne, étoit le principal des moyens que Montluc vouloit employer pour la conservation de cette Place,

Cependant Montluc voulant faire voir aux ennemis qu'il avoit assez de forces pour risquer de faire des pertes, ne passa aucun jour sans faire des escar-

carmouches qu'il voyoit de dessus les ramparts, sa qualité de Gouverneur & la foiblesse de sa santé ne lui permettant pas de sortir des murailles. Le Marquis de Marignan étoit de son côté malade de la goute, & se faisoit porter dans une chaise à bras, à quelque distance des escarmoucheurs.

Danger du Marquis de Marignan.

Un jour que le canon tiroit avec furie, ce Général voulut se mettre à couvert derriere les murailles d'une maison de païsan, située au milieu de la campagne; mais à peine y fut-il arrivé, qu'une volée de canon venant frapper les murailles, renversa une partie des ruines sur la chaise qui le portoit & sur lui. Sa frayeur fut si grande, que sans songer aux douleurs excessives qu'il éprouvoit dans les moindres mouvemens, & sans l'aide de personne, il se tira de dessous les ruines & marcha seul, jusqu'à ce que ses gens se fussent avancez pour le secourir; depuis ce jour, le Marquis de Marignan se trouva guéri de la goûte. Il en fit faire des remercimens à Montluc, en le priant d'accepter deux paniers remplis de vins exquis, du chevreau & du gibier. Un Trompette chargé de ces présens, parla à

Montluc, & lui dit que son Maître étant pénétré d'estime pour sa personne, vouloit lui en donner des marques : qu'on lui avoit appris sa maladie, & qu'il permettoit aux Médecins de Florence & de Sienne, de passer quand ils le voudroient à travers son camp, pour tout ce qui seroit utile à sa santé. Montluc le remercia, & lui fit aussi des présens tels que l'état de la Ville le permettoit ; & depuis ce moment, qui étoit la veille de Noël, il se défia plus que jamais des entreprises du Marquis.

En effet, ce Général se préparoit à profiter de la célébrité de cette grande Fête, pour donner un assaut à la Citadelle & au Fort de Camolia, ne doutant point qu'en divisant les forces des Assiégés déja affoiblis par la surprise, il ne vint plus aisément à bout de les vaincre. La Citadelle étoit gardée par une Compagnie d'Allemans & une autre de François, ainsi que le Fort de Camolia ; ces deux troupes se relevoient tour à tour. Le Capitaine Saint Auban commandoit celle des François qui gardoit le Fort. Montluc avoit depuis long-tems mauvaise opinion de cet Officier, à cause de sa pa-

resse & de son avarice ; l'une le tenoit dans sa maison dans les occasions les plus importantes ; l'autre l'empêchoit de completer sa troupe, où les plus mauvais soldats étoient reçus, pourvû qu'ils se contentassent d'une païe modique ; chaque fois que Montluc le voyoit descendre ou monter la garde, il avoit, disoit-il, un pressentiment secret contre cet homme. Un jour le montrant à Cornelio Bentivoglio, & à deux Généraux Italiens qui l'accompagnoient : *Voyez vous*, leur dit-il, *le Capitaine S. Auban, j'ai en idée que le Fort se perdra par sa faute & celle de sa Compagnie.* On cherchoit à éloigner Montluc de cette prévention, si contraire à Saint Auban ; mais la suite fit bien connoître quelle étoit fondé.

S. Auban croyant que ceux qui le protégeoient condamnoient Montluc, en devint plus négligent, & chargeoit son Lieutenant, jeune homme plein de courage, mais sans expérience, de ce qu'il auroit dû faire lui-meme ; les soldats, examinés de moins près, observoient peu de discipline, croyant être justifiés par l'exemple de leur Chef ; ainsi cette Compagnie mal conduite,

étoit plus nuiſible qu'utile à la défenſe de Sienne.

Affaut furieux donné à Sienne.

Le Marquis de Marignan étoit aſſez exactement inſtruit de ce qui ſe paſſoit dans Sienne. Il connoiſſoit de réputation la plûpart des Officiers, & il ſçavoit à peu près la valeur de chaque troupe & les jours de leur ſervice. Il choiſit celui où la Compagnie de S. Auban étoit dans le Fort, & la nuit même de Noël il donna l'eſcalade au Fort & à la Citadelle. Heureuſement la plus grande partie de ſes échelles ſe trouverent trop courtes ; trois ſeulement furent en état de ſervir ; & les ennemis s'efforçant à l'envi de monter les premiers, chargerent ſi fort deux de ces échelles, qu'elles rompirent ſous le poids, il n'en reſta qu'une, par le moyen de laquelle ſix des ennemis parurent ſur la muraille, en criant *victoire*.

Vigilance de Montluc.

La garniſon du Fort, ſans conſidérer leur nombre, ouvrit la porte du côté de la Ville pour s'y réfugier ; mais les ſoldats Siennois chargés de les ſecourir, & plus intéreſſés à ſe défendre, entrerent tête baiſſée dans le Fort, en même tems que les fuyards en ſortoient, & rencontrant les ſix

ennemis qui avoient franchi la muraille, ils les mirent en piéces. Ce combat qui se passoit entre un si petit nombre d'ennemis, étoit cependant accompagné d'un grand bruit, l'artillerie du camp & de la Ville tonnant à la fois, moins pour nuire par ses coups dans la confusion de la nuit; que pour épouvanter par son bruit.

Bravoure de la garnison.

Pendant ce tems-là S. Auban étoit dans son lit. On vint l'avertir de l'attaque du Fort & de la fuite de sa Compagnie; il se leve aussi-tôt, prend ses armes, & court vers les ennemis; car cet Officier ne manquoit pas de courage. Montluc de son côté donne ordre au-dedans de la Ville pour rompre les intelligences que les ennemis auroient pû y former, & marche vers le Fort, précedé de quatre Pages avec des torches. Tous les Chefs des Allemans & des Siennois venoient se rendre auprès de lui, & il les envoyoit sur le champ vers les ennemis. Il vit le Marquis de Bassompierre Commandant de l'Artillerie, il le chargea de faire venir de la poudre à la porte du Fort, avec quelques petites piéces d'artillerie aisées à transporter; ensuite Montluc traversa le reste de la Ville

en criant *victoire*, & se rendit auprès du Fort.

Montluc soutient l'assaut en personne.

Les ennemis l'occupoient & les François, les Allemans & les Siennois combattoient avéc fureur pour le regagner. *Courage, enfans*, s'écria Montluc, *je viens vous secourir*. Le Capitaine Charri, son éleve dans le métier de la guerre, Cornelio, quoique le principal Officier de la République, & plusieurs autres combattoient sous ses yeux comme de simples soldats, tirant continuellement sur les ennemis, qui de leur côté faisoient un grand feu. La porte du Fort étoit basse & étroite; de sorte, qu'on n'y pouvoit faire entrer qu'un homme à la fois, plusieurs avoient voulu l'entreprendre, & y étoient péris, ce qui diminuoit l'ardeur des autres. On ne combattoit donc plus qu'à coups de feu, & il ne restoit d'autre espérance d'entrer dans le Fort, qu'en y sautant de dessus la partie du rampart de la Ville qui la touchoit. S. Alban se présenta alors aux yeux de Montluc: *Ah! traître, méchant*, dit-il, en lui mettant l'épée sur la gorge, *tu as voulu nous faire perdre cette Ville; mais tu ne sera pas témoin de ce malheur, car où je te tuë à*

l'heure même, ou tu sauteras dans le Fort. Ce Capitaine reconnoissant toute la grandeur de sa faute, voulut la réparer par un effort de courage ; il saute dans le Fort suivi de quatre de ses amis, & se vengeant avec eux du péril qu'ils venoient de courir ensemble, ils firent main basse surtout ce qu'ils rencontrerent ; leur exemple animant les soldats, ils sauterent à l'envi dans le Fort, qui fut ainsi regagné en aussi peu de tems qu'il avoit été perdu.

Cependant toute la Ville étoit en mouvement ; chaque Citoyen avoit mis des lumieres aux fenêtres & allumé des feux dans les ruës; les ramparts étoient aussi bordés de grosses torches, & le Marquis de Marignan sans penser à l'avantage, que tant de clarté donnoit à ses ennemis, avoit aussi fait apporter un grand nombre de flambeaux ; ils ne lui servirent qu'à faire mieux connoître sa perte, & ce Général repoussé de tous côtés, se vit obligé de se retirer à travers une grêle d'arquebusades, que Montluc lui fit tirer jusqu'à ce qu'il l'eût perdu de vûë. Les Siennois pousserent alors mille cris de joye, se voyant délivrés du

Il repousse les ennemis.

plus grand danger qu'ils eussent couru depuis le commencement du siége.

Généroſité des femmes Siennoiſes.

Montluc que ces Citoyens combloient d'éloges, avoüa hautement qu'ils étoient principalement redevables de leur ſalut à la valeur qu'ils avoient témoignée. En effet, non-ſeulement les hommes, mais encore un grand nombre de femmes étoient demeurés ſous les armes, pendant tout le tems qu'avoit duré le combat, ſans vouloir prendre aucun repos, & promettans de ſeconder leurs généreux défenſeurs juſqu'au dernier ſoupir de leur vie; ce qu'il y eût d'heureux dans une mêlée ſi longue & ſi vive, c'eſt que les aſſiégés, après avoir fait un grand carnage des ennemis, n'eurent que cinquante hommes tués ou bleſſés: mais cette victoire toute glorieuſe qu'elle étoit, parut peu conſidérable, quand peu de jours après on vit la plûpart des marchés dépourvus & toutes les boucheries fermées, excepté celle où l'on vendoit encore de la viande de cheval ou d'ânon à un prix exceſſif.

Les Habitans recommencerent à ſe plaindre, non par impatience & par

dépit, mais par besoin. Les femmes enceintes, dont on a beaucoup de compassion, surtout en Italie, paroissoient dans les ruës hâves, pâles & défaites, cherchant partout dequoi soulager leurs besoins. Les Citoyens se montrerent extrêmement sensibles à leurs peines. Ils consentoient à souffrir; mais ils ne pouvoient supporter les maux dont leurs femmes & leurs enfans gémissoient. Montluc se prêtant à la façon de penser de ces peuples, affectoit de manger en public les mêmes alimens qui servoient aux moindres Citoyens; il faisoit distribuer aux femmes grosses ou aux malades, ce qu'il avoit de vins & de mêts plus agréables; & il alloit lui-même chaque jour dans les maisons encourager ceux qui s'abandonnoient au chagrin; il les consoloit, leur faisoit des présens proportionnés à sa situation, & des promesses convénables à la leur. Par cette conduite, il s'attachoit les cœurs des Citoyens, & la plus grande partie de ceux qui auroient consenti à se rendre pour eux-mêmes, ne pouvoient le vouloir à cause de lui.

Disette dans la Ville: conduite du Gouverneur.

Dans le même tems l'Empereur envoya un Gentilhomme de sa Chambre

L'Empereur blâme la lenteur de son Général.

au Marquis de Marignan, pour se plaindre en son nom & en celui du grand Duc de la longueur du siége, lui reprochant que sa coutume étoit de faire durer la guerre, pour être plus long-tems nécessaire. Le Marquis répondit avec une hauteur généreuse, que si l'Empereur connoissoit quelqu'un de plus capable que lui, il pouvoit l'employer; que sa conduite étoit droite; & que si les Ministres n'étoient point en état de juger des expéditions militaires, il devoit leur imposer silence, ou faire un meilleur choix; que l'Empereur devoit sçavoir qu'il étoit assez ordinaire de voir des gens nés & nourris dans le cabinet, vouloir décider des progrès des armes, & donner leur jugement pour loi.

Le Gentilhomme de l'Empereur surpris d'entendre un langage peu connu à la Cour de son Maître, dit au Marquis, que jusques-là on n'avoit pas crû que la Ville de Sienne fut en état de soutenir trois mois de siége, surtout avec de l'artillerie. « J'en ai peu, » répliqua le Marquis, & ce sont de » petites piéces de campagne; mais » quand j'aurois de gros canon, je fe» rois plus de mal à la Ville, sans en

» être plûtôt le maître ; vous en aurez
» l'expérience. » Il le mena aussi-tôt avec lui reconnoître la Ville, lui montrant les différens travaux que Montluc avoit fait faire pour en défendre les approches ; & il lui détailla le bon ordre que ce Gouverneur avoit établi parmi les Siennois. L'Envoyé approuva alors la conduite du Marquis, en faveur duquel il écrivit à l'Empereur & au Grand Duc ; mais ils convinrent ensemble d'augmenter le nombre des batteries, afin de réduire les Assiégés.

On fit donc venir de Florence, vingt grosses piéces de canons avec tout leur attirail, ce qui inquiéta beaucoup les Siennois ; le Marquis de Marignan leur faisoit connoître par-là qu'il s'obstinoit au siége, & que sa longueur l'irritoit au lieu de le rebuter ; peu de personnes, à l'exception des gens de guerre, espéroient que leurs murailles résisteroient à une artillerie si nombreuse, chacun s'attendoit à les voir s'écrouler, & la Ville saccagée par les vainqueurs. Les Citoyens chargés de l'administration de la Justice & de la Finance, les Marchands, les Artisans aisés, enfin tous ceux des Habitans qui avoient beau-

coup à perdre, s'assemblerent entr'eux & comploterent pour composer avec le Marquis. La plus grande partie des Dames de la Ville, les Moines & les Religieuses se joignirent à eux, tous ensemble formerent une brigue puissante qui se grossit chaque jour.

Cornelio Bentivoglio, & les autres Chefs de la guerre en avertirent Montluc, & lui promirent d'emploïer tout leur crédit pour faire changer cette disposition, sans néanmoins espérer de pouvoir réussir. Le peuple étoit prévenu qu'il falloit périr, surtout voyant que leur Gouverneur, sur lequel toute leur espérance étoit fondée, ne pouvoit se rétablir de sa maladie. Enfin le jour destiné pour l'Assemblée du Sénat arriva, & Montluc fut averti que le parti étoit pris de composer avec le Grand Duc.

Le Sénat veut délibérer pour se rendre.

L'usage des Siennois dans les délibérations publiques étoit de laisser à chacun de ceux qui avoient droit d'assister au Sénat, la liberté de donner leur avis par écrit, ce qui s'appelloit *baloter*; & les précautions étoient prises de telle sorte, qu'on ne sçavoit jamais qu'elle avoit été l'opinion de chacun d'eux. Cependant il étoit aisé à des

gens accoutumés aux usages de la République de prévenir quel seroit le succès des balotages. Cornelio Bentivoglio, ne doutoit point de ce qui arriveroit, & ce Seigneur déploroit avec Montluc la triste destinée des Siennois, qui depuis le moment de leur liberté sembloient n'avoir combattu que pour la perdre. Montluc ne répondoit rien. Il sembloit interdit, & ne sçavoit à quoi se résoudre. Enfin il se résolut à rompre, s'il étoit possible, l'Assemblée qu'on se disposoit à tenir, & pour cela de demander à parler au Sénat le même jour destiné au balotage.

Montluc l'obtint, mais avant de s'y rendre, il quitta les habits épais & les fourures dont il étoit envelopé à cause de sa maladie, prit des vêtemens superbes, se couvrit d'armes dorées, s'orna la tête d'un chapeau chargé de plumes & de pierreries, se colora le visage; & montant à cheval, il se montra ainsi dans les principales ruës de la Ville. Le peuple accourut en foule pour le voir, s'étonnant du prompt retour de sa santé, que quelques uns regardoient comme un miracle operé en faveur de leur Ville; Montluc se rend au Sénat.

quatre Pages richement habillés, le précédoient, & les Officiers François les plus en état de représenter, lui faisoient cortége; ce qui donnoit à sa marche un air de magnificence capable d'en imposer.

Pendant que Montluc frappoit ainsi les yeux du peuple, ses amis répandus à dessein dans les maisons principales, vantoient les projets dont il leur avoit fait part pour une vigoureuse résistance, & que le retour de sa santé le mettoit en état d'exécuter. Le moindre événement change la disposition de la multitude; on parla des ennemis avec moins de crainte, & de la liberté avec plus d'amour. Le Conseil de guerre assuré d'avoir un Chef, se résolut à montrer plus de vigueur contre le reste du Sénat, & les Militaires se rendirent en foule dans les salles du Palais, afin que leur présence & leur nombre ranimât la fermeté des Citoyens. Enfin Montluc arriva; la multitude s'ouvrit pour lui faire passage sans le reconnoître, à cause du changement de son air & de ses habits; on le prit au contraire pour un Officier, que le Maréchal de Strozzi, averti de sa maladie, envoyoit pour commander

à sa place. Les principaux Chefs des troupes le suivirent jusques dans la salle du Sénat, où il alla s'asseoir au-dessus du Président.

Il arriva au moment nécessaire ; deux Sénateurs avoient déja commencés à opiner, sa présence arrêta les autres : « Messieurs, dit-il, je ne viens » point ici pour interrompre vos délibérations, ni entreprendre sur leur » liberté : mon dessein est, au contraire, de me joindre à celles de vos » opinions qui vous seront les plus » utiles ; mais avant de les sçavoir, » il me sera permis de vous exposer » mes sentimens & ce que je pense de » votre situation : depuis que l'enne» mi est à vos portes, je n'ai vû aucun » de vous s'étonner de leurs fréquen» tes attaques ; en vain ont-ils voulu » joindre la surprise à la force, vous » les avez vaincus de toutes les façons ; » la seule marche de quelques piéces » d'artillerie fera-t'elle plus, que leur » présence & leurs coups ? Que me» nacent-elles, sinon vos murailles » qu'elles battront sans doute vaine» ment, si vous avez le courage de les » attendre ? Ne seriez-vous pas ces » mêmes Siennois, qui depuis tant

Discours de Montluc au Senat.

» d'années avez défendu votre liberté
» par les plus ſanglans combats ? Pour-
» quoi avez-vous répandu tant de
» ſang ? A quoi vous ſervira d'avoir
» paru les Héros de l'Italie, en chaſ-
» ſant de vos Etats les oppreſſeurs de
» votre liberté, étoit-ce ſeulement
» pour en faire regreter plus amére-
» ment la perte à vos femmes & à vos
» enfans ? Cent fois vous avez regar-
» dé ce bien, comme le plus précieux
» de tous ceux que vous avez hérités
» de vos peres ; & vous conſentés à
» le perdre, dans le tems que vous
» ſemblez l'avoir en votre diſpoſition,
» & que vous avez la puiſſance de la
» conſerver avec plus de gloire que
» jamais. Oh ! que je regrette de voir
» tomber au nombre des eſclaves du
» Grand Duc, le peuple le plus belli-
» queux de l'Italie, & le plus digne
» de dominer ; cette brave jeuneſſe,
» l'honneur de votre Ville, qui ſans
» expérience dans les combats, égale
» les plus vieux ſoldats en courage &
» en valeur, va donc être dépoüillée
» de ſes armes, dont elle fait un uſa-
» ge ſi glorieux ; vous verrez les prin-
» cipaux de vos Citoyens proſcrits,
» votre Sénat aboli, vos Magiſtrats

» destitués, vos loix changées, vos
» murailles renversées, & votre Ville
» entiere en proye à des vainqueurs
» irrités. Non, Messieurs, ce n'est pas
» de vous-même que vient la résolu-
» tion que vous témoignez : seroit-ce
» de la défiance des secours promis
» par le Roi mon Maître ? A-t'il eû
» le tems de vous l'envoyer ? Un si
» grand Monarque n'abandonnera
» point un brave peuple, à qui il a
» promis sa protection. C'est moi sans
» doute qui fait le sujet de votre
» crainte; vous m'avez vû jusqu'ici
» malade, presque hors d'état d'agir,
» cependant n'ai-je pas toujours été
» en action ? La veille de Noël, mal-
» gré le froid de la saison, l'horreur
» de la nuit, ma mauvaise santé & la
» fureur du combat, vous m'avez vû
» les armes à la main parmi les enne-
» mis; tant qu'il a été question de
» combattre pour vous, on ne m'a
» rien vû menager pour moi : mon
» Roi vous a en partie confiez à ma
» conduite, je lui dois compte de
» votre défense, & je la soutiendrai
» jusqu'au dernier instant de ma vie.
» J'avoüerai que tout autre à votre
» place auroit pû craindre, en l'état

» où je me ſuis trouvé. On a pû me
» croire aux portes de la mort, les
» troupes mêmes ont ſemblé balan-
» cer ſur ce qu'elles devoient faire en
» cette occaſion pour leur ſalut ; mais
» depuis que le ciel a parû vouloir
» faire ſur moi un miracle en votre
» faveur, depuis qu'il m'a rendu ſubi-
» tement la ſanté, les gens de guerre
» ont repris leur premiere réſolution,
» & ont juré de mourir tous avec
» moi, s'il le falloit, pour la conſer-
» vation de votre liberté. Citoyens
» de Sienne aurez-vous moins d'a-
» mour pour elle & pour votre patrie
» que des étrangers ? non ſans doute,
» & vous attendez ſeulement à être
» aſſurés de nous pour nous aſſurer
» de vous. Entrez donc braves Capi-
» taine, s'écria Montluc aux Chefs
» des troupes qui l'avoient ſuivis, ve-
» nez à la face du Sénat renouveller
» les ſermens que vous m'avez fait
» pour le ſalut de Sienne. Pour moi,
ajouta-t'il en ſe levant avec action,
» j'atteſte le ciel de combattre juſqu'au
» dernier ſoupir pour la liberté de la
» République, & de mourir plûtôt,
» que d'entendre jamais à aucune com-
» poſition avec ſes ennemis. »

Alors cette foule d'Officiers François, Allemans & Italiens, repéterent le serment de Montluc, en conjurant le Sénat de confier à leur valeur le salut de la République. Cette ardeur martiale rechauffa les cœurs des plus craintifs, un murmure d'applaudissement s'éleva tout à coup ; & le premier Sénateur prenant la parole : « Je vois » bien, dit-il, que le destin de Sienne » est de se conserver ou de périr avec » gloire : la coutume veut que les E» trangers se retirent pendant notre » délibération ; mais je la prévois con» forme aux avis que votre zéle, & vo» tre courage viennent de nous dicter. Montluc sortit aussi-tôt de la salle, saluant tout le monde jusqu'à la porte où se tenoit le peuple, qui le croyoit alors dans son lit. *Me voici, mes enfans*, leur dit-il, *Dieu m'a donné la santé pour vaincre vos ennemis ; ne voulez-vous pas me seconder ?*

On avoit eu soin de répandre un certain nombre de soldats parmi le peuple, ils s'écrierent tous ensemble : *Vive le Roi, vive Montluc, vive la liberté*, & ils l'environnerent ensuite & le conduisirent chez lui avec de grandes clameurs. Montluc leur fit

jetter quelque monnoye, ce qui redoubla leur zéle, au point que le peuple mutiné, menaça d'exterminer tous ceux qui parleroient de composition avec les ennemis; ces menaces furent bientôt portées dans tous les maisons de la Ville & jusqu'au Sénat.

Ces cris loin de répandre la terreur, y inspirerent la joye. Ambrosio Mitti, Capitaine du peuple, homme d'une expérience consommée, épris de la liberté en Républicain Romain, entendant le cris de la multitude, tourna les yeux & les mains vers les fenêtres du Palais: « Est-ce aux Artisans, » dit-il, est-ce aux gens que la fortune » a fait presque naître esclaves, à mon» trer plus d'amour pour la liberté, » que des Magistrats, que des Nobles » qui doivent la préferer à la vie mê» me. » Ensuite il recüeillit les voix; elles furent toutes pour combattre jusqu'à la derniere extrêmité.

Deux Gentilhommes qui avoient opiné avant l'arrivée de Montluc, voyant cette ardeur unanime, demanderent en grace au Sénat, que la feüille où leur opinion avoit été écrite, fut déchirée du Registre, ce qu'on leur accorda comme une grande grace.

On députa ensuite à Montluc quatre Magistrats, pour le remercier d'avoir sauvé l'honneur de la République, & pour le prier de songer plus que jamais à sa sûreté : on lui accorda à ce sujet une autorité beaucoup plus étenduë, que celle que lui donnoit son titre de Gouverneur pour le Roi. Dès ce moment Montluc disposa tout pour que rien ne se fît dans la Ville qu'avec ordre & prudence.

Le Conseil de guerre étoit composé de huit personnes les plus expérimentées dans l'art militaire ; le Gouverneur partagea aussi la Ville en huit quartiers, & dans chacun deux Commandans, avec une autorité absoluë. Ils étoient seulement obligés de se rendre compte mutuellement tous les soirs, en présence du Gouverneur. Ces huit Commandans avoient le détail de tout ce qui concernoit la guerre, chacun avoit la liberté de commettre un homme pour agir en certaines occasions, & dont ils répondoient. Ces Commis commencerent par faire un état exact du nombre d'hommes, d'enfans & de femmes ; de leur âge, de la quantité de chevaux & d'autres bêtes de services, du

nombre & du genre des outils propres à remuer la terre & à construire des murailles. On divisa ensuite par troupes, les hommes, les femmes & les enfans, leur donnant à chacune un Capitaine, qui étoit obligé de répondre des outils, du travail & des gens de sa troupe; les hommes robustes portoient les fardeaux & étoient occupez aux travaux pénibles, les autres les dirigeoient, les femmes & les moins foibles d'entre les enfans portoient les outils: par ce moyen, tout ce qui respiroit dans Sienne devint utile à sa défense.

Continuation du siége de Sienne.

Les trois Gonfaloniers de la République firent en même tems la revûë de leurs troupes; elles montoient à vingt-quatre Enseignes de gens de pied, sans compter un petit corps de cavalerie, dont il n'y eut que les hommes qui purent servir; on avoit déja tué une partie des chevaux, & ce qui en restoit étoit destiné pour la subsistance des Assiégés; on visita aussi les mousquets, arquebuses & autres armes; les poudres furent raffinées, les boulets mis à portée de servir, & les cordes des arcs rafraîchies. Ceux des vieux Gentilhommes de la Ville que

l'âge rendoit incapables de ſervir, avoient la charge de Piqueurs, la plûpart ſembloient n'avoir pas la force de ſoutenir le moindre travail ; mais le zéle qu'ils avoient pour leur patrie, les animoit à ſacrifier un reſte de vie pour ſa défenſe ; ils ſe faiſoient porter à l'endroit des travaux, & au premier ſon d'une cloche deſtinée à cet uſage, toute la Ville de Sienne ſe mettoit en mouvement ; & ſur ce que Montluc s'apperçut que l'on continuoit à craindre la brêche, il aſſura que ſon plus grand déſir étoit que les ennemis vouluſſent lui donner un aſſaut, & que s'ils vouloient y conſentir, il leur laiſſeroit même la liberté d'entrer dans la Ville, bien aſſuré de délivrer Sienne ce même jour en triomphant de ſes ennemis.

Montluç par cet extérieur de confiance, vouloit faire croire aux Siennois qu'il avoit des reſſources particulieres ; & en effet, ce Gouverneur prenoit des meſures ſi juſtes, que les aſſiégeans euſſent été vaincus ſans reſſource, s'ils euſſent entrepris de donner l'aſſaut. Montluc ſe fiant peu à la force de la muraille, avoit fait élever à quelque diſtance un épais retran-

chement, sur le haut duquel étoient placés l'artillerie, l'arquebuse & les gros mousquets. Les meilleures Compagnies qui composoient la garnison, étoient chargées de la garde du retranchement, qui étoit formé en ceintre du côté de la batterie. Le dessein de Montluc étoit de laisser monter la brêche aux ennemis sans obstacle, de les couvrir ensuite de tout le feu du retranchement, & enfin de tomber sur eux dans le moment du désordre par les deux extrêmités du centre, à coups d'épées, de hâches, de hallebardes & de piques, de sortir de la Ville avec eux, & de profiter de la terreur d'une attaque aussi inattenduë, pour renverser leur camp : mais comme les ennemis avertis de ces préparatifs, pouvoient les rendre inutiles en faisant brêche d'une autre côté; Montluc faisoit reconnoître toutes les nuits les mouvemens des assiégés. Voici comme il s'y prenoit.

Un Officier, un Sergent, avec un Païsan, sortoient tous les soirs de la place par differens endroits, & se tenoient cachés dans un grand silence, jusqu'à ce qu'ils entendissent quelque bruit. Alors le Païsan se traînoit seul,

ventre

ventre à terre, le plus près qu'il lui étoit possible, écoutoit avec beaucoup d'attention, & venoit ensuite faire son rapport au Sergent, qui le disoit au Capitaine & celui-ci à Montluc : par ce moyen, le Marquis de Marignan fut surpris toutes les fois qu'il voulut reconnoître la Place ; & Montluc afin de ne le lui pas laisser ignorer, illuminoit le rampart de grosses torches, aussi-tôt que les ennemis s'apprêtoient à travailler à leur batterie. Ainsi le canon des Toscans qui avoit tant effrayé les Siennois, fut plusieurs jours devant leur Ville sans se faire entendre ; ils commencerent à le braver, & ceux qui avoient craint son bruit, mépriserent ses coups.

Le Marquis de Marignan choqué de la résistance de Montluc, & ne pouvant deviner comment il pénétroit tous ses desseins au sujet de la batterie, s'imagina être trahi par quelqu'un des siens, & ne confia plus son secret à personne. Un seul endroit par où ce Général pouvoit attaquer la Ville, étoit échapés à la prévoyance deMontluc ; c'étoit une petite colline, située entre la porte Oüille & la grande Observance, où l'on pouvoit sans peine

placer l'artillerie, & battre la Ville avec succès. Montluc n'avoit pû faire terrasser la muraille de ce côté-là, ne s'imaginant point qu'on viendroit les attaquer; d'ailleurs il lui auroit été difficile de l'entreprendre, parce que les maisons des Bourgeois touchoient presqu'au rampart; & Montluc n'auroit pas osé les détruire, la politique ne vouloit pas qu'on donnât des sujets de plaintes à des habitans, qui après tout étoient les plus forts.

Résolution généreuse des Siennois.

Le Général ennemi avoit prévû que Montluc seroit retenu par ce motif, & il le voyoit avec joye embarrassé à son tour; Montluc fit cependant travailler de son mieux à la muraille, plûtôt pour tourner l'attention des Siennois de ce côté-là, que dans l'espérance de pouvoir résister long-tems. Les Siennois s'en apperçurent eux-mêmes, & le lui dirent. « Eh! comment, répondit-il, voulez-vous que » je fasse? Je sçai bien le moyen de » rendre cet endroit le plus fort de la » Ville; mais le Marquis de Marignan » a prévû que je ne l'employerois pas: » il faudroit abattre au moins cinquante maisons voisines du rampart, ce » seroit le salut de Sienne: mais irai-

» je ruiner cinquante particuliers, & » m'attirer leur inimitié ? » A peine Montluc avoit-il achevé ces paroles, que les maîtres de ces maiſons ſe ſacrifiant pour la patrie, prirent des outils & travaillerent à les abattre eux-mêmes, excitant les Ouvriers par leur exemple, à achever un ouvrage qui pouvoit contribuer au ſalut de leur Ville.

Les Dames de Sienne s'apliquent aux travaux militaires.

Dès le commencement du ſiége, les Dames Siennoiſes voulant partager la gloire & les périls de la guerre, s'étoient diviſées en trois bandes, qui formoient enſemble trois mille Dames de condition & de riches Bourgeoiſes. Elles avoient portées l'eſprit de galanterie juſques dans l'appareil de guerre. La premiere troupe conduite par la Signora Forteguerra, étoit vêtuë de violet, leurs juppes étoient courtes, & elles étoient chauſſées d'un brodequin commode pour marcher & agir avec plus de facilité. La Signora Picolomini commandoit la ſeconde Compagnie, habillée de ſatin incarnat; & la troiſiéme, preſque toute vêtuë de ſatin blanc, obéiſſoit à la Signora Linia Fauſta. Chaque Compagnie portoit une Enſeigne décorée de

tout ce que le goût peut inventer de plus galant ; elles n'avoient point de tambours, mais seulement des flûtes & des hautbois, dont elles accompagnoient l'harmonie, du chant de plusieurs airs composés à la loüange de la France.

Le Marq. de Marignan foudroye la Place.

Ces trois Compagnies vinrent ensemble travailler à abattre les maisons désignées, & deux jours après le Marquis de Marignan trouva que cet endroit de la Ville étoit devenu le plus fort. Cependant comme ce Général avoit placé son artillerie sur la colline, & qu'il falloit enfin l'employer, il commença à tirer sur la muraille, mais sans succès ; parce qu'on avoit eu le tems de la faire terrasser. Montluc avoit néanmoins laissé libre un espace assez considérable, afin que le canon des ennemis y faisant brêche, ils donnassent l'assaut, ce que Montluc désiroit avec ardeur ; mais voyant que l'artillerie du Marquis agissoit lentement, & que son dessein étoit seulement d'étonner la Ville, Montluc voulut tenter de démonter sa batterie.

Entre les Canoniers Italiens que la Ville avoit donnée à Bassompierre,

Commandant de l'artillerie, cet Officier en avoit remarqué un entr'autres, qui visoit avec une justesse prodigieuse; il se servoit d'ordinaire d'un demi canon aisé à manier, avec lequel il abattoit, à une portée très-éloignée, des objets que d'autres appercevoient à peine. Bassompierre, voyant que Montluc vouloit opposer une batterie entiere à celle du Marquis de Marignan, lui proposa son Canonier, comme suffisant avec sa petite piéce pour faire taire le feu des ennemis. En effet, le Canonier ayant ajusté, tira à droite de la batterie, le second coup à gauche, & enfin dans la batterie même, où tout le monde se mit en fuite.

Montluc charmé de ce succès, qui faisoit pousser mille cris de joye aux Siennois, alla devant eux embrasser le Canonier: *Mon frere*, lui dit-il, *donne leur en encore, & parbleu je te fais présent de douze écus & d'un verre de vin grec.* Le Marquis de Marignan averti du désordre de sa batterie, & de la fuite de ceux qui la gardoient, y envoya une Compagnie d'Allemans. Le Canonier Siennois n'eut pas plûtôt apperçu l'Enseigne de

Adresse d'un Canonier Siennois.

cette troupe, qu'il l'abattit en tuant celui qui la portoit. Alors tous les Allemans effrayés de ce coup, prirent la fuite; & avant que les ennemis fussent revenus de leur étonnement, le Siennois leur démonta six piéces de canon, de huit qu'ils avoient mis en batterie; le Marquis défesperé, ordonna aussi-tôt de reprendre le canon & de le ramener à son camp pendant la nuit; de sorte, que le lendemain à la pointe du jour, Montluc qui ne s'étoit pas couché, apperçut les gabions enlevés & la batterie défaite. Il appella alors les Siennois: *Voyez-vous*, leur dit-il, *l'assaut que vous avez à craindre des ennemis; leur canon a fait un vain bruit, & les voilà qui l'emmenent.* Il s'éleva de tous côtés des huées de dessus le rampart, contre les troupes du Marquis. *Coquins*, s'écrioient-ils, *venez, venez, nous vous metterons par terre à vingt brasses des murailles.*

Le Gentilhomme envoyé par l'Empereur, étoit encore au camp du Marquis lors de cet événement. On assembla en sa présence un Conseil de guerre, où tous résolurent d'une voix commune de ne plus tenter d'avoir Sienne par la force; mais seulement

par la famine, cette Ville étant trop grande & défenduë par une garnison trop nombreuse, pour oser risquer un assaut. Après cette délibération, le Gentilhomme de l'Empereur prit congé du Marquis, & alla rendre à son Maître un compte favorable de sa conduite.

Mutinerie des Allemans dans Sienne.

Jusques-là Montluc avoit à se loüer de la fortune, & sans doute il eut sauvé la Ville, s'il n'eut eu à combattre que les ennemis du dehors; mais les vivres diminuoient chaque jour; & les Allemans qui avoient d'abord promis de supporter cette disette avec courage, faisoient entendre leurs murmures. Ils disoient que pour combattre, il ne falloit que du courage; mais que pour supporter la faim & la disette de vin, il falloit des vertus qu'ils n'avoient pas. On les voyoit dans la Ville pâles & défigurés, traînant à peine leurs armes, marcher lentement sur les ramparts, & remplir à regret leurs devoirs de soldats. Ils se plaignoient aux autres, qui tâchoient de les encourager, & leur détailloient leurs peines; Montluc craignant que l'esprit de murmure ne se répandît sur toute la garnison, résolut de faire

ſortir les Allemans de la Ville, quelque peine que cet affoibliſſement pût faire aux Siennois.

Les ennemis environnoient de telle ſorte la Place, & avoient mis des corps-de-garde ſi voiſins les uns des autres, qu'il étoit difficile de faire ſortir un grand corps de troupes, ſans s'expoſer à avoir toute leur armée ſur les bras. Lorſque les Allemans faiſoient attention à ces obſtacles, ils avoient moins d'envie de quitter la Ville; mais bientôt le péril le plus prochain l'emportoit ſur leur eſprit; cependant quand Montluc eut fait part de ſa réſolution au Rheingrave qui les commandoit, ce Seigneur demanda ſi l'on s'étoit propoſé d'envoyer ſes ſoldats à la boucherie. Montluc lui repréſenta leurs mumures & le danger qu'il y avoit à les laiſſer augmenter, proteſtant qu'il aimeroit mieux tout à coup livrer bataille aux Allemans dans la Ville, que de les y laiſſer quatre jours de plus.

Le Rheingrave prétendit qu'on manquoit à l'humanité, en expoſant un ſi grand nombre de braves gens à une perte certaine. Il dit que ſi on vouloit abſolument une bataille dans

Sienne, il la donneroit ; mais qu'on ne le forceroit point de partir avant d'avoir consulté ses Officiers. Montluc n'en vouloit pas venir aux mains. Il laissa la liberté au Rheingrave d'assembler le Conseil de guerre avec ceux de sa Nation. La plûpart de ceux qui étoient les auteurs des murmures, dirent au Rheingrave qu'il valoit mieux pour eux mourir les armes à la main, en combattant contre les ennemis, que de mourir de faim & de misere dans Sienne, où l'on ne les souffroit plus qu'à regret. Montluc fit en même tems donner au Rheingrave des Lettres du Maréchal de Strozzi, qui le prioit de faire un effort pour le venir joindre au plûtôt à l'armée qu'il assembloit dans le voisinage de Montalsin. Le Rheingrave repéta encore qu'on vouloit le faire périr ; mais ne pouvant résister aux instances du Maréchal, aux raisons de Montluc, ni à l'empressement de ses Officiers, il se détermina à partir.

Pendant qu'il disposoit ses équipages, Montluc fit fermer exactement toutes les portes de Sienne ; & une heure avant dans la nuit, on en ouvrit une par ses ordres. Une troupe de

François sortit la premiere, culbuta deux corps-de-garde des ennemis, & poussant presque jusqu'à leur camp, donna le tems aux Compagnies Allemandes de se jetter dans un vallon, situé sur la route de Montalsin, où leur dessein étoit de se rendre. Quand Montluc les crut assez éloignés pour n'avoir plus rien à craindre des ennemis, il fit revenir les François qui continuoient de combattre avec autant d'avantage que de valeur.

Les Siennois étoient dans une grande inquiétude, au sujet de ce qui se passoit au combat & à la sortie des Allemans, à quoi Montluc contre son ordinaire, ne les avoit pas préparés. Il se retira même daus sa maison, & y resta tout le lendemain sans leur rien dire, afin de sçavoir quelle seroit la disposition des esprits avant de leur parler. Sur le soir il se rendit au Sénat assemblé extraordinairement à ce sujet, & dit qu'on ne devoit point trouver étrange s'il avoit renvoyé les Allemans : Que la garnison étant assez nombreuse sans eux, il y auroit eu peu de prudence à garder des gens qui murmuroient sans cesse, & dont les services étoient bien moins utiles,

que leur exemple n'étoit dangéreux :
« Pendant quelques mois que nous les
» avons eus parmi nous, ajouta-t'il, ils
» ont voulu faire les maîtres de la Ci-
» té, & leur consommation a excédé
» celle du reste de la garnison : n'avez-
» vous pas entendu ces nuits dernieres,
» les ennemis crier au pied de nos mu-
» railles, que nous étions perdus &
» que nos Allemans seroient bientôt
» parmi eux : Quelle confiance pou-
» viez-vous avoir à des gens qui
» avoient des rélations avec les enne-
» mis ; & si vous paroissez étonnés de
» leur départ, ne diront-ils pas que
» vous vous défendiez seulement par
» leur courage ? Les Allemans sont
» braves, je l'avouë ; mais ces troupes-
» là sont bien dangéreuses, à cause de
» leur indocilité & de leur gourman-
» dise : je vous répons que nous nous
» défendrons bien sans eux : les gran-
» des escarmouches qui ont été faites
» pendant ce siége, ont toutes été sou-
» tenuës par vos soldats ou par des
» François : les Allemans jaloux en ont
» voulu livrer une, qu'ils eussent per-
» duë sans le secours des Siennois, qui
» allerent les dégager : nous autres
» François, nous ne formons plus

Montluc rend compte au Sénat de ses desseins.

» qu'un peuple avec vous; ainsi on » dira désormais que le salut de Sienne » ne est seulement dû au courage de » ses généreux Habitans. » Le Sénat comptoit sans peine que Montlue auroit eu de meilleures raisons encore à alléguer, pour garder les Allemans, si l'on eut pû les retenir sans risque, mais ne pouvant apporter de remède à l'accident de leur départ, ils parurent le croire utile.

Montluc n'en resta pas-là, ayant sujet de craindre que les mutins de la Ville ne se soulevassent, dans l'espérance d'être soutenu par les Allemans, il dit ouvertement qu'on ne pouvoit compter sur le secours de France que dans trois mois, le Roi ayant d'autres guerres importantes à soutenir; que pour attendre ce terme, il falloit doubler les travaux des troupes, en donnant aux Siennois deux nuits de repos sur une de garde, & aux François seulement une nuit, afin de montrer leur zéle pour le salut de Sienne; mais que surtout il falloit employer pour sa conservation un moyen fâcheux qu'il osoit proposer à peine, & que néanmoins il falloit suivre; c'étoit de mettre hors de la Place les bouches inu-

tiles, qui se trouvoient en grand nombre.

Les Sénateurs rejetterent d'abord cette ouverture, en disant qu'il falloit au moins périr tous ensemble. *S'ils demeurent*, repliqua Montluc, *nous nous perdrons sans doute avec eux ; mais s'ils sortent, nous nous sauverons.* Il fit alors entendre qu'il sentoit toute la dureté de cette action ; mais que l'exemple & la nécessité l'autorisoient : « Ce » n'est pas pour nous, dit-il, que nous » combattons ; mais pour la liberté de » cette République : il faut la conser» ver à quelque prix que ce soit, si» non pour vous, au moins pour vos » enfans. Les femmes, les enfans & les » vieillards, dit un Sénateur, sont » ceux que l'on veut sacrifier ; nous te» nons la vie des derniers, les enfans » nous la doivent, les femmes en font » la douceur : pour qui donc combat» trons-nous, si nous cessons de com» battre pour eux? Quels objets peuvent » être plus dignes d'attachement & de » pitié ? La faim ou les ennemis les » tuëront à nos yeux : pour moi, j'au» rai, s'il le faut, le courage de mou» rir avec des personnes si cheres ; mais » je n'aurai jamais celui de vouloir

» me sauver aux dépens de leurs jours. »
Montluc répondit, que ce sentiment d'amour pour ses Concitoyens méritoit d'être loüé ; mais que le véritable intérêt de la Patrie ne vouloit pas qu'on le suivît. Il ajouta que le Marquis de Marignan étant humain, ne feroit pas périr les gens qu'on mettroit hors de Sienne ; qu'il leur laisseroit la liberté de se retirer dans les lieux voisins, & que le spectacle de leur misere, détermineroit le Maréchal de Strozzi à faire de plus grands efforts pour le secours de Sienne.
« Ah ! reprit le Sénateur qui avoit » déja parlé, triste ressource que celle » qui nous viendroit de ces malheu» reuses victimes : en les voyant, on » nous jugera avec raison trop près » de notre perte, pour qu'on croye » pouvoir l'empêcher ; & je le repéte » avec douleur, le jour de leur sortie » sera le dernier jour de notre li» berté. » Plusieurs Sénateurs se joignirent au premier, chacun d'eux craignant pour sa famille.
Enfin le Premier Président pria Montluc de vouloir leur laisser la liberté de délibérer entr'eux sur un sujet aussi important. « Je souhaite, leur

» dit-il en se levant, qu'un sentiment
» de tendresse trop écouté, ne vous
» fasse pas négliger un conseil dur,
» mais salutaire: je vous demande pour
» vous-même le sacrifice d'une partie
» pour sauver le reste, afin de vous
» garantir du désespoir de voir égor-
» ger à vos yeux, ces mêmes person-
» nes que vous ne pouvez vous ré-
» soudre à quitter. »

Le Sénat demeura assemblé après le départ de Montluc, & il y eut d'abord beaucoup de troubles; mais enfin l'avis de Montluc passa à la pluralité des voix, & le Premier Président déclara les larmes aux yeux, qu'il falloit se resoudre à mettre dehors les bouches inutiles; ensuite il nomma six Commissaires pour en faire une liste exacte, ce qui augmenta la confusion, personne ne voulant se charger d'une commission aussi désagréable. On protesta hautement dans le Sénat, qu'aucun de ses Membres ne se résoudroit à proscrire des Citoyens, & qu'ils aimoient mieux sortir de la Ville les premiers.

Trouble du Sénat.

Le Président fut obligé d'en revenir au balotage, & chacun des Magistrats ayant son objet, nomma

Montluc créé Dictateur a Sienne.

Montluc pour exécuter lui-même le cruel avis dont il avoit donné l'idée. Le Chef du peuple devoit lui être associé, avec les Gonfaloniers de la République ; mais ils supplierent le Sénat de vouloir bien les délivrer d'un emploi si propre à les rendre odieux ; & après plusieurs contestations, le Sénat convint de créer Montluc Dictateur de la République pendant un mois, avec une autorité absoluë sur tous les Ordres.

Déseſpoir des Siennois.

Quatre Magiſtrats vinrent lui annoncer le matin ſa promotion à cette dignité ; il l'accepta d'abord, montrant néanmoins beaucoup de ſenſibilité pour ceux qu'il alloit être obligé de proſcrire. Auſſi-tôt la Ville de Sienne fut inſtruite du malheur dont elle étoit menacée. D'abord le peuple témoigna de la fureur ; mais les troupes répanduës exprès dans tous les quartiers de la Ville, ne leur laiſſant point eſpérer de pouvoir ſe faire craindre, ils s'abandonnerent à la douleur. Une multitude de vieillards, de femmes & d'enfans, réunis par leur malheur commun, allerent gémir à la porte du Sénat ; mais les Magiſtrats s'étoient cachés chez eux, pour ne pas être

témoins des plaintes qu'ils ne pouvoient appaiser. La foule alla ensuite à leur logis, implorant à grands cris leur protection & leur clémence ; & voyant que personne ne leur répondoit, leur douleur redoubla ; abandonné de tous ceux de qui ils avoient espérez du secours, ils s'embrassoient les uns les autres en gémissant, quelques-uns se rouloient par terre avec toutes les marques du plus violent désespoir. Ils parvinrent ainsi jusqu'au logis de Montluc, où ce Gouverneur étoit occupé à faire la liste de ceux qui devoient sortir, dont le nombre montoit, à plus de quatre mille quatre cens personnes.

Montluc tout précautionné qu'il étoit contre des sentimens de compassion, ne put s'empêcher de frémir à la vuë de cette multitude, qu'il se voyoit contraint de sacrifier. Aussi-tôt qu'il parût, la foule leva les mains vers lui, en criant *miséricorde ;* on en voyoit qui se prosternoient la face contre terre sur son passage ; les femmes lui montroient leurs enfans ; de jeunes hommes qui n'avoient rien à craindre pour eux, réclamoient sa pitié pour leurs peres. Montluc environné de

tant d'objets si frappans, tenoit la liste fatale dans sa poche, ne pouvant se résoudre à la montrer. Le Sénat qu'il avoit mandé refusa de la voir, & répondit que c'étoit aux guerriers à exécuter les loix de la guerre. Montluc gardant auprès de lui une troupe des plus braves soldats, envoya le reste de la garnison sur les ramparts, avec défense sous peine de la vie, de laisser approcher aucun Bourgeois des murailles; ensuite il fit lire la liste.

Chaque nom prononcé excitoit des cris lamentables, plusieurs fuyoient dans les maisons, dans les caves & jusques dans les égouts de la Ville; mais le soldat intéressé à les chercher, les alloit découvrir & les ramenoit avec leurs malheureux compagnons. L'heure du départ étant arrivée, Montluc ordonna de fermer les portes & les fenêtres de toutes les maisons, avec défense aux habitans de les ouvrir. Il vouloit par-là leur dérober une partie de leurs maux; mais les plaintes & les cris perçoient à travers les murailles; plusieurs malgré les défenses, se faisoient voir sur le haut des maisons, d'où ils faisoient les plus tristes adieux aux malheureux qui

s'éloignoient. Ceux-ci épuisés de larmes, gardoient pour la plûpart un morne silence, & marchoient tête baissée; mais étant arrivé à la porte de la Ville, leurs pleurs & leurs cris recommencerent; ils se jettoient à terre, baisant, disoient-ils, la poussiere de leur chere patrie. Enfin ils franchirent la porte, qui fut à l'instant refermée sur eux. Cette foule se répandit aussi-tôt dans la plaine, chacun cherchant une issuë pour se sauver; mais le Marquis de Marignan averti de leur sortie, avoit fait mettre toute son armée sous les armes pour leur empêcher le passage; & les voïant s'approcher, il fit tirer sur eux, ce qui les repoussa jusqu'aux pieds des ramparts de la Ville.

Le dessein du Marquis de Marignan en les traîtant ainsi, étoit d'excîter une révolte dans la Ville; mais Montluc ne laissoit approcher aucun Citoyen des ramparts, ainsi ils ignoroient une partie des maux que souffroient leurs malheureux compagnons. Ceux-ci demeurerent huit jours entiers sur les glacis de la Ville, se nourrissant du peu d'herbes que les chevaux n'avoient pû arracher. Les moins

foibles d'entre les hommes vinrent à bout de passer à travers le camp des ennemis. Les jeunes femmes & les filles qui avoient quelque beauté, excitant les désirs des soldats Espagnols, trouverent leur salut en s'y livrant: pour celles qui préfererent l'honneur à la vie, elles moururent toutes avec les vieillards & les enfans, dont les cadavres infecterent long-tems la Ville & le camp. Ce qu'il y a de singulier, c'est que Montluc rendant compte au Sénat de ce qu'il venoit de faire, exigeoit, en quelque sorte, qu'on l'applaudît, & acheva son discours en disant: *Dans notre métier il faut être cruel, & Dieu nous doit miséricorde pour avoir fait tant de maux.*

Trahison contre Sienne.

Le Marquis de Marignan jugea bien alors que le siége alloit durer long-tems, & que le plus sur moyen pour réduire cette Ville, étoit de mettre en œuvre toutes les ruses possibles; il avoit auprès de lui quelques-uns de ceux qui avoient été bannis de la Ville; il gagna l'un d'entr'eux, par le moyen duquel il corrompit un habitant de la Ville nommé Messer Piedro, de l'Ordre du peuple, homme délié & qui ne manquoit pas de crédit. Il dé-

ploroit chaque jour le malheur des Citoyens chassés de la Ville, & ne trouvoit que trop de personnes qui s'intéressoient à sa douleur : *Les François*, disoit-il, *veulent acquérir de la gloire aux dépens de notre vie ; au moins devoient-ils nous laisser la consolation de la perdre avec tout ce que nous avons de plus cher : le Grand Duc, tout oppresseur qu'il est, nous eut au moins laissé nos peres, nos femmes & nos enfans.* Voyant que la multitude approuvoit ces sentimens, il crut sa vengeance autorisée, & consentit à entreprendre tout ce que le Marquis lui prescrivoit pour le rendre maître de la Ville. Le moyen le plus assuré étoit d'y semer la division, & il étoit assez aisé de réussir.

Dans la proscription forcée d'une partie des habitans de la Ville, on avoit menagé la Noblesse ce qui avoit excité la jalousie du peuple, dont les forces & les plaintes augmentent à mesure que les malheurs croissent. Le Marquis entreprit d'ameuter le peuple, en lui rendant les Nobles suspects, & irriter ceux-ci par le dépit de l'être devenu. La Ville de Sienne étoit alors partagée en trois Ordres : les anciens Nobles, la Noblesse nou-

velle & le peuple. Il fut décidé dans le Conſeil des ennemis, que Meſſer Piedro dépoſitaire du ſecret, auroit pluſieurs blancs-ſignés de la part des bannis de Sienne, qu'il feroit remplir par un Gentilhomme hors de tout ſoupçon, mais à qui on indiqueroit un autre Noble, qui pourroit être ſuſpect.

Subtilité employée entre les Siennois.

La premiere Lettre étoit conçûë en ces termes: « Monſieur, ajouterez-» vous foi plus long-tems aux ſuppo-» ſitions, dont le Commandant des » François ſe ſert pour vous tromper » & tous vos Concitoyens: vous ſeul » riſquez dans le péril qui vous mena-» ce, une capitulation le ſauvera du » danger: le Roi ſon Maître ne ſe diſ-» poſe point à vous ſecourir; envoyez » à Rome où réſident pluſieurs de ſes » Miniſtres, vous connoîtrez ſans pei-» ne qu'on ne fait dans l'Europe aucun » mouvement en votre faveur: le Mar-» quis de Marignan touché de votre » ſort, vous offre par ſon crédit au-» près du Grand Duc, des conditions » favorables, ſi vous les méritez par » une prompte ſoumiſſion: vous pou-» vez délibérer ſur cette propoſition » avec un Gentilhomme de vos Con-

» citoyens, sur la porte duquel vous » verrez demain une Croix blanche » crayonnée, il est de l'intelligence. » Adieu, faites un bon usage du seul » avis qui peut vous sauver. »

Le perfide alla mettre cette Lettre sous la porte du Gentilhomme de Sienne, le plus riche & plus zelé pour la République; & la Croix blanche sur celle d'un des Nobles, qui avoit parlé de composition dans le commencement du siége, ne doutant point que ce souvenir ne devint une indice favorable à sa trahison. Le lendemain celui qui trouva la Lettre la porta au Sénat, & sur le champ on alla arrêter le Gentilhomme, sur la porte duquel on apperçut la Croix. En un moment toute la Ville fut en rumeur; & cet infortuné traversant les ruës pour aller en prison, pensa être déchiré par le peuple qui demandoit sa mort à grands cris; en vain levoit-il les mains au Ciel protestant de son innocence, on le croyoit coupable, & le Sénat malgré sa sagesse, confirma le jour même l'Arrêt rendu par le peuple.

La famille de ce Gentilhomme employa tout son crédit pour le sauver.

Le Capitaine du peuple sollicité de toutes parts, consentit à surseoir l'Arrêt jusqu'au lendemain, si on pouvoit avoir l'aveu de Montluc. Cette condition les fit trembler. Montluc nourri dans les combats, avoit toujours passé pour cruel; & on ne pouvoit douter, après ce qu'il venoit de faire au sujet des bouches inutiles, que ce Gouverneur ne sacrifiât avec joye une tête de plus à la conservation d'une Ville, dont le salut le combleroit de gloire. Ainsi les parens du Gentilhomme condamné, osoient à peine lui parler; cependant ce fut en lui qu'ils trouverent plus d'humanité & de justice.

Montluc se persuada tout à coup que cette fatale Lettre & les autres détails de la prétenduë intelligence, étoient une ruse du Marquis de Marignan; & dans cette idée, il obtint que l'on différeroit de cinq à six jours l'éxécution du Gentilhomme condamné. Mais le soir même Piedro employa la même trahison pour un autre, & enfin pour un troisiéme, qui furent aussi arrêtés le lendemain. Leur découverte redoubla les clameurs du peuple, & Montluc quoique toujours environné

ronné d'une garde nombreuse, eut beaucoup de peine à le contenir.

Le Gouverneur craignant un soulévement, se rendit au Sénat, & demanda avec assez de hauteur, si on pouvoit le soupçonner de quelque intelligence avec les ennemis de Sienne : *Et si cela est impossible*, ajouta-t'il, *s'il est vrai aussi que mes conseils vous ont toujours été utiles ; pourquoi me reprocher de ne vouloir point répandre le sang de vos Concitoyens sans être assuré de leur crime ?* Montluc dit encore (& ce fut pour détourner l'attention du peuple) que dans une occasion où il y avoit tant d'obscurité, il falloit implorer le secours du Ciel, & faire des Processions générales & des Prieres publiques pendant plusieurs jours, après quoi on agiroit comme le Sénat le jugeroit convenable.

Montluc fait faire des Processions dans la Ville.

Le Clergé fit les préparatifs nécessaires; les Eglises demeurerent ouvertes jour & nuit; & le peuple déja mortifié par des jeûnes involontaires, en fit encore de son gré. Enfin les Processions commencerent, tout le peuple y assista, & ce spectacle de Religion servit beaucoup à l'adoucir, ainsi que Montluc l'avoit prévû. Les

parens des Gentilhommes condamnés, rejettez de la foule, ſuivoient triſtement les autres en répandant des larmes; pendant ce tems-là, Montluc faiſoit d'exactes recherches, ſurtout pendant la nuit. Il avoit apoſté pour cela une vingtaine d'hommes, qui rodoient dans toutes les ruës de la Ville, avec ordre d'examiner tout ce qui ſe paſſeroit. Il étoit déſolé de ne rien apprendre, & il exhortoit toujours les Siennois à la patience, en leur diſant qu'il commençoit à découvrir quelque choſe; ſa fortune ou plûtôt celle des condamnés le ſervit.

Il découvre la trahiſon.

Un Gentilhomme de la Ville qui ſe retiroit chez lui ſur le minuit, apperçut Meſſer Piedro, marchant devant lui avec beaucoup de circonſpection. Il s'arrêta pour voir ce qu'il feroit, & vit qu'après avoir regardé derriere lui, il eſſayoit d'ouvrir une fenêtre baſſe de la maiſon d'un Noble; & que n'ayant pû en venir à bout, il fourroit ſa main ſous la porte auſſi avant qu'il le pouvoit. Le Siennois ayant remarqué cette manœuvre, laiſſa partir Piedro; & ſe faiſant enſuite ouvrir la porte que cet homme venoit de quitter, il prit la Let-

tre & la porta au Capitaine du peuple. Celui-ci se rendit au même instant au logis de Montluc ; on redoubla les gardes de toutes parts, & le lendemain à la pointe du jour, Piedro fut arrêté dans son lit.

Ce scélérat nia son crime avec constance ; & comme il avoit beaucoup d'amis dans la Ville, on auroit longtems été sans conviction certaine, si Montluc ne l'avoit pas fait appliquer à la question. Il fut ferme aux premieres douleurs ; mais la torture ayant redoublé, il se tourna vers le Gouverneur & le supplia de la faire cesser, promettant de réveler tout le secret de l'intrigue, il le fit en effet, & son aveu fut sa Sentence. Cependant Montluc le fit remettre en prison, ne voulant pas qu'on le fît mourir sans réflexion, à cause du peuple qu'il étoit nécessaire de ménager. Le Gouverneur fit attention, que si après avoir montré tant de ménagement pour les Gentilhommes accusés, on exécutoit précipitamment un homme du peuple, on se feroit soupçonner de partialité, ce qui pourroit causer dans la Ville la même division, qu'on avoit pris tant de soin de prévenir ; Mont-

Sa conduite à ce sujet.

luc demanda même avec instance la grace de Piedro, que le Sénat lui accorda, à condition qu'il seroit banni à perpétuité des terres de la République.

Montluc rétablit la tranquillité dans Sienne.

On avoit mis hors des prisons les trois Gentilhommes accusés, & ces Nobles montroient un vif ressentiment, aussi bien contre les Magistrats que contre le peuple. Montluc les manda chez lui, & les pria avec instance d'oublier l'accident qu'ils avoient éprouvés. Ils répondirent que sans lui un injuste supplice auroit été la récompense de leurs services & de leur fidélité; qu'ils devoient la vie à sa seule bonté, & ne remercieroient que lui. Montluc insista pour les engager à se rendre au Sénat, afin de s'y réconcilier en quelque sorte avec la République; ces Nobles le refuserent longtems; mais pressés par celui qu'ils regardoient comme leur libérateur, ils allerent ensemble au Sénat, suivis d'un grand nombre de leurs amis. Les Magistrats leur firent un accueil distingué, & après avoir écouté leurs plaintes sur les soupçons offençans qu'on avoit formés contre eux, ils demanderent qu'on les reconnût in-

nocens par un acte authentique, qui pût servir à leur postérité. On leur accorda leur demande; & le Président leur adressant la parole, les pria au nom de la République d'oublier les maux qu'ils avoient soufferts : *La nécessité des tems*, leur dit-il, *force la justice; on n'écoute plus que la crainte, votre malheur est l'effet & la suite du malheur public.* Le Président & les principaux Sénateurs descendirent ensuite de leurs siéges pour embrasser ces Gentilhommes, & tous se souvenant à la fois du danger de la Patrie & de son péril extrême, ne pûrent retenir leurs larmes.

La tranquillité fut à cet égard rétablie dans Sienne, où Montluc devint plus cher que jamais. Il avoit besoin de cette affection, pour que les habitans de Sienne ne lui reprochassent point l'affreuse misere à laquelle ils étoient en proye : de toute la cavalerie, il ne restoit plus que dix à douze chevaux, on avoit mangé les autres; les chats se vendoient un prix excessif, un rat valoit cinq & à six livres, & la plûpart des bourgeois hors d'état d'acheter ces sortes de vivres, alloient cueillir l'herbe dans les fossés de la

Etat déplorable des Siennois.

Ville, l'avidité de quelques-uns causée par une faim dévorante, la leur faisant brouter dans la même posture que les bêtes.

Ils capitulent avec les Assiégeans.

Enfin après avoir attendu plus d'un mois encore le secours tant de fois promis qui devoit venir de France, le Sénat pria Montluc de ne pas trouver mauvais si la Ville pensoit à sauver ce qui lui restoit de Citoyens, en capitulant avec l'ennemi. Montluc qui ne voyoit plus de moyen pour se défendre, répondit que le Sénat feroit ce qu'il jugeroit à propos ; mais que pour lui & ses François, ils n'entendroient jamais à aucune capitulation. Les Siennois ne laisserent pas d'envoyer au Marquis de Marignan, & ce Général leur passa des articles assez favorables ; mais accompagnés de conditions, dont Montluc leur fit appercevoir le danger.

Le Marquis ne voyant venir personne de la part de Montluc, le fit prier de lui envoyer deux Gentilhommes de confiance, avec qui il pût communiquer de quelque chose d'importance. Montluc lui adressa Cornelio Bentivoglio & le Capitaine Charri, à qui le Marquis apprit que les

François devoient ſortir de la Place avec tous les honneurs de la guerre, la pique ſur le col à la façon de ce tems-là, enſeignes déployées & tambour battant: « Mais, ajouta-t'il, cet » article-là demandé pour les troupes » Siennoiſes, pourroit ne pas ſervir » aux François, qui n'étoient point à » la Ville, mais au Roi: qu'afin de ne » craindre aucune diſcuſſion, il fau» droit que l'on capitulât de la part du » Roi. Au reſte, continua le Marquis » de Marignan, M. de Montluc peut » s'attendre au meilleur traitement de » ma part: nous ſommes l'un & l'autre » deux pauvres Gentilhommes, que la » guerre a élevés à un dégré d'hon» neur, que les plus grands pourroient » envier; cette conformité dans notre » fortune, doit nous attacher l'un à » l'autre. »

Montluc refuſe de ſigner la capitulation.

Le Capitaine Charri alla rendre compte à Montluc des diſpoſitions du Marquis de Marignan; mais il trouva autant de fierté dans le premier, qu'il avoit trouvé de condeſcendance dans l'autre. « Le Marquis de Marignan, » dit Montluc, ne doit point s'atten» dre à me voir ſigner une capitula» tion: nous autres Gaſcons, nous

» nous vantons de descendre de ces » Anciens Romains, qui ne se ren- » doient jamais ; & s'il me pousse, je » sçai la façon dont je sortirai de Sien- » ne » Charri rapportant cette répon- se au Marquis, celui-ci s'écria : *Que veut dire cela ? Il me paroit qu'il veut agir en désespéré ; autrefois j'ai rendu deux Places avec raison, & pour cela je n'ai jamais été blâmé de l'Empereur, & S. M. ne discontinue pas de se servir de moi.*

Bentivoglio prenant la parole, confirma le Marquis de Marignan dans l'opinion, que Montluc aimeroit mieux mourir les armes à la main, que de signer une capitulation. « Eh bien, » reprit le Marquis, je vous répéte » que hors le service de l'Empereur » & du Duc de Florence, je me mon- » trerai l'ami de son honneur, & qu'il » sortira de Sienne, comme il le ju- » gera le plus convenable pour lui & » pour moi. » Montluc étoit sensible à la générosité d'un procédé si noble ; mais avant de témoigner trop de confiance, il vouloit être sûr de l'exécution de toutes les promesses, surtout de celles qui avoient été faites aux Siennois. Il se fit donc apporter leur capitulation, & l'examinant avec soin,

il s'apperçut que tous les Siennois se trouvoient en sureté, à l'exception des sujets rébelles des Etats de l'Empereur, du Roi d'Angleterre son fils & du Duc de Florence. « Vous ne » voyez donc pas, leur dit Montluc, » que cette restriction vous perd tous. » Le Duc de Florence ne vous regarde-» t'il pas comme ses sujets? par consé-» quent vous êtes compris dans l'ex-» ception du traité, & son dessein est » de vous envoyer au supplice. »

Cette remarque répandit la consternation dans Sienne, chacun gémissoit sur son sort. « Qu'avez-vous à vous » affliger, disoit Montluc, les enne-» mis sont aussi accablés que nous des » fatigues de cette guerre, leur nom-» bre n'est pas considérable, repre-» nons les armes, sortons tous ensem-» ble, livrons leur bataille, & sau-» vons-nous par la victoire ou par la » mort. » Les Siennois écouterent ce conseil conforme à leur désespoir, tous prennent les armes, jusqu'aux Prêtres & aux Religieux, bien résolus d'aider du moins à la vengeance de la Patrie, s'ils ne la peuvent sauver. Montluc charmé de cette résolution, espéroit de vaincre des enne-

mis qui étoient accablés de fatigues ; mais le Marquis de Marignan ayant appris la cause du bruit qu'il entendoit dans Sienne, fit dire au Sénat qu'on retrancheroit de la capitulation l'article qui leur donnoit de l'inquiétude, engageant de nouveau sa parole, qu'aucun habitant n'auroit sujet de se plaindre. Tout fut ainsi appaisé au grand chagrin de Montluc, qui souhaitoit ardemment de tenter le hazard d'une bataille, & de terminer un si long siége par une victoire.

Montluc sort de Sienne.

Enfin Montluc fut obligé de se résoudre à sortir à la tête de la garnison Françoise, monté sur un cheval, qui depuis trois mois s'étoit nourri de mauves, & qu'il avoit orné d'une housse fort riche pour en cacher la maigreur : à quelque distance de la Ville, le Marquis de Marignan parut, & ces deux Généraux s'embrasserent avec la même affection, que s'ils eussent toujours combattu pour les mêmes intérêts. Tous les Officiers Espagnols & Florentins, par ordre de leur Chef vinrent embrasser la botte de Montluc, à qui ils rendirent toutes sortes d'honneurs, tant son courage l'avoit rendu célébre parmi les en-

nemis. Les simples soldats voyant les François maigres & décharnés, plaignoient leur infortune, & leur donnoient du pain en passant.

Le Marquis ayant accompagné Montluc environ un demi-quart de lieuë, prit congé de lui en l'embrassant, & lui donna des provisions & une forte escorte, pour le conduire jusqu'à Montalsin, où les Siennois vouloient établir le siége de leur République. En arrivant dans cette Ville Montluc y trouva le Maréchal de Strozzi, désesperé comme lui du malheur de Sienne; ce Seigneur le voyant dénué de tout, emprunta dequoi lui donner pour faire son voyage, & Montluc partit aussi-tôt pour la France. Ainsi finit le siége de Sienne, un des plus fameux qui ayent été soutenus en Europe; après neuf mois & quelques jours de tranchée ouverte. Les Siennois après avoir montré autant de valeur que de constance, se virent abandonnés & forcés de racheter la vie de quelques Citoyens aux dépens de leur liberté.

Arrivée de Montluc en France.

On attendoit Montluc à la Cour avec beaucoup d'impatience, pour sçavoir tous les détails du siége; il en

rendit un compte fidéle au Roi, lui montrant un acte par lequel le Sénat reconnoissoit que Montluc avoit opiniâtrement refusé de mettre le nom de Sa Majesté dans la capitulation, en sorte qu'il étoit sorti de Sienne en vainqueur. Le Roi lût cet acte à diverses reprises, avoüant que jamais on n'avoit vû d'exemple de ce qui venoit d'arriver à Montluc. Le Duc de Guise qui se trouvoit présent, appuyoit sur toutes les circonstances de son récit & les faisoit valoir au Roi. La Duchesse de Valentinois le secondoit, en disant que Sa Majesté avoit lieu d'être contente d'un homme qui avoit mieux aimé s'exposer à périr, que de compromettre la gloire de son nom. Elle conseilla même au Roi de garder l'original de l'acte que Montluc avoit rapporté de Sienne, comme un monument capable de faire honneur à la Nation. On en prómit une copie à Montluc, qui ne l'eut jamais, & l'acte fut enfermé daus les archives de la Couronne, parce que Madame de Valentinois prétendit alors, que celles d'un pauvre Gentilhomme étoient trop peu assurées pour un dépôt aussi singulier.

Récompenses que Montluc obtient.

On avoit déservi M. le Maréchal de Strozzi à la Cour, depuis qu'il étoit malheureux en Italie. La Nation Françoise ayant plus qu'un autre le défaut de regreter ses bienfaits, on voyoit avec peine Strozzi décoré des premieres dignités de la Couronne. Le Roi prévenu contre ce Seigneur, questionna Montluc à son sujet; mais celui-ci qui aimoit le Maréchal, ne répondit rien que de favorable: « Vous autres » Rois, dit-il, avez les bras si longs, » que vous atteignez partout, & vous » sçavez tout, quand il plaît à vos » Ministres de ne pas vous tromper. » M. de Strozzi a fait ce qu'il a pû; » mais il n'a pas été heureux. » On songea ensuite à récompenser Montluc, en joignant les honneurs à la fortune. Le Roi lui donna d'abord six mille livres de rente, & peu de jours après le Collier de son Ordre, qui en ce tems-là ne s'accordoit qu'au plus grands Seigneurs, distingués d'ailleurs par des exploits militaires. On lui donna aussi en même tems deux places de Conseillers au Parlement de Toulouse, qu'il vendit à son profit, & enfin une Compagnie d'hommes d'armes, ce qui étoit la plus haute récom-

pense qu'un Gentilhomme pût prétendre.

Il retourne en Italie : fait le siége de Vulpian.

La fortune combloit ainsi tout à coup Montluc de ses faveurs, & ce fut presque les dernieres qu'elle lui accorda. A peine eut-il été quelques semaines dans sa maison, que le Roi lui envoya la Patente de Colonel Général de l'Infanterie Françoise en Piémont, où le Maréchal de Brissac continuoit de commander. Il partit sur le champ pour ce Pays-là, & trouva le Maréchal malade à Turin, qui l'envoya assiéger Vulpian. Le Duc d'Aumalle conduisoit l'armée en l'absence du Maréchal de Brissac ; il aimoit Montluc & écoutoit ses conseils; mais il étoit trop jeune pour les suivre avec exactitude & ils penserent se perdre l'un & l'autre à ce siége.

Un jour entr'autres allant ensemble reconnoître la Place pour dresser une batterie, les ennemis les apperçurent & tirerent sur eux avec tant de fureur, qu'ils furent contraints de se jetter derriere un gros pillier de pierre, qu'ils trouverent vis-à-vis du rampart. Les ennemis continuerent de tirer, & une multitude de balles donnant contre ce pillier, à peine assez

gros pour les couvrir, ils attendirent la mort une heure & demie entiere que le feu dura; ils furent cependant assez heureux pour échaper l'un & l'autre à ce danger, & prirent Vulpian; mais Montluc que le fer, le feu & tous les maux qui accompagnent la guerre n'avoient pû accabler, pensa l'être par la malignité des ennemis, que son mérite lui avoit faits. *Je n'avois*, dit-il, *fait de mal à personne; mais il faudroit être plus que Dieu pour n'avoir pas d'ennemis, surtout à la Cour.*

Le Roi prévenu contre lui, l'obligea d'y revenir, & ce Prince tout équitable qu'il étoit, eut besoin d'être sollicité, pour lui rendre justice, & se résoudre à l'employer; mais le Duc de Guise l'ayant protégé, on décida que désormais à cause de la violence d'esprit dont il étoit accusé, il serviroit seul; l'occasion se présenta bientôt de lui donner un emploi honorable. Le Sénat de Sienne réfugié à Montalsin, conservoit dans cette Ville une forme de République, & donnoit des loix à quatre ou cinq petites Places voisines de celle-ci, qu'on avoit érigée en Capitale depuis

la perte de Sienne. Le Roi protecteur de la République, avoit envoyé M. de Soubise pour y commander en son nom; mais soit malheur, soit incapacité ou défaut de pouvoir, ce Seigneur n'avoit fait que des pertes depuis son arrivée. Les Siennois mécontens de lui, écrivirent à la Cour pour la supplier de leur donner un autre Chef: il demandoient qu'on leur donnât Montluc, auquel ils avoient déja obéi.

On leur accorda leur demande, & cet Officier partit pour défendre une seconde fois la République; mais avant d'entrer dans Montalsin, il alla à Rome; cette Ville étoit alors ménacée d'un siége par le Duc d'Albe: tout le monde y paroissoit si effrayé, que sans lui cette grande Ville couroit risque de devenir déserte. « La peur étoit » si grande, dit-il, dans cette Rome » autrefois si redoutable, qu'on avoit » peine à mettre quatre soldats ensem» ble: jamais je n'eus besoin de tant de » patience, que pour inspirer un peu » de courage à ces descendans des Cé» sars, des Scipions & des Fabius. » Il leur fit de longues harangues, les exerça, leur fit voir quelques soldats

François arrivés à Rome sur le bruit du siége ; & à la premiere escarmouche qu'il fit contre les troupes du Duc d'Albe, tous les soldats Romains se sauverent, répandant la consternation dans leur Ville, où ils vinrent dire que tout étoit perdu, parce qu'ils avoient vus quelques-uns des leurs par terre.

Le Maréchal de Strozzi étoit aussi à Rome avec le Duc de Palviano, & tous trois vinrent à bout d'éloigner le Duc d'Albe de cette Ville, ce qui fut un grand sujet de joye & de surprise pour les Romains. Montluc prit alors congé du Pape, & se rendit à Montalsin, que les Siennois bloqués de toutes parts, étoit sur le point de perdre ; dès le lendemain de son arrivée, il attaqua les ennemis, les délogea des postes les plus voisins de la Ville, & se fit craindre à son tour pour Sienne où il avoit des intelligences. Montluc possedoit un talent extraordinaire pour les expéditions brusques, & l'Etat des Siennois n'en demandoit que de semblables.

Il avoit fait redemander au Cardinal de Burgos, Lieutenant Général pour l'Empereur en l'Etat de Sienne, les Surprise de Pianze.

prisonniers François & tous ceux qui soutenoient leur parti ; mais le Cardinal différoit sous divers prétextes de faire l'échange proposé, ce qui mettoit Montluc dans une grande inquiétude, à cause des mauvais traitemens dont se plaignoient les François captifs. On les avoit depuis peu envoyez à Pianze, petite Place située entre Sienne & Montalsin, assez mal fortifiée, & que le Cardinal croyoit néanmoins à l'abri de la surprise ; Montluc averti de la foiblesse de la Place, forma le dessein d'y donner l'escalade, moins pour l'utilité de sa conquête, que pour tenter la délivrance des prisonniers.

Les Espagnols depuis leur arrivée à Pianze, avoient fait quelques travaux aux murailles, & terrassé en partie celles qui joignoient les deux portes ; mais ils avoient négligé d'achever cet ouvrage : on avoit laissé un trou à la premiere muraille, à l'endroit d'une espéce d'égoût, qui pénétroit sous un bastion jusqu'à l'intérieur de la Ville. Ce trou étoit placé assez bas sur une terre fangeuse, à travers de laquelle il falloit passer pour gagner une seconde muraille fort basse,

qu'il étoit nécessaire de franchir si l'on vouloit entrer dans la Ville, & se garantir du feu de la porte & du bastion voisin.

Montluc ayant pris une connoissance exacte de ces circonstances, sortit de Montalsin avec environ huit cens hommes, divisés en trois troupes. Il commandoit la premiere, ayant avec lui plusieurs braves Gentilhommes que le Roi lui entretenoit, douze Suisses de sa garde & leur Capitaine. La seconde troupe conduite par le Baron de Clermont, alla se mettre entre Pianze & Florence, afin d'arrêter le secours qui pourroit venir de cette derniere Place. Enfin la troisiéme qui avoit pour Chef Bartholomé de Pezero, devoit feindre une attaque du côté de la Ville, opposé à celui où combattroit Montluc. Ils arriverent ensemble une heure avant le jour aux pieds des muraille des Pianze, où les Gentilhommes de la suite de Montluc entrerent d'abord par le trou indiqué, la plûpart étoient jeunes & ardens. Ils crurent la Ville prise, en se voyant dix ou douze dans ses murailles; & n'observant plus le silence qui leur

avoit fait obtenir cet avantage, ils en perdirent le fruit.

Valeur de Montluc.

Au bruit qu'ils firent la garnison s'éveilla ; les corps-de-garde les plus voisins, se rassemblerent & vinrent tête baissée contre ces Gentilhommes: une partie les tint assiégés dans une maison où ils se réfugierent, pendant que l'autre se portant au trou de la muraille, repousserent ceux qui avoient passés, & en défendirent l'entrée au reste. Cependant Montluc essayoit de monter sur la muraille à l'aide quelque échelles; mais elles casserent à cause de la quantité de ceux qui vouloient s'en servir, & en même tems on tira avec tant de furie d'un bastion voisin, que Montluc fut obligé de se retirer quelques pas.

Dans le même moment, le Capitaine Bartholomé lui fit sçavoir qu'il avoit aussi été repoussé de son attaque. Le soleil commençoit à paroître, & à montrer les murailles de Pianze toutes couvertes de soldats ; Montluc voyoit ses échelles fracassées, quelques-uns des siens morts ou blessés, les autres étonnés & désirant la retraite; mais d'un autre côté il enten-

doit le bruit du combat que rendoient dans la Ville les Gentilhommes qui y étoient entrés. Ce petit nombre s'étoit barricadé dans une maison, attendant du secours de Montluc ou que la premiere furie des ennemis fut passée pour se rendre. Leur Chef ne pouvoit se résoudre à abandonner de si braves hommes, dont la perte étoit certaine ; & prenant tout à coup le parti de périr avec eux, s'il ne pouvoit les sauver avec lui, il remit ses gens en ordre, & prenant une pique : « Soldats, dit-il, mourons tous, ou » emportons par la force & au grand » jour, ce que nous n'avons pû avoir » par la surprise & au milieu des té» nébres, notre mort ou notre victoi» re en sera plus glorieuse. »

Montluc se rapproche de la muraille malgré le feu des ennemis, & s'attachant avec les Suisses de sa garde, à un endroit qu'on n'avoit pas eu le tems de terrasser, il la démolit avec eux, se servant du fer de leurs piques. Cette muraille avoit un pié & demi d'épaisseur, elle fut bientôt percée ; & Montluc animé à ce travail, passant ses deux mains par une ouverture, tira la muraille à lui avec tant de

force, qu'il en fit tomber une partie, dont il pensa être écrasé. Les soldats de sa garde l'ayant rélevé, il entra dans la Ville à travers le feu des remparts voisins. La plus grande résistance venoit d'un bastion placé près de la porte, & il étoit absolument nécessaire de le prendre, si on ne vouloit être exposé à se voir enfermer au milieu de la Ville entre deux feux, outre que le secours pouvoit venir de Sienne, & profiter de la facilité qu'il y avoit d'entrer dans Pianze; Montluc l'attaqua donc, & ayant fait franchir à quelques soldats, un petit mûr qui l'environnoit, il entra lui-même dans ce bastion, d'où après une longue résistance, les ennemis s'en virent chassés; alors les troupes de Montluc se répandirent dans la Ville, en criant de toutes leurs force: *France, France*, afin d'être entendus, & des Gentilhommes qui continuoient de se battre, & des prisonniers qu'une partie de la garnison gardoit.

Montluc délivre les prisonniers François.

Les premiers assurés du secours, ouvrirent les portes de la maison où ils s'étoient tenus enfermés & firent une vigoureuse sortie; d'un autre côté les prisonniers au nombre de cinquan-

te ou ſoixante, indignés de s'être vus garottés comme des criminels, ſecouërent leurs liens; & étant venus à bout de ſe détacher, déſarmerent leurs gardes, & ſe jetterent de furie ſur tous les ennemis qu'ils rencontrerent. La garniſon ſe voyant ainſi entre pluſieurs feux, recula juſqu'à une place où elle demanda quartier, ce qui lui fut accordé avec joye par Montluc, qui ſe trouvoit extrêmement fatigué d'une auſſi longue réſiſtance.

Montluc fit un butin conſidérable dans cette Ville, il emmena plus de deux cens chevaux de prix, ſans compter beaucoup d'autres qui ſervirent à remonter une partie de ſa cavalerie; mais ce qui le flatta le plus dans cette conquête, fut la délivrance des priſonniers qu'on lui avoit fait attendre depuis long-tems, & pour la vie deſquels il craignoit beaucoup dans un Pays, où l'on connoit plus d'un moyen de ſe défaire de ſes ennemis; il ſe hâta de revenir avec eux à Montalſin, où le Sénat l'attendoit pour lui rendre des honneurs tels que le malheureux état de la République le permettoit.

Les cris de joye du peuple le ſuivi-

rent jusqu'à la porte du Palais, où il entra tout armé, plûtôt pour reçevoir les éloges dûs à l'heureux effet de sa bonne conduite, que pour en rendre compte ; ensuite il fit pendre aux voutes du Palais les Enseignes, qu'il avoit enlevées sur les ennemis : elles y resterent jusqu'à ce que le Grand Duc de Florence devenu maître de Montalsin, les fit ôter. Montluc eut encore quelques avantages, & l'on commençoit à espérer qu'ils reprendroit Sienne, lorsqu'il reçut ordre de revenir en France, où le Roi rappelloit tout ce qu'il avoit de bons Généraux, à cause de la perte de la bataille de S. Quentin. Montluc fut donc obligé d'abandonner une seconde fois les Siennois, qui après avoir été les victimes de l'indifférence des François pour leurs alliés, le furent ensuite du malheur de leurs armes.

Le Roi fait rappeller Montluc.

Montluc de retour en France, servit sous le Duc de Guise aux siéges de Calais & de Thionville, & suivant sa coutume, se signala beaucoup par de grandes escarmouches, dont le Général lui laissoit toujours le commandement. Le Duc de Guise devenu Lieutenant Général du Royaume, cherchoit

choit plus que jamais à se faire des créatures; Montluc partisan déclaré de sa Maison, étoit particuliérement attaché à sa personne, il le suivoit partout, & avoüoit en toute occasion son affection pour ce Prince; ainsi le Duc de Guise travailloit pour lui-même en l'élevant: cela lui valut la Charge de Colonel Général de l'Infanterie Françoise, vacante par la disgrace du Seigneur d'Andelot, frere de l'Amiral de Coligni, que le Roi avoit fait emprisonner à cause de ses liaisons avec les Huguenots.

Ce fut en cette qualité, la plus belle après celle de Maréchal de France, que Montluc suivit l'armée que le Roi alla commander en personne dans la Picardie, contre le Roi d'Espagne; il s'y distingua par une grande magnificence, qui étonna ceux qui connoissoient son œconomie. Les expéditions de cette campagne, dont les apparences avoient été si brillantes, se bornerent au ravitaillement de quelques Places peu importantes: les deux armées n'ayant fait que s'observer, ne se nuisirent que dans leurs projets; elles prirent leurs quartiers en même tems.

Sa résidence à la Cour.

Le dessein de Montluc étoit de profiter de ce repos pour aller dans sa Province; mais le Duc de Guise qui se trouvoit avoir besoin de toutes ses créatures, contre les intrigues de la Duchesse de Valentinois & de l'Amiral de Coligni, l'engagea à demeurer à la Cour, où il fut témoin de la paix qui se fit peu de tems après, & du plus funeste accident qui pût arriver à l'Etat dans cette circonstance. Le Roi fut tué dans un tournoi; & sa mort ayant relevé le courage des Protestans, consternés par les supplices récens que plusieurs d'entr'eux venoient de subir, elle fut comme le signal des troubles qui désolerent la France pendant plus d'un siécle. Le Connétable fut envoyé à Chantilli par le nouveau Roi, aussi-tôt après son couronnement, & son absence délivra Montluc de la crainte d'un homme puissant qui ne l'aimoit pas.

Montmorenci le voyoit à regret revêtu de la Charge de Colonel Général de l'Infanterie, qu'avoit possedé d'Andelot son neveu; & il avoit menacé de s'en venger, jusques-là même que Montluc, ne voulant point se voir persécuté par deux Maisons aussi puis-

ſantes, que celles de Châtillon & de Montmorenci, auroit remis ſa Charge au Roi, ſi le Duc de Guiſe ne l'en eût empêché, en l'aſſurant de nouveau d'une protection ſur laquelle on pouvoit compter. Cependant Montluc voulant ſe ſouſtraire pour un tems à la vûë de ſes ennemis, obtint la permiſſion de ſe rendre en Guyenne, d'où il promit au Duc de Guiſe de revenir auſſi-tôt que la néceſſité de ſes affaires le demanderoit.

Montluc va en Guyenne: troubles de cette Province.

Tout étoit en trouble dans la Guyenne, à cauſe du grand nombre de Huguenots, que le Roi de Navarre protégeoit dans cette Province, dont il avoit le gouvernement. Ce Prince aimoit Montluc, & lui donna d'abord une ſi grande autorité dans la Province, que beaucoup de perſonnes en furent jalouſes. Elles porterent l'animoſité juſqu'à l'accuſer d'intelligence avec les ennemis de l'Etat, lui qui déteſtoit juſqu'au nom de tous ceux qui pouvoient troubler le Royaume; la Reine-mere ayant deſſein de l'enlever aux Guiſes, & connoiſſant d'ailleurs ſon innocence, le protégea en cette occaſion; elle lui envoya même exprès un Valet-de-Chambre

du Roi, pour l'assurer de sa confiance & pour le prier d'avoir une attention particuliere sur les affaires de la Guyenne, où Sa Majesté reconnoissoit qu'au lieu des exactions & des intrigues dont on l'accusoit, il faisoit régner l'abondance, & retenoit les mutins dans le devoir.

Cette justice que la Reine-mere rendoit à Montluc, le délivra des inquiétudes que l'animosité de ses ennemis lui avoit fait éprouver, & redoubla son zéle pour le repos de la Guienne, dont peu de tems après on lui donna le commandement sous l'autorité du Roi de Navarre. Ce Prince applaudit d'abord au choix de la Cour, ainsi que le Prince de Condé son frere, parce qu'ils connoissoient l'attachement de Montluc pour le sang de ses Rois; mais voyant que ce Seigneur seulement occupé de son devoir, refusoit ouvertement d'appuyer leurs intérêts, quand ils y étoient contraires; ces deux Princes commencerent à se plaindre de lui, les Huguenots de leur côté qu'il poursuivoit avec une espéce de fureur, présenterent à la Cour de grands Mémoires contre ses violences,

Il eſt vrai que Montluc ſe montroit paſſionné contr'eux, jusques-là qu'un de leurs Miniſtres étant venu de la part des Egliſes de la Guyenne lui offrir un préſent, s'il vouloit ſuſpendre le cours de ſes exécutions contr'eux, il le prit à la gorge : « Eh ! comment » ferois-tu, lui dit-il, pour me dé» fendre des Catholiques ? On vous » donnera, lui répondit le Miniſtre, » quatre mille hommes bien armés. » Et d'où ſont ces gens-là ? s'écria » Montluc. Des Egliſes, repliqua le » Miniſtre. Eh ! quelles diables d'E» gliſes, repliqua-t'il avec fureur, que » celles qui font des ſoldats & des » Capitaines ? Sors de devant moi, ſi » tu ne veux que je te pende moi-mê» me à cette fenêtre : paillard, j'en ai » étranglé de mes mains une vingtai» ne plus gens de bien que toi. » Le Miniſtre effrayé ſe retira au plûtôt.

Caractère de Montluc dans cette guerre.

Montluc fut bientôt regardé comme le perſécuteur déclaré du parti Huguenot, ce qui fit tort à ſa réputation & même aux intérêts du Roi, qui demandoient alors beaucoup de douceur & de ménagement ; mais accoutumé aux expéditions violentes de la guerre, il ne pouvoit ſe prêter aux circonſ-

pections d'une conduite politique, ni dissimuler son ressentiment ; on ne lui entendoit parler des Protestans qu'avec imprécation, il regardoit même leur nom comme un opprobre, que le rang, la naissance & le crédit ne pouvoient diminuer. Jamais un Ministre Huguenot ne l'aborda, qu'il ne se vit menacé de recevoir un coup de dague dans le sein ou d'être pendu.

Dans tous les lieux de son passage, il faisoit dresser des potences, & marchoit toujours suivi de deux bourreaux, ce qui lui fit donner le nom de *Boucher Royaliste*, sa colere s'étendant non-seulement sur les Huguenots, mais encore sur ceux qui ne montroient point assez de zéle pour la Cour. Il ne sçavoit point dissimuler à ce sujet, & souvent même son imagination frapée par des rapports exagérés, lui faisoit regarder les Huguenots *comme gens endiablés, contre lesquels*, disoit-il, *j'avois résolu de faire du pis que je pourrois.* La Cour à sa sollicitation, lui envoya deux Maîtres des Requêtes pour faire le procès aux coupables ; mais les formes de la justice ne convenant point à son humeur.

impétueuse, il tourmenta de telle sorte les deux Magistrats, qu'il les contraignît de se retirer.

Tous les jours Montluc montoit à cheval & suivi de cinquante ou soixante Gentilhommes. Il couroit les Villes & les Villages, où son passage étoit toujours marqué par quelques exécutions sanglantes. On lui rapporta que Saint Mazard, Gentilhomme Catholique, avec les Consuls de la Ville, faisant une réprimande à leurs Concitoyens Huguenots, leur avoient dit que le Roi s'offenseroit & les puniroit de leurs menées : « Eh de » quel Roi, répondirent-ils, voulez-» vous nous parler ? Celui que vous » entendez est un plaisant petit Reyot, » nous lui donnerons des verges, & » après cela on lui apprendra un mé-» tier pour gagner sa vie comme les » autres. » Les Consuls se trouvant les plus forts, firent arrêter sur le champ un nommé le Verdier, un Diacre, & deux autres des principaux de ceux qui avoient proferé ces extravagances.

Montluc averti, accourut avec ses bourreaux, & voyant Verdier attaché à un poteau dans le Cimetiere, il lui sauta à la gorge : *Maraut*, lui dit-il,

as-tu bien osé souiller ta méchante langue contre la Majesté de ton Roi ? Ce malheureux levant vers lui les mains qu'il avoit liées, s'écria : *Ah ! Monsieur à tout pécheur miséricorde, je vous la demande. Scélerat*, reprit Montluc, *tu demande miséricorde, & tu n'as pas respecté ton Roi. Vas*, en même tems il le poussa avec tant de colere, qu'il le renversa sur un morceau de Croix cassée. *Frape vilain*, dit-il au bourreau, qui avoit sa hache levée, le coup partit dans l'instant, & on pendit au même lieu ses trois complices. Ce récit est l'histoire entiere du crime, du procès & de l'exécution de quatre hommes, pour qui tout ce qu'il y avoit de plus considérable dans le parti Huguenot, s'intéressa vainement ; six autres Huguenots furent aussi pendus deux jours après, ce qui imprima par tout la terreur du nom de Montluc.

Plaintes des Protestans contre Montluc.

Il en fit exécuter ainsi quarante en moins de huit jours, & sur ce qu'on lui rapporta les murmures qu'excitoit une pareille conduite. « Ces gens s'étonnent, dit-il, que je les fasse » mourir sans aucune forme de pro» cès : n'est-il pas toujours fait aux » coupables qui attentent à l'autorité

» Royale ? Pourquoi chercher des témoins contre des gens qui ont toujours le poignard haut ? » Les Protestans agissoient sous main & de tout leur pouvoir, pour le faire révoquer par la Cour ; ils répandoient même de grandes sommes de tous côtés pour faire agir les grands ; car on a remarqué en plusieurs occasions, que les partis les plus pauvres & en apparance les plus accablés, ont toujours eu de grandes ressources du côté de l'argent ; mais leurs efforts se virent trompés, & le Duc de Guise qui protégeoit Montluc plus que jamais, lui fit avoir des Lettres de Lieutenant général pour le Roi dans la Province de Guyenne.

Ce fut un coup de foudre pour les Protestans, qui se virent encore plus exposé aux violences d'un homme, à qui le sang ne coûtoit rien à répandre, pas même le sien ; il voulut un jour se battre en pleine Assemblée contre M. de Caumont, de la Maison de la Force, très-accrédité parmi les Huguenots, Montluc avoit même tiré sa dague contre lui ; mais on les sépara avec beaucoup de désavantage pour M. de Caumont, qui se trouva très-mal-

traité par les Gentilhommes de la suite de Montluc, à qui les siens ne pouvoient répondre. Il fit néanmoins en cette occasion tout ce qu'un homme de qualité, brave & offensé devoit faire, & le petit nombre d'amis qui l'accompagnoit, furent obligés de l'emporter hors de la salle, où il vouloit mourir ou se vanger.

Maltraite les Commissaires de la Cour.

Montluc n'en demeura pas-là : l'iniquité de quelques Commissaires, que la Cour avoit envoyés pour faire le procès aux Chefs des séditions dans la Guyenne, lui ayant été prouvée, il les poursuivit partout ; & un jour en plein Tribunal, l'un d'eux voulant lire une Sentence que Montluc trouvoit injuste, il lui imposa silence ; le Magistrat offensé, voulut continuer malgré lui ; mais Montluc s'étant levé en jurant, le ménaça de le tuer, s'il proféroit une seule parole, avant de l'avoir écouté ; *A qui est cette Ville ?* lui demanda Montluc. *Au Roi*, répondit le Juge. *Et les Habitans ? Au Roi. Et l'Eglise ? Je n'en sçai rien*, repliqua ce dernier embarrassé par une telle question. *Oh ! je vous l'apprendrai*, s'écria Montluc en jurant. *L'Eglise est au Roi, ainsi que tout le reste. Méchant*

scélérat, je ne sçai à quoi tient que je ne te tuë de mes propres mains, ou que je ne te fasse pendre aux fenêtres de cette maison avec tous ceux qui sont de ton avis. En meme tems, comme s'il eut voulu exécuter sa menace, il tira son épée à demi du fourreau; on se jetta sur lui, pendant que les Juges effrayés se sauverent en désordre, sans oser rien repliquer.

Il est soutenu par la Cour.

Les amis de Montluc, qui sçavoient que l'intérêt ordinaire de la Cour est de soutenir ses Magistrats, craignoient quelques réprimandes de sa part; mais le soir du même jour, on reçut au contraire la grace de ceux que les Juges avoient condamnés, ce qui fut suivi de grands éloges sur la fermeté de Montluc, dont le zéle déja trop ardent, se trouva encore augmenté par l'approbation de la Cour.

Les Protestans s'étant inutilement plaint de la rigueur de Montluc, s'irriterent plus que jamais, & presque toute la Guyenne se vit armée; les Catholiques pour soutenir les ordres de la Cour, & les Huguenots pour se vanger. Montluc toujours suivi d'un grand nombre de Gentilhommes & de quelques vieux soldats, courut çà

& là dans cette Province, pour contenir ou pour remettre dans le devoir les Villes, où les Proteſtans remuoient; il portoit même ſon attention ſur les Villes du Languedoc, où la Religion prétenduë Réformée prenoit chaque jour de nouvelles forces, & ce ſoin fut en parti le ſalut de cette grande Province.

On l'avertit à quelque tems de-là, qu'un des Capitouls de Toulouſe à la tête de pluſieurs Habitans de cette Ville, avoit formé un parti pour la livrer aux Proteſtans, & que les meſures étoient ſi bien priſes, qu'à moins d'une extrême diligence, on ne pouvoit ſauver Toulouſe du péril qui la ménaçoit. Montluc envoya cet avis dans une Lettre au Premier Préſident du Parlement de Toulouſe, ſans lui recommander le ſecret; le Magiſtrat en fit une autre, & la communiqua aux Chambres aſſemblées, ce qui inſtruiſit les Religionaires de la découverte de leurs complots, & en partie des meſures qu'on pouvoit prendre pour les prévenir. Ils ſe hâterent, & Montluc qui s'attendoit à les ſurprendre, apprit qu'ils venoient de ſe rendre maîtres de la Maiſon-de-Ville de

Toulouſe, & de toute l'artillerie de cette Ville ; le Premier Préſident l'en avertit, ſans cependant eſpérer qu'il put venir le ſecourir.

Il ſecourt Touloufe.

Montluc éprouva alors combien la diligence eſt néceſſaire dans les plus grands deſſeins ; il avoit fait filer cinq ou ſix Compagnies de gens de pied vers Toulouſe, qui eurent le tems d'y entrer avant que les Huguenots puſſent les en empêcher, & quelques heures après ce Général y entra lui-même avec de bonnes troupes. Il commença à tout diſpoſer pour chaſſer les Huguenots de l'Hôtel-de-Ville & de tous les poſtes qu'ils occupoient ; mais à peine ſçurent-ils ſon arrivée, que ne ſe trouvant pas en état de réſiſter, ils ſortirent précipitamment de la Ville, emportant avec eux un léger butin à Montauban, où ils ſe rendirent. Ainſi la Ville de Toulouſe dut uniquement ſon ſalut, à la diligence extrême de Montluc : un gros corps de troupes Huguenotes ſe diſpoſoit à y entrer, & y ſeroit parvenu, ſi le Général eut différé de deux heures ſeulement à s'y rendre le plus fort.

Fait punir les rébelles.

Après avoir ſatisfait de cette ſorte à ſon devoir, il ſe livra à ſa paſſion, &

voulut être témoin de la recherche & du ſupplice des coupables ; lui-même animant de ſon zéle l'eſprit du Parlement, ſe donna les plus grands ſoins pour les découvrir. On ne vit durant pluſieurs jours à Toulouſe, que des échafauts dreſſés & des têtes vôler. Le peuple de cette Ville naturellement ennemi des Huguenots, les découvroit dans les endroits les plus cachés, & ſaccageoient leurs maiſons après s'être rendus maîtres de leurs perſonnes ; il fallut même employer la force pour modérer cette ardeur, que l'attrait du butin augmentoit encore. Les ſupplices ayant ceſſé, tout rentra dans l'ordre & la ſoumiſſion.

Après avoir ſauvé Toulouſe, Montluc ſecourut encore pluſieurs Villes conſidérables, où ſa diligence détourna la plus grande partie des deſſeins des Huguenots, ce qui augmenta leur haine contre lui ; ſans s'inquiéter de leurs reſſentimens, ni de leurs complots contre lui, il retourna à Bourdaux, où les Religionaires avoient un parti conſidérable : on n'oſoit avant ſon arrivée entreprendre rien contre eux ; mais ſa préſence inſpira du courage aux plus foibles, & le

parti Catholique se conserva le plus fort.

L'autorité que Montluc s'étoit acquis dans la Guyenne, donna de la jalousie au Roi de Navarre, qui en étoit Gouverneur. Les défiances de la Cour le tenoient éloigné des affaires; & l'objet du Gouvernement étoit de diminuer son crédit dans la Guyenne, où l'on craignoit que ce Prince ne soutint les Huguenots à cause du Prince de Condé son frere. Le Roi de Navarre n'avoit d'abord témoigné aucun mécontentement de la conduite de Montluc; mais la Reine son épouse, sollicitée par les amis du Prince, lui inspira de se plaindre, & écrivit elle-même à Montluc, qu'il suspendit ses entreprises, s'il ne vouloit point s'attirer le ressentiment du Roi son mari, & la disgrace de la Cour, qui l'avoit chargé personnellement de la pacification de la Guyenne.

Le Roi de Navarre se plaint de Montluc.

Cette Lettre embarrassa Montluc, qui auroit bien voulu ne point mécontenter deux personnes aussi puissantes, que le Roi & la Reine de Navarre, & remplir en même tems ce que le véritable intérêt de l'Etat exigeoit de lui. Il écrivit à cette Princes-

Son embarras à ce sujet.

se, qu'il auroit toujours un profond respect pour sa personne & pour ses ordres, & qu'il lui opposoit même à regret les plus humbles représentations; mais que le bien de la Province l'exigeant, il se croiroit suffisamment excusé auprès d'une Princesse aussi équitable. Il ajoutoit, que les Huguenots abusant du désir qu'avoit la Cour de terminer ces troubles, ne pensoient qu'à gagner du tems, pour se mettre plus en état de les augmenter; qu'actuellement ils ménaçoient Bourdeaux, & que si on ne se hâtoit, cette Capitale de la Guyenne tomberoit en leur pouvoir, ce qui le forçoit à négliger pour cette fois seulement, l'exécution de ses ordres, & de courir où le danger l'appelloit.

En effet, sans attendre que la Reine lui fit réponse, il marcha droit à un camp volant des Huguenots, le battit après une longue résistance, & Montluc victorieux fit pendre en cette occasion plus de cent cinquante personnes: » On voyoit bien aux arbres, » dit-il dans ses Memoires, les lieux » par où j'avois passé, à la multitude » des pendus, aussi m'appelloit-on » plus que jamais boureau & tyran,

» jusqu'à la Reine de Navarre elle-» même, qui ne pouvoit entendre » mon nom sans frémir; mais c'étoit » une nécessité du tems : un seul pen-» du faisoit plus de peur aux Hugue-» nots, que cent tués sur le champ de » bataille. »

La Cour se declare contre Montluc.

Montluc indisposa bien du monde contre lui par une conduite si rigoureuse, on lui suscita des traverses du côté de la Cour, où les grands tôt ou tard donnent la loi; ce qu'on avoit d'abord nommé zéle & sevérité utile, fut regardé comme une rigueur de partialité; & les Huguenots donnant une mauvaise interprétation à son désintéressement, dirent qu'il se vengeoit seulement de ce qu'on ne lui avoit pas assez offert. On lui reprocha surtout, d'avoir fait pendre un Capitaine nommé Héraud, vaillant homme, qui autrefois avoit servi sous lui avec beaucoup de distinction. Il s'étoit battu dans la derniere occasion avec une bravoure si singuliere, que tout le monde désiroit qu'on lui sauvât la vie; plusieurs Gentilhommes de la Compagnie de Montluc lui demanderent la grace de ce vaillant homme avec beaucoup d'instance; mais la ré-

putation de sa bravoure extraordinaire fut ce qui le perdit. « Je le connois, » dit Montluc, il a servi sous moi, il » vaut mieux seul que cent autres » Chefs des Huguenots, il est capable » de nous arrêter à chaque village, & » de donner courage à son parti. »

Ce malheureux Gentilhomme qui avoit affronté la mort vingt ans dans les combats, se vit garotté au milieu d'une foule de païsans & de soldats, & pendu avec eux, sans que le souvenir de sa valeur & de sa gloire passée, eut pu le sauver de cette mort ignominieuse. Montluc s'inquiéta peu d'abord des reproches qu'on lui fit à ce sujet. Il croyoit que le motif qui l'animoit, devoit excuser toutes ses actions, & qu'on jugeroit de leur mérite par leur succès. Il n'étoit pas au pouvoir d'un seul homme de terminer une guerre de cette nature ; il en soutint le poids en partie ; mais on lui sçut mauvais gré de sa façon de le porter.

Il ne pourvoit cependant se corriger de son humeur sanguinaire : *J'aimois mieux*, dit-il, *joüer des couteaux, que d'attendre & de haranguer*. Pendant un tems, ce Seigneur domina dans la

Guyenne avec une espéce de despotisme, comblant de morts les puits des Villes, qui tomboient sous son pouvoir. *On touchoit*, dit-il lui-même, *les corps avec la main, tant les puits étoient comblés, dans les Villes rébelles dont je m'emparois.* La bataille de Ver qu'il gagna quelques tems après sous les ordres de M. de Burie, à peu près dans le tems de la bataille de Dreux, diminua un peu l'aigreur des esprits à son sujet, à cause que le Duc de Guise devenu le plus puissant, par sa victoire & par la prison du Connétable, eut un soin particulier de le défendre contre ses ennemis ; jusques-là qu'il brusqua en pleine Assemblée M. de Caumont, qui se plaignoit hautement & avec aigreur des violences de Montluc.

Un des amis de ce dernier voulut aussi prendre son parti ; mais M. de Guise le pria de lui laisser ce soin : *Croyez-vous*, lui dit-il, *que je n'aye pas assez de fermeté pour défendre mes amis, & surtout un aussi homme de bien que M. de Montluc.* Toute la Cour qui adoroit la faveur du Duc de Guise, se tût aussi-tôt sur le chapitre de celui qu'il protégeoit, & les clameurs de

Ligue des Catholiques contre les Huguenots.

ſes ennemis ne recommencerent qu'après la mort de ce grand homme, qui fut aſſaſſiné peu de tems après devant Orléans. On commençoit dèſlors à propoſer une Ligue de Catholiques contre les Proteſtans; & la plûpart des Grands de la Cour, plus frappés de l'objet, que des ſuites de cette ligue, y applaudirent d'abord; mais les plus ſages & en particulier Montluc, s'y oppoſerent.

Avis de Montluc ſur cette Ligue.

Lorſque le Roi vint viſiter la Guyenne avec la Reine-mere, il prit la liberté de leur faire des repréſentations, ſur le danger d'une confédération ſemblable à celle dont on leur donnoit l'idée : « Vous êtes Catholique, » dit-il au Roi, nous vous devons tous » obéiſſance : qu'eſt-il beſoin de nou» veaux ſermens ? Si quelqu'un vous » manque de ſoumiſſion, jurons tous » de lui rompre la tête; & voilà toute » la confédération qu'il faut. » Cependant on ne laiſſa pas de faire une nouvelle aſſociation du Roi avec les Princes, les Grands Officiers de la Couronne, & avec tous ceux qui étoient chargés de quelques adminiſtrations importantes. Le Roi voulut que Montluc ſignât avec les autres; il ſe trouva

ainsi mêlé avec les premieres têtes de l'Etat: *Avantage*, dit-il, *qui étoit le fruit de sa valeur & de sa fidélité.* Un grand nombre de Gentilhommes d'une naissance égale à la sienne, étant à peine connus à la même Cour, où il tenoit un des premiers rangs.

Cette confédération ou ligue royale, se fit pendant un intervalle de paix, sur laquelle la Reine-mere comptoit avec trop d'assurance; les Huguenots qui n'avoient aucune confiance aux promesses qu'on leur avoit faites, commencerent à remuer aussitôt qu'ils le purent avec avantage & sans manquer aux bienséances. Montluc s'apperçut des premiers mouvement qu'ils firent dans la Guyenne & en avertit la Cour, afin qu'elle pourvût à la sureté des Provinces voisines, car il répondoit de maintenir la sienne; mais on ne fit pas d'abord assez d'attention à ses avis, que quelques-uns traiterent même de terreur panique. Il s'en offensa, & envoya divers Couriers chargés de représentations pour la Reine-mere, & de menaces contre ceux qui empêchoient cette Princesse d'ajouter foi à ses conseils,

Montluc y prenoit d'autant plus d'intérêt, qu'il sembloit que la guerre surtout en Guyenne, ne menaçât que lui seul.

On conspire contre sa vie.

Chaque jour on tâchoit de l'intimider, en lui révélant de nouvelles conspirations contre sa vie. Un jour qu'il commençoit à douter lui-même de la vérité des avis qu'on lui donnoit, on lui envoya une Lettre qui contenoit seulement ces mots : *Le Roi pris, la Reine morte, la Rochelle prise, Montauban pris, Bergerac pris, Leictoure pris, Montluc mort du vingt-huitiéme au trentiéme de Décembre.* Il entra dans une grande colere à la lecture de ce billet, dont il envoya la copie à la Reine-mere, comme un nouvel indice des mauvais desseins que tramoient les Huguenots, contre lesquels ce Seigneur commença à prendre ses précautions. Leur premier dessein étoit de s'emparer de Leictoure, Place forte du côté d'Allemagne ; Montluc s'y rendit suivi de trente chevaux seulement, il chassa le Sénéchal d'Armagnac qui étoit de la conspiration, & se trouva le plus fort dans la Place ; malgré les efforts de ce

dernier qui voyoit à regret sa fidélité soupçonnée, sans avoir pû retirer le fruit de sa perfidie.

Cependant Montluc ne doutant pas que la guerre ne devint plus vive que jamais, se hâta d'assembler toute la Noblesse du Pays, en quoi consistoit toujours sa principale force; il leva aussi un grand nombre de gens de pied, qu'il avoit dessein d'envoyer au secours du Roi, que le Prince de Condé & l'Amiral de Coligni avoient manqué de faire prisonnier à Meaux. Cet attentât sembloit si énorme à un sujet fidéle comme Montluc, qu'à tout instant il ne parloit que des moyens de pouvoir le vanger; il fit à cet effet de grandes provisions d'armes & de nouvelles levées dans toute la Province, voulant, disoit-il, que le reste de la France dût son salut à la Gascogne; mais le zéle que Montluc témoigna en cette occasion ne fut pas bien interprêté, on dit qu'en levant ainsi des troupes à son gré, il tranchoit du Souverain de la Guyenne, & vouloit être moins utile à la Cour que s'y faire craindre.

Son zéle pour le Roi & pour l'Etat.

La Reine-mere paroissoit avoir pris les mauvaises impressions qu'on vou-

loit donner à ſon ſujet, du moins elle ſe conduiſit à ſon égard comme ſi ces rapports euſſent été fondés, & M. de Candale fut nommé pour commander à ſa place à Bordeaux & dans les Pays circonvoiſins ; ce changement chagrina beaucoup Montluc ; cependant la paix publiée peu de tems après, lui fit moins ſentir le déſagrément d'être déplacé. Lorſqu'on commença la guerre, le Duc de Candale ne s'étant point ſenti aſſez d'expérience pour commander, Montluc fut chargé des opérations de cette campagne ; & s'apperçut ſeulement qu'on avoit voulu lui en ôter le mérite.

La Reine de Navarre, ennemie déclarée de Montluc & un des principaux mobiles de cette guerre, cherchoit à le ſurprendre pour paſſer avec des troupes du Pays de Bearn où il étoit, dans les Provinces du Poitou où elle vouloit ſe rendre, pendant que par ſes ordres cinq ou ſix mille Provençaux s'avançoient à grandes journées pour ſe joindre au Seigneur d'Aſſier, un des Chefs des Huguenots dans la Guyenne ; cette Princeſſe en vint à bout, & on apprit bientôt qu'aidés de ſon ſecours, le Prince de Condé

Condé & l'Amiral de Coligni, se trouvoient à la tête d'un nombreuse armée, dont la Cour témoigna beaucoup d'inquiétude.

On manda aussi-tôt à Montluc & aux autres Chefs des Catholiques, de marcher pour se joindre à M. de Montpensier, afin de combattre ensemble le Prince de Condé & l'Amiral. Montluc qui voyoit à regret les six mille Provençaux prêts à joindre d'Assier, s'opposa aux ordres de la Cour, en disant qu'en vain on chercheroit le Prince de Condé pour le combattre, qu'il étoit bon Capitaine & capable de profiter de toutes les fautes qu'on feroit en sa présence, sans se laisser engager à une action quand il ne le voudroit pas; que le tems employé à s'avancer vers lui & à le harceler, seroit perdu; & qu'il en profiteroit pour augmenter sa réputation & ses forces. Il fait la guerre aux Huguenots.

Le Conseil de guerre assemblé à ce sujet, pensa comme Montluc, & il fut résolu tout d'une voix, que l'on attendroit l'occasion de battre les Provençaux, avant de faire aucune autre démarche; cependant on fit un crime à Montluc de cet avis quelque tems

après, on lui reprocha de n'avoir pas combattu les ennemis en une occasion où il le pouvoit avec avantage, & de n'avoir pas obéï ponctuellement aux ordres de la Cour; Montluc dit qu'il comprit alors combien il étoit malheureux d'avoir perdu une grande partie de sa famille & surtout ses enfans, dont quelques-uns auroient pû demeurer à la Cour, & répondre mieux que personne aux accusations de ses ennemis. Ses actions seules parloient en sa faveur; mais l'interprétation qu'on y donnoit lui en ôtoit tout le mérite; en vain écrivit-il à diverses reprises au Roi, à la Reine & aux Ministres; son style, sa politique, son mérite même, n'étoient plus de saison.

Le genre de guerre qu'il avoit à soutenir, contribuoit beaucoup à lui faire essuyer l'injustice dont il étoit l'objet; il ne pouvoit vaincre que des sujets du Roi, & détruire de ses Villes; d'ailleurs le Duc de Guise recuëillant alors tous les éloges des Catholiques, les Capitaines qui combattoient pour leur cause, trouvoient peu de défenseurs contre les menées des Protestans; Montluc se vit sacrifié &

obligé de laisser le commandement des armées à des Courtisans plus heureux, en se conservant toujours néanmoins le droit de le reprendre, si la guerre, assoupie en ce tems-là, venoit à se réveiller dans la Guyenne, où le Marquis de Villars avoit été envoyé à sa place, sous prétexte de le soulager.

Ce vieillard accablé de fatigues & de blessures, eut à peine joüi de quelques mois de repos, qu'il en parût fatigué; la guerre étoit un élément hors duquel il sembloit ne pouvoir vivre; & voyant souvent la Noblesse de la Guyenne assemblée sans lui, il lui échapoit des plaintes, qui rouloient toujours sur la guerre. Il ressentit une joye bien vive, lorsque le Duc d'Anjou le manda pour assister au siége de la Rochelle, où il se rendit avec la Noblesse la plus qualifiée du Royaume. On ne prit point la Rochelle, le Roi Charles qui régnoit alors mourut peu de tems après, & Henri III. sous qui Montluc avoit servi au siége de la Rochelle, l'ayant mandé à Lyon, lors de son retour de Pologne, le fit Maréchal de France, il lui donna le baton de sa main en

présence de toute la Cour. La bienveillance du nouveau Roi auroit pû rendre à Montluc son premier crédit; mais il s'apercevoit bien qu'il alloit perdre le fruit qu'elle pouvoit lui procurer & la vie même. Il se sentit tout à coup comme accablé sous le faix de ses années; ses blessures ménacerent de se rouvrir, & ayant voulu s'efforcer pour monter à cheval, il sentit que cet exercice seroit désormais au-dessus de ses forces.

Siége de Gensac.

Ce Général entreprit néanmoins encore le siége de Gensac, qu'il acheva avec beaucoup de peine; d'ailleurs s'étant apperçu que les intrigues de ses Concurrens dans le commandement des armées en Guyenne, diminuoient beaucoup la considération que la Noblesse avoit toujours eûë pour lui, il prit enfin la résolution de se retirer tout à fait en sa maison; il avoit formé le dessein d'aller achever le reste de sa vie dans un Hermitage, situé sur le sommet des Pyrenées; mais ses affaires domestiques & les attentions qu'il devoit à sa famille, le retinrent en sa maison, une maladie lente l'y saisit & l'empêcha absolument de sortir; ce grand hommemou-

Maladie de Montluc : Sa mort.

fut enfin, beaucoup moins regretté qu'il ne le devoit être ; mais estimé par rapport aux mœurs & à la science militaire ; les ennemis même ne pouvoient en disconvenir.

On l'a toujours mis depuis sa mort au premier rang des Capitaines du second Ordre ; car il n'a jamais commandé de grandes armées en Chef ; mais il a été jusqu'ici inimitable pour les surprises, les embuscades, la conduite des partis, les escarmouches & tous les détails de la guerre sur laquelle il a laissé un grand nombre de préceptes, assez peu lûs, & encore moins suivis, quoique la plûpart méritent de l'être. 1577.





JACQUES DE MATIGNON,

Lieutenant Général pour le Roi en Normandie & en Guyenne, & Maréchal de France. Il vivoit sous Henri II. Charles IX. & Henri III.

La Vie de Jacques de Matignon, est celle d'un Capitaine, en qui l'on reconnut dès la jeunesse des talens particuliers pour la guerre, & qui commanda long-tems des armées en chefs; mais il se signala surtout par son zéle, sa prudence, son génie, & par une fidélité à toute épreuve; vertu qui n'étoit pas suivie par le plus grand nombre des Seigneurs de son tems. La Religion & la Royauté divisées entr'elle, laissoient alors une espéce d'incertitude sur ce qu'il falloit croire & à qui l'on devoit obéir.

La Maison de Goyon étoit connuë à la Cour de France long-tems avant

la réunion du Duché de Bretagne à la Couronne, pour une des plus anciennes de ce Duché, dont elle est originaire. On sçavoit que l'Abbaye de S. Aubin-des-Bois reconnoit les Seigneurs de Goyon pour ses Fondateurs en l'an 1050, & qu'un Bertrand de Goyon épousa dans le treiziéme siécle la Princesse Jeanne de Bretagne; depuis ce tems-là les Seigneurs de Matignon décorés des plus grandes & des plus éminentes dignités militaires, ont toujours contractés des alliances aussi illustres qu'utiles. Alain de Goyon Matignon, Grand Ecuyer de France, épousa Margueritte de Mauny, fille de Guillaume de Craon, & de Margueritte de Flandres; elle lui apporta pour sa dot le Comté de Thorigni en Normandie, qui passa à leur fils Bertrand de Matignon, Grand Chambellan de France; celui-ci fut grand-pere de Jacques de Matignon, qui devint l'unique héritier de sa Maison, parce que son frere aîné nommé Joachin, n'eut point d'enfans de la veuve du Seigneur de Rohan qu'il avoit épousée. Ce Seigneur eut pour femme Anne de Silli, dont la sœur cadette fut mariée à Pierre de

Bourbon Comte de Lavedan, & ensuite au Comte de Foix. Du mariage de Jacques de Matignon & d'Anne de Silli, nâquit à Lonrai en Normandie
1525. le 26 Septembre 1525 Jacques de Matignon dont j'écris la vie. Il n'avoit que six mois lorsque son pere mourut; de sorte, qu'Anne de Silli sa mere & sa tutrice, se trouva seule chargée des soins de sa premiere enfance & de son éducation. Cette Dame persuadée que souvent la fortune, & toujours le mérite des hommes, dépendent surtout de la culture de leurs premieres années, s'appliqua principalement à bien élever son fils, & à lui former le cœur, d'où dépend l'usage de l'esprit.

Naissance de Matignon.

Son éducation, & son arrivée à la Cour.

On ne suivit point dans l'éducation du jeune Matignon l'ancien préjugé de la Noblesse qui méprisoit tout hors les armes; on eut soin de le faire étudier, mais les exercices du corps furent cependant préferés à ceux de l'esprit. On interrompit le cours de ses études, & il fut envoyé très-jeune à la Cour de François I. pour être élevé auprès du Dauphin en qualité d'enfant d'honneur. Le Roi lui fit un accueil

favorable à cause de sa naissance, dont Sa Majesté étoit instruite, & des services signalés que Jacques de Matignon son pere avoit rendus dans la derniere guerre d'Italie, où il servoit en qualité de Général des Suisses. Le jeune Matignon avoit d'ailleurs dequoi prévenir par lui-même; il étoit bienfait, il avoit une physionomie heureuse & l'air extrêmement reservé; mais on découvroit, à travers une sorte de timidité convénable à son âge, beaucoup de vivacité d'esprit, & une fierté noble qui annonce le courage & qui convient à la grandeur. Les dons de la fortune & de la nature que possedoit Matignon, étant montrés dans des tems heureux & dans des occurrences favorables, lui servirent autant qu'ils lui eussent été inutiles en d'autres circonstances. La nécessité produit au moins ce bien, de forcer les Supérieurs à découvrir le mérite & les talens, & à les employer.

Matignon trop jeune encore, ne se signala point sous le regne de François I. il ne commença à porter les armes que sous Henri II. Ce Monarque aussi belliqueux que l'avoit été 1547.

ſon pere, eut beſoin dans les commencemens de ſon regne du zéle de tous ſes ſujets, pour ſoutenir une guerre ſanglante & couteuſe contre l'Empereur. François avoit preſque toujours été vaincu par ce Monarque, Henri II. prit de loin ſes meſures pour vanger ſon pere & l'honneur de la France. Après avoir conclu la paix avec l'Angleterre, il fit alliance avec les Proteſtans d'Allemagne, à peu près dans le même tems que, par des ordres rigoureux, il envoyoit au bûcher les Proteſtans de France ; & ce Monarque entreprit de protéger les premiers contre l'Empereur qui vouloit opprimer la liberté de leur conſcience, pendant qu'on condamnoit au dernier ſupplice ceux de ſes propres ſujets qui profeſſoient la même croyance.

Le Roi ſe mit donc à la tête d'une puiſſante armée ; il prit Toul, Metz & Verdun ; & ſe préparant enſuite à paſſer le Rhin, il épouventa tellement l'Empereur, qu'il le contraignit à s'accommoder avec les Proteſtans, inquiets eux-mêmes des ſuccès rapides d'un ſi rédoutable protecteur. Le Roi après la priſe de ces trois Villes

Impériales, ramena son armée dans le Luxembourg, & après sa retraite, les Princes d'Allemagne ne tarderent pas à faire leur paix avec l'Empereur.

Matignon va en Allemagne.

Matignon avec la plus grande partie de la Noblesse du Royaume, avoit suivi le Roi dans cette expédition, & il fut de toutes les campagnes qui la suivirent. Il se signala surtout aux siéges de Mommedi, de Roisemars, de Damvilliers, d'Ivoi & de Glayon, 1552. Henri lui donna par récompense une Compagnie de cent Chevaux-légers. L'hyver suivant, on apprit que l'Empereur Charles Quint avoit résolu de reprendre les trois Villes Impériales dont Henri II. s'étoit rendu maître. En effet, il s'avança à la tête d'une armée de quatre-vingt mille hommes, dans le dessein de mettre le siége devant Metz. Matignon suivi de sa Compagnie de Chevaux-légers, entra dans cette Place que le Duc de Guise étoit chargé de défendre, & où le désir d'acquérir de la gloire & d'humilier l'ancien ennemi de la Nation, avoit attiré toute la Noblesse Françoise.

Siége de Metz.

L'armée Impériale étant arrivée à Sarbruck, l'avant-garde s'avança pour investir la Place sous la conduite du Duc d'Albe, favori de Charles V. & du Marquis de Marignan. Le Duc de Guise à la tête de la garnison & suivi de la troupe de Matignon, sortit de Metz, marcha au-devant de l'ennemi & l'attaqua. Matignon avec sa cavalerie renversa un gros escadron de Rhéitres: mais le Marquis de Marignan étant venu à leur secours avec deux escadrons de Cuirassiers, envelopa les Chevaux-légers de Matignon. Le Duc de Guise fit alors un détachement de deux escadrons d'Arquebusiers à cheval soutenus de cent lances, qui chargerent avec vigueur les Cuirassiers. Le combat s'échauffa de telle sorte, que le Duc de Guise poussa ses troupes jusqu'au corps que commandoit le Duc d'Albe; ce Prince songea ensuite à la retraite, il tenoit ses troupes serrées, marchant au petit pas, & faisant faire de tems en tems volte-face à son arriere-garde, pour repousser les ennemis qui le suivoient.

Matignon emporté par le feu de sa jeunesse & de son courage, voulut

alors faire voir qu'il étoit soldat ; importuné des fréquentes attaques d'un Colonel de Cuirassiers, il se détache de sa troupe, court à lui le pistolet à la main, & lui casse la tête. La troupe de Matignon voyant leur Chef près d'être engagé parmi les ennemis, courut à son secours & le délivra, le Duc de Guise continua sa marche & arriva heureusement aux portes de Metz. Notre histoire a célébré partout le succès de ce fameux siége, où le Duc de Guise acquit tant de gloire ; l'Empereur fut contraint de le lever honteusement, après y avoir perdu la meilleure partie de ses troupes & toute la réputation de ses armes.

Matignon se signale.

La même année Emanuël de Savoye, Général d'une autre armée Impériale, attaqua Hesdin. Matignon eut ordre de se rendre avec un corps de cavalerie dans cette Place, où commandoit le Duc de Boüillon & Horace Farneze. Elle fut investie & battuë si vivement, qu'en peu de tems l'ennemi fut au pied de la muraille. Matignon sortit plusieurs fois à la tête de sa cavalerie & se signala par des actions de valeur. Cependant l'ennemi fit brêche au corps de la Place : un Prêtre de la

Siége de Hesdin.

Ville ayant mis le feu à des artifices préparés pour la défense de la muraille, une partie de la garnison déja placée sur la brêche, sauta en l'air; Matignon en eut ses habits brûlés avec une légere blessure.

Prise de cette Ville.

Le Duc de Savoye profitant de cette premiere terreur, fit alors joüer une mine qui enleva la muraille; & faisant en même tems donner l'assaut, il emporta la Place. Matignon voyant les drapeaux ennemis déja arborés de toutes parts, joignit le Duc de Boüillon, avec ce qui lui restoit de soldats, & fit les plus grands efforts pour regagner la muraille; mais sa valeur fut obligée de céder au nombre. Le Duc de Boüillon fut fait prisonnier, Farnese, Martigues & le Sénéchal de Castres furent tués en combattant courageusement. A l'égard de Matignon, il se coula adroitement par la brêche dans le fossé, & se mêlant parmi les ennemis, il se sauva dans la forêt prochaine avec autant de bonheur que de danger.

1557. Matignon fit ensuite deux campagnes sous le Connétable Anne de Montmorenci, la premiere en Picardie, où il se trouva à la bataille de S.

Laurent, & fut fait prisonnier avec les Ducs de Montpensier & de Longueville. Ludovic Prince de Mantouë, le Maréchal de S. André, le Vicomte de Turenne, la Rochefoucault & plusieurs autres Seigneurs, demeurerent entre les mains des Espagnols jusqu'à la paix de Câteau-Cambresis, qui ayant établi la tranquillité au-dehors, augmenta au-dedans du Royaume les factions & les troubles. Le Connétable devenu malheureux à la guerre, quoique grand Capitaine, étoit jaloux des succès & de la gloire du Duc de Guise. L'un & l'autre avoient leur parti, & la haine qui regnoit entr'eux, empêcha d'apporter un reméde assez prompt au feu qui s'alluma dans toutes les Provinces du Royaume.

Les uns suivoient la fortune du Duc & du Cardinal son frere; d'autres s'attachoient à celle du Connétable, dont le crédit étoit considérable & dont la faveur sembloit avoir jetté de profondes racines. Le Roi le considéroit, l'aimoit & ne faisoit rien sans le consulter. Il étoit le canal de toutes les graces, & par le droit de sa Charge il disposoit de tous les emplois militai-

ses : mais il avoit des défauts dont le parti de Guise profitoit pour s'accroître. Il étoit d'une humeur austére, d'un caractére dur, il n'avoit ni politesse, ni affabilité, & passoit d'ailleurs pour très-avare. Il étoit craint & respecté à cause de sa faveur & de ses grands talens, mais il étoit peu aimé. Le Duc de Guise au contraire, étoit poli, humain, complaisant, populaire, libéral, & sembloit n'avoir de crédit à la Cour que pour y servir ses amis.

Conduite de Matignon.

Matignon ne prit ouvertement parti ni pour l'un ni pour l'autre ; il sçut habilement se ménager avec tous les deux, & ne s'attacha essentiellement qu'au Roi, il s'en fit dèslors une maxime qu'il suivit constamment toute sa vie ; & en cela, la suite à fait croire qu'il prit le parti le plus prudent & le
1558. plus avantageux pour sa fortune. Ce fut en ce tems-là qu'il épousa Françoise du Lude, fille du Comte de ce nom. Le Mariage fut célébré au Lude, après quoi il revint à la Cour.

La paix nouvellement concluë entre Henri II & le Roi d'Espagne avoit été cimentée par un double Mariage. La

ſolemnité des nôces de la ſœur & de la fille du Roi, ſe fit à Paris avec une entiere magnificence. Le Roi ordonna un Tournoi dans la ruë S. Antoine, & commanda au Comte de Mongommeri Capitaine de ſes Gardes, de rompre une lance avec lui. Celle du Comte ſe briſa, & un des morceaux donna dans l'œil du Roi avec tant de violence, qu'il tomba ſans connoiſſance & en mourut dix jours après. On ne voulut plus voir à la Cour l'infortuné Comte, qui ſe retira dans ſes terres en Normandie & puis en Angleterre. Cette diſgrace le précipita dans la révolte, comme nous le verrons dans la ſuite, & le fit périr lui-même.

François II. âgé de 16 ans, ſuccéda à Henri: ſa foibleſſe naturelle & ſon peu d'expérience, le ſoumettoient néceſſairement à des Miniſtres, à qui il ne devoit manquer que le nom de Régent. Les Princes de Bourbon aſpiroient à être les principaux dépoſitaires de l'autorité royale, la liaiſon étroite qu'ils avoient avec le Connétable, oncle de la Princeſſe de Condé, rendoit leur parti puiſſant; mais les Princes de Lorraine, oncles de la Rei- 1559.

ne Marie, & appuyés sur les grands services qu'ils avoient depuis peu rendus à l'Etat, croyoient avoir des prétentions mieux fondées La Reine Catherine profita de la supériorité & de la sagacité de son génie, pour les tromper dans leurs espérances. Mais les uns & les autres travaillerent avec plus d'activité qu'auparavant à fortifier leur parti, lorsqu'ils virent le Connétable exilé de la Cour & relegué à Chantilli.

Matignon confident de la Reine.

La Reine Catherine ayant préferé les Guises par nécessité, chercha dans sa Cour quelque Seigneur à qui elle pût donner sa confiance; connoissant l'esprit souple & adroit de Matignon, & sçachant qu'il étoit extrêmement prudent & discret, elle lui faisoit souvent part de ses vûës politiques, & lui demandoit ses conseils avec d'autant plus de confiance, qu'il ne paroissoit attaché qu'au Roi & à elle. Il ne tarda pas à être pourvû de la Charge de Lieutenant Général dans la basse-Normandie, auparavant possedée par Joachin son oncle. Cette Charge étoit devenuë plus importante depuis que les Huguenots s'étoient multipliés dans la

basse-Normandie. La doctrine de Calvin y avoit fait d'autant plus de progrès, que ce Pays étoit plein d'hommes de Lettres, à qui toutes les nouveautés plaisent ordinairement.

Le Calvinisme regnoit surtout à Saint Lo & à Alençon, où il étoit prêché publiquement. La mort inopinée de Henri II. avoit donné de nouvelles forces à ce parti, dont les progrès occupoient moins les Ministres & les grands, que l'envie de profiter de la foiblesse du Roi pour accroître leur fortune. Quoique la persécution allumée contre les Protestans sous les deux régnes précédens, se fut rallentie sous le nouveau régne, Matignon crut au moins devoir s'opposer à l'accroissement de cette secte dans son Gouvernement, & pour cela il demanda à la Cour cent Arquebusiers à cheval, qu'on lui accorda. Les nouvelles broüilleries élevées dans cette Province, en faisoient craindre les suites. Le Roi écrivit à Matignon, & lui ordonna de s'accommoder avec les Evêques du Pays & autres gens d'Eglise, pour le payement de cette nouvelle troupe de gens de guerre : « Je ne trouve-

Soulévement des Huguenots.

1559. » rai point mauvais, lui disoit le Roi,
» qu'ils s'aident de l'argenterie des
» Chasses & Reliques qu'ils ont en
» leurs Eglises, attendu qu'il va en
» cela de la conservation d'eux & de
» leurs biens, aussi bien que de celle
» de mon autorité & obéissance. »

1560. François II. étant mort après un régne de 18 mois, & son frere Charles IX. âgé de dix ans & demi lui ayant succedé, il y eut de grands mouvemens au sujet de la principale administration des affaires, mais la Reine Cathérine l'emporta sur le Roi de Navarre, qui ayant peur d'être convaincu de la Conspiration d'Amboise, dans laquelle il avoit trempé, renonça par écrit à ses prétentions, & se contenta de la qualité de Lieutenant Général du Royaume. Le Prince de Condé fut déclaré absous de son crime ; & la Reine, dans le dessein d'établir la tranquillité dans le Royaume, toléra l'exercice de la Religion prétenduë réformée. Ce parti eut été sans doute le plus avantageux, si les Catholiques fussent entrés dans les vûës de la Reine, & si les Huguenots eussent sçu se contenir dans de justes bornes ; mais les Catholiques ne man-

querent pas de murmurer de cette tolérance, & elle souleva le peuple, dont le zéle aveugle n'a jamais égard à la nécessité des tems. Matignon eut ordre de se rendre en Normandie, & on lui recommanda de veiller sur la conduite des Huguenots, sans troubler en aucune maniere l'exercice de leur Religion.

Quelque tems après, il retourna à la Cour & suivit la Reine au Sacre du Roi à Rheims. Cette cérémonie contribua encore à augmenter l'inimitié qui étoit entre les Princes de Bourbon & la Maison de Guise. Les premiers prétendoient la préséance, à cause de leurs Charges & de l'ancienneté de leur Pairie. Les Guises l'emporterent, ce fut une nouvelle source de haine & d'animosité.

1561.

Conférence de Pontoise.

La Cour étant de retour à Paris, la Reine fit tenir à Pontoise une Assemblée des Etats généraux, dans laquelle on proposa les moyens de soulager le peuple & d'acquitter les dettes du Roi, sans créer de nouveaux impôts; elle y envoya Matignon pour y expliquer ses intentions, il devoit ensuite rendre compte de tout ce qui s'y passeroit. Le Prince de Condé & l'Amiral juge-

rent à propos de faire proposer un expédient ; c'étoit d'annuller tous les bienfaits que François I. & Henri II. avoient accordés à leurs favoris. Cette proposition devoit beaucoup déplaire à la Maison de Guise, au Maréchal de S. André & surtout à la Duchesse de Valentinois, dont le Duc d'Aumale étoit le gendre & l'héritier, elle intéressoit aussi le Connétable oncle de la Princesse de Condé ; mais l'Amiral avoit cru devoir lui donner cette inquiétude pour l'attirer au parti Protestant. Comme on sçavoit qu'il aimoit l'argent, on crut qu'il seroit capable de tout faire pour conserver ce qu'il avoit eu pendant sa faveur. La Duchesse de Valentinois qui possédoit de grands biens de la libéralité de Henri II. effrayée de cette proposition, pour empêcher qu'elle n'eût lieu, engagea le Connétable à s'unir au parti de Guise & à renverser les desseins des Princes de Bourbon. Le Connétable suivit ce Conseil, & par ce moyen le projet de l'Amiral n'eut point lieu, & lui attira un puissant ennemi.

Matignon fut le premier qui découvrit à la Reine la nouvelle liaison des Princes de Guise avec le Connétable,

liaison que la Reine jugea préjudiciable à son autorité & contraire aux vûës de sa politique. Elle eut à ce sujet avec Matignon & ses autres Confidens plusieurs entretiens, dont le résultat fut de renoüer avec le Roi de Navarre. Cette reconciliation produisit peu après une Déclaration extrêmement favorable aux Huguenots.

Matignon conseille la paix.

Le Cardinal de Lorraine fit grand bruit au sujet de cette Déclaration. Il se plaignit que la Religion véritable dépérissoit de jour en jour: Que déja les Villes & les Campagnes n'étoient remplies que d'Assemblées défenduës, &c. Enfin il demanda avec instance qu'on fît au plûtôt un Réglement pour la conservation de la Religion Catholique. Le Roi vint à son Parlement à ce sujet, avec la Reine & les Grands du Royaume, & il y eut un Reglement appellé l'Edit de Juillet, qui ordonna à chaque parti de vivre paisiblement & qui accorda la grace à ceux qui avoient jusqu'alors excité des troubles. Peu après le Prince de Condé & l'Amiral firent si bien par leurs mouvemens, qu'ils obtinrent en faveur des Huguenots un Edit qui établissoit partout le Royaume la liberté

de conſcience. Cependant le Roi de Navarre, ſéduit par les promeſſes trompeuſes qu'on lui fit de la part du Roi d'Eſpagne, ſe détacha du parti des Calviniſtes, & abandonna ſon frere pour s'unir d'intérêt avec ſes propres ennemis.

Tandis que le Chancelier de l'Hôpital & l'Evêque de Valence conſeilloient à la Reine de ſe déclarer ouvertement pour les Calviniſtes, afin d'abaiſſer ſes ennemis, Matignon remontra à Sa Majeſté que ce parti étoit très-dangéreux ; que le nombre des Catholiques étoit bien plus grand que celui des Proteſtans ; que le Roi de Navarre, les Princes de Lorraine, & le Connétable poſſedoient les principales Charges de l'Etat ; qu'on verroit avec indignation qu'elle favoriſoit ouvertement l'héréſie & l'appuyoit de ſon autorité ; que tout le monde croiroit qu'étant Calviniſte dans l'ame, elle inſpireroit ſes ſentimens au Roi & à ſes freres ; que cette conduite révolteroit principalement le Clergé & le porteroit à cabaler contre elle ; que le Roi de Navarre devenu Catholique, pourroit lui ôter

l'admi-

l'administration des affaires, & qu'elle avoit à craindre les foudres de Rome & l'inimitié de tous les Princes, qui suivoient la Communion Romaine.

La Reine parut frapée des raisons de Matignon, mais le Chancelier lui persuada de suivre son premier projet, & de ne point écouter le conseil de ceux *qui joüoient*, disoit-il, *à tout perdre, pour soutenir l'opinion de leurs Curés.* La Reine continua donc de favoriser les Protestans, elle leur témoigna beaucoup de bonté; & pour les mieux persuader, elle ne parut pas trouver à redire que les Dames de la Cour se fussent trouvées à un Prêche qui s'étoit tenu dans les Salles même du Louvre; elle caressa beaucoup le Prince de Condé & l'Amiral de Châtillon. Elle écrivit ensuite au Pape en termes si équivoques, que le Saint Pere appréhenda qu'elle ne protégeât enfin ouvertement le Calvinisme, & qu'elle n'inspirât les mêmes sentimens au Roi & aux Princes ses enfans. Enfin elle promit à l'Amiral de se déclarer lorsque le tems seroit plus favorable & qu'elle n'auroit plus rien à craindre du Triumvirat, c'est-à-dire, du Roi de Navarre, du Duc de Guise & du Connétable.

Matignon va en Normandie, & y maltraite les Protestans.

Cependant Matignon avoit reçû ordre de se rendre en basse-Normandie, où le bruit qui s'étoit répandu que la Reine protégeoit les Calvinistes, avoit inspiré aux Protestans un esprit d'orgüeil & d'indépendance. Ils commençoient même à insulter aux Catholiques ; en sorte que Matignon fut obligé d'en faire châtier quelques-uns, qui avoient assassiné un Catholique dans l'Eglise de Saint Hoüet ; il lui fallut même se servir de ses troupes, surtout auprès de Bayeux, dans une Paroisse où ils s'étoient assemblés, & y avoient pillé l'Eglise & le Presbitere. Leurs Chefs qui étoient à la Cour, informés de la vigilance & de la sevérité de Matignon, s'aviserent de faire présenter une Requête au Conseil du Roi, pour se plaindre des logemens des gens de guerre, & des levées de deniers qui se faisoient pour leur subsistance dans la basse-Normandie contre l'intention de Sa Majesté.

La Reine accorda une Commission, pour informer sur le contenu de cette Requête qui tendoit à faire croire que Matignon, sous prétexte de contenir les Protestans dans leur devoir,

ſe ſervoit de ſes troupes pour faire des exactions, ils comptoient par ce moyen le faire congédier & le décréditer dans l'eſprit de la Reine. Dès que le Commiſſaire fut arrivé en Normandie, Matignon dépêcha à cette Princeſſe un Gentilhomme, pour lui faire connoître le préjudice que le ſervice du Roi ſouffriroit, ſi elle ſe laiſſoit ainſi ſurprendre par les artifices des Huguenots. La Reine lui envoya auſſi-tôt une Lettre obligeante, & un ordre du Roi portant défenſe au Commiſſaire d'informer.

Cependant Matignon ne pourſuivoit pas les Proteſtans de façon qu'il ne penſât auſſi à les ménager; il tint toujours la balance en équilibre entre l'un & l'autre parti; c'eſt ce qu'on verra ſouvent dans le cours de cette hiſtoire. Il imitoit en cela la conduite de la Reine, auſſi les deux partis ſe méfierent de lui pendant bien du tems. Les Catholiques de la Normandie ſe plaignoient de l'indifférence de Matignon, & les Huguenots de ſa rigueur; mais lorſqu'on le vit protégé de la Reine & dans la diſpoſition de ſuivre les mêmes principes, on chercha les moyens de le détruire dans l'eſprit

de cette Princesse. Les Catholiques se mirent peu en peine de le défendre ; & ses amis qui avoient d'abord craint les préventions de la Cour, le presserent de se justifier. Matignon le refusa avec hauteur, & n'auroit fait aucune démarche à ce sujet, si la Reine ne l'eût elle-même excusé. Il montra seulement la Lettre obligeante que cette Princesse lui écrivit alors, plûtôt dans le dessein de mortifier les Huguenots, que dans aucune autre vûë d'intérêt. Matignon assez riche pour n'avoir rien à désirer du côté de la fortune, n'avoit pas voulu laisser croire à ses ennemis, que la Cour l'eût soupçonné sur leurs accusations, ni leur donner l'espérance de pouvoir, par des plaintes injustes, l'empêcher de les poursuivre, lorsque l'occasion l'exigeroit.

Le massacre de Vassi qui leur mit les armes à la main, obligea Matignon d'avoir une attention particuliere sur la basse-Normandie, où il se rendit avec des troupes pour empêcher la révolte de la plûpart des Villes ; son dessein étoit aussi de s'opposer à la descente des Anglois, que les rébelles avoient appellés à leur secours. Toutes

les Provinces du Royaume étant également menacées, le Miniſtere ſe trouvoit obligé d'envoyer des troupes de tous côtés, & par-là hors d'état d'avoir d'armée nulle part. Matignon n'avoit pas plus de huit cent hommes ſous ſes ordres, ce qui lui ôtoit l'eſpérance de faire de grands progrès par la force ; il y suppléa par beaucoup d'adreſſe, d'attention & de vigilance, ne perdant aucune occaſion d'inſpirer au peuple un grand reſpect pour l'autorité Royale, qui diminuë toujours aux yeux de la multitude, à meſure qu'on s'éloigne de l'ancienne Religion : c'eſt une ſuite néceſſaire du rapport intime qu'une croyance établie a toujours avec les loix politiques.

Matignon examina avec un ſoin extrême les poſtes qu'il lui étoit poſſible de conſerver, les moyens de prévenir l'ennemi, de l'arrêter dans ſes démarches, de déconcerter ſes projets, conduite auſſi difficile à obſerver qu'elle eſt néceſſaire à tout Chef, obligé de contenir des ennemis ſupérieurs. On en connut les fruits par la comparaiſon de l'état de la haute-Normandie, avec la partie de cette Province où com-

Matignon pourſuit les Huguenots.

mandoit Matignon ; il est vrai que se trouvant rarement le plus fort, il profitoit rigoureusement de ses avantages ; & de tous les Huguenots qui tomboient entre ses mains, bien peu évitoient la mort. Comme la Cour dirigée par Cathérine de Médicis sembloit souvent changer de parti, les Huguenots trouvoient souvent aussi de la protection auprès d'elle, contre ceux-mêmes qui les avoient maltraités par ses ordres, ils se plaignirent des mauvais traitemens que leur faisoit essuyer Matignon, & cette Princesse lui écrivit pour lui ordonner de ménager en son particulier, des gens pour qui le Roi même avoit des égards. *Il s'en va tantôt grand*, disoit-elle du Roi, comme s'il eût du un jour être le protecteur des Huguenots, *& pourra se souvenir de ceux qui l'auront bien servi.* Cette Lettre causa quelque dépit à ce Seigneur, dont l'unique objet étoit de servir l'Etat, & de diminuer l'audace d'un parti, que la modération rendoit plus entreprenant.

Quoique Matignon ne se fut jamais déclaré ouvertement en faveur du Duc de Guise, il avoit aimé ce Prince & il trouvoit une sorte d'ingratitude dans

la négligence qu'on apportoit à vanger la mort d'un Citoyen, qui après avoir rendu les plus grands services à l'Etat, avoit été assassiné en combattant pour défendre la Religion & l'autorité Royale. Matignon reprochoit aux Huguenots le meurtre de ce Prince, comme un attentat qui dèshonoroit leur parti, & qui montroit la fureur dont ils étoient animés; aussi les Protestans ne le ménageoient-ils en aucune occasion, & l'un d'eux nommé Vaucelles, regardant Matignon comme le plus redoutable ennemi de sa Secte, depuis la mort du Duc de Guise, résolut de l'assassiner. Il fit part de son dessein à un des Gardes du Comte, que ce Seigneur avoit cassé de sa Compagnie; ce Garde effrayé du péril que couroit son ancien Maître, lui découvrit le complot; on arrêta Vaucelle, qui nia tout; & Matignon ne pouvant le convaincre, que par des indices peu suffisans pour la forme, se contenta de le tenir enfermé dans une étroite prison; mais quoique cette punition fût au-dessous de ce que Vaucelles devoit attendre, les Chefs du parti qu'il avoit voulu vanger, agirent avec tant de vivacité

auprès de la Reine-mere, qu'elle fit sentir à Matignon qu'on l'obligeroit à donner la liberté à Vaucelles ; ainsi cet assassin que les loix condamnoient au dernier supplice, dut la conservation de sa vie à son titre de Huguenot, qui en avoit envoyé tant d'autres au bûcher : il demeura même en Normandie, quoique Matignon Commandant de cette Province, le lui eût expressement défendu, & cette désobéissance formelle demeura impunie comme son premier complot.

L'indulgence de la Reine pour les Protestans, dura peu. Les Gouverneurs des Provinces faisoient chaque jour passer des avis à la Cour sur les mouvemens des Religionaires. Ils caballoient surtout en Normandie, où le grand nombre de leurs partisans leur avoit donné les moyens de former des intelligences dans quelques-unes des Villes maritimes. Le Comte de Montgommeri, ce même Seigneur, dont la main funeste à la France, avoit ôté la vie à un de ses plus grands Rois, exilé de la Cour pour un crime involontaire, menacé par une Reine implacable, étant devenu Huguenot par nécessité, tâchoit de se rendre recom-

mandable dans ce parti, & redoutable à une Cour qui le perſécutoit injuſtement. Il s'étoit joint au Seigneur de Colombieres, Gentilhomme accrédité dans le Pays, & dont la nombreuſe famille pouvoit ſervir beaucoup au ſuccès de ſes deſſeins.

L'un & l'autre ſongeoient ſans ceſſe aux moyens de ſurprendre Matignon, de qui la vigilance étoit un obſtacle continuel à leurs projets; tantôt ils cherchoient à détourner ſon attention par de vaines tentatives, tantôt à lui inſpirer de la ſévérité par une feinte inaction; ils vinrent à bout de corrompre le Lieutenant, que ce Seigneur avoit mis dans Cherbourg, & ſur qui on devoit croire qu'il ſe repoſoit, avec d'autant plus de confiance, que cet Officier étoit de ſon choix. Le Commandant de Cherbourg fit ſon traité avec Montgommeri, & conſentit à recevoir quelques ſoldats dans ſa Place, où ils entrerent en effet ſous les ordres d'un Gentilhomme nommé Pierre-Pont, Officier diſtingué dans les armées & à qui l'on donnoit la conduite de ces entrepriſes hazardeuſes, où l'on doit joindre une prudence conſommée à un courage à toute épreuve. 1563.

Matignon se jette dans Cherbourg.

Pierre-Pont entra dans la Ville & s'y cacha avec tout le secret possible, il vit les habitans qui étoient de l'intelligence, & prit avec eux les mesures nécessaires, sans qu'aucun Officier de la garnison soupçonnât qu'il fut dans Cherbourg; mais Matignon ayant pris ombrage de quelques démarches du Gouverneur de cette Place, l'examina avec tant de soin, qu'enfin il découvrit le complot; aussi-tôt il part avec ses Gardes, ausquels se joignirent quelques soldats, entre dans Cherbourg, fait fermer les portes & chercher Pierre-Pont de tous côtés; ce Gentilhomme au premier bruit de l'arrivée de Matignon, fit ses efforts pour sortir de la Ville, & n'ayant pû en venir à bout, il se cacha dans une maison assez forte, où les soldats envoyez pour le prendre, le trouverent.

Sauve cette Place.

Ce Gentilhomme qui n'avoit que quarante hommes au plus, demanda à capituler, comme si les murailles de la maison qui l'enfermoient, eussent été celles d'une Place forte; & sur ce qu'on lui refusa quartier, il se défendit avec toute la valeur possible, disputant le terrain de chambre en chambre, jusqu'à ce que n'ayant plus de

retraite ; & se trouvant blessé, il fut obligé de se laisser prendre. Matignon qui connoissoit son nom & son courage, le plaignit ; mais sa faute étoit d'une nature à ne pouvoir être pardonnée. On commença par lui donner la question, & il accusa un grand nombre de personnes, sans nommer néanmoins le Gouverneur de Cherbourg, soit que cet Officier eût seulement traité avec le Comte de Montgommeri, ou que Pierre-Pont craignit d'être traité avec plus de rigueur, s'il accusoit, sans pouvoir donner d'assez fortes preuves, un Officier autorisé dans la Place ; de sorte, que Matignon tout convaincu qu'il étoit de l'infidélité de son Lieutenant, ne put s'en convaincre lui-même, par l'aveu de Pierre-Pont, qui se retracta même en allant au supplice de ce qu'il avoit dit contre les autres, dans les horreurs des tourmens qu'on lui avoit fait souffrir. Cependant quoique le Lieutenant de Cherbourg se défendît d'avoir trempé en aucune façon dans le complot formé contre cette Ville, Matignon lui ôta son emploi, pour en revêtir un sujet plus fidéle, dont le Roi voulut lui laisser le choix.

Siége du Havre.

La faveur du Ministere étoit alors entiérement pour Matignon ; on sçavoit le besoin extrême que l'on avoit de ses services présens. On étoit dans le dessein d'assiéger le Havre, occupé par les Anglois depuis la premiere révolte du Prince de Condé, qui lui-même pressoit l'exécution de cette entreprise, autant afin d'effacer de l'esprit des François le souvenir d'une union si dangéreuse avec une puissance ennemie, que pour montrer, sous les yeux du Roi & de la Reine-mere, la valeur des soldats Huguenots qui devoient le suivre au siége, & par-là se rendre plus redoutable à leurs yeux. Le Maréchal de Brissac investit le Havre & attaqua cette Place avec beaucoup de chaleur, pendant que Matignon parcouroit les côtes voisines avec un corps de troupes, afin d'empêcher les Anglois de tenter une descente pour délivrer le Havre.

Leur Flotte s'étoit mise en mer depuis le commencement du siége, résoluë de tout sacrifier à la conservation d'une Place, qui leur donnoit entrée en France par la plus belle de ses Provinces : mais le Comte de Matignon fit faire une garde si exacte

sur les côtes, & augmenta de telle sorte le nombre de ses troupes, que les Anglois ne purent mettre un seul soldat à terre; de sorte, que le Comte de Warvick Gouverneur du Havre, se voyant hors d'espérance d'être secouru, rendit la Place au Connétable, qui étoit arrivé depuis peu pour commander l'armée.

Après cette conquête qui renvoyoit une seconde fois les Anglois dans leur Isle, l'armée sortit de la Normandie: les peuples de cette Province étoient ruinés par le grand nombre de troupes qu'elle nourrissoit depuis si longtems; & les esprits plus irrités qu'accablés de leur misere, ne paroissoient pas disposés à plus de tranquillité que par le passé. Matignon cependant ne conserva avec ses Gardes que quelques Compagnies de soldats aguerris, commandées par des Officiers fidéles & sur la bravoure desquels il pouvoit compter. Ce Seigneur avoit d'abord esperé, que la marque de confiance qu'il donnoit aux Normands, les toucheroit, & que voyant leur Pays délivré de gens de guerre, ils n'entreprendroient rien qui pût les replonger dans leurs premiers malheurs: mais il

éprouva bientôt combien le fanatisme a de pouvoir sur les esprits, les Protestans méprisant leurs biens & leurs repos, recommencerent leurs mouvemens, sollicités sans cesse par l'Amiral de Coligni, à qui une longue expérience de la Cour avoit appris combien peu on doit compter sur des promesses arrachées par la violence à son Maître légitime.

Matignon auroit sans doute succombé sous la multitude, sans les précautions continuelles qu'il prenoit. Des Emissaires secrets l'informoient exactement de ce qui se passoit dans les Villes & dans les Villages : aucun étranger n'arrivoit, qu'on ne l'instruisît du sujet de son passage en France ; il étoit venu à bout de désarmer la plus grande partie des Protestans, qui observoient d'ailleurs la défense qu'on leur avoit faite de s'assembler au nombre de plus de quatre, sous quelque prétexte que ce fût : ce réglement maintenu dans toute sa rigueur, les mettoit hors d'état de rien entreprendre.

Le Comte de Montgommeri faisoit de son côté les plus grands efforts pour surprendre Matignon, il par-

couroit déguisé les Villes & les Villages, assembloit les Ministres, leur donnoit des instructions pour pouvoir réunir sans risque, un certain nombre de gens de leur Secte, en état d'engager & de conduire les autres; il venoit même à bout de pénétrer quelquefois jusques dans la maison de Matignon par le moyen de ses Emissaires, & chaque jour ce dernier découvroit de nouveaux complots prêts à éclater. Craignant à la fin que sa vigilance ne fût trompée par l'activité de Montgommeri, il écrivit à la Cour les démarches du Comte, & l'inquiétude qu'elles lui causoient.

La Reine-mere qui haïssoit mortellement Montgommeri, excita le Roi (c'étoit alors Charles IX.) à punir l'assassin de son pere, & sur le champ on envoya un ordre positif à Matignon de s'assurer de sa personne; mais il étoit difficile de surprendre un homme du caractere de Montgommeri. On l'avertit de l'ordre du Roi, ce qui lui fit quitter sur le champ la Normandie, pour aller joindre l'Amiral de Châtillon. Ce Seigneur l'avoit mandé depuis quelque tems, pour l'aider à se défendre contre la Maison de

Guise, qui l'accusoit hautement de l'assassinat du Duc de ce nom devant Orléans; l'Amiral accusoit de son côté la Maison de Guise de calomnie; & voyant qu'elle assembloit ses amis, il manda aussi les siens. On vit alors au milieu de la France, deux partis contraires au Souverain, composés l'un & l'autre des Officiers de la Couronne, des Gouverneurs de Province & des Généraux d'armée.

Matignon sollicité par l'un & par l'autre, parut pencher pour la Maison de Guise, qui sembloit être moins contraire à l'autorité Royale; il écrivit même à ce sujet, à la Duchesse doüairiere de Guise; mais il trouva moyen de faire sçavoir en même tems à la Reine, combien il étoit dangéreux de laisser ainsi former au milieu de l'Etat & de la Cour, deux partis animés de la haine la plus violente, capables de boulverser l'Etat pour satisfaire leur ressentiment; en effet, chacun levoit des troupes & menaçoit de commencer la guerre; mais la Reine-mere, aidée de plusieurs grands Seigneurs, vint à bout de faire respecter, pour un peu de tems encore, l'autorité Royale; elle imposa silence

aux deux partis, en leur promettant justice en tems & lieu, les désordres présens suspendant l'effet de sa bonne volonté ; elle fit défendre en même tems aux habitans du Royaume d'avoir des armes chez eux, & aux Grands de voyager, avec une suite nombreuse de gens armés, comme ils avoient coutume.

Cette défense regardoit surtout les Princes de la Maison de Lorraine, l'Amiral de Coligni, & ceux de la Maison de Montmorenci qui s'étoient joints à ce Seigneur : mais une précaution si sage pensa tout perdre. Le Cardinal de Lorraine se croyant au-dessus d'une pareille loi, voulut entrer dans Paris avec une suite de gens armés ; le Maréchal de Montmorenci, Gouverneur de cette Capitale, arrêta ce cortege dans la ruë S. Denis, cela ne put se faire sans quelque tumulte, & il y eut du monde de tué de part & d'autre. Les Princes Lorrains s'en plaignirent à la Cour, & on donnoit déja tout le tort à Montmorenci ; mais le crédit du Connétable suspendit le jugement de cette affaire.

Les Guises irrités de cette insulte,

ne ménagerent plus rien dans la suite; les Huguenots de leur côté, devenoient de jour en jour plus hardis par l'inaction de la Cour; les premiers prévinrent l'esprit violent du jeune Roi, en lui peignant les Huguenots comme des rebelles, des impies, des meurtriers & des incendiaires, dont les mains sacriléges se trempoient dans le sang des Prêtres, reduisoient les Eglises en cendre, & se disposoient à renverser & le trône & l'autorité du Monarque qui l'occupoit. Les Huguenots voyant que le Roi frappé de ces images, s'aigrissoit contre eux & les ménaçoit, chercherent à se fortifier; ils cabalerent à la Cour, se firent de nouveaux partisans, trouverent de l'appui chez les Puissances étrangeres, & firent enfin demander au Roi par les Ambassadeurs des Princes Protestans, le libre exercice de leur Religion par tout le Royaume.

L'Amiral de Coligni ne se cacha pas même d'être un des principaux auteurs de cette demande, il l'appuya de tout son pouvoir, & dit hautement que la liberté de sentiment, par rapport à la croyance, n'ayant rien de contraire à l'autorité Royale, c'étoit

l'expoſer que d'uſer déſormais de violence à cet égard ; les Guiſes corrompirent le ſens de ce diſcours auprès du jeune Roi : ils exagérerent les plaintes que Matignon recommençoit à faire des Huguenots de ſon Gouvernement : ils rappellerent celles qu'on avoit déja faites contre ceux de ce parti, & ils repreſenterent les Proteſtans en géneral comme un corps de révoltés capable de tout entreprendre pour parvenir à ſes fins. Le Prince de Condé & l'Amiral, voyant ce qu'ils avoient à craindre des griefs dont on chargeoit leur parti, crurent devoir prendre leurs précautions ſur les effets qu'ils pouvoient produire ; ils leverent ſecrettement des troupes, manderent à leurs amis de ſe tenir prêts ; & pour ſe juſtifier auprès de ceux qui marquoient de la répugnance à prendre les armes contre leur Souverain, ils le peignirent obſedé par les Guiſes, & levant des troupes dans toutes les Provinces à deſſein de les accabler.

Cela étoit vrai depuis que le Prince de Condé s'étoit retiré de la Cour, où 1567.
ſa perſonne, diſoit-il, ne pouvoit être en ſureté auprès d'un Roi ſans expé-

rience, environné de ses ennemis. On avoit rejetté ses conseils par rapport à l'alliance avec l'Espagne, qu'il redoutoit, disoit-on, comme capable d'empêcher l'effet de ses mauvais desseins, & que les Guises avoient un grand intérêt de conclure, pour s'assurer de l'amitié du peuple & un puissant protecteur. Le Comte de Matignon, instruit un des premiers des mécontentemens du Prince, s'étoit hâté de prendre ses mesures du côté de la Normandie, il s'appliqua surtout à suivre les démarches de Dandelot, frere de l'Amiral, un des plus grands hommes qui ayent soutenu le parti de l'erreur.

Montgommeri déconcerté par l'attention continuelle de Matignon, avoit prié Dandelot de se rendre en Normandie, pour essayer ensemble de le surprendre. Matignon se voyant en tête deux ennemis si dangéreux, assembla plus de troupes qu'à l'ordinaire, & s'informa exactement de ce que faisoient la Cour & le Prince de Condé, pour régler sa conduite sur leurs mouvemens. Il apprit que ce Prince & l'Amiral avoient formé la résolution d'enlever le Roi, qui étoit alors

à Meaux, sans autres troupes que six mille Suisses, logés aux environs de cette Place, en des quartiers éloignés les uns des autres; ce dessein dangéreux qui n'eut point de succès, fut suivi du blocus de Paris par les Huguenots, que la Cour prit enfin la résolution de combattre en bataille rangée. Le bruit s'en étant répandu dans les Provinces, chacun se hâta de joindre l'armée de son parti.

Dandelot avoit amassé environ cinq mille hommes dans la Normandie, & Matignon deux mille composés de la Noblesse de la Province; le premier avoit déja joint l'armée du Prince de Condé, & l'autre marchoit pour gagner celle du Roi enfermée dans Paris. Le Prince ne voulut pas laisser à l'armée Catholique l'avantage de cette jonction, & renvoya Dandelot sur ses pas pour combattre Matignon & revenir ensuite. Dandelot ayant brusquement passé la Seine sur des batteaux qu'il fit garder pour son retour, trouva Matignon à peu de distance des bords de la riviere, qu'il se disposoit à passer. Les deux Généraux s'observerent quelque tems, & Matignon voyant qu'il ne lui étoit pas

possible de forcer des troupes supérieures de plus de la moitié, & de passer la riviere à leur vûë, songea aux moyens d'empêcher Dandelot de retourner à l'armée Huguenote, afin de la priver des cinq mille hommes, que ce Seigneur commandoit; il se dédommageoit ainsi en quelque façon, de ce qu'il ne pouvoit joindre l'armée Catholique avec le secours qu'il lui conduisoit.

Dans ce dessein, Matignon sortit des retranchemens que ses soldats avoient construits, & vint se présenter en bataille à Dandelot, moins pour le combattre, que pour le mettre dans l'impossibilité de repasser la riviere. Dandelot à qui le Prince de Condé avoit déja envoyé plusieurs Couriers, faisoit tous ses efforts pour se débarrasser de Matignon; tantôt en l'occupant par des escarmouches, tantôt en faisant des mouvemens vers la riviere, comme s'il eut voulu la repasser en sa présence. Il sçavoit que l'armée Huguenote l'attendoit avec beaucoup d'impatience, étant dénuée d'infanterie depuis son départ, & qu'elle s'exposoit au danger de tout perdre, en donnant bataille sans lui,

mais cette considération qui redoubloit son zéle, augmentoit aussi la vigilance de Matignon. Il ne perdoit pas de vûë les troupes Huguenotes, tenant toujours les siennes sous les armes & prêtes à marcher.

Dandelot observé de cette sorte, n'avoit que deux partis à prendre, ou de charger Matignon, ce qu'il ne pouvoit entreprendre, sans risquer de périr aux pieds des retranchemens de ce dernier; ou de passer la riviere en sa présence, ce qui étoit s'exposer à être chargé pendant le désordre du passage, & à être défait; ainsi les deux Généraux se contenterent de quelques escarmouches, n'osant rien entreprendre de décisif; mais le Comte de Matignon, plus foible de la moitié que Dandelot, réussit cependant à l'empêcher de joindre l'armée Huguenote: elle fut battuë en son absence; mais avec si peu de désavantage, que son arrivée eut pû aisément lui donner la victoire.

Matignon ayant appris la défaite de l'armée Huguenote, renvoya une partie de ses troupes dans son Gouvernement; & n'ayant plus Dandelot en tête, il vint trouver le Roi avec le

Matignon à la Cour.

reste. La Reine-mere le reçut avec beaucoup de distinction, & lui laissa entrevoir qu'elle le retiendroit désormais auprès d'elle, pour profiter de ses conseils, elle ne pouvoit choisir un sujet plus fidéle ni plus actif. Matignon lui représenta qu'elle ne pouvoit trouver de bonheur que dans la paix, qu'il falloit mettre tout en usage pour en établir une durable, ce qui ne s'exécuteroit jamais, si l'on n'avoit une attention particuliere à établir une justice exacte entre tous les sujets du Roi, sans avoir égard au rang, ni craindre l'ambition de ceux qui vouloient pousser à l'excès des prétentions légitimes en apparence; mais dans la poursuite desquelles ils n'étoient dirigés que par la passion. « Nous penserons à la paix, répondit » la Reine, mais je vois bien des dif» ficultés pour la conclure; en atten» dant, remercions Dieu des avanta» ges que nous venons d'obtenir. Le » Connétable, ajouta-t'elle, en par» lant de sa victoire & de sa mort, à » vengé le Roi de ses ennemis, & ce » qui peut produire un bien aussi » grand, les ennemis du Roi sont dé» fait du Connétable. »

La Reine

La Reine fit ensuite confidence à Matignon de l'inquiétude que lui caussoit le Duc de Guise, à cause du grand nombre de partisans que son pere lui avoit laissés, & de l'ambition qu'on remarquoit en lui. En effet ce Prince, quoique jeune encore, paroissoit devoir être bientôt d'un poids considérable dans le parti qu'il embrasseroit; né pour ainsi dire au milieu des armées & sous les yeux d'un pere qui s'y étoit acquis une grande réputation, il étoit à présumer que le Fils en soutiendroit l'honneur. Ce jeune Prince venoit de faire ses premieres armes dans la guerre d'Hongrie, où il avoit donné par sa valeur & la sagesse de sa conduite les plus grandes espérances.

Matignon rassura la Reine sur ses inquiétudes, & pour prévenir les prétentions que le jeune Guise pourroit former dans la suite sur le commandement des troupes; il conseilla à cette Princesse de faire créer au plutôt le Duc d'Anjou Généralissime des armées; parce que le nom de frere du Roi le mettroit surement à couvert de toutes contestations, & détruiroit les jalousies qui pourroient naître d'ailleurs. Ce conseil étoit assez du goût de la Reine-

mere, à qui le Duc d'Anjou avoit toujours été plus cher que ses autres enfans. Cathérine de Médicis proposa au Conseil l'avis de Matignon ; tous l'approuverent, excepté le Roi, qui vouloit conduire ses armées en personne : *Je consentirois plûtôt*, disoit ce Prince martial, *à céder à mon frere la moitié de mon autorité; il régnera à son tour, & je commanderai les armées au mien.* On vint à bout néanmoins de le ramener au sentiment de la Reine, en lui faisant entendre que de la conservation de sa personne dépendoit le salut de l'Etat. Alors le Duc d'Anjou fut déclaré non-seulement Généralissime des armées, mais encore Lieutenant Général par-tout le Royaume.

Ces nouveaux titres augmenterent son ardeur pour la guerre, les Huguenots devenus en quelque sorte ses ennemis personnels, lui semblerent aussi plus coupables ; il haïssoit mortellement le Prince de Condé leur Chef, & ses Emissaires firent grand bruit sur ce que les Protestans retardoient à évacuer les Places qu'ils étoient convenus de rendre ; on les croyoit alors fort affoiblis, ce fut un motif de plus pour se hâter de leur faire la guerre,

& les Catholiques marcherent contre eux, ſans les avoir prévenus par aucunes menaces. Matignon n'approuvoit pas ces démarches précipitées, avec un parti aſſez puiſſant pour uſer de repréſailles, & pour qui l'on ne manquoit d'égards, que quand on ſe croyoit le plus fort; c'étoit, ſelon lui, excuſer les Huguenots & leur révolte, par la néceſſité où on les réduiſoit de ſe défendre, en les attaquant. En effet les Proteſtans demandoient ſeulement alors qu'on tint les paroles qu'on leur avoit données; ils rejettoient toute la cauſe des troubles ſur les conſeils ſanguinaires de la faction des Guiſes, & principalement ſur l'ambition du Cardinal de Lorraine. 1568.

Quoique ce Seigneur vit à regret commencer une nouvelle guerre contre les Proteſtans, il tint cependant à leur égard une conduite extrêmement ſevere, lorſque ſon devoir parut l'exiger. Le Duc d'Anjou lui ayant fait dire qu'il le vouloit avoir dans ſon armée, il alla d'abord joindre le Prince de Montpenſier, battit avec lui les Seigneurs de Mouvans, Pierre Gourde & Jacques de Cruſſol Seigneur de Dacier, fameux Chef des Proteſ-

tans ; ils arriverent ensemble après cette victoire au camp du Duc d'Anjou. Ce jeune Prince attendoit le renfort qu'il lui amenoit, avec d'autant plus d'impatience, que le Prince de Condé & l'Amiral s'approchant, on se disposoit à livrer bataille ; elle se donna dans le voisinage de Jarnac, où les deux armées se rencontrerent
1569. dans le mois de Novembre. Matignon passa une petite riviere qui les séparoit, & fut soutenu du Duc de Guise & du Seigneur de Martigues de la Maison de Luxembourg ; avec leur secours il se rendit maître d'un des bords de la riviere & de Château-neuf, que l'Amiral vouloit occuper, ce qui obligea celui-ci à changer sa premiere disposition, pour joindre le Prince de Condé qui étoit posté dans le Village de Jarnac.

Il ne se pouvoit gueres présenter de moment plus favorable pour l'armée Catholique ; Matignon en profita. Ce Seigneur, le Duc de Guise & Martigues voyant l'Amiral en marche, tomberent sur son arriere-garde commandée par la Nouë, qui se défendit avec toute la valeur possible ; mais n'étant soutenu d'aucune infanterie,

parce que celle de l'Amiral marchoit fort vite vers le Prince de Condé, sa cavalerie fut entiérement défaite, lui-même fut dangéreusement blessé & fait prisonnier. Le Duc de Guise suivit ce premier avantage avec beaucoup de chaleur, Matignon le seconda; & vainqueur de l'arriere-garde de Coligni, il le fut aussi de l'avant-garde du Prince de Condé, qui s'avançoit pour le secourir. Le Duc d'Anjou arriva dans le même tems avec le reste de l'armée, envelopa les troupes du Prince; & les Huguenots renversés de toutes parts, laisserent leur Général blessé au pouvoir des ennemis.

Montesquiou, Capitaine des Gardes du Duc d'Anjou, voyant Condé par terre & sans secours, s'approcha & lui cassa la tête d'un coup de pistolet, privant son Maître, par cette action barbare, qui resta impunie, de toute la gloire du triomphe qu'il venoit d'acquérir. On fit venir le corps du Prince dans Jarnac, avec une sorte d'ignominie, l'ayant fait coucher en travers sur une ânesse, & exposer ainsi à la vûë de toute l'armée, sur quoi l'on fit alors ces

quatre Vers :

> L'An mil cinq cens soixante & neuf,
> Entre Jarnac & Château-neuf ;
> Fut porté mort par une ânesse
> Le grand ennemi de la Messe.

L'Amiral de Coligni demeuré seul à la tête du parti Huguenot, reparut tout à coup à la tête d'une armée plus nombreuse que la premiere ; & Volfang de Baviere Duc des Deux-Ponts l'ayant joint avec un corps considérable d'Allemans, il repoussa le Duc d'Anjou dans le Limousin, & fit ensuite le siége de Poitiers, ce qui causa beaucoup d'inquiétude à la Cour. Le Duc d'Anjou qui vouloit aller au secours des Assiégés, demandoit sans cesse qu'on lui envoyât de nouvelles troupes, afin de pouvoir soutenir sa premiere réputation, & empêcher la prise de Poitiers, dont la conquête rendroit le parti Huguenot supérieur dans les Provinces au-delà de la Loire. La Reine-mere flattée de la gloire de son fils, ordonnoit des levées ; mais elles se faisoient lentement dans un Royaume qui étoit épuisé ; de sorte, que le siége de Poitiers avançoit, sans que le Duc d'Anjou pût rien entreprendre pour délivrer cette Place, réduit à

faire diversion ; il assiégea Châtelleraut, & dépêcha Matignon à la Cour pour hâter le secours dont il avoit besoin, non-seulement pour attaquer les ennemis ; mais encore pour être en état de leur échaper, s'ils prenoient la Capitale du Poitou.

Matignon vient à la Cour.

Matignon fit connoître à la Reine-mere, combien l'impatience du Duc d'Anjou étoit fondée, & combien aussi il étoit nécessaire de recruter son armée. La plus grande partie des Militaires se trouvoient employés dans l'un & l'autre parti, il n'en étoit resté aucun à la Cour, capable de suggérer aux Ministres les moyens qu'il falloit employer pour avoir des hommes, ce qui avoit suspendu jusques-là leur bonne volonté ; l'arrivée de Matignon leva tous les obstacles, on employa les dernieres ressources pour trouver de l'argent, & enfin on eut des soldats. Matignon se mit à leur tête, & joignit l'armée du Duc d'Anjou, dans le tems que ce Prince assûré de sa marche, se disposoit à combattre l'Amiral. Ce dernier avoit abandonné le siége de Poitiers, dans le dessein de profiter de l'infériorité du Duc d'Anjou pour l'attaquer, ce qui l'avoit

forcé d'abandonner Châtelleraut ; ensorte, que Matignon arriva dans l'instant qu'il falloit pour sauver le Duc d'Anjou d'une défaite, & pour le mettre en état de vaincre.

Bataille de Montcontour.

Le jeune Prince revint aussi-tôt sur ses pas, & chercha à son tour l'Amiral qui passa la riviere, & entra dans la plaine de Montcontour, après avoir abandonné quelques équipages dans ses logemens, que Matignon fit occuper le soir même par l'armée Catholique. Le lendemain on passa la riviere à un gué hors de la vûë des ennemis, & l'armée se trouva dans la même plaine qu'ils occupoient. Elle étoit rangée sur deux lignes ; la premiere commandée par le Duc de Montpensier, le Duc de Guise, Saint Flour & Tavanes. Le Duc d'Anjou s'étoit mis à la tête de la seconde, suivi du Duc

1570.

de Longueville, du Duc d'Aumale, du Maréchal de Cossé, de Carnavalet & de Matignon, qui faisoit les fonctions de premier Maréchal de Camp.

Les deux armées resterent quelques momens en présence ; mais voulant éviter l'effet du canon qui tiroit de part & d'autre avec furie, elles se chargerent avec tout l'ordre possible ;

de ſorte, que tous les corps ſe trouverent aux mains dans la longue étenduë des deux lignes, ſur un terrain qui n'étoit coupé ni de ravines, ni de ruiſſeaux, & qui n'étoit embarraſſé d'aucun arbre. Chaque troupe ſe mêla l'épée à la main avec tant de fermeté & de courage, que ſans le carnage affreux qui ſe faiſoit, on eût dit que les deux armées n'en formoient qu'une. Les Généraux ſe trouvoient auſſi expoſés que les ſoldats, la valeur déterminée que chaque combattant témoignoit, & l'avantage également balancé des deux parts, diſpenſoit de donner des ordres.

Exploits de Matignon.

L'Amiral fut d'abord bleſſé d'un coup de piſtolet à la machoire; il y porta la main, tâcha d'étancher le ſang, & reſta cependant dans le plus fort de la mêlée. Ses gens le voyant bleſſé pouſſerent le Duc d'Anjou, qui fut jetté par terre; le Marquis de Bade & Matignon, le couvrirent auſſi-tôt; mais le premier fut tué & l'autre eut d'abord ſon cheval tué ſous lui, & reçut en même tems une bleſſure aſſez conſidérable; il aida cependant au Duc d'Anjou à ſe relever, & ayant trouvé un cheval libre, il monta deſ-

ſus, & appellant à lui la Nobleſſe volontaire, qui combattoit à quelque diſtance du Prince, & que les ennemis avoient miſe en déroute; il la rallia, en forma un eſcadron, avec lequel il vint fondre ſur celui qui preſſoit le Duc d'Anjou; il le dégagea, & gagnant avec lui un gros de cavalerie commandée par le Duc de Longueville, ils chargerent de telle ſorte les eſcadrons ennemis déja un peu en déſordre, qu'ils les enfoncerent & les obligerent de prendre la fuite.

L'infanterie de l'armée Royale battoit de ſon côté les bataillons Huguenots; les ſix mille Suiſſes qui avoient ſauvé le Roi dans la ſortie de Meaux, renverſerent les Lanſquenets du Duc des Deux-Ponts, juſques-là reputés invincibles; mais ils firent acheter cher leur défaite, ils ſe défendirent avec tant de bravoure & de conſtance, que de leur bataillon composé de quatre mille hommes, il n'en reſta que 200 tous bleſſés. Alors l'armée Catholique ne trouva plus de réſiſtance, & dans toute la plaine on ne vit plus que des fuyards, à l'exception d'un corps d'infanterie Françoiſe, composé de trois mille hommes, qui ſe retiroit en bon

ordre au petit pas, dans le dessein de gagner Parthenai, où l'Amiral s'étoit retiré avec ce qui lui restoit de cavalerie. Le Duc d'Anjou rassembla toute la sienne, & suivi de Matignon, alla au trot enveloper ce bataillon.

Les principaux Officiers qui le commandoient, regarderent d'abord si l'Amiral faisoit sortir de Parthenai de la cavalerie pour les dégager; mais jugeant que ce Général étoit trop foible pour recommencer un nouveau combat, & qu'ils avoient trop de chemin à faire pour se mettre en sureté, ils demanderent quartier, & se rendirent; ce qui fut la plus grande perte que l'Amiral eût faite jusques-là. Le Duc d'Anjou se flattant qu'après une victoire aussi complette, il ne trouveroit plus rien qui osât résister à ses armes, mit le siége devant Saint Jean d'Angeli, une des plus fortes Places du parti Huguenot; mais l'Amiral plus affoibli qu'abattu de sa défaite, avoit jetté une garnison nombreuse dans la Ville, & rendu l'espérance à son parti, par son extrême promptitude à en rassembler toutes les forces.

On avoit esperé à la Cour que la derniere victoire auroit entiérement

abattu le parti des Protestans ; mais voyant les ressources qui restoient à l'Amiral de Coligni, & la facilité avec laquelle cet homme habile en faisoit usage & le moyen dont il se servoit, pour inspirer aux Huguenots une nouvelle ardeur, en mettant à leur tête le jeune Roi de Navarre & le Prince de Condé; d'ailleurs le Duc d'Anjou se trouvant malade au siége de Saint Jean d'Angeli, tout cela fit penser à la paix, que Matignon avoit
1571. toujours conseillée, & qui eut réparé tous les maux passés, si elle eût été concluë de bonne-foi. Le Roi de Navarre, le Prince de Condé, l'Amiral de Coligni & les principaux Chefs des Huguenots se rendirent à la Cour, où la Reine-mere, le Roi & le Duc d'Anjou les comblerent de caresses: on maria le Roi de Navarre avec Margueritte de Valois, sœur de Charles IX. & pendant plusieurs jours on ne vit que festins & réjoüissances.

Matignon instruit des dispositions de la Reine-mere, y trouvoit une si
1572. grande contradiction avec la sevérité qu'elle témoignoit, qu'il jugea sans peine, que ces fêtes auroient une fin

tragique ; il quitta la Cour & se rendit à Lonrai pour régler ses affaires domestiques & se trouver en état d'agir dans sa Province, suivant les circonstances qui se présenteroient. On vint lui apprendre que toute la Normandie étoit en mouvement, & que le bruit couroit qu'on avoit massacré à Paris l'Amiral de Coligni & tous les Huguenots venus avec lui dans cette Capitale. Matignon monta sur le champ à cheval, défendit sur tous les lieux de son passage, que l'on en vint à aucune violence & se hâta d'arriver à Alençon, une des Villes les plus considérables & des plus peuplées de la Normandie. Les Catholiques & surtout les Emissaires de la Maison de Guise, s'y trouvoient les plus forts, ces derniers brûloient d'envie d'imiter les Parisiens & de massacrer les Huguenots. Ceux-ci déja consternés de ce qu'on leur avoit apprit du sort de leurs freres, se tenoient enfermés dans leurs maisons, attendant à chaque instant la mort, dont les Catholiques les ménaçoient sans cesse.

Au bruit de l'arrivée du Comte de Matignon, ils se crurent au dernier moment de leur vie ; c'étoit ce même

Seigneur qui les avoit obligés jusques-là par d'extrêmes rigueurs à se tenir dans les bornes du devoir le plus exact, se montrant inéxorable toutes les fois que quelqu'un d'entr'eux s'étoit trouvé coupable ; on sçavoit qu'il haïssoit leur parti depuis, qu'on avoit entrepris contre sa vie, & qu'il aimoit la Maison de Guise, dont le massacre de la Saint Barthélemi vengeoit le Chef ; ainsi les Huguenots voyant qu'il avoit fait fermer toutes les portes de la Ville, n'espéroient aucune miséricorde de la part d'un homme offensé, à qui rien ne parloit pour eux & qui servoit la passion de son Roi en les massacrant. On eut bien de la peine à les faire sortir des endroits où ils s'étoient réfugiés pour venir sur la place d'Alençon, où Matignon les attendoit accompagné de ses Gardes, de plusieurs Gentilhommes & de quelques vieux soldats, qui avoient voulu le suivre.

Les Huguenots s'étant réunis en une seule troupe, pour avoir, disoient-ils, la consolation de mourir tous ensemble, se présenterent à Matignon la douleur & la crainte peintes sur le visage. Ce Seigneur les rassura : « Votre

» obſtination, leur dit-il, & le nombre des ennemis que vous vous êtes » faits, vous ont penſé coûter la vie ; » mais je viens pour vous ſauver : la » bonté du Roi vous a accordé des » graces, dont on vous laiſſera joüir, » ſi vous ne vous en rendez indignes » par de nouvelles déſobéiſſances : » ſoyez ſoumis au Roi, je vous répons » de votre ſort, & que vous n'avez » rien à craindre que de vous-même. » Les Huguenots raſſurés, & paſſant pour ainſi dire, de la mort à la vie, ſe jetterent à génoux, promettant à Matignon de ſuivre en tout ce qu'il jugeroit à propos de leur preſcrire, & de lui donner telle ſureté de leur fidélité qu'il voudroit exiger ; il leur demanda trente des principaux d'entre eux pour ſervir d'ôtages, ce qui lui fut accordé ſans peine par des gens pénétrés de reconnoiſſance, & dont les deſcendans doivent regarder la Maiſon de ce grand homme, comme la ſeconde cauſe de leur exiſtance.

Avant de ſortir d'Alençon, ce Seigneur enjoignit aux Catholiques, ſous les plus grandes peines, de vivre en paix avec les Huguenots ; & en quit-

tant cette Ville qu'il avoit ſauvée par ſa bonté, il alla donner le même ordre dans tous les lieux de ſon Gouvernement; ce fut ainſi qu'il conſerva pluſieurs milliers d'hommes, que des ordres fanatiques alloient faire périr. Cet exemple d'une loüable réſiſtance à l'exemple & à l'autorité de la Cour, fut peu imité, mais il fut généralement approuvé; le Roi même quand la premiere chaleur de cette ſanglante exécution fut appaiſée, ſe repentit d'avoir ſuivi des conſeils inhumains, & loüa Matignon de la conduite qu'il avoit tenuë en une occaſion auſſi importante, le chargeant d'interprêter d'une façon convenable à l'autorité Royale, ce qu'il appelloit *l'émotion n'aguere avenuë à Paris*, accuſant l'Amiral de Coligni & les malheureuſes victimes qu'on avoit immolées avec lui, d'avoir conſpiré contre ſa perſonne & contre toute la Maiſon Royale. Matignon étoit chargé d'expoſer cette accuſation comme la ſeule cauſe des derniers événemens, & de promettre aux Huguenots de ſa Province une entiere tranquillité, à des conditions qui les rendoient eſclaves; mais que

leur Gouverneur eut soin d'adoucir, pour ne pas désespérer des gesn qu'il trouvoit alors beaucoup plus malheureux que coupables.

Le Duc d'Anjou avoit une autre opinion du massacre de la Saint Barthélemi, il le regardoit comme une action légitime, entreprise pour le salut de l'Etat & de la Religion. Il parut même au sujet de cet évenement un Mémoire intitulé, *Apologie du Duc d'Anjou*, dans lequel, loin de le justifier d'avoir eu part à ce massacre, l'Apologiste ne fit qu'exposer les motifs qui pouvoient en diminuer l'horreur. Pour achever d'écraser le parti Huguenot, ce Prince entreprit quelque tems après le siége de la Rochelle contre toutes les régles de la prudence. Cette Place étoit alors la plus forte de l'Europe, & regardée par les Huguenots comme leur plus sur azile. Le jeune Roi de Navarre & le Prince de Condé, retenus comme prisonniers à la Cour, depuis le massacre de Coligni, étoient venus à bout d'informer leurs freres du danger qui les menaçoit, & la Rochelle se trouvoit imprénable par le nombre de

ſoldats qu'on y avoit fait entrer, avec les proviſions néceſſaires pour ſoutenir un long ſiége.

Les Polonois attirés par le bruit des victoires du Duc d'Anjou, vinrent heureuſement lui offrir leur Couronne, & le ſauver de la honte d'une défaite qu'il eut infailliblement eſſuyée; le nouveau Roi de Pologne laiſſa en partant de grandes ſemences de troubles, le Duc d'Alençon ſon frere demanda la Lieutenance Générale du Royaume, que ſon abſence laiſſoit vacante, & ſe vengea du refus qu'on lui en fit en ſe mettant à la tête du
1574. parti Huguenot; Matignon aida à découvrir les intrigues de ce Prince, travailla à le ramener à la Cour, & ſe rendit enſuite dans ſon Gouvernement de Normandie, où le Comte de Montgommeri venoit de deſcendre avec ſix mille Anglois, auſquels ſe joignirent un ſi grand nombre de Huguenots, qu'il forma une puiſſante armée. Matignon dénué de troupes, ſongea à la conſervation des principales Villes ſituées ſur le bord de la mer, & abandonna les autres à la diſcrétion du plus fort, pendant qu'il envoyoit ſolliciter la Cour de lui donner les moyens de ſe défendre.

La Reine & les Ministres qui croyoient avoir triomphé des Huguenots dans le dernier massacre, furent consternés en apprenant quelle étoit leur puissance en Normandie. Le Roi naturellement violent, à qui l'on avoit fait accroire que les Protestans n'étoient plus en état de rien entreprendre, entra dans une grande colere, en apprenant leurs conquêtes dans cette Province, il s'écria qu'on le trahissoit, qu'on vouloit le perdre; enfin ses transports furent si véhémens, que sa santé en fut considérablement altérée : pour calmer cette dangéreuse agitation, la Reine-mere lui promit d'accabler promptement les Huguenots & de se conduire de façon que tout seroit tranquille dans les Provinces & à la Cour.

Cette Princesse manda aussi-tôt Matignon, qui cacha au Roi une partie des pertes qu'il avoit faites en Normandie, & travailla de concert avec la Reine à lever de nombreuses troupes. On en composa trois armées : la premiere fut donnée au Duc de Montpensier, pour défendre le Poitou contre la Nouë; la seconde au Prince Dauphin son fils, dans le Dauphiné;

& la troisiéme pour Matignon, qui devoit aller reprendre sur Montgommeri les Villes, dont il s'étoit emparé dans son Gouvernement. Avant de le laisser partir, elle appella Matignon dans son cabinet : « Vous sçavez, lui » dit-elle, quelle confiance j'ai tou- » jours euë en vous : je vous ai appel- » lé de la Province où vous étiez pour » m'aider de vos conseils, & je les ai » suivis, cela doit redoubler votre » zéle : vous voyez l'état où le Roi est » réduit ; il menace, il tonne & ne » peut supporter plus long-tems sans » danger de la vie, les attentats des » Huguenots : son caractere violent le » dévore, il souffre aussi de l'humeur » turbulente de son frere, & des mau- » vais conseils dont lui & le Roi de » Navarre sont susceptibles ; voilà ce » qui le touche, & à quoi il faut, » s'il se peut, apporter un prompt re- » mede ; mais ce qui m'accable, moi » qui ai supporté avec assez de cons- » tance tant de troubles & conjura- » tions, c'est de voir mon fils & mon » gendre armés contre moi ; & pour » comble de douleur, le Comte de » de Montgommeri, ce meurtrier du » Roi mon mari, vainqueur d'une

» grande Province, & en état de per-
» dre le Royaume, en y introduisant
» les Anglois: c'est de ce meurtrier,
» ajouta-t'elle avec émotion, c'est de
» cet objet de ma haine dont je veux
» triompher: je vous ai choisi parmi
» ceux que je juge les plus fidéles,
» pour me venger personnellement de
» l'homme du monde, que j'ai le plus
» de sujet de haïr. »

Matignon répondit qu'il feroit ensorte de réparer avec les troupes qu'on lui donnoit, les pertes que le Roi avoit souffertes en Normandie; que Montgommeri si souvent vaincu dans cette Province, ne devoit point inspirer tant de crainte, & que la nécessité où il se trouvoit de mettre de fortes garnisons dans les Places, le mettoit hors d'état de tenir la campagne, ce qui le réduiroit bientôt à fuir de la Province, ou à se livrer de lui-même à ses ennemis. La Reine congédia Matignon avec cette espérance, & il partit pour la basse-Normandie, où étoit le rendez-vous de ses troupes, dans la résolution de poursuivre Montgommeri sans relâche, comme le seul qui fut alors en état de soutenir son parti dans la Normandie.

L'armée de Matignon étoit de cinq mille hommes de pied & de dix-huit cent chevaux, ſans compter ſes Gardes & un grand nombre de Gentilhommes, auſquels venoient ſe joindre tous les jours leurs parens & leurs amis. Avec cette armée, il reprit Falaiſe & Argentan, en s'approchant toujours du Comte de Montgommeri, qui s'étoit retiré dans Saint Lo avec le Comte de Colombieres ſon gendre. Ces deux Chefs avoient deſſein de faire de cette Ville leur place d'armes, c'étoit ce qui avoit empêché Matignon d'entrer dans le Cottentin; pour les tromper, il feignit de vouloir aſſiéger Carantan, afin de les obliger à mettre une partie de la garniſon de S. Lo dans cette derniere Place; le deſſein de Matignon réuſſit, Montgommeri ſe hâta d'envoyer le jeune Comte de Lorges ſon fils, avec cinq cent hommes dans Carantan; & à peine ce ſecours fut-il ſorti de Saint Lo, que Matignon le fit ſuivre par Villers, un de ſes Maréchaux de Camp; il arriva deux heures après avec le reſte de l'armée, pour achever d'inveſtir la Place.

Montgommeri ſe voyant enfermé, craignoit que ſuccombant à la fin, il

ne se trouvât à la discrétion de la Reine-mere, il chargea Colombieres de soutenir le siége, & s'échapa avec soixante chevaux pour gagner la petite Ville de Domfront, où il comptoit rassembler ses amis & de nouvelles troupes. Matignon ayant appris sa retraite, & jugeant sa prise plus importante que celle de Saint Lo, laissa ses Maréchaux de Camp pour continuer le siége, & marcha promptement vers Domfront avec toute sa cavalerie, qui demeura vingt-quatre heures entieres à cheval, en attendant que l'infanterie fut arrivée, pour que Montgommerie ne pût sortir de Domfront.

Ce Seigneur voyant qu'il ne pouvoit échaper après l'avoir tenté plusieurs fois, regretta d'avoir quitté S. Lo, où il auroit pû se défendre longtems ; au lieu qu'il se voyoit dans une des plus mauvaises Places de la Normandie, avec soixante chevaux & deux cent hommes de pied ; il manda ses amis, la garnison & les Bourgeois, avec quelques Bretons, qui formoient une partie des troupes de la Place avant son arrivée ; il leur dit que n'ayant pas cru que le premier Chef du parti Huguenot en Normandie dût

foutenir un siége dans Saint Lo, il en étoit sorti afin de se mettre en état de le secourir; mais que trahi par son malheur, les ennemis venoient de l'investir avant qu'on l'eût informé de leur marche; Montgommeri ajouta, que la perte dont il étoit menacé, le toucheroit moins, s'il ne sçavoit combien dans les circonstances où l'on se trouvoit, elle affoibliroit son parti; mais que d'ailleurs, s'ils vouloient lui promettre de se sacrifier comme lui pour la cause commune, il lui resteroit encore de l'espérance, Matignon n'étant pas assez fort pour faire deux siéges à la fois; celui de Saint Lo méritant plus d'attention que la prise de Domfront.

Les soldats Huguenots & les Bourgeois, jurerent au Comte de mourir les armes à la main avec lui, s'ils ne pouvoient se sauver ensemble; mais les Bretons montrerent beaucoup de froideur, Montgommeri qui avoit compté sur eux, la regarda comme un présage de sa perte. La Ville de Domfront étoit en ce tems-là environnée d'une muraille, terrassée seulement en quelques endroits; & on regarda comme l'effet d'une valeur prodigieuse que Mont-

Montgommeri eut pu y ſoutenir une attaque de vingt-quatre heures, après quoi il ſe retira dans le Château qui étoit beaucoup plus fort que la Ville, & formé de quatre groſſes tours capables de réſiſter long-tems à l'effort de l'artillerie ; il étoit placé ſur une éminence qui dominoit la Ville : les avenuës euſſent été de difficile accès, ſi on avoit laiſſé le tems à Montgommeri de détruire les maiſons voiſines. Matignon s'en ſervit pour avancer ſes batteries, qui ſans cela euſſent été ſouvent démontées par celles des ennemis ; en vain Montgommeri employa-t'il tout ſon canon pour abattre ces maiſons, qui permettoient aux Catholiques de venir à couvert juſques ſur le bord du foſſé, il n'en put venir à bout, & vit en deux jours Matignon logé à deux cens pas des murailles.

Alors celui-ci le fit ſommer de ſe rendre, ſans lui laiſſer entrevoir aucune condition favorable, lorſqu'il ſeroit abſolument maître de ſon ſort. Montgommeri réſolu de périr plûtôt que de ſe rendre à diſcrétion, perſiſta à ſe défendre, & réuſſit de telle ſorte, que Matignon fut obli-

gé de battre de nouveau la muraille pendant vingt-quatre heures, couchant même dans la batterie, afin de n'avoir aucune negligence à craindre. Il voyoit croître la brêche avec plaisir, lorsque Montgommeri fit une grande sortie, pour tâcher d'encloüer le canon, ce qui eût été le salut de la Place. Ce fut-là où les Bretons abandonnerent cet infortuné Général, & l'obligerent par leur lâcheté à rentrer avec perte dans le Château. Un pareil accident qui avançoit sa ruine, ne le découragea pas; sans vouloir écouter les Bretons, qui sembloient se répentir de l'avoir trahi, il anima le reste de ses soldats & leur fit promettre de soutenir l'assaut dont on les menaçoit, quoique Matignon eut fait offrir quartier à la garnison, si elle vouloit livrer Montgommeri.

Cet offre parut une injure à des gens plein d'honneur, & redoubla encore l'ardeur qu'ils avoient pour se défendre; tous promirent à leur Général de combattre jusqu'au dernier soupir; & comme si le mépris de la mort les eût rendus invincibles, ils provoquerent l'ennemi par de grands cris. La brêche avoit plus de soixante

pas de largeur, & un si grand espace paroissoit impossible à défendre long-tems, Matignon le disoit à ses soldats pour les encourager, & il ne s'attendoit pas en effet à une longue résistance; les assiégés paroissant tranquilles sur leurs ramparts, mais dérobant leurs travaux à sa vûë, ils avoient coupé la muraille derriere la brêche, & placé une longue coulevrine chargée de mitraille, sur un ouvrage qui en battoit le pied. Matignon donna l'ordre, le canon tira, les troupes marcherent; mais dans le moment où les Officiers & les soldats s'empressoient pour franchir la brêche, la coulevrine tira sur cette multitude serrée, tua, ou blessa d'un seul coup environ cinquante hommes, & causa une si grande frayeur aux autres, qu'ils s'enfuirent à grands pas pour regagner leur tranchée, s'imaginant au carnage de leurs compagnons que la muraille étoit toute couverte d'artillerie.

Sainte Colombe à qui Matignon avoit confié la conduite de l'assaut, fit les plus grands efforts pour arrêter les fuyards; & secouru par de nouvelles troupes, il retourna à l'assaut. La coulevrine tira une seconde fois avec

autant de succès que la premiere; mais elle ne causa point tant de frayeur aux assiégeans, qui s'efforcerent d'escalader la brêche. Les Huguenots armés de mousquets, de piques & d'épées, venoient au-devant d'eux avec tant de résolution, qu'on eût dit qu'ils vouloient moins défendre la brêche, que combattre dans le fossé ceux qui l'attaquoient. Les deux partis couvert de feu & de fumée, ne se reconnoissoient qu'à la voix; on ne voyoit ni les morts, ni les blessés, ni les combattans, on n'entendoit que des cris de fureur.

Montgommeri accourut lui-même une hâche d'armes à la main; & sa situation le réduisant à chercher la mort, il fit des prodiges pour la trouver les armes à la main. Toute la Ville avoit suivi ce Général; les femmes, les vieillards & les enfans, échauffés de son ardeur, & allarmés du péril qu'il couroit, le secondoient de leurs efforts, de leurs vœux & de leurs cris; ils défendoient en lui leur pere & l'un des plus zélés défenseurs de leur Religion. Pour lui qui sçavoit que la plus vigoureuse résistance ne faisoit que retarder sa perte, ne faisoit aussi durer

le combat, qu'autant de tems qu'il lui en falloit pour mourir ; mais sa destinée le sauva d'un malheur qu'il cherchoit, afin de le réserver à celui qu'il fuyoit.

Les Catholiques rebutés, couverts de sang & de coups, voyant la brêche à demi réparée par les morts & les mourans qui la couvroient, songerent à la retraite, & la firent même avec beaucoup de désordre ; pendant que Montgommeri désesperé de voir encore le jour, combloit ses soldats de loüanges & de remercimens, leur valeur, disoit-il, méritant d'être couronnée par un meilleur succès que celui qui les attendoit. Ce Général ne les avoit point flattés, il leur avoit dit dès le premier jour du siége, que la valeur la plus déterminée, ne pouvoit que les faire périr avec plus de gloire ; mais comme les Huguenots, surtout au commencement de la guerre, étoient sûrs de n'avoir aucun quartier ; ils s'étoient eux-mêmes résolus à périr avec leur Général, si rien ne pouvoit le sauver avec eux.

Cependant Matignon encourageoit ses soldats, qui trouvoient le siége de Domfront aussi pénible que sanglant ;

on ne les avoit point préparés à trouver une pareille résistance, dans une Place à peine jugée capable de souffrir quelques coups de canon ; & sur la foi de Matignon qui les avoit assurés d'une victoire aussi prompte que facile, ils se croyoient déja les maîtres de la Ville & de Montgommeri. Matignon leur dit, qu'il n'avoit pû prévoir tout ce que des gens désespérés seroient capables d'entreprendre ; mais que leurs derniers succès en diminuant leur nombre, augmentoit la certitude où l'on étoit de les prendre à l'avenir sans peine ; & il ordonna un second assaut.

Montgommeri réduit à soixante ou quatre-vingt hommes en état de combattre, n'osoit leur proposer de le soutenir ; il dit même à quelques-uns : « Laissez - moi me perdre seul, puis» que le sort a voulu m'amener dans » le seul endroit du monde où votre » valeur ne peut me sauver : deman» dez quartier aux ennemis, ils vous » l'accorderont peut-être. » Et comme il parloit de cette sorte, Matignon envoya offrir la vie à la garnison. Montgommeri, excepté tacitement de cette grace, insista plus qu'auparavant

pour qu'on se rendît; mais les soldats préferant la mort à la honte de livrer ainsi leur Général, coururent d'eux-mêmes sur la brêche avec une intrépidité qui étonna Matignon. Il avoit voulu conduire lui-même ce second assaut, & l'on avoüa que le péril étoit digne de lui; une grêle de coups de toutes sortes d'armes, défendirent long-tems l'approche de la brêche; l'artillerie, les mousquets, les pots à feu, tout partoit à la fois, une fumée épaisse environnoit les combattans, & augmentoit le danger en le cachant.

Matignon animoit les siens de la voix, car à peine pouvoit-il voir ses soldars: on ne voyoit que du feu, des mousquets & des piques. Montgommeri de son côté, se multiplioit pour donner, & plus encore pour recevoir plus de coups, il avoit une hâche d'armes & peu d'armes défensives, voulant que la fin de l'assaut fut celle de sa vie. Le nuage épais qui couvroit la brêche, commença à s'éclaircir, le feu diminuant à mesure que les combattans tomboient: on vit alors du côté de la Ville, le haut d'une muraille toute sanglante, sur laquelle se tenoit un petit nombre d'hommes,

avec la contenance & la fierté de gens qui ne vouloient que se venger & mourir. Leur air déterminé réfroidit les troupes de Matignon, il falloit pour se rendre maître de la brêche, vaincre jusqu'au dernier de ces hommes mortels, mais invincibles, & marcher sur un monceaux de corps qui formoient comme une autre muraille. Matignon qui vouloit menager ses soldats, & qui d'ailleurs sçavoit bien que Montgommeri n'ayant point de secours, seroit pris tôt ou tard, fit sonner la retraite.

On ne parla dans le camp que du courage extraordinaire des assiégeans, victorieux dans deux assauts terribles, dont le seul appareil sembloit devoir les obliger à se rendre : on plaignit le sort de tant de braves gens destinés à périr au milieu de leur gloire ; & le sort de Montgommeri parut surtout digne en même tems d'envie & de pitié, il étoit aisé de voir à sa résistance, que son dessein étoit de périr ; peut-être même Matignon qui connoissant les dispositions de la Reine-mere, sçavoit ne pouvoir le dérober à sa vengeance, souhaitoit-il en secret qu'il mourut les armes à la main ; mais il

fut obligé de se comporter, comme s'il eut été assuré de la générosité de la Reine, en tâchant d'avoir Montgommeri, sans risquer une nouvelle effusion de sang.

Matignon avoit dans son armée un Officier considérable, par sa naissance & par son courage; c'étoit le Seigneur de Vassé, parent & ami de Montgommeri, quoique d'un parti différent; Matignon le choisit pour aller proposer à ce dernier de se rendre avant d'essuyer un troisiéme assaut, qui infailliblement l'emporteroit. Vassé demanda à son Général, s'il pouvoit au moins assurer son parent de la vie? « Vous lui direz, répondit Matignon, » que je m'engage avec lui pour tout » ce qui dépend de moi: c'est à lui de » décider de son sort; mais il est im» possible, s'il ne se rend, qu'il nous » échape, & alors on se croira tout » permis contre un homme qui aura » résisté jusqu'au dernier moment. »

Vassé ayant obtenu un sauf-conduit pour entrer dans la Place, vit Montgommeri. La présence de ce Général infortuné, lui fit sentir encore plus vivement l'horreur de sa situation. Il ne venoit à lui que pour lui proposer

au lieu d'une mort certaine, mais glorieuse, une captivité dure, & peut-être une fin ignominieuse ; mais comme il est rare qu'on désespere jamais sans retour, Vassé tâcha de le persuader que le tems auroit affoibli la haine de la Reine : que le malheur d'un homme de qualité, autrefois dans la faveur de cette Princesse & alors dans les fers, pourroit la toucher ; & que d'ailleurs la considération de la vengeance que pourroit tirer son parti, arrêteroit les effets de son ressentiment ; il ajouta encore qu'avant que la Reine pût exiger qu'on le mît entre ses mains, les hazards de la guerre pouvoient faire tomber en celles de l'Amiral, quelque Officier Catholique avec lequel on l'échangeroit ; au lieu que s'il s'obstinoit à soutenir un troisiéme assaut, la vengeance de la Reine seroit justifiée, & qu'il ne lui resteroit plus d'autre ressource que la mort.

Montgommeri lui répondit qu'il la cherchoit depuis long-tems, sans vouloir se sauver autrement ; qu'on lui avoit appris à la Cour, par les injustices les plus criantes, à vivre dans un continuel désespoir ; & que le mal-

heur où il se trouvoit alors, quoique capable de toucher son ennemie même, si elle étoit capable de pitié, sembloit néanmoins à ses propres yeux le moindre de tous, en ce qu'il seroit le dernier : « Cependant, ajouta » Montgommeri, que peut-on de » plus accablant ? J'ai soutenu des sié» ges meurtriers, des batailles san» glantes, & l'effort des plus puissan» tes armées. Alors je pouvois, sinon » triompher, au moins périr avec » gloire ; aujourd'hui le sort m'enfer» me dans une Ville sans murailles, » sans soldats, & où j'ai vû périr pres» que tous ceux qui ont voulu me dé» fendre, sans avoir pû périr moi» même : voulez-vous que j'aille mon» trer au milieu de la petite armée que » Matignon commande, un homme » qui jusqu'ici a fait trembler les plus » fortes Provinces du Royaume, & » qui s'abaisseroit en vain à demander » grace. »

Vassé l'assura qu'il pouvoit tout se promettre de la générosité de Matignon, disposé comme il l'avoit vû, à employer tout son crédit pour le sauver. Il lui parla ensuite de Colombiere son gendre, du jeune de Lorges son

fils enfermés dans S. Lo, & pour lesquels il devoit se conserver, ajoutant à ces motifs, plus touchans que solides, celui de la conservation du malheureux reste de sa garnison. Vassé le voyant ébranlé, lui dit encore que de son côté, il n'avoit pas si peu de crédit à la Cour qu'on ne voulût le menager, & qu'il se perdroit plûtôt que de souffrir qu'on le maltraitât.

Ces discours affoiblirent la généreuse résolution où Montgommeri étoit de s'ensevelir sous les ruines de la Place; & après bien des plaintes contre la dureté du sort, il convint de se rendre à Matignon la vie sauve, pourvû qu'on voulût lui assurer celle des soldats & des habitans de Domfront. Ce fut une joye générale dans tout le camp, lorsque Vassé vint y apporter la réponse de Montgommeri, quoique ce Seigneur pût à peine opposer trente hommes à l'armée Catholique, on y redoutoit néanmoins un troisiéme assaut, ce qui fit connoître que Matignon avoit agi avec beaucoup de prudence en tentant la voye de la négociation.

Cependant le feu cessa tout à fait de part & d'autre, l'armée s'appro-

cha paisiblement des murailles, les portes de la Villes s'ouvrirent & l'on en vit sortir Montgommeri accompagné de deux ou trois Officiers blessés, les seuls qui fussent restés du siége. Matignon alla le recevoir à la tête de ses troupes avec Vassé & les principaux Chefs, il lui rendit tous les honneurs dus à sa valeur & à sa naissance, soupa le soir avec lui, & ne voulut pas qu'il s'apperçut qu'on le gardoit à vûë. Malgré ces égards, Montgommeri privé des Officiers qu'il avoit amenés avec lui, se voyant au milieu d'une armée ennemie, & entendant les désordres que les vainqueurs commettoient dans la Ville, regrettoit de n'y avoir pû trouver la mort; plus il pensoit à son état, moins il envisageoit de ressources.

Matignon revient à S. Lo.

Matignon étoit généreux; mais la Reine de qui il dépendoit, étoit implacable. La douleur de Montgommeri redoubla, lorsque l'armée chargée de butin, décampa pour aller continuer le siége de Saint Lo. Cette Ville étoit resté investie par les Lieutenans de Matignon; mais la bravoure déterminée de Colombiere les avoit empêchés de faire aucun progrès pendant

son absence ; le Gouverneur étoit même venu à bout de faire entrer des secours d'hommes & de munitions dans la Place ; ensorte que sa conquête étoit devenuë plus difficile. Matignon fit pousser les attaques avec vigueur, il ne quittoit point les tranchées & combattoit lui-même, quand l'exemple étoit nécessaire, les assauts furent vifs & fréquens ; mais Colombiere opposant partout une résistance opiniâtre, le siége devenoit tous les jours plus meurtrier & traînoit en longueur.

L'armée de Matignon étoit trop foible pour que l'on pût prodiguer le sang des soldats ; l'Amiral de Coligni averti du malheur de Montgommeri, formoit, disoit-on, le dessein de passer en Normandie, pour le délivrer en secourant S. Lo. Ces raisons étoient puissantes pour déterminer Matignon à employer toutes ses ressources ; il fit venir Montgommeri, & lui dit que le malheur de la guerre l'ayant livré à la discrétion de la Reine-mere, il ne devoit rien oublier de ce qui pouvoit adoucir cette Princesse, dont le caractere lui étoit connu ; qu'elle avoit extrêmement à cœur la prise de S. Lo,

dont la conquête soumettoit toute la basse-Normandie ; & que s'il vouloit engager Colombiere à la rendre, ce service signalé toucheroit sans doute la Reine, & l'engageroit à oublier que lui-même avoit fait soulever ces Places. Montgommeri étonné de la proposition de son vainqueur, lui représenta la honte du personnage qu'il vouloit lui faire joüer contre son gendre, son fils, ses freres, & à la face de toute l'Europe : *Vous avez*, lui dit-il, *ma liberté, la Reine demandera bientôt ma vie, qu'on me laisse au moins l'honneur.*

Matignon lui répondit que son sort le touchoit assez, pour ne rien exiger de lui qui pût en augmenter l'amertume ; mais qu'après tout l'aïant pris les armes à la main, en faveur d'un parti rébelle, il ne croyoit lui proposer rien de contraire à l'hônneur, en l'engageant à faire ses efforts pour ramener son fils & son gendre au devoir dont son exemple les avoit éloignés, ajoutant que ce moyen étoit le seul capable de les sauver tous trois. La même considération avoit déja fait commettre à Montgommeri une premiere foiblesse, elle l'entraîna dans

une seconde ; après quelque résistance, il monta à cheval & se présenta au bord du fossé de S. Lo, au milieu d'une troupe de soldats.

Colombiere averti, se présenta sur la muraille avec un grand nombre d'Officiers, & tous frémissoient de voir leur Général ainsi humilié entre des mains ennemies, Colombiere surtout remarquant une profonde tristesse sur le visage de son beau-pere, autrefois si fier & si heureux, ne pouvoit contenir sa douleur. Enfin Montgommeri parla, il peignit son sort présent, celui qui l'attendoit, ce qu'il avoit souffert, la violence qu'on lui avoit faite pour le résoudre à paroître en captif devant ses amis & ses proches ; il lui dit qu'il avoit plusieurs fois cherché la mort sans la trouver, & qu'il étoit venu pour leur représenter que n'ayant point les mêmes sujets de crainte que lui, ils devoient prévenir une destinée aussi funeste, en se soumettant à la force & au devoir.

Ces derniers mots qu'il prononça avec peine, sembloient avoir ôté tout sentiment de pitié à Colombiere : « Je croyois, lui dit-il, qu'un homme

» tel que vous, ne paroîtroit ici que
» pour nous exhorter à une plus gran-
» de résistance ; mais je vois que le
» plus triste effet de votre malheur,
» est de vous avoir ôté le courage : je
» me retire pour n'être pas plus long-
» tems témoin de votre foiblesse ; &
» si j'ai quelquefois appris de vous
» comment il falloit vaincre, je vous
» montrerai comment il falloit mou-
» rir. » Colombiere se retira en ef-
fet, & Montgommeri reprit le che-
min du camp, désespéré de sa démar-
che & du reproche qu'il avoit essuyé.

Depuis ce moment il ne voulut voir ni Matignon, ni Vassé, il s'enferma dans la tente qu'on lui avoit donnée pour prison, souhaitant à chaque instant sa mort que l'on se préparoit à lui faire subir : mais avant de finir sa vie, la fortune lui réservoit un nouveau malheur : Saint Lo attaquée de toutes parts, fut prise d'assaut, Colombiere périt sur la brèche le sabre à la main ; & le jeune de Lorges fils unique de Montgommeri, fut amené prisonnier dans la même tente qu'occupoit son pere. La Cour envoya un ordre positif de faire partir sur le champ Montgommeri sous une sure

S. Lo pris d'assaut par Matignon.

garde. Matignon fit tout ce qu'il put alors pour assurer au moins la vie à son prisonnier; mais tous ses efforts furent inutiles. La Reine implacable, le fit amener dans la tour de la Conciergerie, qui porte encore aujourd'hui le nom de Montgommeri; il n'en sortit que pour trouver sur un échaffaut la mort qu'il avoit en vain cherché dans les combats; mais avant de subir son supplice, il parla au peuple avec beaucoup de véhémence contre l'injustice de la Reine, qui vengeoit sur lui sa haine particuliere, & la mort du feu Roi, dont son malheur l'avoit malgré lui rendu le funeste instrument: il parla des regrêts que ce crime involontaire lui avoit couté; il dit ce qu'il avoit fait pour obtenir sa grace, & la violence avec laquelle on l'avoit poussé dans le précipice; il fit aussi quelques reproches à Matignon pour l'avoir abandonné à la colere d'une Reine inéxorable, contre laquelle il devoit employer en sa faveur tout ce que ses services & le besoin qu'on avoit de lui, lui donnoient de crédit à la Cour.

Matignon ne doutoit pas que ses ennemis ne lui fissent un crime des

reproches de Montgommeri, & il avoit fait vivement solliciter la Reine-mere pour qu'elle accordât la grace de ce prisonnier; il se plaignit même avec assez d'aigreur des refus de cette Princesse; mais tout cela fut inutile pour Montgommeri. On adoucit Matignon en lui donnant la propriété de la Ville & Baronie de Saint Lo, qui avoit jusques-là appartenu à l'Evêque de Coutances. Il avoit représenté à la Cour que cette Ville étant possedée par des Prêtres, se trouveroit toujours sans défense & exposée aux premieres surprises de l'ennemi; au lieu que si on lui donnoit cette Place en échange de la Seigneurie des Moutiers, qu'il donneroit à l'Evêché de Coutances, il s'obligeoit à faire bâtir dans S. Lo à ses dépens, une espéce de Citadelle suffisante, pour défendre la Ville & pour contenir le peuple. Matignon sollicita cette grace en personne, il l'obtint avec de nouveaux bienfaits de la Reine, qui le retint auprès d'elle afin de s'aider de ses conseils dans la circonstance de la mort de Charles IX. qui arriva dans ce tems-là.

Cathérine de Médicis se trouva encore une fois chargé de la princi- 1575.

pale administration des affaires, jusqu'à l'arrivée de Henri III. qui revenoit de Pologne; d'abord elle proposa au Conseil de rendre la liberté au Roi de Navarre & au Duc d'Alençon, qui étoient retenus prisonniers depuis la journée de la Saint Barthélemi; & comme ces Princes avoient un grand nombre d'amis, tout le Conseil se déclara pour leur liberté, à l'exception du Comte de Matignon: il dit que la personne des Princes lui étoit chere & respectable; mais que le repos de l'Etat devoit toujours être la premiere considération d'un sujet fidéle; que jusques-là ils avoient joüi, quoique gardés à vûë, de toutes les apparences de la liberté; qu'on pouvoit encore les augmenter, mais avec précaution, de peur que les Princes n'en abusassent contre eux-mêmes; que l'humeur turbulente du Duc d'Alençon avoit été plûtôt aigrie, que corrigée par sa prison; que le Roi de Navarre ayant de l'esprit & du courage autant qu'il en avoit, ne cherchoit que l'occasion de se venger de sa longue captivité; que les Huguenots privés du Grand Condé, de l'Amiral, & enfin de Montgommeri, jettoient sans cesse

les yeux sur lui, comme sur le seul Chef qui leur restoit; & que si on lui laissoit les moyens de se mettre à leur tête, le parti Huguenot deviendroit plus redoutable & plus dangéreux que jamais : Matignon conclut en disant, qu'on devoit laisser au Roi le mérite de la liberté des Princes; & en attendant son retour, leur accorder toutes les marques de considération dûës à leur naissance & à leur mérite.

La mort du Roi & l'absence de son Successeur avoit rendu le courage aux Huguenots, ils remuerent de nouveau en Normandie, & Matignon alla pacifier une seconde fois cette Province, en prenant Alençon, la Ferté, Lassé & le Mont S. Michel. La premiere de ces Villes se soumit plûtôt par reconnoissance que par crainte. Les Habitans de cette Ville se voyant attaqués par le même Général qui les avoit sauvé du massacre de la S. Barthélemi, lui firent dire que ne voulant point combattre leur bienfaiteur, ils le supplioient de leur accorder des conditions supportables, promettant de se rendre sur le champ, quoiqu'ils fussent en état de tenir contre toutes les forces du Royaume. Matignon

touché de leur bonne volonté, promit non-seulement de conserver la vie, les biens & la liberté des habitans; mais encore d'obtenir, s'il le pouvoit, de nouveaux priviléges de la Cour, à condition qu'ils les mériteroient à l'avenir par une fidélité à toute épreuve. Depuis ce tems-là les Bourgeois d'Alençon se montrerent bons sujets du Roi, malgré les sollicitations fréquentes des Protestans, jusqu'au tems de la ligue, où l'esprit de vertige s'empara généralement de tout le Royaume.

Matignon est fait Maréchal de France.

La pacification de la Normandie sans effusion de sang, parut au nouveau Roi un service si considérable, qu'il honora Matignon du baton de Maréchal de France; cette nouvelle dignité lui fournit de nouvelles occasion de témoigner son zéle, en le rendant plus considérable à la Cour & dans les armées. Aussi eût-il besoin de tout son crédit pour se soutenir contre la haine que le Duc d'Alençon lui avoit jurée. Ce Prince lui en vouloit surtout depuis la prise d'Alençon, où Matignon malgré ses ordres avoit acquis une autorité contraire à ses vûës; il lui reprochoit encore d'avoir puni quelques Huguenots qu'il honoroit

de sa protection, & de remarquer avec trop d'application jusqu'à ses moindres démarches ; mais malgré ses plaintes & son ressentiment, Matignon continuant d'avoir la même application sur sa conduite, découvrit le dessein que ce Prince avoit de quitter la Cour, & en avertit la Reine si à propos, qu'elle eût eu le tems de le faire arrêter, si le Duc, par le secours de la Reine de Navarre sa sœur, n'eut trouvé les moyens de se sauver la nuit même de sa chambre avec des échelles de corde. Le Maréchal devint dès ce jour-là l'ennemi déclaré de la Reine Margueritte, qui interprêtant suivant sa passion le zéle assidu de ce Seigneur, l'appelle dans ses Mémoires : *un dangéreux & fin Normand*. Le Roi de Navarre suivit de près le Duc d'Alençon, & leur 1577.
union les rendant formidables, le Roi pour éviter une guerre cruelle, se vit en quelque sorte forcé de conclure une paix honteuse, si favorable à la Religion Protestante, qu'elle donna naissance à la ligue funeste dont les Guises furent les Auteurs & le Roi la victime.

Ce jeune Monarque autrefois si cher aux François dans le tems qu'il ne

gouvernoit point encore, voyoit éteindre à regret la premiere affection que ses peuples lui avoient montrée; les grands de l'Etat, par un effet singulier de son malheur, suivoient le peuple & s'éloignoient de lui. Ce fut
1578. pour les regagner, qu'il institua l'Ordre du Saint-Esprit, qui ne devoit être conferé qu'à des personnes de la plus haute naissance, Matignon fut un des Chevaliers de la premiere promotion, & reçut l'Ordre avec toute la distinction possible. « L'objet de cette
1579. » institution, lui dit le Roi, étant » pour la gloire de Dieu & l'accroissement de la Religion Catholique, » ainsique pour tenir lieu de récompense aux grands services des personnes » de qualité envers le Roi & leur patrie, il pouvoit assûrer toute l'Assemblée qu'aucun de ses sujets n'avoit mieux mérité que Matignon » l'honneur de la Chevalerie. Henri » ajouta, qu'il étoit parfaitement instruit de la naissance du Maréchal, & » que ses Prédécesseurs & lui-même » avoient tant de fois éprouvé sa fidélité & sa valeur, qu'il avoüoit ne » pouvoir l'oublier sans injustice. »

La Reine-mere avoit beaucoup contribué

contribué à donner au Roi cette opinion si favorable qu'il avoit de Matignon; en effet, tous les Grands de l'Etat se trouvant partagés entre les Princes, le Maréchal étoit le seul qui fut véritablement attaché au Roi; & ce Monarque n'ayant point encore pour ses Mignons le goût déterminé qu'il prit depuis, ne confia d'abord qu'à lui les sujets de mécontentemens que lui donnoit son frere. Le Maréchal se comportoit à cet égard avec beaucoup de circonspection, il craignoit peu la haine du Duc d'Alençon; mais il ne vouloit point cependant la mériter, en lui rendant de mauvais offices dans les conseils qu'on lui démandoit: une révolution subite vint délivrer le Roi & le Maréchal de l'inquiétude que le Duc d'Alençon leur causoit à l'un & à l'autre à differens égards.

Les Pays-bas ayant secoüé le joug des Espagnols, s'offrirent à ce jeune Prince, qui partit aussi-tôt pour aller les gouverner; mais son absence ne délivra point le Royaume de la guerre qu'on craignoit de voir naître, les Huguenots remuerent en Dauphiné, en Guyenne & en Picardie, où ils prirent la Fere, ce qui obligea le Roi

de lever trois armées à la fois ; il donna le commandement de celle du Dauphiné au Duc de Mayenne, parce qu'il y avoit peu de choses à faire dans cette Province, Biron fut déclaré Général de l'armée de Guyenne, parce que ce Seigneur ayant toujours été attaché au Roi de Navarre, on vouloit lui faire la guerre avec quelque ménagement ; la troisiéme armée destinée pour la Picardie, fut confiée au Maréchal de Matignon, parce que le Roi vouloit pousser la guerre avec vigueur dans cette Province, & surtout regagner la Fere, que Matignon reprit ; il soumit ensuite tout ce qui s'étoit soulevé contre le Roi dans la Picardie.

On remarqua au siége de la Fere deux traits singuliers, l'un du Duc d'Aumale, l'autre de la Valette, depuis si fameux sous le nom de Duc d'Epernon. La Ville ayant demandé à capituler après une assez forte résistance, le Maréchal de Matignon crut devoir terminer promptement ce siége, en accordant des conditions raisonnables à la garnison qui étoit encore en état de se défendre ; il fit dresser la capitulation, & la montra ensuite au

Duc d'Aumale & à la Valette. Le premier dit, qu'elle étoit trop favorable pour des gens rebelles à Dieu & au Roi; & affectant un grand zéle pour les Catholiques, afin de se rendre agréable à leurs yeux, il déclara qu'il ne signeroit point la capitulation, à moins qu'on ne les vangeât de leurs ennemis. Matignon lui ayant répondu qu'il ne changeoit jamais rien à ses promesses, le Duc d'Aumale quitta brusquement l'armée, & voulut même faire passer cette retraite pour un service rendu à la Catholicité.

Le Maréchal croyant trouver une façon de penser différente dans la Valette, favori du Roi & ennemi déclaré des desseins ambitieux de la Maison de Guise, lui demanda ce qu'il pensoit; mais la Valette s'imaginant qu'imiter le Duc d'Aumale dans son zéle affecté pour les Catholiques, seroit lui en ôter le mérite à leurs yeux, dit à Matignon que le Roi n'approuveroit pas une capitulation si favorable aux ennemis de l'Etat & de la Religion, ajoutant avec fierté qu'ayant l'honneur de lui être particuliérement attaché, il ne souffriroit pas même qu'elle fut exécutée; il quitta ensuite 1581.

le Maréchal, il ſe rendit à ſon quartier, d'où il fit tirer de nouveau ſur la Ville, quoique les ôtages fuſſent livrés, & la capitulation ſignée de part & d'autre.

Matignon irrité de cette déſobéiſſance, courut au quartier de la Valette, d'où malgré ſa hauteur & ſa fierté, il le força de ſortir, & il menaça en même tems de faire pendre quiconque ſeroit aſſez hardi pour entreprendre rien contre ſes ordres. D'Epernon revint à la Cour & ſe plaignit au Roi avec beaucoup d'aigreur, & employa tout l'aſcendant qu'il avoit ſur l'eſprit de ce Prince pour l'animer contre Matignon; mais le Maréchal ſçut réſiſter à l'orage; il ſe maintint à laCour contre la faveur, & il évita même avec ſoin de la partager, la regardant comme l'écuëil de l'affection des peuples. Il refuſa auſſi d'entrer dans les divertiſſemens particuliers du Roi, qui pouvoient lui mériter ſa familiarité & les mêmes graces qu'obtenoient Joyeuſe, Saint Mégrin, d'Epernon, & qu'ils ont depuis payés ſi chérement.

Quoique le Roi vit peu Matignon, il continua toujours d'avoir en lui la

même confiance ; il la lui prouva, en lui donnant la Lieutenance générale de la Guyenne, dont le Roi de Navarre étoit Gouverneur. Le dessein du Roi, qui se piquoit d'une profonde politique, étoit de donner un surveillant autorisé au Roi de Navarre, & de calmer par-là les vives inquiétudes que les Catholiques témoignoient pour la Guyenne, où le parti Huguenot dominoit ; l'intention du Roi étoit néanmoins qu'on eût beaucoup de ménagement pour le Roi de Navarre, dont la conservation lui étoit autant nécessaire, qu'il lui auroit été nuisible de le voir élevé à un trop haut dégré de puissance ; souvent chagriné par les Guises, Henri III. jettoit les yeux sur ce Prince, comme le seul en état de le vanger de leurs attentâts réiterés contre l'autorité Royale.

Le Duc de Guise s'appercevoit sans peine de la politique de Henri, & n'oublioit rien pour se précautionner contr'elle ; chaque jour il acquéroit de nouveaux partisans ; & son zéle semblant redoubler pour la Religion Catholique, il renouvella les idées de la ligue sainte formée pour la soutenir, & à la tête de laquelle le Duc de Guise

eut l'adresse d'attirer le Cardinal de Bourbon, Prince incapable de tout, excepté du mal qu'on l'excitoit à commettre. Guise agissant avec plus de bienséance, sous le nom d'un Prince du Sang Cardinal, ne parla plus que de la destruction totale des Huguenots & des précautions qu'on devoit prendre contre un Roi qui les protégeoit; ainsi se servant du prétexte le plus saint pour autoriser la conduite la plus coupable, il travailla à soulever les Villes & les Provinces contre leur Roi légitime; il prétendoit justifier cette conduite & la faire même ap-
1582. plaudir, en disant que toutes ses démarches n'avoient pour principe & pour objet que le maintien de la Religion.

La principale attention du Duc de Guise étoit sur la Guyenne, où tout lui sembloit permis à cause du Roi de Navarre qui en étoit Gouverneur; il avoit déja à sa dévotion les Commandans particuliers des Places de la Province; en sorte que Matignon en arrivant dans Bourdeaux, trouva cette Ville remplie de division, & le Château-Trompette qui en est comme la Citadelle, au pouvoir des Ligueurs.

Vaillac revêtu pour lors de ce Gouvernement, s'étoit vendu à ce dangéreux parti, & de semblables marchés étoient alors d'autant plus communs, qu'ils avoient pour motif les vœux du plus grand nombre ; aussi Vaillac, quoique tout prêt à prendre les armes contre son Roi, n'avoit rien perdu dans Bourdeaux de l'estime qu'on avoit toujours euë pour sa personne. Le Parlement sembloit penser comme lui & les zélés Catholiques ne reconnoissoient que l'autorité de cet Officier dans la Capitale de la Guyenne.

Il est bon d'observer que cette Province, quoique formant un seul Gouvernement, avoit néanmoins trois Gouverneurs. Le Roi de Navarre en avoit seul le titre ; mais on ne le reconnoissoit que dans les Villes Huguenotes, Matignon commandoit pour le Roi & Vaillac pour la Ligue. Le Maréchal en arrivant dans Bourdeaux, y trouva trois partis formés, celui des Protestans, des Ligueurs, & enfin celui du Roi qui devenoit plus foible de jour en jour. Son premier soin fut de travailler à le fortifier. Il avoit amené sa Compagnie des Gardes, quelques Arquebusiers à cheval ;

& plusieurs Gentilhommes ; il ajouta à cette escorte, ce qui se trouva de fidéles sujets du Roi dans Bourdeaux, & convoqua ensuite chez lui une Assemblée du Parlement, du Maire, des Jurats, des Capitouls ; Vaillac y fut aussi mandé.

Aussi-tôt que ce dernier fut entré, Londel Capitaine des Gardes du Maréchal & son homme de confiance, ferma les avenuës de son Hôtel, pendant que ses Gentilhommes gardoient la porte de la chambre où l'on étoit assemblé. Le Maréchal n'avoit dit à personne que Vaillac étoit l'objet de tous ces mouvemens, le secret étant absolument nécessaire avec un homme vendu aux Ligueurs, résolu à leur conserver le Château-Trompette, & en état de se défendre dans cette Forteresse contre un bien plus grand nombre de troupes, que le Maréchal n'en pouvoit alors assembler.

Matignon représenta d'abord à l'Assemblée combien le Roi avoit à se plaindre du peu de respect qu'on avoit pour ses ordres : Que la Guyenne entiere & Bourdeaux surtout, sembloient reconnoître plusieurs Souverains au mépris du légitime, sans que ceux

dont les places exigeoient plus d'attention & de fidélité, se missent en peine de remédier aux désordres : *Je suis venu*, ajouta-il, *avec les forces & l'autorité nécessaire, pour faire rendre à notre Maître commun l'obéissance qui lui est duë*. Et s'adressant à Vaillac, il lui ordonna de remettre sur le champ le Château-Trompette aux Officiers qu'il nommeroit pour l'occuper, afin de commencer par la Ville de Bourdeaux à s'assurer du reste de la Guyenne.

Vaillac qui comptoit sur le nombre de ses amis, résista avec hauteur, & l'Assemblée se partageoit entre le Maréchal & lui; mais Matignon certain d'être le plus fort, fit ôter l'épée à Vaillac, & se levant comme pour sortir, menaça de lui faire couper la tête à l'heure même, s'il ne se soumettoit à l'instant; alors toute l'Assemblée parût intimidée; & le Maréchal malgré les sollicitations des amis de Vaillac, se rendit au Château-Trompette, dont il l'obligea de lui faire ouvrir les portes; sans vouloir permettre qu'il y entrât ensuite, quelque instance que cet Officier pût faire.

Matignon regarda le succès de cet acte d'autorité, comme un triomphe

pour l'autorité Royale, & Henri III. en eut tant de joye, qu'il se crut assuré de sa Province de Guyenne, tant que le Maréchal y commanderoit; mais il l'exhorta surtout à avoir une application égale sur toutes les démarches des Ligueurs & du Roi de Navarre, avec cette différence qu'il devoit regarder les premiers comme des ennemis perfides & dangéreux, dont il falloit se garantir, sans leur donner lieu de se plaindre, & le Roi de Navarre comme un Prince redoutable, à cause du parti dont il étoit le chef; mais qui pouvoit dans la suite devenir utile & peut-être la seule défense que le Roi pourroit opposer à ses premiers ennemis.

Cependant la fortune étant contraire en tout aux intérêts & aux desseins de Henri III. ce Prince se vit bientôt obligé de faire la guerre pour les Ligueurs, qui cherchoient à le détruire, contre les Huguenots qui seuls pouvoient le maintenir. La Reine-mere lui avoit persuadé qu'en poussant ces derniers, il désarmeroit les autres, en prouvant son attachement à la Religion Catholique, qu'ils l'accusoient d'abandonner, ce qui faisoit tout leur

crédit. Le Roi avoit suivi ce conseil malgré lui ; & dans le même tems que Matignon recevoit des ordres secrets de menager le Roi de Navarre & même de l'aider de ses conseils, on lui en donnoit d'autres en public pour lui faire la guerre.

Matignon sauve Broüage.

Le Maréchal de Matignon sauva d'abord Broüage & ses Salines, dont le produit pouvoit être d'un grand secours au parti Protestant, & tailla en piéces les troupes de Sainte Même, que le Prince de Condé, réfugié en Angleterre avoit laissé pour achever cette expédition ; ensuite il alla joindre le Duc de Mayenne, qui étoit chargé de combattre le Roi de Navarre dans la Guyenne ; mais le Maréchal conciliant toujours la volonté apparante du Roi avec ses véritables intérêts, se comporta de telle sorte, qu'il empêcha les progrès des Huguenots, il aida même le Duc à leur prendre quelques Places ; mais il eut assez d'adresse pour faire échoüer les grands desseins de Mayenne, qui combattoit seulement pour la ligue, contre l'autorité Royale qu'il cherchoit à détruire avec ses propres armes.

La fortune servit le Maréchal dans

ses vûës. Le Duc de Mayenne ayant été obligé de se retirer à Bourdeaux, à cause d'une maladie dont il craignoit les suites, Matignon se comporta avec les Protestans suivant les ordres de son Maître, soumettant quelques Places de peu d'importance, afin de donner de la réputation à ses armes parmi les Catholiques & aussi pour affoiblir les Huguenots, & leur faire voir en même tems qu'on ne vouloit pas les perdre. Mais bientôt après le Roi se trouva forcé d'agir vigoureusement contre le Roi de Navarre; les deux partis qu'il avoit voulu détruire & qu'il étoit contraint de menager, étoient assez forts pour se soutenir malgré lui & pour se combattre l'un l'autre sans son secours. Le Roi de Navarre prétendoit ne devoir point comme lui avoir des égards pour la ligue, & ce dernier parti ne vouloit rien moins que soulever tout le Royaume, non-seulement contre les Huguenots, mais encore contre le Roi lui-même, qui les conservoit, disoient-ils, pour ruiner la Religion.

Cependant il ne falloit pas être extrêmement clairvoyant, pour s'appercevoir que le triomphe de la ligue

seroit la perte certaine du Roi, qui sans avoir en apparance aucun de ses sujets déclarés contre lui, les voyoit tous en effet armés pour sa perte, les Huguenots malgré eux, & les Ligueurs avec un dessein formé de réussir dans leur coupable projet. Il falloit donc à la fois suivre les volontés différentes de deux partis contraires, se réserver des ressources avec eux, & les combattre ensemble, l'un par la force des armes & l'autre par la politique.

Henri se flatta d'avoir trouvé les moyens de remplir l'un & l'autre objet; ce Prince avoit sans cesse Machiavel à la main, dont il appliquoit assez bien les principes, quoique sans succès: obligé de faire la guerre aux Huguenots, de plaire aux Catholiques & de diminuer le crédit des Guises, il leva de grandes armées, dont le commandement fut confié aux Ducs de Joyeuse & d'Epernon ses favoris, afin d'attirer sur eux l'attention des peuples, qui jusques-là avoit été toute entiere pour les Princes de la Maison de Lorraine: en mettant un si grand nombre de troupes sur pied, il remplissoit deux objets importans à sa politique.

Le peuple ne pouvoit douter qu'en envoyant de si grandes forces contre les Huguenots, il ne voulut sincérement leur destruction ; d'un autre côté, cette guerre épuisoit les revenus du Clergé, sur qui on levoit de grands impôts pour la soutenir. Le Roi ne doutoit point que le zéle de cet Ordre, alors si puissant dans l'Etat, ne se rallentît à mesure qu'on l'obligeroit à fournir de nouvelles sommes, & que le Clergé ne s'attachât, à inspirer au peuple l'amour de la paix ; dans cette espérance, non-seulement le Roi leva beaucoup plus de troupes qu'il ne lui en falloit ; mais comme s'il eût eu envie de se mettre lui-même à la tête de ses armées, il fit faire des équipages magnifiques & des préparatifs extraordinaires, qui ne lui servirent jamais.

On peut dire que Henri pensoit souvent, & avec beaucoup de réflexion, sur la situation de ses affaires ; qu'il étoit instruit de la disposition des grands & du peuple ; il sçavoit l'état de ses forces, de ses finances, & suivoit ses desseins avec une grande application. Il falloit que ce Prince, pour

observer avec autant d'exactitude toutes les circonstances nécessaires au succès de ses résolutions, eut avec une profonde connoissance dans l'art de gouverner, beaucoup d'amour pour le travail, un jugement formé, l'esprit ferme & beaucoup de secret; mais ce n'étoit pas assez, il falloit être heureux, & il ne l'étoit pas.

En effet, si l'on veut examiner avec exactitude la conduite de Henri III. on verra qu'il a fait peu de fautes contre la saine politique, & s'il en a commis de remarquables, ç'a été seulement dans le choix des personnes qu'il employoit; ce Prince devoit exclure les Guises du commandement des armées, il devoit ou par lui-même ou par ses favoris, combattre les Huguenots; mais il devoit aussi confier un emploi si important à un homme capable de réussir, & dans l'état critique où il se trouvoit, n'accorder sa confiance & les grandes places, qu'à des personnes capables par leur habileté d'aider à la sienne & de suppléer à sa fortune. Au contraire, la plûpart de ses favoris n'avoient pour tout mérite qu'une reconnoissance stérile, & bassement flateuse pour ses sentimens;

mais inutile à ses affaires. De sorte, que sa politique agissoit presque toujours en vain; en épuisant le Clergé & le peuple, il irritoit l'un & l'autre au lieu de le soumettre, inutilement levoit-il des armées contre les Huguenots, on ne le croyoit point leur ennemi. Son assiduité à un travail secret ne produisant rien de remarquable, sembloit une oisiveté méprisable; & les Guises suivant avec soin ses démarches, en pénétroient l'esprit, & venoient aisément à bout d'en détruire l'effet sur l'esprit des peuples, en lui en expliquant les motifs.

Il se pouvoit néanmoins que son inclination l'eût moins déterminé que la nécessité dans le choix de ses Généraux. Les Guises en vouloient à son autorité, les Châtillons, les Montmorencis, ces deux Maisons puissantes regardées de tous tems par le nombre des grands hommes qu'elles ont produit, comme les colonnes de l'Etat, se trouvoient engagés dans des partis contraires, & avec eux s'étoit jointe toute la Noblesse qui ne suivoit pas le Roi de Navarre: s'il restoit quelques Seigneurs tels que Matignon & peu d'autres, leur petit nombre

suffisoit à peine pour contenir une partie des Provinces, où ils se trouvoient nécessairement attachés, le Roi n'avoit osé les appeller à sa Cour, de peur que leur absence ne laissât aux Ligueurs la liberté d'exécuter leurs dangéreux projets; par cette raison, le Maréchal de Matignon n'avoit pû obtenir un congé pour quitter son Gouvernement pendant quelques jours.

Le Roi le plus absolu dans l'Etat le plus peuplé de l'Europe, voyoit ses Provinces inondées de troupes, & manquant d'hommes à lui, il étoit obligé d'avoir à sa solde des gens pour combattre d'autres soldats qu'il payoit; les ennemis de sa Religion étoient les défenseurs de son autorité, & les amis de sa Religion étoient les ennemis de sa personne. Il avoit à menager les premiers par intérêt, les autres par devoir; il étoit obligé de combattre ceux qui pouvoient seuls le soutenir, & d'appuïer ceux qui souhaitoient sa ruine.

Dans un état aussi violent, Henri ne pouvoit avoir une conduite suivie, ni se faire approuver par des partis qu'il étoit forcé de tromper & de ser-

vir tour à tour ; c'étoit à ce sujet que le Monarque toujours inquiet & agité, écrivoit souvent à Matignon pour lui demander ses conseils, avec d'amples instructions sur tout ce qui se passoit en Guyenne & à la Cour du Roi de Navarre, où le Maréchal de Matignon avoit des Emissaires secrets. Quand ce Seigneur apprit que le Duc de Joyeuse étoit le Général de l'armée, dont on menaçoit les Huguenots ; il plaignit le Roi, l'Etat, & les soldats dont il prévoyoit la perte sous un Chef sans expérience, élevé dans les délices de la Cour, assez brave pour supporter les fatigues & les périls de la guerre ; mais incapable d'en diriger les projets.

1587. Bataille de Coutras.

Le Roi de Navarre s'étoit mis en état de résister, & attendoit un puissant secours de la part des Protestans d'Allemagne. Le Duc de Guise ayant battu une partie de ce secours, le Roi de Navarre marcha au devant du reste, & rencontra dans les plaines de Coutras le Duc de Joyeuse, qui s'étoit hâté pour rencontrer ce Prince. On en vint à une bataille, Joyeuse la perdit avec la vie, moins plaint dans son malheur que blâmé de n'avoir pas voulu atten-

dre le Maréchal de Matignon, dont les troupes s'avançoient à grandes journées pour le joindre. Il étoit à une lieuë du champ de bataille, lorsqu'on lui en apprit la perte. Son premier soin fut de rassembler les débris de l'armée, & de retourner ensuite dans la Capitale de la Guyenne, où les Huguenots songeoient à faire valoir les avantages de leur derniere victoire.

Son arrivée ayant déconcerté leurs projets, & le Roi de Navarre trop jeune encore pour profiter du tems, laissa perdre celui qu'il devoit employer à poursuivre les Catholiques. Le Maréchal de Matignon assuré de Bourdeaux, en sortit une seconde fois pour cotoyer avec son armée celle du Roi de Navarre, qui étoit campée dans les environs de Montauban, où ce Prince s'étoit placé, afin de subsister avec plus de commodité, & d'attendre les débris de l'armée étrangere qui s'avançoient pour le joindre; mais le Roi étant 1588. venu à bout de dissiper entierement ce corps de troupes Allemandes, les Huguenots observés de trop près par Matignon, prirent leurs quartiers, &

lui laissérent la liberté de donner du repos à ses troupes.

Le Roi de Navarre qui avoit cherché vainement l'occasion de le combattre, sentit à regret la différence qu'il y avoit entre ce nouvel ennemi & le Duc de Joyeuse; obligé d'être attentif à toutes ses démarches pour n'être pas surpris, ce Prince comptoit pour rien d'avoir vaincu le premier, si cette victoire lui donnoit un ennemi tel que Matignon; il craignoit surtout sa modération & sa prudence, dont les effets, quoique peu brillans, arrêtoient ses desseins & sa valeur; de sorte, qu'il pensa aux moyens de le battre à son tour, bien certain que la défaite de Matignon le rendroit maître de la Guyenne.

Il le chercha donc avec beaucoup d'ardeur, & le Maréchal fortifié par de nouvelles troupes que le Roi venoit de lui envoyer, marchant aussi dans l'intention de le combattre, les deux armés se trouverent à peu de distance l'une de l'autre sur les bords de la Garonne; mais le Roi de Navarre, ayant été informé de la supériorité de Matignon, avoit changé d'idée; il passa promptement de l'autre

côté de la riviere, & laissant un gros de cavalerie sur ses bords, pour en disputer le passage aux ennemis; il se retira à Nerac avec toute son infanterie.

Nerac, petite Ville où le Roi de Navarre avoit fixé depuis long-tems sa résidence, n'étoit qu'à deux lieuës de-là, & le Maréchal en passant la riviere, pouvoit venir braver le Roi de Navarre jusques dans sa Capitale & l'y assiéger: il résolut de le faire pour ranimer le parti Catholique; son entreprise réussit, il défit les troupes que le Prince avoit laissé derriere lui, passa la riviere & vint camper à la portée du canon de Nerac. On n'avoit point vû depuis long-tems les troupes Catholiques aux environs de cette Ville, & on s'attendoit moins encore à les y voir après la bataille de Coutras, surtout ayant une grosse riviere à passer, & une armée entiere enfermée dans la Ville à combattre. Aussi le grand nombre regarda-t'il d'abord l'action hardie de Matignon, comme une témerité dont on le puniroit sans peine.

La Noblesse Gasconne qui environnoit le Roi de Navarre, le voyant occu-

pé à disposer son infanterie pour marcher, le supplia qu'il lui permit de le précéder. La permission ne fut pas plûtôt accordée, que tous les Gentilshommes Gascons monterent à cheval & partirent avec quelques Cavaliers Bourgeois, ils vinrent à bride abatuë sans ordre, sans Officiers & sans drapeaux, fondre sur la premiere garde du Maréchal. Ce Seigneur les ayant apperçus de loin, étoit venu lui-même à la tête de sa garde, il laissa tirer l'infanterie sur cet escadron, & se mêlant ensuite avec ceux qui resterent, il en tailla plusieurs en piéces & poursuivit le reste jusqu'à la contrescarpe de la Ville.

Le Roi de Navarre avoit pû voir à peine la défaite des siens, tant elle avoit été prompte, il sortit promptement de Nerac, & vint en bon ordre pour sauver ses fuyards. Le Maréchal content de leur défaite, avoit rallié ses gens, & s'éloignant seulement de la portée du canon de la Ville, il fit avancer le reste de son armée. Alors détachant cent Arquebuziers à cheval & deux cens hommes de pied, il les envoya braver le feu des ramparts de Nerac, voulant à quelque prix que

ce fût, engager le combat avec le Roi de Navarre. Le détachement de Matignon escarmoucha quelque tems; & Matignon les voyant revenir à lui, poussés vigoureusement par le Roi de Navarre, il profita du mouvement de ce Prince qui le mettoit à couvert de l'artillerie de la Ville, pour s'avancer avec toute l'armée.

Combat de Nerac.

Matignon plaça l'infanterie à l'abri d'une petite colline chargée de vignes & d'une ravine fort profonde. Il marcha avec toute sa cavalerie au-devant des escarmoucheurs qui revenoient au grand pas, mais toujours en bon ordre; les Huguenots après l'avoir apperçu, ne laisserent pas de s'avancer, & soutinrent même sa Charge avec beaucoup de valeur, pour donner le tems à leur infanterie d'arriver jusqu'aux vignes où étoit celle du Maréchal: il y eut là une mêlée furieuse soutenuë du côté des Catholiques par le Marquis de Canisi, gendre de Matignon, pendant que ce Général attaquoit le Roi de Navarre, suivi de toute sa cavalerie. Toutes les décharges furent faites & soutenuës avec un courage égal; Matignon vouloit faire connoître au Roi de Navarre

qu'il avoit en tête des François mieux conduits qu'à Coutras, & ce Prince de son côté cherchoit au prix de sa vie à vaincre Matignon, comme le seul homme qu'il eut à craindre dans la Guyenne.

L'un & l'autre animoient leurs troupes par leur exemple, & le Maréchal avoüa depuis qu'il n'avoit jamais vû une bravoure plus déterminée que celle du Roi de Navarre, qui remplissoit en même tems le devoir de soldat & les fonctions de Général. Il auroit continué à soutenir les efforts de Matignon; mais on lui vint dire que son infanterie commençoit à s'ébranler; ce Prince fit une charge plus vigoureuse que les premieres, afin d'éloigner le Maréchal & d'aller au secours des siens; celui-ci ayant soutenu ce nouveau choc sans s'ébranler, le Roi de Navarre ne put marcher qu'au pas vers son infanterie, & toujours en combattant, ce qui donna le tems aux Catholiques de la mettre dans un grand désordre; il le répara cependant autant qu'il fut possible; & lorsqu'il vit que ses efforts devenoient inutiles, il donna ses ordres pour commencer la retraite, & la fit avec tant

tant de jugement & de bravoure, que le Maréchal ne put jamais l'empêcher de gagner les glacis de Nerac.

Le canon de la Ville commença à tonner avec furie sur les Catholiques, aussi-tôt que les Huguenots furent arrivés sous ses ramparts. Le bruit de l'artillerie, ni ses effets n'étonnant point les troupes Royales, Matignon voulut ne laisser aucun doute qu'il n'eut fait perdre le champ de bataille au Roi de Navarre, & se tint posté à la vûë des murailles jusqu'à l'entrée de la nuit. Alors il commença sa retraite vers Bourdeaux, bien glorieux d'avoir défait le vainqueur du Duc de Joyeuse à la vûë de sa Capitale; cependant le malheur des tems voulut que les avantages qu'il se promettoit de sa victoire se bornassent à celui-là.

En suivant les principes qui avoient jusques-là fait agir Henri III. on pourra croire que ce Monarque ne désiroit pas que le Maréchal affoiblit davantage les Huguenots, il n'étoit pas non plus de son intérêt particulier de l'entreprendre; la mort du Duc d'Alençon arrivée depuis peu, & la stérilité de la Rêine rendant le Roi de Navarre l'héritier de la Couronne, Matignon

voyoit un Maître futur dans un ennemi présent. Il se borna donc à la prise de quelques Places, inquiéta les Laboureurs alors occupés aux moissons, rangea au devoir quelques Gentilhommes qui vouloient se venger du parti de la ligue, & attendit avec impatience des nouvelles de la Cour où tout étoit en mouvement,

Le Duc de Guise profitant de la défaite de l'armée Royale à Coutras, avoit augmenté son parti de tous ceux qui avoient souffert de la mauvaise conduite du Duc de Joyeuse, & se cantonnant ensuite dans la Champagne, il n'y laissoit aucune trace de l'autorité Royale ; ce n'étoit point assez pour lui d'être le maître absolu de cette Province & d'avoir un grand nombre de Ligueurs dans toutes les autres parties du Royaume, il voulut dominer jusques dans la Capitale, où il se rendit malgré les défenses expresses du Roi ; ce Monarque fut étonné de la hardiesse de ce Seigneur, il vit alors combien il avoit eu tort de menager si long-tems un ennemi aussi dangéreux, Deux jours après l'arrivée du Duc de Guise, Paris fut rempli de barricades, & le Roi lui-même se

trouva obligé d'en sortir pour se réfugier à Chartres, d'où il se rendit à Blois.

Le Maréchal de Matignon fut informé de cette nouvelle par une ample depêche que le Roi lui envoya, & par une Lettre du Duc de Guise. Ce Prince devenu plus puissant dans l'Etat que Henri III. & le Roi de Navarre ensemble, vouloit pour achever d'assurer son autorité, gagner Matignon & soumettre la Guyenne, ce qu'il ne pouvoit sans lui; il chargea une personne de considération de négocier avec le Maréchal, & lui écrivit qu'il le prioit de se déterminer, le tems & la nécessité ne permettant pas de tirer les choses plus en longueur: *S'il avient mal à l'Etat & à la Religion*, ajoutoit Guise, *vous en serez coupable devant Dieu & les hommes, car vous avez tout sçu.*

Le Duc de Guise vouloit parler sans doute des intrigues secrettes de Henri III. avec le Roi de Navarre; mais ce que l'on ne comprend pas, c'est ce que le Duc de Guise dit après dans sa Lettre: *De moi je vous jure que je n'ai d'autre ambition, que de voir l'Etat & la Religion en toute splendeur, & les gens*

de bien honorés en servant fidélement le Roi. Il est bon d'observer qu'il venoit de le chasser du Louvre à force ouverte. *Pensez-y donc, Monsieur*, continuoit-il, *& reconnoissez combien de devoirs vous obligent, étant ce que vous êtes, à prendre une bonne, prompte & sainte résolution.* Cette Lettre à laquelle on joignit de grandes promesses, convainquirent le Maréchal des pernicieux desseins du Duc de Guise & du danger auquel le Roi étoit exposé, Matignon lui envoya la Lettre qui lui avoit été adressée par le Prince Lorrain. Il croyoit que Henri III. après tant de découvertes de la trahison de son ennemi, n'oublieroit rien pour l'accabler.

Le Maréchal fut bien surpris, lorsqu'il reçut la nouvelle que ce Monarque avoit accordé à son persécuteur le titre de Généralissime de toutes les forces de l'Etat, en vertu duquel celui-ci prétendoit présider dans tous les Conseils où le Roi ne se trouvoit pas. Il est vrai que l'objet de Henri III, qui couroit toujours à sa ruine par les mêmes voyes qu'il
1588. croyoit capables de l'empêcher, étoit de rassasier l'ambition du Duc de Guise; de le charger de toutes les fautes

qui pourroient se commettre, & de lui inspirer une confiance entiere. Il consentit même sans peine à une Assemblée des Etats généraux à Blois, quoiqu'on l'eût averti que tous les Députés seroient Ligueurs.

Cette nouvelle mit le comble à l'étonnement du Maréchal, dont l'avis étoit que le Roi profitât de l'apparence de paix que ses ennemis lui avoient accordée pour détruire le crédit qu'ils avoient sur l'esprit des peuples en réformant les abus, ou si ce dessein se trouvoit impraticable, de chercher des secours contr'eux dans les Provinces de la Guyenne & de la Provence qui lui étoient demeurées fidéles. Le sacrifice de l'autorité Roïale que Henri III. venoit de faire au Duc de Guise, avoit dequoi satisfaire la plus vaste ambition; mais la défiance qu'inspiroit la profonde dissimulation de ce Prince, ne permettoit pas au Duc de se reposer sur la seule apparence de sa bonne volonté; il fit de nouvelles entreprises contre le Roi, & ses attentats furent appuyés par les plus grands Seigneurs de l'Etat, plus attachés que jamais à la Maison de Guise, depuis que le pouvoir suprême y étoit passé

tout entier. En vain un petit nombre de bons François faisoient-ils remarquer l'ingratitude & la violence de cette conduite, on ne s'intéressoit plus au Roi, qui sembloit être devenu pour ses sujets un usurpateur odieux, contre lequel le devoir même leur mettoit les armes à la main.

Le Cardinal de Lorraine avoit principalement contribué à jetter dans les esprits ces coupables dispositions, & il n'avoit trouvé aucun obstacle dans ce dessein. Tel est le sort des Rois qui sont les derniers de leur race, on risque moins d'entreprendre tout contre eux, parce que les rebelles n'ont point de vengeurs à craindre, & qu'ils sont plus certains de recueillir le fruit de leurs attentats. Henri III. n'avoit ni frere ni enfans, qui pussent un jour former un parti contre ses oppresseurs.

Le Roi de Navarre présomptif héritier de la Couronne, se trouvoit comme exclus de cette succession par une Bulle de Rome, que les Ligueurs prétendoient devoir être exécutée; d'ailleurs il étoit alors trop foible pour que le parti Catholique, réuni sous un seul chef, fut arrêté dans ses projets par la crainte de sa

résistance ; les autres Princes de la Maison Royale ne pouvoient agir qu'après leur aîné, ce qui laissoit Henri III. sans autre appui que lui-même. On le connoissoit trop politique pour qu'on le crût aveuglé sur son état, & la tranquillité que ce Prince affectoit ne trompant personne, chacun étoit dans l'attente des desseins qu'il méditoit.

Henri voulut tromper Matignon comme les autres, en approuvant le plan qu'il avoit fait de porter la guerre en Bearn contre le Roi de Navarre, comme si la résolution eut été prise d'exterminer enfin les Huguenots ; mais dans la dépêche suivante que le Roi lui fit tenir peu de jours après, le Maréchal aprit que le Duc de Guise 1588.
avoit été tué par les ordres du Roi avec le Cardinal son frere, & que son dessein étoit de se réunir avec le Roi de Navarre pour accabler la ligue, qui se trouvoit alors privée de ses principaux Chefs. Cet événement fut suivi des plus grands troubles qui eussent jamais agité la Monarchie ; le Duc de Mayenne moins coupable que ses freres, en ce qu'il sembloit autorisé à les venger, se mit à la tête de la ligue ;

il donna une forme de gouvernement à ce parti, & l'arma ouvertement contre le Roi.

Ce Monarque ne s'étoit pas attendu à voir une si grande ardeur dans le Duc de Mayenne, dont les inclinations avoient toujours paru ennemies de toute violence; mais il comprit bien cependant, que la guerre avec la ligue n'étoit pas terminée par la mort des auteurs de cette dangéreuse association. Il écrivit à Matignon pour l'exhorter à lui conserver la Guyenne & surtout Bourdeaux, lui donnant en même tems une commission importante, qui étoit de négocier sa réunion avec le Roi de Navarre.

Le Maréchal étoit alors devenu le seul Général & le seul Ministre de Henri III. depuis que ce Prince avoit reconnu que tout le trahissoit, jusqu'à ceux-mêmes qui composoient son Conseil, dont plusieurs écrivirent au Maréchal pour l'engager à se joindre à la ligue pour faire la guerre au Roi; il lui renvoya les Lettres qui lui avoient été adressées à ce sujet, & il engagea le Premier Président de convoquer une Assemblée générale du Parlement à Bourdeaux. Matignon s'y

trouva & y parla en ces termes : « Vous » reconnoissez, Messieurs, tenir du » Roi la souveraine dispensation de la » justice, & que je n'ai rien oublié » pour faire exécuter vos Arrêts par la » force des armes : notre union cons- » tante a produit le repos de la Pro- » vince & la ruine des ennemis ; nous » n'en connoissions d'autres alors que » ceux de la Religion, & le motif » qui les armoit venant d'une erreur » d'esprit, ils méritoient notre com- » passion ; ils sont nos compatriotes, » & l'hérésie funeste qui les rend cou- » pables doit être regardée comme un » malheur, aussi bien que comme un » crime : on ne peut même trop dé- » plorer la triste nécessité qui nous a » forcés à leur destruction ; mais nous » voyons naître parmi nous une autre » sorte de révolte, qui n'a pour prin- » cipe que l'ambition, pour action » que la fureur, & pour objet que la » ruine entiere de cette Monarchie : » je parle de la ligue, dont l'insolen- » ce ayant long-tems calomnié les » bonnes intentions du Roi, ose en- » treprendre aujourd'hui de punir » comme des crimes, une action de » justice, violente à la vérité, mais

» qu'on a été forcé de commettre : » elle se sert du prétexte de la Religion pour venger le sang de deux » rébelles que le Roi a déclarés coupables, dont on ne connoit que trop » tous les attentats, & que Sa Majesté » auroit punis dans toutes les formes » de la justice, s'ils ne lui avoient ôté » jusqu'à la puissance de les suivre : la » révolte de Paris a donné, il est vrai, » un exemple dangéreux aux autres » Villes du Royaume ; mais, Messieurs, vous en devez un tout con» traire aux peuples de la Guyenne, » Sa Majesté l'attend de vous, l'hon» neur & le devoir vous y engagent, » l'intérêt de la Province l'exige, & » votre fidélité passée m'en assure : » concourons donc, Messieurs, à nous » mettre en état de punir tous ceux » qui entreprendront de s'écarter de » leur devoir ; les armes que le Roi » m'a confiées, ne seront employées » qu'à donner de la force à la justice » de vos Arrêts. »

Le Premier Président parla après le Maréchal, & s'étendit beaucoup sur la fidélité qu'on devoit à son Souverain, l'Avocat Général vint ensuite, & conclut à demander qu'on informât

contre les coupables & qu'on les punît avec la derniere rigueur. Ce sentiment passa, quoiqu'il y eût un grand nombre de ligueurs dans la Compagnie; & le Maréchal qui le sçavoit, établit de bonnes gardes dans les ruës de la Ville, afin de se précautionner contre les mouvemens qu'ils pourroient tenter d'y faire.

Lorsqu'il se fut ainsi assuré la Guyenne, il commença à négocier avec le Roi de Navarre; mais avec tous les ménagemens imaginables, persuadé que les Ligueurs feroient un nouveau crime au Roi de cette alliance avec l'ennemi de la Religion, & que les Huguenots ne chercheroient qu'à tirer avantage de la situation où ils se voyoient réduit; ainsi la négociation alla d'abord lentement, le Maréchal voulant voir, avant de rien conclure, si le tems ne donneroit point au Roi des moyens moins dangereux de recouvrer son autorité perduë. 1589.

Quelque secrette que fut la négociation du Maréchal avec le Roi de Navarre, les émissaires de la Ligue en furent informés. Villeroi, quoiqu'il fut redevable de sa fortune à Henri III. n'en étoit pas plus

attaché à la personne de son fils, qui lui avoit ôté la Charge de Secretaire d'Etat, & il entreprit de détourner Matignon de traiter avec les Huguenots : « Monseigneur, lui mandoit-il, je vois bien » que nos ennemis auront bientôt plus » de pouvoir parmi nous que nous-» mêmes : je ne trouve que deux re-» médes à cela, l'un que le Roi se re-» mette bien avec l'Eglise Catholique, » & que tous ceux qui professent l'an-» cienne Religion, se réunissent pour » résister aux armes du Roi de Navar-» re.... Je veux mourir, si je ne suis » bon Catholique & bon François ; » mais je vous prédis, que les Catho-» liques craignent tant de tomber sous » la puissance des Huguenots, qu'ils » se soumettront à quiconque les en » pourra garantir, quoiqu'il puisse » arriver. Voilà tout ce que je vous » puis écrire, priant Dieu, Monsei-» gneur, &c. »

Cette Lettre qui décéloit si ouvertement les dispositions de Villeroi, montroit aussi celles de la plûpart des membres du Conseil, ce qui faisoit craindre à Matignon d'avoir travaillé en vain auprès du Roi de Navarre, si Henri III. environné de Conseillers

contraires à ses desseins venoit à changer de résolution. Pour se délivrer de cette inquiétude, il prit prétexte de ne pouvoir quitter Bourdeaux, afin qu'on chargât quelqu'autre personne du soin de s'aboucher avec le Roi de Navarre. Madame d'Angoulême, Princesse agréable aux yeux du parti, suivit la négociation commencée; & le traité étant signé, on livra au Roi de Navarre la Ville de Saumur, pendant que le Roi s'assuroit de Tours, que les Moines avoient entrepris de faire soulever.

Le bruit de l'alliance concluë entre Henri III. & les Huguenots, s'étant répandu partout le Royaume, inspira une nouvelle fureur à la ligue; elle entreprit sur toutes les Villes avec des succès differens, & sans l'activité du Maréchal, elle se seroit enfin renduë maîtresse de Bourdeaux. Les Ecclésiastiques de cette Ville résolurent de chasser Matignon & ses troupes, & commencerent à faire de fréquentes Processions, pour avoir lieu d'assembler le peuple sans donner d'ombrage; mais leur faux zéle n'en imposa pas au Maréchal, il leur laissa continuer les Processions, de peur qu'on ne soupçonnât sa Catholicité, mais il

voulut y assister avec ses Gardes, & un bon nombre de Noblesse, à qui il n'avoit rien communiqué de ses soupçons.

Sa présence arrêta long-tems tous les complots; mais un jour que ce Seigneur avoit été retenu chez lui pour des affaires importantes, les Conjurés firent une Procession nombreuse, où tout se passa d'abord avec tranquillité; les émissaires de la ligue, avant que de rien entreprendre, examinerent avec soin si le Maréchal ne leur avoit point donné de surveillans; & ne s'appercevant de rien, ils crurent alors pouvoir éclater: la Procession étant arrivée devant une porte de Bourdeaux, dont les Ligueurs vouloient se saisir, les Conjurés crierent *aux armes*, & mirent l'épée à la main pour exciter le peuple.

Les Magistrats qui assistoient à la Procession voulurent réprimer les séditieux; mais se croyant déja les maîtres de la Ville, ils refusérent de les entendre, & les chargerent même de coups, pendant que d'autres s'emparoient des maisons & commençoient des barricades. La Procession se dispersa aussi-tôt dans les differentes ruës

de la Ville, les uns en désaprouvant cette violence, les autres en se mettant en état de la soutenir. Le Maréchal ayant été bientôt averti du trouble, monte à cheval, & suivi de ses Gardes, alla le pistolet à la main attaquer les séditieux ; ils soutinrent une charge avec assez de fermeté ; mais la Noblesse accourant à cheval au secours du Gouverneur, on passa sur le ventre des séditieux, dont on tua environ deux cens hommes ; on permit en même tems aux soldats qui arrivoient par troupes, de tailler en piéces tous les Bourgeois qu'ils trouveroient armés dans les ruës.

Matignon croyant ne pouvoir éviter de pareilles entreprises à l'avenir que par une punition sanglante, laissa durer le massacre jusqu'à ce que le Parlement l'eût fait supplier à diverses reprises de vouloir bien pardonner au reste des coupables, ce qui ne l'empêcha pas de faire pendre peu de jours après deux des conjurés, & d'en retenir un grand nombre prisonnier, afin que la crainte de leur perte, ou l'espérance de leur grace continssent ceux des habitans qui s'intéressoient à leur sort ; & afin d'avoir moins d'en-

nemis à combattre, il chassa de la Ville non-seulement les Ecclésiastiques les plus soupçonnés ; mais encore ceux des Officiers du Parlement qui lui étoient suspects ; ne voulant, disoit le Maréchal, laisser rien aux Ligueurs dans Bourdeaux, que le souvenir de leurs vaines entreprises.

Les divers attentats de ce parti séditieux, lui avoient inspiré tant d'horreur pour la ligue, qu'il commençoit à approuver l'union du Roi avec les Huguenots, qui jusques-là lui avoit paru condamnable. Il voyoit que le Roi de Navarre, loin de se souvenir des maux qu'on lui avoit faits & d'abuser du besoin qu'on avoit de lui, se comportoit avec beaucoup de générosité. Ce Prince étoit Gouverneur de la Guyenne, & Matignon n'en avoit que la Lieutenance générale sous lui ; il crut s'appercevoir que son titre de Gouverneur d'une aussi grande Province donnoit quelque inquiétude au Roi, il s'en demit volontairement en faveur de Matignon, comme du plus digne d'être revêtu d'un aussi grand emploi ; ainsi le Maréchal ne pouvant douter de la droiture de ses intentions, après un pareil

sacrifice, ne songea qu'à détruire la ligue ; il ne vit plus dans le Roi de Navarre un Huguenot dangéreux, ennemi de la Religion ; mais un Prince généreux, seul capable de défendre l'autorité Royale, dont il étoit le légitime héritier.

Matignon fit ses efforts pour inspirer de pareils sentimens à la Noblesse de la Guyenne ; & par son adresse à répandre le bruit des forces que le Roi assembloit contre les Ligueurs, il vint à bout d'inspirer tant de crainte aux principaux d'entr'eux, que plusieurs vinrent implorer son appui, pour obtenir leur grace du Roi, à qui ils furent depuis inviolablement attachés. Il étoit vrai que le Roi avoit une nombreuse armée sur pied ; les Huguenots lui avoient fournis six mille hommes, & Sanci lui en amenoit quinze d'Allemagne. Le Maréchal de Matignon voulant avoir quelque part aux victoires qne ce Prince se promettoit, fit partir aussi des troupes de la Guyenne pour le joindre ; mais lorsque le bonheur du Roi sembloit commencer à renaître, & que Paris alloit tomber sous l'effort de ses armes, on vint apprendre à Matignon

la mort funeste de ce Monarque, qu'un Moine Jacobin avoit tué d'un coup de couteau.

A cette nouvelle, il s'éleva un murmure dans Bourdeaux, qui fit tout craindre au Maréchal; les Catholiques excités par les Moines, s'écrioient qu'il étoit tems enfin de se déclarer pour la Religion, contre un Prince apostat, son ennemi déclaré; que le Bearnois, c'est ainsi qu'ils nommoient Henri IV. devenu Roi de France, employeroit la puissance que ce titre lui donneroit pour détruire les Catholiques, de tout tems ennemis de sa croyance & de sa personne; qu'il joindroit le désir de la vengeance à celui de soutenir son erreur, à laquelle il donneroit un nouveau crédit, en réservant les bienfaits & les graces à ceux qui la professeroient: ce n'étoient pas seulement les Ligueurs qui parloient ainsi; ceux-mêmes qui s'étoient déclarés Royalistes sous Henri III. refusoient leur obéissance à son Successeur, autorisés, disoient-ils, par l'exemple des plus grands Seigneurs de l'Etat & des plus fidéles au feu Roi, qui s'étoient retirés avec leurs troupes de l'armée du Roi de

Navarre, sans que personne osât les retenir, ni les condamner.

Conduite de Matignon dans la Guyenne.

Les objections dictées par le zéle de la Religion, faisoient une forte impression sur l'esprit du peuple; & loin qu'on regardât le Maréchal de Matignon comme un homme qui devoit les réfuter, on alla lui proposer de se réunir avec la ligue, ou du moins de faire un parti dans la Guyenne pour le maintien de la Religion. Jusques-là ce Seigneur avoit gardé un profond silence, se trouvant extrêmement embarassé, non sur ce qu'il devoit penser, mais sur la façon dont il devoit agir. Il craignoit qu'en se comportant avec trop de vivacité les esprits ne s'irritassent, & que n'ayant plus de son côté ceux qui défendoient Henri III. il ne fut obligé de céder aux autres.

Sa résolution fut donc de se prêter au tems & de paroître alors du sentiment du peuple, pour l'amener avec plus de facilité au sien. Il consentit à ne pas encore reconnoître Henri IV. pour Roi de France, & il prit indépendamment de ses ordres, toutes les précautions nécessaires pour la conservation de la Religion; mais sans vouloir au-

cun commerce avec les Ligueurs, ennemis déclarés de l'autorité Royale, & surtout de la personne du nouveau Roi. Il fit en même tems promettre, que si Henri se faisoit instruire en effet, ainsi qu'il s'y étoit engagé avec la Noblesse de France, on le reconnoîtroit sur le champ pour Roi légitime, & on l'aideroit à abattre les restes de la ligue.

Le Maréchal de Matignon crut avoir rendu un service important à Henri, en concluant avec les Habitans de Bourdeaux un pareil arrangement, & le Comte de Thorigni son fils fut chargé de lui en rendre compte. Ce jeune Seigneur avoit été trouver le feu Roi avec des troupes, & étoit resté dans l'armée de son Successeur, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres de son pere. D'abord le Maréchal avoit songé à le rappeller après de lui, pour contenter les peuples de la Guyenne qui le désiroient; mais ayant eu d'aussi puissantes raisons que celles qu'on vient d'alléguer, pour ne point reconnoître le Roi, il voulut au moins avoir auprès de ce Prince un autre lui-même, qui sçut le justifier sur le passé, & qui fut comme garant de ce qu'il devoit faire à l'avenir.

Le Comte de Thorigni remplit parfaitement les vûës du Maréchal ; il fit entendre au Roi, qu'on auroit tout perdu en traitant vivement les Bourdelois dans une occasion, où la Religion menacée leur fournissoit tant d'excuses ; que par les précautions du Maréchal tout étoit calme dans la Province ; qu'on n'y attendoit que la nouvelle d'une victoire, ou de la conversion du Roi pour se soumettre sans réserve ; au lieu que par une conduite contraire, les peuples devenus les plus forts par la réunion des Royalistes avec les Ligueurs, auroient chassé leur Gouverneur & reconnu la Ligue, dont le dessein étoit d'enlever pour jamais la Couronne à la Maison de Bourbon.

Henri IV. parut satisfait de ces raisons ; cependant comme la réduction d'une Province aussi considérable que la Guyenne, lui étoit d'une grande importance, il pressa le Comte de Thorigni d'écrire à son pere, pour le presser d'achever un si grand ouvrage, « Je ne suis point Roi par ma Religion, » disoit Henri, mais par ma naissance ; » mes sujets veulent exiger de moi par » la force, ce qu'ils craignent que je

» ne les contraigne de faire par auto-
» rité, c'est-à-dire, à changer de Reli-
» gion : si je n'ai point de droit sur
» leur conscience, en peuvent-ils avoir
» sur la mienne ? Et y a-t'il de la justi-
» ce à se déclarer par soupçon contre
» un Roi légitime : au moins que l'on
» m'accorde ce qui ne peut se refuser
» à personne, que j'aie le tems de re-
» connoître la vérité que mes peuples
» veulent que j'embrasse. »

Le Comte de Thorigni manda au Maréchal tout ce que le Roi lui avoit dit, ajoûtant que ce Monarque avoit lieu d'attendre de prompts effets de ses dispositions favorables : « Vous & mes
» autres affectionnés serviteurs, écri-
» voit le Roi au Maréchal, faites le
» principal établissement de mes affai-
» res sur la Religion : je crois avec
» vous que cet article vuidé, en vui-
» deroit beaucoup d'autres ; mais je ne
» dois changer de croyance que pour
» mon salut & pour le bien de mon
» Etat.... Et une affaire de cette im-
» portance mérite bien qu'on me don-
» ne quelque loisir & repos : mes enne-
» mis me donnent tant d'occupation,
» que j'ai peu de momens à donner
» aux Docteurs, & ils choisissent,

» pour prendre des Villes le tems que
» je voudrois employer à m'instruire ;
» si je précipitois un si grand ouvra-
» ge, mes ennemis, dont l'orgüeil
» n'est point encore assez abaissé, ne
» répandroient-ils pas que j'aurois ce-
» dé à la force, afin qu'on n'y ajoutât
» aucune créance.... J'espere en peu
» de tems tellement ouvrir le passage
» des Provinces, que mes bons servi-
» teurs pourront se trouver à la con-
» vocation que je ferai pour mon ins-
» truction..... où je porterai une bon-
» ne & sainte résolution.... n'ayant
» pour but & fin que mon salut, & le
» bien de la paix, voulant me porter à
» ce qui sera du bien public, avec le
» jugement & avis de ceux qui s'y
» trouveront, que je n'appelle pas
» seulement comme Officiers de cette
» Couronne ; mais aussi comme Coad-
» juteurs de mon autorité, pour la-
» quelle ils délibéreront comme pour
» leur propre fait ; & plût à Dieu que
» ceux que vous voyez si ardemment
» désirer une plus grande précipita-
» tion, y apportassent une aussi bonne
» intention. »

Le Maréchal communiqua cette Lettre au Premier Président, & s'atta-

cha à lui faire sentir la solidité des raisonnemens du Roi, & les périls ausquels on exposoit l'Etat & la Province en particulier, en réfusant des conditions aussi équitables à un Prince victorieux, en état de donner bientôt la loi à ceux qui prétendoient la lui imposer; le Magistrat répondit à Matignon, qu'il n'auroit jamais hésité un instant à rendre au Roi l'obéissance qu'on lui devoit; mais que l'article de la Religion, & la crainte de perdre dans sa Compagnie & parmi le peuple, le même crédit, qui dans un tems plus heureux pouvoit servir au Roi, l'avoit empêché de suivre son inclination & son devoir: le Maréchal pour mieux s'assurer de l'esprit du Premier Président, lui dit qu'il avoit eu les mêmes considérations dans la même vûë; qu'il attendoit avec une extrême impatience la conversion du Roi, & qu'il ressentoit quelque peine à le reconnoître, avant qu'il eût satisfait à la Religion

Le Premier Président, ainsi que Matignon l'avoit souhaité, répandit dans sa Compagnie, l'attachement de ce Seigneur aux intérêts de la Province & surtout à la Religion, qu'il étoit résolu

résolu de soutenir de tout son pouvoir. Le témoignage d'un Magistrat accrédité, inspira au peuple une nouvelle confiance au Maréchal; & les esprits les plus échauffés cédant à la sagesse de sa conduite, bientôt il vit la Province presque entiere dans la disposition de suivre, pour ou contre le Roi, l'exemple qu'il leur donneroit. Le Maréchal attendoit l'occasion de profiter d'une disposition si favorable, lorsqu'on lui apprit la victoire signalée que le Roi avoit remporté à Ivri sur le Duc de Mayenne; ce Monarque lui en manda le détail, en l'assurant qu'il étoit aussi pénétré de reconnoissance pour ceux qui l'avoient aidés à vaincre, qu'il avoit de douleur de ne voir que de ses sujets au nombre des vaincus : *Ce sont mes enfans;* disoit ce bon Roi, *on les arme contre moi, qui voudrois faire leur bonheur, & les gouverner en pere.*

Bataille d'Ivri.

Henri ajoutoit que le Comte de Thorigni lui avoit rendu un service signalé dans ce dernier combat. Ce jeune Seigneur commandoit le premier escadron du grand corps de Noblesse à la tête duquel le Roi s'étoit mis; & quoique la valeur de ce Prin-

ce le jettât souvent au milieu du péril, le Comte de Thorigni combattoit toujours à ses côtés. Il vit venir le Comte d'Egmont à la tête de sa cavalerie Brabançone fondre sur l'escadron du Roi, qui avoit été mis en désordre à force de combattre ; Henri poussa son cheval vers le Comte d'Egmont, qui avoit juré la perte de ce Monarque ; & se trouvant envelopé par dix ou douze Cavaliers robustes que d'Egmont avoit choisi, il se voyoit en danger de périr, lorsque le Comte de Thorigni fendant la presse, arrive auprès du Roi, renverse le Comte d'Egmont qui le pressoit avec ardeur ; & secondé des plus vaillans de l'armée, dégage le Roi & le met en état de poursuivre sa victoire. Le Duc de Mayenne poussé de tous côtés, après
1590. avoir refusé à ses amis de faire retraite, fut obligé de prendre la fuite.

Le Maréchal alla rendre compte au Parlement de Bourdeaux de ce qu'on lui avoit mandé de la Cour ; il leur parla de l'habileté avec laquelle Henri avoit engagé le combat, de la valeur avec laquelle il l'avoit soutenu, des périls qu'il avoit courus, & il vanta surtout l'extrême bonté de ce Prince

pour les vaincus. Ce récit toucha l'Assemblée, & Matignon voyant le moment favorable, dit qu'il seroit à souhaiter pour le repos de la Province, que l'on pût reconnoître un Roi si grand & si généreux.

On lui répondit qu'il faudroit pour cela être assuré de sa conversion. « Il » est vrai, repliqua le Maréchal, & » pour rien au monde, nous ne de- » vons mettre la Religion en danger; » mais il est à croire qu'un Prince aus- » si vertueux que Henri, est destiné à » devenir bon Catholique; le Ciel » récompensera sans doute la sincéri- » té de notre zéle, en levant les ob- » stacles qui nous privent d'un si grand » Roi; mais je voudrois, pour des rai- » sons humaines qui doivent céder à » d'autres plus fortes, avoir pû faire » précéder sans risque notre devoir à » sa conversion. » Le Maréchal s'ouvroit assez sur son dessein de reconnoître le Roi, & plusieurs étoient portés à appuyer son avis; mais le plus grand nombre s'y montroit contraire, moins par un véritable éloignement, que par la crainte d'être soupçonné de peu de Religion.

Tous les esprits étoient frapés d'un si grand aveuglement, que non-seulement les Ligueurs, mais le plus grand nombre croyoient devoir par principe de conscience faire la guerre à leur Roi légitime, & le dépoüiller de sa succession, parce qu'il n'adoptoit pas leur croyance : funeste effet des maximes répanduës depuis long-tems en France, qui confondent l'autorité politique avec le droit de la Religion; qui font dépendre le salut & la fidélité des sujets des sentimens du Roi; le salut & la sureté du Prince de la croyance des sujets; maxime d'ailleurs, dont l'application autorise la conduite que les Protestans d'Angleterre ont tenuë à l'égard de leurs Rois Catholiques, & qui arme pour jamais les Souverains contre leurs sujets, & ceux-ci contre leurs Princes.

Discours de Matignon au Parlement.

Le Maréchal parla long-tems au Parlement sur ce sujet: « J'avoüe, » dit-il, que le Roi de Navarre » étant d'une Religion contraire à » à celle de l'Etat, nous devons assurer » nos consciences, auparavant que de » confirmer sa succession par vos Ar» rêts, & par notre obéissance. . . . La

» Bulle de Sixte V. est préjudiciable
» aux droits de la France, qui n'a ja-
» mais reconnu les droits de Rome sur
» la succession de nos Rois, & ce point
» est si important à l'Etat, qu'il doit
» entrer en considération avant tout
» autre : vous n'y pouvez déférer sans
» attribuer au Pape un droit qu'il n'eut
» jamais, & auquel il n'est point de
» bons François qui ne se doivent op-
» poser.... Le Pape peut fermer les
» portes du Ciel aux hérétiques ; mais
» non pas priver nos Princes légitimes
» de la succession du Royaume ; & si
» l'on rejette ces prétentions de Rome
» injurieuse à la Nation ; qui fut ja-
» mais plus digne d'être Roi des Fran-
» çois, qu'un Prince brave, généreux,
» Capitaine & politique par expérien-
» ce, plein de reconnoissance pour
» ceux qui le servent, juste & tendre
» pour ceux-mêmes qui le combattent,
» rebuté de la guerre, victorieux à
» regret, l'ami, le pere de ses sujets :
» d'ailleurs, il a promis de se faire
» instruire dans le terme de six mois,
» & un Prince aussi magnanime ne
» manquera jamais à sa parole ; ainsi
» vous pouvez le regarder dès ce mo-

» ment comme Catholique ; sans dou-
» te qu'en choisissant, il préférera tou-
» jours le parti de la vérité. »

Un Ligueur élevant la voix, dit alors au Maréchal que les six mois demandés par le Prince de Bearn, étoient expirés depuis long-tems, & qu'il étoit toujours Huguenot : « On doit » peu, répondit le Maréchal, s'in» gérer d'être le juge de son Roi, & » il faut en des matieres aussi impor» tantes, ne prononcer qu'avec réfle» xion ; les ennemis de Henri ne lui » ont donné aucun relâche depuis la » mort du feu Roi : est-ce au milieu » des troubles & des combats que ce » Prince a pû s'instruire ? » L'esprit de la ligue étoit plus fort que le Maréchal ne l'avoit crû ; il y eut un Conseiller assez hardi pour lui repliquer, que les gens de la Cour & les Militaires étoient peu en état de décider, sur tout ce qui concerne la Religion : « Les Docteurs, ajouta-t'il, en doi» vent être crus là-dessus, & ils disent » que quand le Roi voudroit sincére» ment revenir à l'Eglise, la Cour de » Rome ne leveroit pas la censure de » Sixte V. confirmée par la Bulle de

» Grégoire Successeur de ce Pontife ;
» qu'ainsi les vrais Catholiques ne
» pourroient jamais le reconnoître en
» sureté de conscience. »

Le Maréchal indigné de cette objection, répondit avec vivacité, que la France ne vouloit qu'un Roi Catholique de créance & de profession ; qu'après qu'il auroit rendu ses soumissions au S. Siége, si le Pape lui refusoit l'Absolution, les bons François la lui donneroient : il s'éleva aussi-tôt un murmure d'applaudissement, qui donna beaucoup de joye à Matignon ; mais ce Seigneur examinant les visages de ceux qui composoient l'Assemblée, en remarqua plusieurs qui condamnoient par leur silence le consentement des autres, ce qui le fit résoudre à agir avec plus de promptitude pour le Roi, dans la crainte que ces esprits prévenus, profitant du chagrin que les differentes remises du Roi causoient au peuple, ne fortifiassent leur nombre & ne donnassent crédit à leurs sentimens.

Il reconnut peu de jours après combien l'Etat avoit besoin qu'il exécutât son dessein. Les Moines qui avoient été

un peu appaisés par les promesses que le Roi avoit faites de se convertir, & surtout par le bruit de ses victoires, recommencerent leurs clameurs contre ce Monarque. Le Maréchal en fit arrêter deux, dont l'un avoit dit que la Cour de Rome seule, pouvoit donner la Couronne à Henri : « Elle l'a » pû, dit-il, mais elle ne le peut plus : il » n'est pas même en la puissance du S. » Siége, d'absoudre un Hérétique re- » laps, dont la conversion ne sera ja- » mais sincere. » Dans un autre tems, on auroit été obligé de laisser un libre cours à l'insolence d'un pareil Prédicateur, afin de ne pas exciter la furie du peuple ; mais la sage conduite du Maréchal avoit produit son effet jusques sur la multitude ; les bons Bourgeois surtout avoient appris de lui à distinguer le zéle de Religion d'avec le fanatisme, & le bas peuple suivoit les mouvemens des principaux : on n'entendit donc aucunes plaintes quand le Maréchal fit arrêter ce Prédicateur séditieux.

Il avoit voulu d'abord le mettre seulement hors de la Ville ; mais lui ayant parlé avec bonté, & le Religieux loin de montrer quelque repentir,

ayant soutenu avec insolence ce qu'il avoit avancé en chaire; le Maréchal le ménaça de le punir rigoureusement : *Je ne vous crains point*, répondit le Religieux, *je suis Ecclésiastique, & seulement soumis au Pape. Nous verrons*, repliqua Matignon, *si au moins vous ne serez pas soumis à la Justice & aux Loix.* Il le fit mettre en prison, le Parlement lui fit son procès, & le Procureur Général ayant trouvé plusieurs charges contre lui, il fut pendu, sans que le peuple fit aucun mouvement en sa faveur. 1591.

Le Maréchal encouragé par le succès de cet acte de rigueur, commença à montrer une contenance plus fiere; il fit entrer dans Bourdeaux les troupes qu'on l'avoit prié de tenir éloignées de cette Ville, & il ménaça de châtimens sévéres tous ceux qui oseroient s'écarter de leur devoir. Les habitans de Bourdeaux connurent bien que tout alloit rentrer dans l'ordre légitime, les plus sages commencerent par reprendre d'eux-mêmes leurs professions ordinaires; ils quitterent les petites Charges que les Ligueurs leur avoient données, ils abandonnerent les Prédicateurs séditieux

& ils retournerent à leur commerce & aux autres occupations méchaniques. Les Ligueurs insensiblement se réunirent aux Royalistes, & on vit enfin cesser cette différence de partis, qui avoit tenu jusques-là une moitié de la Ville armée contre l'autre.

Pour sçavoir à propos les progrès de la disposition des esprits, Matignon s'informoit exactement de ce qui se disoit dans les assemblées particulieres des principaux habitans ; ses émissaires étoient des gens non-suspects, qui agissoient par zéle pour le service du Roi, ainsi on étoit surpris de voir enlever tout à coup des gens qui avoient parlé contre ce Monarque, sans qu'on pût deviner les moyens dont le Maréchal se servoit pour en être si-tôt informé, ce qui inspiroit de la retenuë & de la crainte à tout le monde.

Cependant les Conseillers Ligueurs, parlerent à leur Compagnie de ces emprisonnemens que le Gouverneur ordonnoit, disant qu'on voyoit bien que malgré ses protestations d'attachement à la Religion, il avoit reconnu le Roi, tout hérétique qu'il étoit encore, & que bientôt on ne

recevroit plus à ce sujet de loi que de la force. Le Parlement partagé depuis long-tems, écouta ces remontrances avec assez de froideur; on parla néanmoins au Maréchal, en le priant de vouloir bien se souvenir de l'espéce de neutralité qu'il avoit lui-même conseillé d'observer jusqu'à la conversion du Roi: « On ne doit pas, leur » répondit-il, croire que j'aye changé » de sentimens, parce que je me com» porte avec vigueur dans l'exerci» ce de ma Charge: je souhaite avec » autant d'impatience que personne, » la conversion du Roi; mais je ne » souffrirai point dans ce Gouverne» ment, qu'on essaye de maintenir un » parti séditieux qui indispose le peu» ple contre sa conversion même. Il » faut concourir au maintien du bon » ordre, & faire regner les loix, puis» que le malheur des tems ne permet » pas encore que le Législateur régne.» Le Parlement reçut cette réponse du Maréchal avec éloge, on imposa silence aux mécontens, & il fut convenu que tout le monde respecteroit dans Henri, un Prince que l'exécution de sa promesse alloit rendre le Maître de la France; ainsi la ligue perdit toute

contre l'opinion de ceux qui vouloient conserver le sceau d'un Prince mort, comme si sa mémoire pouvoit regner ; il insinua qu'il sçavoit la disposition où étoit le Roi de se faire Catholique au plûtôt, bien certain d'être absous après par la Cour de Rome ; qu'alors ce Monarque devenu à tous égards paisible possesseur de la France, distingueroit ceux qui l'auroient prévenu par leurs soumissions, de ceux qui ne les lui auroient rendus qu'à l'extrêmité, & que la Guyenne en ne démentant point, par une opiniâtreté sans fondement, la sagesse de sa conduite passée, pouvoit prétendre plus qu'aucune autre Province aux graces & aux bienfaits du Roi.

Le Premier Président appuya le discours du Maréchal, & il fut décidé à la pluralité des voix que le nouveau sceau subsisteroit ; il parut depuis à tous les actes publics ; ainsi le Parlement de Bourdeaux autorisa alors ses Arrêts du nom d'un Prince, dont il ne reconnoissoit point le pouvoir, & il donna à son image le titre qu'il refusoit à sa personne. On crut alors dans la Province que le Maréchal de Matignon ne differeroit pas à faire

proclamer le Roi ; & il eut réussi dans ce dessein, si la haute Noblesse du Royaume ne l'eût engagé à suspendre cet effet de son zéle, en lui représentant que les Ministres Protestans, devenus les seuls obstacles qui s'opposoient à la conversion de Henri, trouveroient dans la soumission de la Guyenne de nouvelles raisons à lui opposer, & que voyant moins de nécessité à son changement, à mesure qu'il regagneroit ses sujets Catholiques, les Huguenots en prendroient sujet de se soulever à leur tour. Le Machal fut obligé de céder à ces raisons, & c'étoit aussi son sentiment particulier, qu'il falloit se conduire avec une sage lenteur, pour rendre en même tems à la Religion & au Roi ce qui leur appartenoit. Voulant ensuite contenter les Bourdelois, en délogeant les Ligueurs des Villes qu'ils occupoient dans la Guyenne, il reprit sur eux Rioms en Bazadois & Agen, ce qui le rendit maître de la campagne & des moissons. 1592.

Les Ligueurs ne se sentant pas les plus forts par les armes, eurent recours aux intrigues ; ils gagnerent des Gouverneurs, prirent quelques Places,

& afin de conserver quelque réputation à leur parti, firent des courses jusqu'à Bourdeaux. Le Maréchal prévenu de leur audace, s'étoit mis en état de la punir; mais il vouloit laisser souffrir les habitans de Bourdeaux, persuadé que c'étoit le plus sur moyen de les animer contre les Ligueurs; il permit donc que ces rebelles pillassent les environs de la Ville, & il entendit avec joye les imprécations des Bourgeois contr'eux.

1595. Enfin le Parlement l'ayant fait prier de vouloir bien délivrer la Province de ces ennemis publics, il se mit en campagne, prit Villelandrade, & assiégea l'importante Place de Blaye, que Lussan avoit surpris quelque tems auparavant, par le moyen des Religieux de la Ville. Ce siége fut long & meurtrier, parce que Blaye pouvoit recevoir des secours par mer, & d'ailleurs le Maréchal n'étoit pas en état d'avoir une flotte assez nombreuse pour fermer l'entrée du Port; les Anglois lui fournirent quelques Vaisseaux; les Espagnols en envoyerent aussi au secours des assiégés, ils se battirent, & les deux flottes également endommagées, furent hors d'état de

servir de quelque tems ; le Maréchal en profita pour faire venir des ports de Xaintonge quatre Vaisseaux bien équipés sous la conduite du Capitaine de la Limaille, fameux homme de mer.

Combat naval.

Ce Capitaine eut ordre de combattre les Espagnols, malgré l'inégalité du nombre ; le Maréchal de son côté ayant monté sur l'Amiral de la flotte Angloise, vint attaquer si à propos les ennemis, qu'il coula à fond quatre galions, & mit les autres en désordre. Les Espagnols gagnerent aussi-tôt la haute mer, où le Maréchal les poursuivit, croyant que la Limaille averti du combat par le bruit, alloit les arrêter dans leur fuite ; mais il ne parut point, soit que les vents lui eussent été contraires, ou que les offres de la ligue eussent prévalus sur son devoir. Les Espagnols ne trouvant rien qui pût les arrêter, échaperent à une défaite entiere ; & ayant reçu le jour même un secours de six Vaisseaux, ils firent entrer dans Blaye des soldats & des provisions. La prise de Blaye devint par-là beaucoup plus difficile, & Lussan ayant refusé toutes les propositions que le Maréchal lui fit faire,

ce Seigneur résolut de périr devant la Place ou de s'en rendre le maître.

Cependant le Roi songeant de bonne-foi à achever le grand ouvrage de sa conversion, mettoit tout en usage pour détruire les impressions que les Espagnols donnoient de sa sincérité ; la ligue presque ruinée dans plusieurs Provinces du Royaume, étoit toujours puissante dans Paris, où le Duc de Mayenne faisoit sa résidence ordinaire. Le Cardinal de Vendôme sollicité par les émissaires secrets de cette faction, venoit de former le projet de se faire déclarer Roi, comme l'aîné des Princes Catholiques de la Maison de Bourbon ; les Espagnols & les Seize, qui pensoient de leur côté à faire passer la Couronne sur la tête de l'Infante, assembloient à ce dessein leurs Etats généraux à Paris, ce qui donnoit de violentes inquiétudes au Roi. Plusieurs de ses Ministres le trompoient, les Seigneurs demeurés dans son parti, après lui avoir fait acheter bien cher leur fidélité intéressée, menaçoient de l'abandonner s'il ne changeoit au plûtôt de Religion, sans penser qu'il y avoit dans l'exécution des momens marqués, dont on

devoit lui laisser le choix, si on vouloit qu'il en obtînt aux yeux du peuple le mérite & le fruit.

Dans cet état où le Roi avoit besoin d'une si grande prudence pour se conduire ; il manda à Matignon de quitter sur le champ le siége de Blaye, pour venir l'aider de ses conseils dans l'occasion la plus importante où il se fût trouvé depuis le commencement de la guerre. Le Maréchal sollicité en même tems par les Seigneurs Catholiques de l'armée du Roi de venir se joindre à eux, leva le siége de Blaye, & revint à Bourdeaux prendre congé du Parlement : « Je rendrai compte » au Roi, dit-il à cette Compagnie » assemblée, du zéle que vous avez » fait paroître pour son service & » le bien de l'Etat.... Vous avez été » les plus fermes appuis de sa Couronne, vous serez les plus tendres objets de son affection.... Le Roi est » disposé à sa conversion.... Ses dernieres victoires sur la ligue, lui ont » ôté sans doute le scrupule qu'il a » toujours eu qu'on attribuât le changement de sa Religion à la crainte » de ses ennemis.... Ces sentimens » sont dignes du plus grand Roi du

» monde.... Je n'entreprendrai point
» de vous exhorter à lui être fidéles,
» & il ne me reste qu'à vous protester
» que les intérêts de votre Compa-
» gnie me seront toujours très-chers,
» & qu'à vous offrir mes services en
» général & en particulier. » Le Premier Président le remercia au nom de la Compagnie, le suppliant d'employer tout le crédit que lui donnoient ses services, pour engager le Roi à satisfaire promptement les Catholiques.

Le Maréchal partit à la tête d'un corps de cavalerie, dont il vouloit grossir l'armée du Roi, & fut reçu de ce Prince avec de grands témoignages d'estime & d'amitié. D'abord Henri lui parla avec beaucoup de vivacité de ce qui s'étoit passé en Guyenne, des commencemens de la ligue, des dégoûts que le Duc de Mayenne essuyoit de la part des Espagnols, des Etats que la ligue assembloit, & de l'Assemblée mandée à Suréne, pour s'opposer aux dangéreuses résolutions de la premiere. Le Maréchal répondit à Sa Majesté, qu'il pouvoit en un seul jour détruire tous les complots de ses ennemis, & récompenser les services de ses fidéles sujets : « Mais, Sire, ajouta-

» t'il avec une respectueuse liberté, je
» vois avec douleur que vous pensez
» peu à votre conversion; la differer
» trop long-tems, c'est s'exposer à en
» recueillir peu de fruit; & si Votre
» Majesté avoit dessein de demeu-
» rer dans sa premiere croyance, elle
» ne doit s'attendre qu'à des soumis-
» sions forcées & à des révoltes conti-
» nuelles. Je vous parle, Sire, conti-
» nua Matignon, en homme pénetré
» de zéle pour les intérêts de Votre
» Majesté, qui voudrois au prix de
» tout son sang, voir rendre à votre
» piété la Couronne qui est dûë à vo-
» tre naissance & à vos vertus, qui
» prévois avec une affliction extrême
» l'inutilité de tant d'avantages & de
» nos services, si vous ne satisfaites à
» vos promesses & à ce que vous de-
» vez à la Religion. »

Le Roi remercia Matignon de l'attachement qu'il lui témoignoit, & l'assura qu'il alloit penser à contenter ses sujets Catholiques, quelque risque qu'il y eût pour lui à irriter les Huguenots. Leur seule considération avoit empêché ce Prince de suivre les mouvemens de sa bonne volonté; il leur devoit sa conservation & ses vic-

toires, & il se faisoit une peine de paroître les abandonner; il s'en étoit ouvert au Duc de Montpensier son parent, fort attaché à sa personne; mais très-zélé pour la Religion Catholique qu'il professoit, & ce Prince avoit hautement condamné ses retardemens.

Matignon en sortant de chez le Roi alla rendre visite au Duc de Montpensier, qui montra une grande joye de le voir dans une circonstance, où, disoit-il, le bien de la Religion & l'intérêt du Roi vouloient qu'ils s'unissent tous pour le faire rentrer dans le sein de l'Eglise. On avoit tenu la veille une grande assemblée chez le Duc, qui s'étoit chargé de parler fortement au Roi la premiere fois qu'il viendroit le visiter. Le Duc pria Matignon d'être présent à cette entrevûë pour appuyer ce qu'il diroit. Le lendemain le Roi accompagné du Maréchal & de tous les Grands de sa Cour, se rendit chez le Duc de Montpensier, & ce Prince lui parla avec tant de force, que le Roi peu de jours après fit déclarer par l'Archevêque de Bourges, qu'il étoit résolu de se réconcilier avec l'Eglise.

Cependant le Roi d'Espagne voyant les peuples & les Grands de l'Etat se rapprocher de Henri, fit agir ses Ambassadeurs auprès de la ligue, pour que l'on élût enfin l'Infante sa fille Reine de France, ainsi que les Seize l'avoient tant de fois promis; mais la mésintelligence des Négociateurs fit heureusement échoüer un projet qui auroit mis pour long-tems tout le Royaume en combustion. Ils revinrent néanmoins encore renouveller leurs propositions, & l'un des Ambassadeurs fit un long discours aux Etats, pour faire valoir les droits de l'Infante d'Espagne, & pour démontrer que la Couronne lui appartenoit. Ce discours fut assez mal reçu. Les Espagnols s'imaginant qu'on n'avoit rejetté leur proposition, qu'à cause de l'aversion que les François ont naturellement pour la domination des femmes, crurent trouver un expédient capable de ramener les esprits, en faisant proposer peu après le mariage de cette Infante avec l'Archiduc Ernest, qui regneroit avec elle.

Le Duc de Mayenne, chargé par la Noblesse de répondre aux propositions des Espagnols, leur fit enten-

dre que les loix du Royaume ne permettoient pas de déférer la Couronne à aucun Prince étranger ; que cependant les Etats, par reconnoissance pour les bons offices que le Roi Catholique leur rendoit, étoient prêts à recevoir l'Infante, pourvû que Sa Majesté trouvât bon qu'on la mariât à un Prince François, qu'on éleveroit sur le Trône. On fut long-tems encore à délibérer sur cette proposition, & enfin les Ambassadeurs Espagnols convinrent, au nom du Roi leur Maître, de fournir aux Etats tous les secours nécessaires, pourvû que l'Infante fût déclarée Reine, solidairement avec celui des Princes François que Sa Majesté Catholique voudroit choisir. Cet arrangement fut annoncé aux Etats par
1593. le Duc de Feria le 21 Juin, & le même jour le Conseiller du Vair & autres Députés du Parlement formerent opposition aux Etats, à ce qu'on n'eut à procéder à l'élection d'aucun autre Roi que de la Maison de Bourbon. Ils demanderent acte de leur opposition, & la firent enregistrer.

Les retardemens qu'apportoient à la nomination d'un Roi les brigues des Princes François qui prétendoient

à

à la Couronne, donnerent le tems au Parlement de manifester son zele pour les loix fondamentales du Royaume. Les Chambres s'assemblerent le Lundi 28 Juin, & il y eut Arrêt qui ordonna, que remontrances seroient faites au Duc de Mayenne, en la présence des Princes & Officiers de la Couronne, à ce qu'aucun traité ne fût fait pour transferer la Couronne en main étrangere. Ce même Arrêt déclaroit nuls tous traités faits au préjudice de la Loi Salique & autres Loix fondamentales du Royaume. En conséquence de cet Arrêt, Jean le Maître qui tenoit la place de Premier Président, alla le lendemain au matin faire des remontrances au Duc de Mayenne & lui annoncer tout ce qui avoit été arrêté par la Cour. Ce Magistrat ne fut pas bien reçu du Duc de Mayenne, ce Seigneur voulut exiger que la Cour changeât quelque chose à son Arrêt, mais il ne put rien gagner.

Pendant tous ces mouvemens le Duc de Montpensier & Matignon sollicitoient toujours le Roi de faire au plûtôt son abjuration : ce Monarque s'y détermina enfin, & après bien des Conférences tenues en présence

des Docteurs tant Catholiques que Protestans. Le jour fut pris pour le Dimanche 25 Juillet. La Cérémonie s'en fit dans l'Eglise de S. Denis entre les mains de l'Archevêque de Bourges, en présence des Grands de la Cour, & à la vûë d'une multitude infinie de peuple. Matignon y tint le rang de Connétable, comme premier Maréchal de France. Il fut chargé de la même fonction au Sacre du Roi,
1594. qui se fit à Chartres le 27 Février suivant. Le Duc de Mayenne ayant quitté Paris le 6 Mai, la réduction de cette Ville suivit peu après. Matignon fut un de ceux qui négocierent avec le Comte de Brissac, qui en étoit Gouverneur en l'absence du Duc de Mayenne. Le Roi étant enfin entré dans Paris, Matignon fut chargé d'en faire sortir les troupes Espagnoles; après quoi le Roi lui donna la commission de voir les Princesses Ligueuses, pour leur dire de sa part qu'elles pouvoient s'attendre à toutes sortes de bons traitemens, pourvu qu'elles voulussent se comporter avec modération, & engager les Princes de la Maison de Lorraine à rentrer dans leur devoir. Les Princesses répondi-

ſent avec beaucoup de froideur aux politeſſes du Roi ; elles comptoient encore ſur la force de leur parti & ſe croyoient en état de traiter dans la ſuite avec d'autant plus d'avantage, qu'elles auroient montré plus de fierté.

Le Duc de Mayenne déconcerté par la réduction de Paris, étoit allé joindre les Eſpagnols dans les Pays-bas, pour ranimer ſon parti dans la Picardie & la Normandie ; Henri IV. réſolu de les prévenir, partit avec deux cens Seigneurs volontaires & ſix cens chevaux-légers ſeulement, laiſſant aux Maréchaux de Matignon & de Biron le ſoin d'aſſembler l'armée, avec laquelle on alla inveſtir la Ville de Laon. Le Maréchal ne fut pas de ce ſiége ; le Parlement de Bourdeaux l'avoit déja fait prier à diverſes repriſes de revenir promptement en Guyenne, où les Ligueurs abuſant de ſon abſence, recommençoient à remuer. Le Marquis de Villars, Lieutenant du Duc de Mayenne, faiſoit tous ſes efforts pour gagner quelques Places voiſines de Bourdeaux, & il venoit de faire une tentative inutile ſur le port de Sainte Marie : quelques-uns de ceux

Siége de Laon.

qui l'avoient aidé, furent pris & pendus sur le champ, par ordre du Maréchal ; ce Seigneur faisant connoître par cette rigueur, que l'autorité Royale étoit enfin rétablie.

En même tems il apprit à toute la Guyenne la prise de Laon par le Roi en personne ; la réduction des principales Villes du Royaume, & la retraite du Duc de Mayenne en Bourgogne où il se cantonnoit, ayant à peine dequoi se défendre dans ce coin de la France. Les Ligueurs de la Guyenne s'attachoient à diminuer les avantages du Roi & à cabaler dans les Villes ; mais ils se dementoient eux-mêmes par le peu de succès de leurs intrigues, & par la crainte avec laquelle ils les formoient : aucuns n'osoient, comme autrefois, se montrer à découvert ; & le Maréchal averti de leurs démarches, n'avoit pas les mêmes égards qu'avoient exigés les circonstances ; la punition suivoit de près la faute ; il ne demandoit plus pour agir les avis du Parlement, ni le consentement des principaux Bourgeois, & le caractere de son gouvernement avoit changé avec les affaires. La même rigueur qui autrefois auroit excité

des révoltes, servoit alors à établir la tranquillité ; & enfin le Maréchal de Matignon, après avoir cedé long-tems aux caprices des peuples de la Guyenne, en étoit devenu le maître ; tout trembloit devant lui à Bourdeaux, où les Bourgeois déconcertés alors de la fierté qu'il affectoit, l'avoient vû si long-tems obligé de descendre de son rang pour en conserver l'autorité, & ce n'étoit que d'alors qu'il se pouvoit dire Gouverneur de la Guyenne ; mais le plaisir de se voir si près de jouir de la paix, fut troublé par la mort du Comte de Thorigni son fils aîné, que le Roi lui apprit par une Lettre de sa main.

Mort du Comte de Thorigni.

1595.

Ce jeune Seigneur après s'être signalé aux yeux de son Souverain en plusieurs combats, s'étant échauffé à la journée de Fontaine-Françoise, fut attaqué au retour d'une maladie dont il mourut aux yeux du Roi, pour lequel il avoit combattu toute sa vie. Henri fut vivement touché de cette perte : « Je vous assure, mandoit-il » au Maréchal, que je n'ai guere » moins besoin que vous d'être con- » solé d'un si malheureux accident. » J'ai bien du déplaisir de ce que sa

» mort m'a ôté les moyens de recon-
» noître les bons & fidéles services
» qu'il m'a rendus.... » Les consolations du Monarque affoiblirent peu la douleur de Matignon, & quoique son courage l'aidât à la dissimuler, la nature cependant le trahissoit quelquefois ; il en devint plus ennemi des Ligueurs & des Espagnols, qui avoient causé la mort de son fils, il crut la venger en les poursuivant.

Ce fut lui qui découvrit une entreprise sur Bayonne : cette Ville qui est frontiere de la France du côté du Roussillon, pouvoit donner une entrée aux Espagnols dans la Guyenne ; & leurs mesures étoient si bien prises, qu'on alloit les recevoir dans la Place, si le Maréchal ne s'y fût rendu en personne : on arrêta aussi-tôt par ses ordres quelques personnes suspectes, qu'il interrogea lui-même ; & les ayant convaincus de crimes, il les fit exécuter, malgré les sollicitations d'un grand nombre de personnes puissantes, qui s'intéressoient à leur conservation. Cet exemple de sévérité fut le dernier que le Maréchal donna dans la Province ; les ennemis n'espérant plus de le pouvoir surprendre, & voyant que

le ſupplice ſuivoit de près la découverte de leurs complots, n'oſerent plus rien entreprendre dans la Guyenne, & les peuples commencerent à y reſpirer les douceurs de la paix.

Pour l'aſſurer davantage, le Maréchal viſita toutes les Villes fortes de ſon gouvernement, y établit de bonnes garniſons, éloigna les mauvais Citoyens, & fit tous les préparatifs néceſſaires pour une longue réſiſtance; enſuite il vint à la Cour pour le mariage de ſon ſecond fils, devenu Comte de Thorigni, avec Eléonore d'Orléans-Longueville, fille de François d'Orléans Duc de Longueville & de Marie de Bourbon. Son deſſein après ce mariage, étoit de ſe repoſer de ſes travaux au milieu de ſa famille, & pour cela il s'étoit rendu avec elle dans le magnifique Château de Thorigni, qu'il avoit fait bâtir; mais la guerre recommencée entre la France & l'Eſpagne, le rappella bientôt dans ſon Gouvernement de Guyenne: le Parlement de cette Province lui écrivit une Lettre très-preſſante à ce ſujet. « Très-honoré Seigneur, lui mandoit » cette Compagnie, notre frontiere » eſt menacée par les Eſpagnols. .. Le 1597.

Retour du Marech. en Guyenne.

» meilleur & plus assuré rempart se-
» roit votre présence, comme nous
» en écrivons à Sa Majesté... Nous
» prions Dieu, notre honoré Seigneur,
» qu'il vous donne une longue & heu-
» reuse vie. »

En effet, le bruit de l'arrivée du Maréchal dans la Guyenne, dissipa les ennemis : une partie du Périgord revolté se soumit, & le Parlement allant le complimenter, lui dit que sa présence avoit produit un effet si heureux, qu'il ne seroit plus besoin que d'employer des Prévôts ou des Huissiers contre les auteurs des troubles. C'étoit être parvenu au comble de la gloire, que de vaincre des ennemis opiniâtres par sa seule réputation ; aussi ce fut le terme de celle du Maréchal. Comme il se préparoit à poursuivre les Espagnols au-delà de leurs frontieres, il mourut subitement, dans son Château de l'Esparre, d'une attaque d'apopléxie, le 27 de Juin, âgé de soixante & douze ans.

Sa mort. 1597.

GENEALOGIE

Depuis Jacques de Matignon, Maréchal de France, mort en 1597.

IL avoit épousé le 2 Mai 1558. Françoise de Daillon du Lude, fille de Jean de Daillon du Lude, Chevalier de l'Ordre du Roi, & d'Anne de Batarnai, leurs enfans furent :

1°. Odet de Matignon, Comte de Thorigni, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant Général en la Province de Normandie, mort en 1595. avant son pere ; il épousa en 1587. Louise Comtesse de Maure, dont il n'eut point d'enfans, & qui se remaria ensuite à Gaspard de Rochechoüart, Marquis de Mortemart, d'où viennent les Ducs de Mortemart d'aujourd'hui.

2°. Gilone de Matignon, qui épousa Pierre d'Harcourt, Marquis de Beuvron, & Anne femme de René de Carbonel, Marquis de Canisi.

3°. Charles de Matignon, Comte de Thorigni, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant général en Normandie, qui continua la postérité : il fut

honoré d'un Brevet de Maréchal de France, le 8 Mars 1622. & mourut le 9 Juin 1648. De son Mariage avec Eléonore d'Orléans-Longueville, fille de Léonor d'Orléans, Duc de Longueville & d'Estouteville, & de Marie de Bourbon, Duchesse d'Estouteville, Princesse du Sang, tante du Roi Henri IV. naquirent :

1°. Henri de Matignon, mort jeune.

2°. Jacques de Matignon, Comte de Thorigni, élevé enfant d'honneur du Roi Loüis XIII. Capitaine de cent hommes d'armes, tué en duël en 1626. âgé de 27 ans. Il avoit épousé Henriette de la Guiche dont il n'eut point d'enfans, qui se maria depuis à Loüis de Valois, Duc d'Angoulême.

3°. Léonor de Matignon, Evêque Comte de Lizieux, Commandeur de l'Ordre du S. Esprit, mort en 1680.

4°. Cathérine de Matignon, femme de François de Silli, Duc de la Roche-Guyon, Chevalier des Ordres du Roi, mort au siége de la Rochelle.

5°. François Sire de Matignon, Comte de Thorigni, & de Gacé, Marquis de Lourai, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant général en Normandie, Gouverneur des Villes de

Grandville & de Cherbourg, mort en 1675. il avoit épousé en 1631. Anne de Malon dont il eût six garçons & six filles.

1°. Henri Sire de Matignon, Lieutenant général en Normandie, mort en 1682.

2°. Léonor de Matignon, Evêque & Comte de Lizieux, Abbé de Lessai, mort en 1714.

3°. Charles de Matignon, Comte de Gacé, Brigadier des armées du Roi, tué à la bataille de Senef, en 1674. âgé de 33 ans.

4°. Jacques de Matignon, Evêque de Condom, Abbé de S. Victor de Marseille, mort en 1727.

5°. Jacques de Matignon dans sa jeunesse, Chevalier de Malte, qui ensuite épousa Charlote de Matignon sa niéce, fille de son frere aîné.

6°. Charles-Auguste de Matignon, Comte de Gacé, Gouverneur du Pays d'Aunis, Maréchal de France, mort en 1729. qui a laissé trois fils. Le Comte & le Marquis de Matignon, Chevaliers des Ordres du Roi & l'Evêque de Coutances.

7°. Les filles furent : Eléonore de

Matignon, Abbesse du Paraclet d'Amiens.

2°. Marie-Cathérine de Matignon, Abbesse de Cordillon.

3°. Charlote de Matignon, Abbesse de S. Desir, à Lizieux.

4°. Henriette de Matignon, Religieuse à Cordillon.

5°. Marie-Françoise de Matignon, femme de Robert-Jean-Antoine de Francquetot, Comte de Coigni, Lieutenant général des Armées du Roi, dont elle a eu Antoine de Francquetot, Comte de Coigni, Maréchal de France.

6°. Anne de Matignon, mariée à René Marquis de Nevet.

HENRI Sire de Matignon, de son mariage avec Marie-Françoise de la Luthumiere, laissa deux filles:

1°. Charlote de Matignon l'aînée, épousa en 1675. Jacques de Matignon son oncle, Comte de Thorigni, Lieutenant général en Normandie, Chevalier des Ordres du Roi, mort en 1725.

2°. Cathérine-Thérese de Matignon sa sœur, eut pour mari 1°. Jean-Baptiste Colbert, Marquis de Seigne-

lai, Ministre & Secrétaire d'Etat :
2°. Charles de Lorraine, Comte de Marsan, Sire de Pons, Prince de Mortagne, Chevalier des Ordres du Roi.

Du mariage de Jacques de Matignon & de Charlote de Matignon sa niéce, sont sortis :

1°. Cathérine-Elizabeth de Matignon, mariée en 1701. à son cousin-germain, le fils aîné du Maréchal de Matignon, morte sans enfans en 1706.

2°. Jacques-François-Léonor de Matignon, Comte de Thorigni, Seigneur du Duché d'Estouteville, &c. Lieutenant général en Normandie, né en 1689. le 22 Novembre, qui a épousé le 20 Octobre 1715. Loüise-Hippolyte Grimaldi, fille aînée & héritiere d'Antoine Grimaldi, par la grace de Dieu Prince de Monaco, Duc de Valentinois, Marquis des Baux, Comte de Carladez, &c. & de Marie de Lorraine Armagnac, aux conditions de porter le nom & les armes de Grimaldi : en considération de ce mariage, le Roi Loüis XIV. lui accorda le Brevet de Duc & Pair, dès

le mois de Juillet 1715. qui fut confirmé par Lettres Patentes données à Vincennes au mois de Décembre de la même année, & registrées au Parlement au mois de Septembre 1716. par lesquelles le Duché Pairie de Valentinois fut renouvellé en sa personne, & en celle de ses descendans ; il prit séance au Parlement en cette qualité au mois de Décembre suivant. Loüise-Hippolyte Grimaldi, Princesse de Monaco sa femme, mourut au mois de Décembre 1731. âgée de trente-quatre ans, de leur mariage sont sortis :

1°. Honoré-Camille-Léonor Grimaldi, par la grace de Dieu Prince de Monaco, né le 10 Septembre 1720.

2°. Marie-Charles-Auguste Grimaldi, Comte de Matignon, né le premier Janvier 1722.

3°. François-Charles-Magdeléne-Joseph Grimaldi, destiné à l'état Ecclésiastique, né le 5 Février 1726.

4°. Charles-Maurice Grimaldi, Chevalier de Monaco, reçu de minorité dans l'Ordre de Malte, le 14 Mai 1727.

5°. Thérese-Nathalie Grimaldi,

née le 19 Mai 1719. Religieuse de l'Ordre de Sainte Marie, au Fauxbourg Saint Jacques.

6°. Et N.... Grimaldi, dite *Mademoiselle de Monaco*, née le 10 Juillet 1728.

Fin du douziéme Volume.



TABLE DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

A

C

J

L

M

N

O

P

T

V

W

Fin de la Table des Matieres.

De l'Imprimerie de JOSEPH BULLOT.
1745.



